SAINTE THÉRÈSE

> Il y a eu là un moment étrange et *supérieur* de l'espèce humaine... De 1500 à 1700, l'Espagne est peut-être le pays le plus curieux du monde...
> (Taine, *Corresp.*, t. I, p. 74.)

L'an dernier, à Notre-Dame, un prédicateur subitement célèbre attirait des foules, en leur parlant de l'actuelle inquiétude humaine. Il les émouvait, en mettant sous leurs yeux les raisons secrètes de cette éternelle angoisse de l'âme, angoisse devenue d'autant plus poignante à l'heure où nous sommes, que le vieil abri de notre civilisation semble menacé par toute espèce de barbaries, et que cette ruine ajouterait mille horreurs inconnues à l'horreur habituelle et permanente de notre détresse et de notre solitude au milieu d'un monde qui nous ignore. Bien entendu, au bout de tous ces raisonnements, il montrait la petite lueur d'espoir qui reste, l'imperceptible rayon qui filtre à travers la porte close du mystère. Et, sous les hautes voûtes pleines de ténèbres, on apercevait, dans une pénombre, au milieu de la chaire, cette blanche silhouette de prêtre, qui s'agenouillait, qui se frappait la poitrine et qui multipliait les gestes pathétiques, en affirmant l'existence de cette petite lueur, reflet lointain d'un invisible foyer. Je me souviens qu'à ce moment-là, parmi les rangs d'auditeurs debout qui se pressaient sous les gros piliers des orgues, il courait comme un involontaire frémissement, il y avait un arrêt infinitésimal des respirations.

Un soir, à la sortie, entraîné par le flot de la foule qui s'écrasait sous le porche, je me retournai vers mon plus proche voisin. Mon regard se heurta à celui d'un homme de mon âge,

dont les yeux semblaient attendre les miens. Ce ne fut qu'un éclair, une seconde de brusque contact spirituel. Ces yeux, pleins d'une interrogation triste, contrastaient avec des lèvres sceptiques et dédaigneuses, et j'y lisais clairement ceci : « Est-ce que, vraiment, ce que dit ce prêtre est possible? Est-ce que vous croyez cela, vous qui, comme moi, paraissez être un homme sérieux? Oui, on voudrait bien croire à cette petite lueur, mais, n'est-ce pas que cela est absurde ? »

Une poussée de la foule nous sépara. Une fois sur le parvis, j'essayai vraiment de retrouver cette figure tourmentée. Elle avait disparu dans la confusion des visages et dans les ombres montantes du crépuscule. Troublé par l'appel angoissé de ce doute, je restai assez longtemps à méditer sur le parvis, devant le grand portail de la basilique ouvert à deux battants et laissant voir, dans les profondeurs de la vaste nef, le buisson ardent du maître-autel et les herses de cires autour de la statue miraculeuse de Notre Dame. Au dehors, dans la nappe bleuâtre qui tombait des lampadères électriques, l'asphalte du parvis luisait comme un miroir sans fin, où se réfléchissait, du haut en bas, la colossale silhouette de la vieille basilique. Sur le terre-plein, des automobiles me bousculaient, les timbres des tramways ne cessaient pas leurs tintements assourdissants. Mais, malgré ce déferlement partout victorieux de la matière et des forces sans âme, je sentais peu à peu mon trouble se dissiper, à contempler ces lumières paisibles qui se dressaient, là-bas, au fond des ténèbres, et surtout à dénombrer cette foule, — cette foule dégorgée à grands flots par les portes de la basilique et d'où il me semblait entendre monter comme une adhésion muette...

Le souvenir de cette rencontre m'a poursuivi maintes fois, tandis que je lisais les brûlantes confessions de sainte Thérèse. Plus j'avançais dans ma lecture et plus je me disais : voilà la réponse à l'homme inconnu de Notre-Dame! Si, en dehors de la foi, une réponse est possible à une interrogation pareille, c'est ici qu'elle se trouve, dans ces pages géniales de la carmélite d'Avila. Jamais de telles affirmations n'ont été proférées par une bouche humaine, avec cet accent de haute raison, cette acuité d'analyse, cette rigueur d'esprit critique, avec cette calme assurance surtout! Personne n'a apporté un pareil témoignage en faveur du surnaturel, et personne n'a environné

ce témoignage d'une pareille lumière. Or, le surnaturel, c'est la grande question, celle qui domine toutes les autres. Et même, est-ce qu'il y a autre chose d'intéressant au monde?... On a écrit toute une littérature sur la personne de Jésus-Christ, en faisant abstraction du surnaturel. J'avoue ne pas comprendre l'intérêt exceptionnel qu'on attache à des études de ce genre. Si Jésus-Christ n'est pas le Fils de Dieu, il ne m'intéresse plus, — ou pas plus que tel thaumaturge, dont le monde a oublié l'histoire. De même si Thérèse d'Avila n'a pas tenu *réellement* le Christ dans ses bras, la voilà tombée, à mes yeux, au rang d'une infirme d'hôpital. Je refuse de la suivre dans ses divagations et ses déplacements de nonne agitée...

Au contraire, si l'existence d'un ordre surnaturel est possible, — et comment oser affirmer le contraire ? — c'est le trouble installé dans notre esprit, ce trouble que Pascal a exprimé en quelques phrases immortelles. On est pris à la gorge : il faut répondre. Tant que le doute subsiste, on ne peut plus dormir, surtout quand le temps presse, quand, demain peut-être, on aura sur la face « la terre » dont parle le même Pascal... Alors, si cette moniale apporte une réponse digne d'examen à la question suprême, il importe extrêmement de l'écouter. Il faut la suivre, il faut tout quitter pour cela, et, quand on tient une plume, planter là le manuscrit commencé. Quel autre sujet pourrait tenir devant un sujet pareil? De même que le surnaturel est la question des questions, le cas insigne et singulier de Thérèse d'Avila est un des plus extraordinaires thèmes de méditation qui puissent être proposés à la pensée, comme l'analyse et le portrait d'une telle âme est une des plus hautes entreprises qui puissent s'offrir à l'art d'un écrivain.

***

On se dit tout cela, dans un élan d'enthousiasme. Et puis, le premier sursaut d'exaltation tombé, on fait un retour sur soi-même. On découvre avec terreur son insuffisance et son indignité devant une œuvre comme celle-là. De toute nécessité, il importe d'être fait pour elle, d'y être en quelque sorte prédestiné par certaines qualités d'âme. N'importe qui ne peut pas aborder sainte Thérèse. Toutes les élégances intellectuelles, tous les raffinements sentimentaux et même les plus beaux dons de l'esprit n'y font rien, si l'on n'a pas, de naissance, une certaine

communication avec des créatures d'essence aussi rare. Je crois fermement qu'il faut être de vieille souche catholique, avoir derrière soi des générations d'ancêtres, qui ont pensé et senti en catholiques, qui ont éprouvé, dans leur chair et dans leur cœur, à un degré si infime que l'on voudra, quelque chose des affres et des joies d'une sainte Thérèse, pour se figurer, même de loin, un pareil type de sainteté. Avec cela, toute une éducation, toute une préparation spéciales sont indispensables. Les sentiers de la mystique sont des plus scabreux, ils côtoient les pires précipices. Il convient d'avoir le pied solide pour s'y engager. Même pour contredire ceux qui en ont la connaissance et la familiarité, — pour réfuter ou critiquer des écrivains mystiques, — il sied d'être armé en conséquence : non seulement, c'est toute une science particulière qui est requise, avec des dons de pénétration, de souplesse, de subtilité extrêmes, mais il faut encore, en ces matières, beaucoup de bon sens, de méthode et de discipline. Sainte Thérèse étonne peut-être plus par sa pondération et sa sagesse, sa soumission à la règle et sa défiance d'elle-même, que par ses audaces et ses prodigieuses intuitions.

De là vient, en matière d'histoire religieuse, la supériorité d'un Renan sur les ordinaires terrassiers de l'érudition et de la science dite positive : il est fort de tout son lignage breton et catholique et, surtout, de son éducation cléricale. Et, disons-le en passant : c'est un des spectacles les plus bouffons et les plus affligeants qui soient que de voir certaines mains grossières toucher à des âmes de saints. Après tant de mésaventures pitoyables, il devrait être entendu, désormais, que la sainteté n'est pas du ressort de la science. Il n'y a de science positive que de ce qui se compte, ou de ce qui se mesure. Or, on ne compte pas, on ne mesure pas l'âme des saints, ni, d'ailleurs, aucune âme.

Certains médecins, surtout, se sont couverts de ridicule, en se fourvoyant dans ces domaines où ils n'ont rien à faire. Toutes les retentissantes théories sur la névrose, l'hypnose ou l'hystérie, ont fini par être abandonnées comme ne répondant à rien de réel. Aujourd'hui, à la Salpétrière, on vous dit carrément que l'hystérie est une invention de Charcot. Mais, ce qu'il y a de plus grave chez des hommes à prétentions scientifiques, c'est le manque d'esprit critique, c'est cette naïveté qui leur fait prendre, à tout instant, de pures hypothèses pour des réalités démontrées, ou qui les rend dupes de misérables simulateurs,

— et aussi ce manque de tact qui leur fait confondre, par exemple, le cas des possédées de Loudun avec le cas d'une sainte Thérèse, ou d'une sainte Catherine de Sienne. Tels certains exégètes, logiciens intrépides et pleins de science, quelquefois même de subtilité, qui se trompent lourdement, parce qu'ils raisonnent là où un peu de goût littéraire suffisait pour trancher la difficulté. Et c'est ainsi que toute la littérature médicale, qui a été écrite sur sainte Thérèse, — avec la prétention de ramener ses états mystiques à des cas pathologiques, — est à côté de la question, sans compter qu'elle rebute par son épaisseur et sa vulgarité de pensée. Que ces médecins-là se décident à laisser sainte Thérèse tranquille : c'est bien assez que leurs pareils aient failli la tuer, quand elle était de ce monde !...

Mais toute la bonne volonté, toute la préparation et toute la méthode possibles avec la plus complète humilité devant son objet, sont encore peu de chose pour l'écrivain qui traite de sainte Thérèse. Il y a des impossibilités qui dérivent du sujet lui-même. Si le surnaturel n'est pas absolument inconnaissable, les notions très spéciales qui s'y rapportent sont, par définition, incommunicables. Très souvent, la sainte nous laisse éblouis sur le seuil du mystère, — devant des splendeurs dont elle est seule à être illuminée, des joies dont elle est seule à jouir. Elle récuse d'avance tous les jugements que nous pourrions former sur ses états mystiques. Elle s'épuise à nous dire qu'il faut les avoir éprouvés pour en parler avec compétence. Et, ainsi, elle nous exclut des réalités où elle vit. Nous ne pouvons pas avoir de société avec elle, du moins sur le plan habituel de sa vie intérieure... Maurice Barrès, qui fut tenté, lui aussi, par ce haut sujet de sainte Thérèse, nous parle, quelque part, de ce mathématicien illustre qui, dans le monde entier, ne pouvait s'entretenir de certains problèmes qu'avec deux ou trois esprits de son espèce. Il en est de même pour sainte Thérèse. Elle a cherché pendant toute sa vie, non seulement dans les confessionnaux d'Avila, mais dans l'Espagne entière, des âmes fraternelles, capables de la comprendre. Longtemps, elle a souffert de sa solitude, — de se sentir un cas unique, une sorte de monstre spirituel.

***

Admettons donc qu'il faudrait être un autre saint pour parler convenablement de cette sainte. Mais on peut avoir des

ambitions moins élevées, et, tout en se défendant de vouloir rien apprendre aux doctes, aux théologiens, ou aux spécialistes de l'hagiographie, se borner à rapprocher Thérèse d'Avila du public profane qui l'ignore, à souligner l'importance, la haute signification historique et philosophique d'une telle figure.

Si l'on est effrayé par la grande mystique que fut cette femme, on peut se détourner vers des aspects plus humains, plus moyens de son caractère. On peut, enfin, la rejoindre indirectement par tous les à-côtés de son histoire. J'avoue qu'au début, avant de m'être livré complètement à ce fougueux génie, c'est tout le secondaire et tout l'accessoire de sa vie qui m'attiraient vers elle.

D'abord, — je l'avoue aussi en toute candeur, — le fait que mon glorieux patron, l'apôtre de la Nouvelle Grenade, saint Louis Bertrand, alors maître des novices chez les Dominicains de Valence, a écrit à la Carmélite d'Avila une de ces lettres qui semblent commander toute une destinée, — ce fait me frappa comme s'il me touchait personnellement. Je me sentais, en quelque façon, intéressé à la réforme de la sainte. Et puis, sur le chemin qui mène aux « châteaux » thérésiens, je rencontrai tout de suite une grande figure africaine, qui m'était chère depuis longtemps : saint Augustin. On peut dire que l'autobiographie écrite par sainte Thérèse est sortie des *Confessions*. Ce dernier livre a exercé sur ce qu'elle appelle sa « conversion » une influence profonde. Ce sont deux natures jumelles. L'extase d'Ostie me conduisait insensiblement au miracle du cœur transverbéré par la flèche d'or du séraphin.

Et je considérais encore une foule d'autres choses dans cette extraordinaire aventure de Thérèse d'Avila, — une foule de traits de caractère ou de circonstances par où je la pouvais mieux saisir que par sa sainteté. N'est-elle pas un des types espagnols les plus complets que l'histoire ait jamais constatés? Il n'est même que juste d'affirmer que Thérèse est la grande Espagnole, de même qu'Augustin est le grand Africain. Et, parce qu'elle est la grande Espagnole, elle a porté au suprême degré le réalisme caractéristique de sa race. Elle appartient à cette famille d'esprits qui a donné au monde ses grands inventeurs et ses grands intuitifs, — artistes, savants, métaphysiciens ou mystiques. La démarche essentielle de ces esprits-là, c'est d'aller jusqu'au bout du réel, au lieu de s'arrêter à mi-chemin,

de partir des réalités les plus humbles pour aboutir aux plus transcendantes, à celles qui échappent au contrôle des sens comme de la raison discursive. Dans l'ordre littéraire, un Dante et, à un degré inférieur, un Balzac serait un bon représentant de cette catégorie d'esprits. Mais sainte Thérèse les dépasse tous : elle est la plus haute branche de cette haute lignée intellectuelle.

Ajoutons que son existence se confond avec un des moments à la fois les plus splendides et les plus tragiques de l'humanité. Comme l'a remarqué Taine, l'Espagne de ce temps-là est non seulement un des pays les plus pittoresques et les plus amusants pour une fantaisie d'artiste, mais elle a joué un rôle de tout premier plan. Thérèse, dans son couvent d'Avila, a pu avoir le sentiment qu'elle assistait à un duel de civilisations et que, dans ce duel, son pays était le héraut de Dieu. Deux fois, l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II a sauvé la civilisation occidentale : la première, en arrêtant l'Islam à la bataille de Lépante ; la seconde, en empêchant l'Allemagne protestante de tuer l'esprit de la Renaissance italienne et en dirigeant la contre-réforme catholique. Dans le même moment, par la découverte des Amériques, qui fut une chose inouïe d'audace, une aventure merveilleuse comme le plus fou des romans de chevalerie, l'Espagne préparait au vieux monde un suprême refuge pour les catastrophes finales, tout en ouvrant à la pensée comme à l'activité contemporaine des horizons immenses et insoupçonnés. Les frères de sainte Thérèse, ne l'oublions pas, furent presque tous des « Américains ». On la conçoit très bien fondant des monastères à Lima et à Quito, ou évangélisant les Indiens des pampas et des Cordillères.

***

Ces alentours de mon personnage me séduisaient extrêmement : il y a, dans ces époques privilégiées de l'histoire, quelque chose de brillant qui excite au plus haut degré l'imagination et, en même temps, des profondeurs de perspective qui sollicitent toutes les curiosités de l'esprit. Mais, à mesure que je pénétrais davantage dans l'intimité de l'œuvre thérésienne, ces splendeurs historiques s'éclipsaient à mes yeux. La perspective avait changé du tout au tout. Un monde inconnu et plus fascinateur que tous les spectacles de l'histoire m'était révélé : l'âme mystique avec ses abîmes et ses régions mystérieuses. Une psychologie

nouvelle, tout entière issue du catholicisme, me découvrait ses hautes demeures et ses galeries souterraines.

Pendant des siècles, des âmes religieuses, tourmentées et divisées contre elles-mêmes par toute espèce de combats intérieurs, livrées aux angoisses du doute ou aux voluptés de l'extase, se sont observées et étudiées elles-mêmes, — et cela dans une sorte de perpétuel garde-à-vous, avec une défiance toujours en éveil, une peur affreuse de verser dans l'hérésie, ou de se laisser duper par l'Esprit de mensonge. Elles ont mis dans cet examen une sincérité, une bonne foi qui n'ont jamais été égalées : pour elles, il s'agissait de leur vie même et de leur salut, du plus intime et du plus essentiel de leur être et non d'un jeu intellectuel, d'une recherche purement spéculative de savant ou de dilettante. Et ces observations, continuées par des générations de mystiques et d'ascètes, se sont capitalisées dans toute une littérature immense autant qu'elle est ignorée du grand public. Pour avoir seulement exploré quelques provinces françaises de ce pays inconnu, M. l'abbé Henri Bremond a rapporté de ce voyage des volumes tout pleins de précieuses trouvailles. Il y a là de véritables gisements psychologiques sous-jacents à la psychologie traditionnelle de nos écrivains profanes : trésors inexploités qui n'ont servi jusqu'ici qu'à l'édification ou à la délectation des âmes pieuses et qui pourraient enrichir et renouveler des genres littéraires menacés d'épuisement. Les mystiques, en s'observant, sont descendus beaucoup plus profond que nos plus subtils dramaturges ou romanciers ; ils ont révélé des régions de l'âme infréquentées de nos modernes psychiâtres ; ils ont noté des mouvements, des réactions, des éclairages intérieurs, des colorations et des nuances qui ont échappé aux professionnels de l'analyse sentimentale, à plus forte raison aux gens de laboratoire et à leurs grossiers moyens d'investigation. Sainte Thérèse, qui a beaucoup ri des sottises de son temps, aurait bien ri sûrement des prétentions de notre psycho-physique ou de notre psycho-analyse. Pour en faire prompte justice, il suffit de mettre en balance les minces résultats, les découvertes minuscules et, d'ailleurs, toujours contestables, de ces myopes expérimentateurs avec la richesse, la profusion étonnante des documents psychologiques, — documents éprouvés et contrôlés cent fois par des générations de juges soupçonneux et sévères, — que nous ont transmis les écrivains mystiques.

Surtout, les mystiques nous introduisent sur un plan où nous n'avons pour ainsi dire pas accès, ce plan que nous ne faisons qu'entrevoir à de certaines minutes très rares de notre existence, après un grand choc, après une crise physique ou morale, où nous avons failli sombrer, ou bien dans l'abaissement et la confusion du remords, ou dans certains sursauts nocturnes, minutes d'angoisse où l'on croit mourir, minutes d'hyperlucidité extraordinaire, où nous nous voyons nous-mêmes dans une nudité encore inconnue de nous, où notre esprit est touché d'une lumière telle que l'habituelle réalité paraît une illusion. Nous sentons bien qu'alors nous sommes sur le seuil d'un autre monde. Or le mystique nous apporte des nouvelles de cet autre monde, — et cela comme un voyageur véridique, ou comme un témoin oculaire. Et puis enfin il satisfait des besoins irréductibles qui travaillent l'humanité depuis les plus lointaines origines : besoin non plus seulement de comprendre, mais de *toucher* une réalité certaine, besoin d'aimer cette réalité non décevante, qui ne peut être que la réalité suprême, — besoin d'amour et besoin de souffrir pour ce qu'on aime : l'ascèse est vieille comme le monde...

C'est parce que je trouvais tout cela dans les confessions autographes de Thérèse d'Avila, que je m'attachai immédiatement à elle, avec un sentiment où il n'entrait pas seulement de la vénération. Cette carmélite mortifiée jusqu'à l'anéantissement possède un charme humain auquel il faut bien céder, pour peu qu'on l'approche. Quand on vit près des saints, à un rang si infime que l'on voudra, on s'aperçoit bientôt que ce sont les plus aimables des créatures. Celle-ci est une des saintes les plus souriantes, les plus joyeuses qu'on ait vues. Nulle compagnie plus réconfortante, plus exaltante surtout. Mais sa grande supériorité parmi les mystiques, — supériorité qu'elle ne partage, à ma connaissance, qu'avec sainte Catherine de Sienne, — c'est que, tout de suite, elle nous jette en plein surnaturel. Elle nous en parle directement, comme d'une réalité expérimentée par elle. Les autres dissertent, théorisent sur l'union mystique. Celle-ci nous en donne en quelque sorte le sentiment et, à de certains moments, l'intuition. Il semble qu'il n'y ait plus d'intermédiaire entre le lecteur et les hautes réalités dont elle parle. Elle nous met en leur présence. Elle les a vues et nous croyons les voir par ses yeux. Il n'y a qu'elle, vraiment, qui ait parlé de choses

aussi inaccessibles avec un pareil accent de vérité. On sent qu'elle est en communication avec ces choses, que sa voix nous arrive, toute fraîche et toute pure, des lieux mêmes où son âme est ravie. Et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la lucidité que garde son esprit, en décrivant des états pareils. Même, dans les passages les plus osés, là où elle touche à ce qu'il y a de plus inexprimable dans le mystère, elle apparaît comme un être de haute et ferme raison. Pas une minute on n'a peur, avec elle, de rouler dans la divagation ou la folie. D'un bout à l'autre, c'est le ton de l'expérimentateur : elle raconte, elle décrit ses expériences mystiques. Elle analyse ses états avec une clarté, une précision, une abondance de détails et surtout une méthode critique que l'on ne rencontre chez aucun psychiatre. Je ne connais pas d'observations de clinique plus prudentes et plus positives que les siennes. Un tel cas est quelque chose de véritablement unique.

Alors, s'il en est ainsi, si Thérèse d'Avila est la plus extraordinaire et la plus sûre messagère du surnaturel qu'on ait jamais vue, — c'est cela, avant toutes choses, qu'il importe de considérer en elle. Le reste n'a désormais qu'un intérêt secondaire. Pour la plus haute intelligence et la plus haute joie de ceux qui ne la connaissent point, il faut leur faire connaître cette créature privilégiée. En des temps comme ceux-ci où le monde semble prendre un ignoble plaisir à redevenir barbare, et, — ce qu'il y a de pire que tout, — où la notion même du surnaturel semble sur le point de disparaître, il importe plus que jamais de dresser devant les yeux des foules cette haute lumière, et aussi cette pureté. Il est bon de méditer sur la vierge d'Avila et sur l'éminente dignité de cet état d'élection, à une époque qui, dans l'ordre psychologique, prétend tout expliquer par l'instinct sexuel et qui finit, en effet, par tout y ramener.

***

Voilà donc tout mon sujet : Thérèse d'Avila, messagère du surnaturel.

Certes, je n'ai pas la prétention naïve de la découvrir, et, encore une fois, j'ai une conscience cruelle de tout ce qui me manque pour une pareille tâche. Mon excuse, c'est de m'adresser à des ignorants comme moi, en essayant de faire partager mon

admiration et ma confiance dans cet admirable guide spirituel.

Je ne saurais trop le répéter : les érudits, les historiens, les théologiens n'ont rien à apprendre dans ces pages. Puissent-elles seulement ne pas leur paraître trop fautives ou trop insuffisantes ! Je sais qu'on a beaucoup écrit sur sainte Thérèse, et, tout récemment encore, de gros livres de Sorbonne. Sa bibliographie embrasse des bibliothèques entières. J'ai tâché d'en tirer profit dans la mesure où cela m'a paru utile à mon dessein. Mais j'écris pour ceux qui ne connaissent pas sainte Thérèse : ceux-là n'ont que faire de discussions de textes ou de dates, de fiches et d'appareils critiques. C'est la sainte elle-même qu'ils veulent entendre.

Je voudrais essayer de leur donner satisfaction, — de leur faire entendre cette voix, en y mêlant aussi peu que possible la mienne. Après l'Évangile, existe-t-il une révélation semblable? Les livres saints mis à part, le monde a-t-il jamais ouï une pareille affirmation du surnaturel? Cette affirmation, je voudrais qu'elle parvînt jusqu'à ceux qui ne croient pas. C'est un fait vraiment hors cadre, lequel s'impose à la réflexion : voilà une petite bonne femme, — *una mujercita*, comme elle disait d'elle-même, — qui, en face des négateurs de la présence réelle et à la veille des négations plus radicales du rationalisme, a osé prononcer ces paroles inouïes : *Non seulement je crois en Lui comme je le dois, mais je L'ai vu !... J'ai mis mes lèvres sur ses plaies et je L'ai reçu dans mes bras comme la Vierge de la Cinquième Angoisse* !

D'autres, sans doute, avant elle et depuis elle, ont osé dire la même chose. Mais aucune n'a jamais apporté de preuves aussi fortes à l'appui de son témoignage.

Que vaut le témoignage de Thérèse d'Avila? Autant qu'on peut répondre à une telle question, c'est ce que je vais tenter d'examiner ici. Je n'écris pas une biographie, une vie de la Sainte : elle-même l'a écrite d'une façon qui devrait décourager tous les biographes. Je ne parlerai de sa vie, de son milieu, de son temps, des conséquences de son action que dans la mesure où cela pourra servir à mieux faire comprendre ou à mieux établir la valeur de son témoignage.

Laissons-la donc se raconter et s'expliquer devant nous ! Et si, en l'écoutant, nous voyons peu à peu se dessiner à nos yeux une extraordinaire figure humaine, c'est que les saints sont des

êtres si complets, doués d'une vie si prodigieuse que l'imagination du romancier ou du dramaturge le plus génial n'en saurait inventer de semblables.

I

LA VOCATION

« C'est une faveur que Dieu m'a faite! je plaisais partout où je me trouvais, et ainsi j'étais très aimée. »
(*Vie de Sainte Thérèse*, ch. I.)

AVILA DES SAINTS

S'il y a un pays au monde qui ne ressemble pas à sainte Thérèse, c'est bien Avila, sa ville natale.

Voilà un beau démenti aux théories du dernier siècle sur l'influence des milieux : démenti partiel, nous l'allons voir, mais démenti tout de même, si l'on prend ces théories au pied de la lettre et dans un sens trop absolu et trop étroit. En tout cas, l'image qui se lève, pour nous, des écrits de la sainte ne correspond guère à l'aspect de son pays d'origine. Elle-même paraît en avoir eu conscience. Parlant des persécutions qu'elle eut à subir, à un certain moment, de la part de ses compatriotes, elle écrit dans une de ses lettres : « Ma patrie m'a traitée de telle sorte qu'on ne croirait pas que j'y suis née. » En réalité, il n'y avait point hostilité foncière entre Thérèse et les gens d'Avila. Ce ne fut qu'un désaccord passager. Mais c'est le caractère de la ville qui ne cadre guère avec l'idée que nous nous formons d'elle. Son paysage intérieur, si l'on ose dire, est fort différent du paysage d'Avila.

La physionomie de cette petite ville belliqueuse a quelque chose d'austère et de triste, voire d'un peu funèbre, et même, s'il faut tout avouer, d'un peu mesquin. Sauf la cathédrale et le très beau couvent de Santo-Tomas, bâti par les Rois Catholiques au temps de la plus grande splendeur dominicaine, les autres édifices n'ont rien qui retienne. Les églises Saint-Pierre,

Saint-Vincent, Saint-André, qui offrent des parties curieuses, sont plutôt faites pour réjouir des archéologues. Quant à la cathédrale, elle effraie un peu par son sévère profil de forteresse à l'ornementation rare et fruste. L'intérieur, avec ses lourdes arcatures romanes en grès rouge, même là où elles s'allègent en tournant au gothique, cet intérieur de sanctuaire est tout à fait dépourvu de suavité et de joie. Les anciens « palais » de l'aristocratie locale sont de gros cubes de pierre, des quadrilatères quelquefois crénelés, sans autre décoration que d'énormes blasons en relief sur des surfaces toutes nues et percées d'étroites ouvertures : petites fenêtres bardées de grilles conventuelles, dure carapace de maçonnerie, qui, par ses rugosités et ses aspérités, semble repousser tout ce qui vient du dehors. Si l'on se hasarde à passer le seuil, on s'arrête tout de suite devant la noirceur sépulcrale des vestibules, avec leurs bancs grossiers, adossés au mur, pour les laquais et les gens d'écurie, leur grand escalier enseveli sous la poussière et les toiles d'araignées, et, çà et là, leurs bras de lumière ou leurs torchères en fer forgé. Rusticité et rudesse militaire, cela sent la caserne, la grange et la basse-cour. On s'étonne de ne pas y voir de poules. Mais il y en avait sûrement autrefois.

Avec cela, de petites rues médiocres, qui aboutissent à une enceinte de murailles médiévales percées de neuf portes et munies, nous dit-on, de quatre-vingt-six tours. Cette robe de pierre contribue encore à l'impression perpétuelle de lapidation qu'on éprouve en se promenant dans Avila. Cela donne assurément un caractère très particulier à la ville. Mais c'est massif et dur à l'œil, sans rien des beautés architecturales qui rehaussent les remparts d'Aiguesmortes, ou de la cité de Carcassonne. On aspire à s'évader de cette opprimante ceinture de pierre. Et il faut bien avouer que les échappées sur la campagne sont admirables, surtout par la Porte de Sainte-Thérèse, ou par la Porte du Maréchal, qui, du côté opposé, lui est presque symétrique. La première, au sud de l'enceinte, s'ouvre sur un grand paysage, un peu nu, un peu froid, mais assurément très beau. De la terrasse du Rastro, dont on a fait une petite promenade aux maigres ombrages, en avant des anciens remparts, à deux pas de la placette où s'élevait la maison de la sainte, on jouit d'un horizon splendide. C'est cela sans doute qui a donné à la future fondatrice de tant de couvents son goût pour les « belles

vues » et aussi pour les eaux courantes, car cet aride pays est arrosé par une vraie rivière. Tout près du regard, au-dessous de la terrasse, un faubourg poudreux, mais d'où émergent quelques « fabriques » d'assez bon style, l'hôpital général, Saint-Nicolas, Saint-Jacques. Puis la rivière, qui serpente au fond de la vallée, le rio Adaja, enjambé par un vieux pont en dos d'âne et bordé de petits peupliers minces comme des pinceaux, et, dans le lointain, derrière des ondulations de terrain aux tons âpres et heurtés, des lignes de montagnes, d'une transparence opaline, presque africaine : la Sierra de Malagon, la Sierra d'Avila, et, plus au sud, la noire Sierra de Grados...

Ce paysage castillan a certainement de la noblesse et de la grandeur. La vue opposée, celle du nord, est fort belle aussi, à de certaines heures, le matin ou le soir. Quand on monte, au moment du crépuscule, vers la Porte du Maréchal, le cintre de la haute baie semble s'ouvrir en plein ciel. Cette arche lumineuse se découpe sur un fond d'or et d'outremer. On franchit cette porte de paradis et l'on s'arrête au bord d'un talus galeux, à l'herbe rare broutée par des chèvres et des brebis, et qui s'enfonce par une pente presque abrupte vers le vallon où se dresse encore aujourd'hui le campanile de Sainte-Marie de l'Incarnation, le premier couvent de sainte Thérèse. Au printemps, il y a de beaux soirs limpides. La campagne semble se recueillir pour la salutation angélique qui va monter de toutes les églises de la ville. De temps en temps, dans le grand silence, un tintement de clochette au cou d'un bélier. A perte de vue, de grises ondulations, auxquelles succèdent des défilés rocheux, hérissés de blocs erratiques, — toute cette région pierreuse et montagneuse, convulsée et tourmentée, qui emprisonne le regard du voyageur jusqu'aux environs de l'Escorial.

Il n'y a pas grand chose, dans tout cela, qui rappelle la douceur et la joie thérésiennes. Si l'on veut absolument chercher des analogies entre certains paysages espagnols et certaines qualités du génie ou du style de sainte Thérèse, il faut s'adresser ailleurs. Peut-être la grasse plaine andalouse, avec ses moissons, ses immenses étendues brûlées de soleil, que dominent les sierras neigeuses, peut-elle passer pour symbolique de la manière thérésienne, tout au moins dans les effusions mystiques de la carmélite avilaise ou dans ses prières et ses élévations, qui ont quelque chose d'étoffé et de légèrement oratoire, avec

une extrême chaleur d'accent. Mais son style habituel m'évoquerait plutôt le paysage tolédan.

Ses ancêtres paternels étaient probablement originaires de Tolède. Son arrière-grand père se nommait Alonso Sanchez de Toledo. Elle même a beaucoup aimé Tolède et elle y a fait de longs séjours, pour ne pas dire qu'elle y a véritablement habité. Le climat lui convenait. Elle le trouvait « admirable », — moins froid que celui d'Avila et moins chaud que celui de Séville. Elle vante, dans une de ses lettres, la jolie vue qu'elle y a sur le jardin de son couvent. Sa cellule lui plaisait à cause de cela. Bien qu'elle se plaigne fréquemment de la stérilité de la campagne environnante et de la difficulté du ravitaillement, elle se régale des coings et des confitures de Tolède et elle les célèbre volontiers. Il y avait, semble-t-il, une certaine affinité entre ce pays et certains aspects de son âme ou de son esprit.

De fait, quand je lis ces petites phrases sans apprêt, nerveuses, élégantes dans leurs raccourcis et leurs brisures familières, ces phrases nettes qui ne disent que ce qu'elles doivent dire et que colore, çà et là, une poussée d'émotion, un menu détail réaliste, — quand je songe à ce style inventé, qui sent son écrivain de race et qu'empreint une distinction patricienne, — je revois le très noble paysage, que l'on embrasse du haut de l'étroite promenade qui surplombe le rempart, en sortant du Zocodover. La vue s'étend sur le faubourg d'Antequeruela et sur les belles ordonnances architecturales de l'hôpital Saint-Jean Baptiste, avec son dôme écailleux. Tout autour, des terrains d'un rouge passé, coupé de vert pâle. Et, au milieu de ces couleurs amorties, les blancs lumineux, les terres-de-Sienne et les bruns ardents des maisons, sous leurs couvertures de tuiles, aux tons de fraise brûlée. Par places, les roses-briques, les rouges antiques, les traits de minium qui soulignent les assises d'un vieux mur. Ces murs de Tolède ont une beauté spéciale. Un petit âne devant une muraille tolédane faite de cailloux en arêtes, ou de moellons encadrés de briques, cette tache d'un gris plombé devant cette grande surface éblouissante, truitée d'or et de rose, c'est un *cuadro* tout à fait. Par-dessus ces couleurs vives, un peu éteintes par le soleil, le dôme oriental, largement étalé, de saint Jean-Baptiste. Par derrière, les arrière-plans montagneux de la Véga, espaces désolés et nus, sans autre accident qu'une route toute blanche, qui monte entre

deux dépressions de collines et qui expire au bord du ciel.

Rien d'extraordinaire dans une vue comme celle-là : de belles lignes, des tons *rares*, si rares, que je n'en ai rencontré nulle part de semblables, ou tout au moins d'aussi subtilement harmonisés. Pour caractériser cet ensemble, il me faut reprendre un mot employé plus haut pour le style de sainte Thérèse : la distinction, — distinction un peu hautaine, parce qu'elle décourage l'imitation. Pureté, légèreté, élégance sévère, grande intensité de lumière, voilà ce qui frappe dans ce paysage. Ici habite une race élue, occupée de nobles pensées. Il semble qu'il n'y puisse naître que des moines, des ascètes, des amoureux, des peintres et des poètes.

Confessons-le : ce rapprochement entre le paysage de Tolède, — tout au moins un aspect du paysage tolédan, — et le style ou la manière de sainte Thérèse, n'est guère qu'une impression ou un jeu littéraire. Ce qui est certain, c'est que la réformatrice du Carmel, la nonne voyageuse, n'a pu être insensible à la beauté de ce spectacle; et ce qui est encore plus certain, c'est que sa ville natale a très peu marqué son génie, — j'entends l'aspect tout extérieur de sa terre, la figure matérielle d'Avila. Il en va tout autrement pour le milieu moral avilais : la parenté, les amis, l'entourage de la sainte ont exercé sur elle une incontestable et profonde influence.

D'abord sa famille : son père, sa mère, ses frères, ses sœurs.

Cette humanité espagnole du XVI[e] siècle fut quelque chose de très particulier, et aussi de très particulariste. Au fond, elle n'est pas morte. Il en subsiste plus d'un trait assez facilement discernable dans l'Espagnol d'aujourd'hui. Ces hobereaux de petite ville, ces aventuriers, souvent de fort basse extraction, que la faim a chassés de leurs *pueblos* et lancés à la conquête du vaste monde, sont d'abord des hommes foncièrement religieux, des catholiques intransigeants, dont la foi, exaspérée par le voisinage de l'Islam, semble avoir pris un caractère de rigidité farouche et intraitable. Ce sont des hommes rudes, habitués à vivre à la dure et alliant très bien de certaines élégances fastueuses, voire de très réels raffinements, avec la rusticité ou la grossièreté d'une vie misérable, — soldats de naissance, ayant les qualités et les vices du soldat de ce temps-là : pillard, sanguinaire, impitoyable, volontiers cruel. S'il vit sur sa terre, dans sa pigeonnière ou sa maison de famille, c'est le provincial

enfermé dans ses traditions et ses mœurs ancestrales : plein de bon sens et d'esprit pratique, sachant défendre son bien et rédiger un contrat, chicaneur et processif à l'occasion, et, en fin de compte, conciliant tout cela avec des habitudes de piété et, très souvent, une solide dévotion poussée jusqu'à l'ascétisme et jusqu'à la mysticité.

L'homme espagnol de cette époque, il me semble que je le vois dans ce portrait peint par le Gréco, ce portrait célèbre du musée de Madrid, qui représente un jeune hidalgo d'une trentaine d'années, vêtu avec une distinction raffinée et sévère. Nul ornement, nulle surcharge, nulle couleur voyante : un pourpoint de velours noir, une fraise et des manchettes en fine toile de Hollande, une imperceptible chaîne d'or, à laquelle pend un médaillon, une épée cruciale, au pommeau ciselé comme un ivoire, qui tient la place d'un chef-d'œuvre, ou d'un symbole religieux, qui a, dans ce tableau, la même importance que le visage de son maître. Ce visage, une longue figure à moustaches et à barbe en pointe, aux yeux extraordinaires, qui, à la vérité, ne semblent pas très intelligents, mais qui sont creusés par la méditation et tout chargés d'une crainte pieuse. Une belle main, très effilée et très blanche, est pressée contre la poitrine de ce jeune seigneur, tandis que les yeux profonds et vagues semblent dire : « Ce cœur est à Dieu et à celle à qui j'ai donné ma foi. Je suis catholique et castillan, et, à ce double titre, j'appartiens à la première aristocratie du monde. Craignez Dieu et ressemblez-moi, si vous pouvez!... »

Je me persuade que le père de sainte Thérèse avait plus d'un trait commun avec cet austère et élégant cavalier. Sa fille nous l'a représenté comme un grand homme de bien, insistant presque uniment sur ses vertus familiales, sa dévotion ardente, sa vie exemplaire, sa bonté d'âme. Rien de la brutalité soldatesque, ni de la cruauté d'un Pizarre ou d'un Cortès. Cet enfant de la guerrière Avila ne fut très probablement jamais militaire : « Mon père, écrit la sainte dans son autobiographie, était un homme de beaucoup de charité envers les pauvres, de beaucoup de compassion envers les malades et aussi envers les serviteurs, jusque-là qu'il ne put jamais se résoudre à avoir des esclaves, car il les avait en grande pitié. Une esclave d'un de ses frères étant une fois chez nous, il la traitait comme ses propres enfants. Il ne pouvait pas souffrir, disait-il, et il s'apitoyait de

la voir privée de liberté... » Cette tendresse de cœur, cette humanité se retrouveront plus tard chez sa fille, mais surtout sa piété exaltée. Alonso Sanchez de Cepeda mourut comme un saint, après avoir édifié Thérèse déjà religieuse et même l'avoir distancée dans la pratique de l'oraison. Sur son lit de mort, il exprimait ses regrets de n'être pas moine, — et dans un des ordres les plus austères. Toute cette famille avait la vocation du cloître. Aussi ce parfait chrétien n'admettait-il aucune frivolité. La jeune Thérèse, telle qu'elle se dépeint à nous, dut probablement en souffrir. Dans la maison familiale, on ne connaissait guère d'autre divertissement que la lecture. Encore le pieux hidalgo ne permettait-il à lui-même et aux autres que les livres de spiritualité, « les bons livres », comme les appelle Thérèse avec un accent de touchante reconnaissance. Toute sa vie, elle fut fidèle aux bons livres : elle tenait cela de son père. En somme, elle lui dut ce qu'il y avait de plus solide et de plus sérieux dans ses qualités.

Ce hidalgo avilais ne possédait, à ce qu'il semble, ni la gaîté, ni l'aménité de sa fille, aucune de ses grâces souriantes. Il évoque le souvenir de ces belles grilles en fer forgé qu'on voit à l'entrée du *Coro* et de la *Capilla Mayor*, dans les églises espagnoles. Rigides et résistantes, il leur suffit d'être faites d'un métal excellent : elles ne souffrent, pour ainsi dire, aucun ornement.

Alonso Sanchez de Cepeda était un véritable patriarche qui laissa une postérité de douze enfants. Il faut dire aussi qu'il se maria deux fois. Sa première femme, qui se nommait Catherine del Peso, lui donna une fille et deux fils. La seconde, Béatrice de Ahumada, qui avait quinze ans, lorsqu'il l'épousa, mit au monde neuf enfants, dont la future sainte Thérèse. Celle-ci fut une de ces créatures douces et résignées qui ne font que traverser la vie. Elle mourut à trente-trois ans. Son existence n'avait guère été qu'une longue maladie. Effacée, modeste, elle disparut sans bruit, comme elle avait vécu. Et pourtant sa fille nous dit qu'elle était très belle. La malheureuse ignorait sa beauté : elle s'habillait comme les vieilles personnes. Peut-être, sans la sévérité de la discipline conjugale, se serait-elle laissée aller à quelques faiblesses de sentiment. Elle lisait en cachette des romans de chevalerie. C'est sans doute ce tour d'esprit qui explique chez Thérèse, avec le don littéraire, ce qu'il y eut d'in-

dulgent, de facile et de charmant dans son caractère, comme dans ses écrits.

Néanmoins, Béatrice de Ahumada était pieuse, d'une piété qui exciterait aujourd'hui l'admiration, pieuse comme son mari et comme ses enfants, tant les garçons que les filles : « Nous étions, dit Thérèse, trois sœurs et neuf frères. » Des deux frères du premier lit nous ne savons pas grand chose, sinon que l'un d'eux, Juan Vazquez de Cepeda, fut militaire. La sœur, Marie de Cepeda, après la mort de la seconde femme de son père, servit de mère à Thérèse, sa cadette. Il est probable que, devenue veuve, elle entra au couvent de l'Incarnation, ou plutôt qu'elle s'y retira pour y finir dévotement ses jours. Quant aux frères du second lit, ce furent aussi, pour la plupart, de dévots personnages.

Six d'entre eux, au moins, s'en furent aux Indes chercher fortune. L'âge héroïque des Conquistadors était déjà passé, lorsqu'ils s'embarquèrent pour l'Amérique. Pourtant, la conquête était loin d'être terminée. Il fallait encore guerroyer ferme, si l'on voulait avancer, ou même simplement se maintenir. Le frère préféré de Thérèse, Rodrigue de Cepeda, mourut, les armes à la main, à Rio de la Plata, — et sa sœur le considéra comme un véritable martyr, parce qu'il avait donné sa vie pour le triomphe de la foi. Augustin, un des cadets de la famille, prit part, nous dit-on, à dix-sept batailles rangées contre les Péruviens. Certes on se ferait une idée fausse de ces « Américains », si on les voyait à travers la phraséologie conventionnelle de certains biographes de leur sœur. Ce devaient être de rudes et terribles gaillards, qui, peut-être, comme leurs compagnons d'aventures, n'avaient pas peur de rançonner et, à l'occasion, de torturer l'indigène. Les exactions et les cruautés des gouverneurs et des colons espagnols étaient telles que l'Église dut intervenir pour protéger les Indiens. Les évêques refusaient les sacrements aux fonctionnaires ou aux soldats qui maltraitaient les vaincus. Leurs atrocités auraient, paraît-il, révolté saint Louis Bertrand, au point qu'après quelques années d'apostolat, désespérant d'amender ces bandits, il aurait quitté la Nouvelle-Grenade et serait rentré, découragé, en Espagne.

Cependant, nous n'avons aucune preuve positive que les frères de sainte Thérèse aient été de si méchantes gens. Tout ce que nous savons certainement, c'est qu'ils obtinrent, en Amérique, des concessions de terres et des gouvernements, que

quelques-uns y firent fortune. L'un d'eux, Laurent de Cepeda, revint à Séville avec de l'or américain : ce qui lui permit d'acheter une propriété aux environs d'Avila et de soutenir les fondations de sa sœur la carmélite. En somme, si l'on songe à l'honnêteté foncière de celui-ci, à sa piété sincère et exaltée, il est permis de croire que tous les frères de Cepeda se ressemblaient plus ou moins et qu'ils furent des exceptions parmi les féroces conquérants du Nouveau-Monde. Presque tous, pour le moins, firent une fin édifiante. Laurent, retiré dans sa ferme de la Serna, essaie d'imiter la vie ascétique de Thérèse. Elle est même obligée de modérer les excès de ses pénitences. Il meurt en état de grâce. Son plus jeune frère, Augustin, meurt, lui aussi, comme un saint, à Lima. La mère Thérèse de Jésus, qui l'avait précédé dans la tombe, lui apparaît au moment où il va rendre le dernier soupir, et c'est la sœur qui présente le frère devant le trône de Dieu...

Telle fut la ferveur religieuse de la maison où naquit la future sainte. Pour l'éclosion d'une âme prédestinée, peut-on imaginer une serre plus chaude que celle-là? Sa ville natale était une autre serre de dévotion. L'Avila de ce temps-là pouvait passer pour un vaste couvent. Ce n'étaient pas seulement les palais aux fenêtres grillées et farouchement clos des vieilles familles, qui lui donnaient un aspect conventuel. Mais les monastères, comme les églises, y foisonnaient. Deux ordres fameux y exerçaient un véritable magistère moral : les dominicains et les Pères de la Compagnie de Jésus, — les premiers dans leur puissant et riche monastère de Santo-Tomas, passagère résidence des Rois Catholiques qui s'étaient appliqués à l'enrichir et à l'embellir, qui y avaient fait construire une magnifique chapelle, — et les jésuites dans leur collège naissant de Saint-Gil, environné alors de tout un prestige de nouveauté, de science et de sainteté.

Le clergé séculier, de son côté, était non seulement une puissance avec quoi il fallait compter, mais un corps respecté pour ses lumières et ses vertus. De nombreux laïques pouvaient rivaliser, en cela, avec les clercs. Parmi ceux-ci, on citait tout particulièrement un prêtre avilais, maître Gaspar Daza, qui avait fondé une association d'ecclésiastiques voués à l'étude et aux bonnes œuvres, et qui semble s'être occupé aussi de direction spirituelle. Parmi les laïques, un gentilhomme nommé

François de Salcedo, avait, pour lors, grand renom de piété et de science théologique. Pendant vingt ans, il suivit les cours professés chez les dominicains de Santo-Tomas. Plus tard, après la mort de sa femme, il se fit ordonner prêtre et se consacra tout entier au service de Dieu et au soin des âmes. Ces deux personnages furent en relations avec la réformatrice du Carmel, — et on peut dire que, pendant toute sa vie, ils exercèrent sur elle une réelle influence, ne fût-ce que par leur exemple. François de Salcedo, en particulier, fut pour Thérèse un véritable ami, un confident qui, néanmoins, l'épouvantait un peu par le caractère sombre de sa foi : elle blâmait notamment ses terreurs de l'Enfer. Quant à maître Gaspar Daza, après un dissentiment passager, elle finit par lui donner toute sa confiance, et elle a écrit de lui un magnifique éloge.

Tout ce petit monde avilais, clercs et laïques, s'observait sévèrement et jalousement, avec quelque chose de l'esprit malveillant et médisant des petites villes. Le moindre écart de conduite était exagéré jusqu'au scandale. Le moindre soupçon d'hérésie, ou même seulement de singularité de vie ou de doctrine, suffisait pour mettre les esprits en ébullition. On juge, d'après cela, quel effet pouvait produire un milieu religieux aussi violemment exalté sur une âme prédisposée de naissance à la piété la plus haute et aux suprêmes émotions de la mystique. La jeune Thérèse, comme les autres enfants de son âge, n'a guère vu autour d'elle que des couvents, des hospices, des processions, et elle n'a guère entendu que les sonneries des cloches, les offices et les sermons des innombrables églises. La grâce de Dieu fit d'elle une sainte, mais les âmes des saints sont, en général, préparées par une longue ascendance chrétienne et par le travail secret de mille influences providentielles. On peut dire qu'une famille, une ville, une race entière ont collaboré à la sainteté de sainte Thérèse. Elle est devenue, aujourd'hui, une gloire nationale espagnole. Avila et l'Espagne peuvent prendre leur juste part dans cette gloire qu'elles ont aidée à naître.

LES DEUX PETITS ENFANTS QUI VOULAIENT GAGNER LE PARADIS

Thérèse de Ahumada (1) vint au monde le 28 mars de l'an de grâce 1515.

(1) Les filles du second lit avaient pris le nom de leur mère, Béatrice de Ahumada.

Son père, don Alonso Sanchez de Cepeda, qui, suivant l'usage des chefs de famille, devait tenir soigneusement son livre de raison, a consigné de sa main cet événement dans les lignes que voici : « Le mercredi, vingt-huitième jour du mois de mars de l'an 1515, est née Thérèse, ma fille, à cinq heures du matin, peut-être une demi-heure plus tôt, peut-être une demi-heure plus tard, en tout cas ce mercredi-là, au lever du soleil. Son parrain fut Vela Nuñez, et sa marraine doña Maria del Aguila, fille de Francisco de Pajarès. »

Il est à noter que sainte Thérèse, très involontairement sans nul doute, se rajeunissait d'un jour. Elle gardait dans son bréviaire une feuille volante où elle avait marqué le jour qu'elle croyait être celui de sa naissance : « mercredi, fête de saint Bertold, de l'Ordre du Carmel, le 29 mars 1515, à cinq heures du matin, est née Thérèse, la pécheresse. »

Notons aussi que le nom de la sainte s'écrit en espagnol : *Teresa*, sans *h*. Elle-même écrivait toujours ainsi son nom, et c'est d'ailleurs l'habituelle orthographe espagnole. En revanche, l'habituelle orthographe française, conforme à l'étymologie grecque, admet le *Th* : Thérèse. Il nous faut insister sur ce menu détail d'orthographe, parce qu'il a déchaîné, il n'y a pas très longtemps, de véritables tempêtes. Le *Th* passait alors pour gallican, le simple *T* pour ultramontain : de là, bataille entre les partisans des deux orthographes. Le R. P. Bouix, de la compagnie de Jésus, ayant, dans sa traduction des œuvres de la sainte, adopté la forme espagnole : *Térèse*, il en fut aigrement tancé par un abbé Postel qui élucubra contre lui un factum des plus acerbes, à l'effet de démontrer que le nom castillan de *Teresa* n'est pas d'origine exclusivement espagnole, comme le prétendait notamment le P. de Ribera, le premier biographe de la grande carmélite, mais qu'il est dérivé du grec; que la première sainte Thérèse, ou Therasia, fut la propre femme de saint Paulin de Nole ; et qu'enfin l'orthographe courante, chez nos écrivains du XVII[e] siècle, est conforme à l'étymologie grecque. En introduire une autre, c'est bouleverser toutes les règles de la grammaire française. Il n'y a, en effet, aucune raison de changer nos habitudes orthographiques et d'abandonner une forme à laquelle nos yeux français sont habitués pour en adopter une espagnole ou italienne. Pour nous, la question est des plus secondaires. Néanmoins, s'il

faut choisir, nous préférons rester traditionalistes et français.

Mais il convient de regarder d'un peu près cet acte de naissance, complaisamment rédigé par une main paternelle. Le bon Alonso de Cepeda semble attacher une certaine importance à l'heure précise où l'enfant prédestinée est venue au monde. Était-ce bien à cinq heures du matin? N'était-ce point plus tôt, ou plus tard? Ce qu'il y a de certain, c'est que, déjà, il faisait presque grand jour. Le père, dirait-on, tient à bien établir que sa fille n'est point une enfant des ténèbres. En somme, il n'est pas tout à fait indifférent que cette voyante qui avait une telle horreur de tout ce qui ressemble à la nuit, que cette âme claire et joyeuse, qui n'aimait pas appliquer sa pensée à l'enfer, que ce lumineux génie enfin soit né avec l'aube... Autre détail qui appelle la réflexion : le parrain de Thérèse était un Vela Nuñez, Francisco Vela Nuñez, le père de don Blasco Vela Nuñez, un futur vice-roi du Pérou, deux conquistadors qui entraînèrent à leur suite, en Amérique, cinq frères de la sainte.

Ainsi, dès le berceau, elle fut touchée par le souffle des aventures héroïques. Comme les mâles de sa race et de sa famille, elle n'aspire qu'à partir. Elle est bien de leur sang. Elle n'est pas de ceux qui prennent racine dans un petit pays. Il lui faut de vastes horizons. Nous verrons combien elle a souffert de ce que son sexe et son état lui aient interdit de se mêler aux grandes luttes du siècle. Autant que cela était possible à une nonne cloîtrée, elle a agi et elle a voyagé, elle a étendu, aussi loin qu'elle pouvait, son apostolat. Ses ennemis lui reprochent sa perpétuelle inquiétude. Le nonce lui-même la traitera de « femmelette agitée et coureuse ». Ce n'était pas pour rien qu'elle était la sœur de ces coureurs de monde et de ces conquérants, qui, en quelques années, soumirent à l'Espagne des continents entiers.

Ainsi donc, voilà cette petite âme ardente jetée au monde dans le triste et frigide Avila. Elle naît dans une vieille maison sévèrement close, entre l'église Saint-Dominique de Silos et l'église Sainte-Scholastique, aujourd'hui disparue. Autour d'elle, elle ne voit que de pieux personnages. Elle n'entend parler que d'histoires édifiantes. Le père de famille lit à ses enfants ou leur fait lire des vies de saints. Dans ce milieu favorable, elle s'épanouit tout de suite. Dès ses premières années, sa vocation parle de la façon la plus nette et la plus impérieuse.

Ses premières démarches enfantines trahissent ce qu'elle sera plus tard. Dans ses premiers gestes spontanés, la carmélite réformatrice et la grande contemplative sont déjà préfigurées. Rien ne trahit mieux son caractère et sa destinée prochaine que cette équipée puérile, dont elle a, dans sa biographie, immortalisé le souvenir : « J'avais, dit-elle, un frère à peu près de mon âge (c'était très probablement son frère Rodrigue, de quatre ans plus âgé qu'elle). Nous nous mettions ensemble pour lire des vies de saints. C'était lui que j'aimais le plus, quoique j'eusse grand amour pour tous les autres et eux pour moi. Comme je voyais les martyres que les saintes souffraient pour Dieu, il me semblait qu'elles achetaient à bien bon marché d'aller jouir de Dieu, et le désir me venait de mourir comme elles : non point par amour que j'entendisse avoir pour Lui, mais pour jouir à si bref délai des grands biens que je lisais y avoir au ciel. Et je me mis, avec ce mien frère, à examiner quel moyen il y aurait pour cela. Nous concertâmes de nous en aller au pays des Maures, en mendiant pour l'amour de Dieu, afin que, là-bas, on nous coupât la tête... Ce qui nous étonnait le plus dans ce que nous lisions, c'était de dire que le châtiment comme la gloire était *pour toujours*. Il nous arrivait de causer longuement de cela et nous nous plaisions à répéter : « Pour toujours, toujours, toujours!... » Quelle perspective fascinante!

Et en effet, il paraît qu'ils mirent leur projet à exécution, se sauvèrent de la maison paternelle, passèrent le pont de l'Adaja, pour s'en aller là-bas, vers ces hautes montagnes qui fermaient l'horizon et qui pourtant paraissaient inaccessibles. Ils furent rattrapés par un de leurs oncles paternels, don Francisco de Cepeda, et ramenés au logis, où leur mère les gronda fort de cette escapade. Rodrigue, l'aîné, pour s'excuser, déclara que « c'était la petite qui l'avait entraîné et qui lui avait fait prendre ce chemin ».

Thérèse est déjà là tout entière, avec les mouvements passionnés et souvent tyranniques de son cœur. Cette grande amoureuse n'a jamais aimé à moitié : « c'était lui que j'aimais le plus, quoique j'eusse grand amour pour tous les autres, et eux pour moi. » Et aussi son besoin de partir, cet instinct apostolique, qui la travaille dès ses premières lectures. Et ce goût pour la pauvreté évangélique, qui va déchaîner de telles colères contre sa réforme : « demander l'aumône pour l'amour de

Dieu. » Ensuite, et par-dessus tout, ce bon réalisme espagnol, cet esprit pratique et positif qui, dans un âge si tendre, lui fait envisager le martyre comme un calcul avantageux. Elle l'avoue naïvement, ce n'était point par amour de Dieu qu'elle consentait à avoir la tête coupée, mais parce que c'était jouir à bon compte des félicités célestes, — félicités, par surcroît, éternelles : « pour toujours, toujours, toujours! » Comment hésiter à se sacrifier, quand la récompense est si prompte et si belle?... Et puis enfin, cette autorité qu'elle prend immédiatement sur les âmes. Peu importent l'âge, la qualité et le rang de ceux qui l'écoutent. Il faudra, plus tard, qu'ils lui obéissent, comme Rodrigue son frère aîné. Elle les fait agir, les dirige, leur montre le chemin, comme elle montrait le chemin à son frère, sur la route qui allait au pays des Maures, — et cela sans hésiter, avec une claire vision des moyens. Cette mystique est une grande réalisatrice.

Sa première velléité héroïque vient d'échouer. Mais c'est une opiniâtre. Elle s'obstine jusqu'à la réussite, ou elle cherche d'autres voies qui la conduisent au même but. « Voyant, dit-elle, qu'il était impossible d'aller là où l'on nous tuerait pour Dieu, nous décidâmes d'être ermites, et, dans un jardin qu'il y avait chez nous, nous nous mîmes à faire, comme nous pouvions, des ermitages, en entassant des petites pierres, qui nous tombaient tout de suite, et ainsi nous ne trouvions nul remède pour notre désir. »

Alors elle se mit à jouer à la religieuse avec d'autres petites filles. « J'aimais, dit-elle, faire des couvents, et il me semble que je désirais être nonne, quoique moins vivement que les autres choses que j'ai dites... » Déjà, elle fonde des monastères, mais faute de mieux, parce qu'elle ne peut pas être martyre, ou vivre de la vie érémitique, dans le désert et la solitude. En même temps, elle fait l'aumône aux pauvres, et sa mère lui enseigne maintes dévotions, notamment celle du rosaire, à quoi elle était fort attachée. De bonne heure, Thérèse eut un culte tout filial pour Notre Dame. Elle nous conte que lorsque doña Béatrice mourut (l'orpheline avait environ douze ans), elle se jeta en pleurant aux pieds d'une statue de la Vierge, et elle la supplia d'être désormais sa mère... La future Carmélite voit dans cet élan de confiance, dans ce joli geste enfantin, si affectueux et si tendre, l'indice manifeste de sa vocation carméli-

taine. En se sentant abandonnée, son premier mouvement est de se jeter dans les bras de la Vierge, protectrice du Carmel.

En réalité, c'est toute sa destinée qui est préfigurée dans les premiers actes de cette petite fille. Elle révèle immédiatement le fond de son être. Elle confesse ingénument ce qu'elle désire et ce qu'elle aime, ce à quoi elle va vouer son existence. Elle veut être heureuse, mais heureuse pour toujours, d'une félicité sans borne et sans fin, et, à défaut du martyre, elle ne voit d'autre moyen de réaliser son rêve que la règle monastique. La béatitude par le cloître, voilà son but et sa vie. Mais il s'y ajoute une foule d'autres vocations encore inconscientes. On les aperçoit qui se dessinent dès cette époque. Visiblement, dès cette période de l'âge angélique, Dieu a des desseins sur elle. Elle va regimber contre la volonté qui la mène. Elle s'efforcera, par faiblesse ou par légèreté, de fuir son destin. Elle s'écartera de sa voie véritable, mais elle reviendra. Bon gré mal gré, elle finira par passer par les chemins où Dieu veut qu'elle aille... Mais ira-t-elle jamais plus loin qu'à l'époque, où, sa main dans la main de son frère le plus chéri, elle voulait s'en aller vers les pays barbares, bien résolue à mettre sa tête sur le billot, pour gagner la palme? De tout son cœur, cette enfant a fait le sacrifice de sa vie. Elle a convoité la félicité suprême. Elle a jugé le néant de tout, hormis cela. Dès cette minute, elle a pressenti toute la perfection à laquelle elle pourra jamais atteindre : l'immolation complète en vue de l'union avec le seul Bien. Ainsi l'on peut dire que tout est donné à l'âme humaine dès l'origine. Elle naît avec tout son destin, toutes ses puissances et toutes ses facultés préformées. Bien plus, elle reçoit, dès cet instant, toute la lumière dont elle est capable. Mais cet état de grâce baptismale ne dure pas longtemps. Très rapidement, la lumière s'obscurcit, le grand élan vers la voie qui monte se ralentit ou s'arrête. L'âme se cherche et ne se trouve plus.

C'est ainsi que, pendant des années, nous allons suivre Thérèse sur la voie qui descend.

LA JEUNE FILLE A LA ROBE ORANGÉE

Vous rappelez-vous ce passage de *la Vita nuova*, où Dante, racontant le premier émoi de sa rencontre avec celle qu'il appelle « la Dame de sa pensée », la présente, en réalité, à

l'admiration et à la vénération des siècles et de l'univers entier : « Elle avait déjà assez vécu en ce monde pour que, dans cet espace de temps, le ciel étoilé se fût porté vers l'Orient de la douzième partie d'un degré, en telle sorte qu'elle m'apparut dans le commencement de sa neuvième année et lorsque j'accomplissais la mienne. Elle m'apparut, vêtue d'une robe de couleur rouge, imposante et modeste, et la manière dont sa ceinture retenait son vêtement était appropriée à son extrême jeunesse. Je le dis en vérité : à ce moment, l'esprit de vie qui réside dans la voûte la plus secrète du cœur, commença à trembler en moi avec tant de force que le mouvement s'en fit ressentir jusque dans mes veines les plus petites... »

Ce frémissement d'amour et d'admiration, on ne le ressent point, à vrai dire, dès la première rencontre avec l'être prédestiné. Pourtant, l'inconcevable splendeur qui environne, dès ses premiers ans, l'enfant promis à la gloire, cet obscur rayonnement a beau être invisible, certaines âmes le sentent, même parmi les plus humbles. Et alors, par la suite, quand le miracle est patent pour tous, ces bonnes âmes se remémorent de petites choses, de petites circonstances, qui les avaient mystérieusement frappées sans qu'elles sussent bien pourquoi et qui, désormais, leur semblent des allusions prophétiques au miracle réalisé. Et c'est ainsi qu'aux phrases magnifiques de Dante, saluant l'apparition de sa Béatrice, transfigurée jusqu'à devenir pour lui le symbole de la sacrée Théologie, j'ose comparer ces mots naïfs d'une vieille sœur, une vieille religieuse du couvent de l'Incarnation, se rappelant sa première vision de celle qui allait devenir la Mère Thérèse de Jésus : « Je me souviens, dit-elle, que la sainte Mère, étant encore dans le siècle, venait de temps en temps visiter ce couvent, et j'en donne pour signe *qu'elle portait une robe orangée avec des galons de velours noir...* » Et la religieuse, qui nous transmet ce souvenir de sa vieille compagne, le commente ainsi : « Ce n'est qu'une bagatelle, mais qui ajoute à ma dévotion. »

Qu'entendait-elle par là ? Comment le rappel de cette « robe orangée » pouvait-il ajouter à la dévotion de la carmélite ? Sans doute, comme Dante, évoquant la robe rouge de Béatrice enfant, elle voyait dans cette couleur éclatante, encore rehaussée par ces applications d'étoffe sombre, un symbole qui présageait la gloire future de la sainte.

Pour nous, en ces pages, nous y verrons surtout un détail topique, une image bien espagnole, qui nous permettra d'achever notre composition de lieu, avant de méditer sur l'extraordinaire aventure de sainte Thérèse.

Cette créature, qui fut l'objet d'une si prodigieuse faveur, nous voudrions nous la figurer telle qu'elle était, lorsqu'elle vivait de la vie de ce monde, non pas seulement dans ses habits de jeune patricienne d'Avila, dans sa robe orangée à galons de velours noirs, mais avec les traits véridiques et les particularités de son corps et de son visage. Il faut avouer que ce n'est pas très facile. Les portraits qui nous sont restés d'elle ne sont pas bien nombreux. Et encore ceux qui passent pour authentiques sont-ils contestés comme les copies ou les variantes. L'original serait, paraît-il, un portrait assez maladroit, exécuté par un peintre de rencontre, un frère lai, appartenant à l'ordre des Carmes, lequel s'appelait Jean de la Misère. D'après la tradition, la sainte elle-même en aurait été mécontente et elle aurait déclaré à l'auteur : « Dieu vous pardonne, frère Jean, de m'avoir faite si laide ! » Cette effigie se trouve actuellement chez les Carmélites de Séville. Mais elle aussi est contestée. Le véritable original de Jean de la Misère serait maintenant à Buenos-Ayres. Quoi qu'il en soit, un certain nombre d'autres portraits, — tous réputés authentiques, c'est-à-dire contemporains de la sainte et pris sur le vif, — sont montrés aux visiteurs, en différents Carmels espagnols, notamment à Salamanque et à Valladolid.

Tous représentent une personne ayant déjà pris l'embonpoint de la maturité, ou même déjà marquée par les flétrissures de l'âge : de sorte que la jeune fille brillante et adulée que fut Thérèse d'Avila n'est plus guère qu'un souvenir. Mais tous confirment, en somme, le portrait littéraire que nous a tracé d'elle son premier biographe, le Père François de Ribera.

Elle était belle. Elle le savait, et, jusque dans sa vieillesse, elle ne faisait nullement difficulté d'en convenir ou même de le rappeler. Elle disait, un jour, à un de ses confesseurs : « Sachez, mon Père, qu'on me félicitait de trois choses en particulier : on disait de moi que j'étais une sainte, que j'avais de l'esprit et que j'étais belle. Je croyais deux de ces choses : je m'imaginais que j'avais de l'esprit et que j'étais belle, ce qui indiquait assez de vanité de ma part... » Malgré la restriction modeste, une

foule de témoignages concordants nous permettent de juger que cette jeune fille si admirée et si convaincue de son mérite ne se faisait point illusion. A un certain moment, dans sa toute première jeunesse, elle dut même être fort jolie, comme le sont très fréquemment les jeunes Espagnoles entre dix et quinze ans. Mais, sans doute, son visage prit de bonne heure une plénitude et une régularité toutes classiques : elle devint plus belle que jolie. C'est ce que semble affirmer le Père de Ribera : « Elle était, dit-il, grande de taille. D'une remarquable beauté dans sa jeunesse, elle paraissait encore fort bien dans un âge avancé. *Elle était corpulente* et elle avait la peau très blanche. *Son visage était rond, plein,* d'une belle coupe, très bien proportionné. *Le teint de lys et de roses.* Il s'enflammait, quand elle était en oraison et lui donnait une beauté ravissante... Ses cheveux étaient noirs et bouclés ; son front large, uni et très beau. Les sourcils châtains, bien fournis et un peu en arc. Ses yeux étaient noirs, ronds, à fleur de tête, de grandeur ordinaire, mais admirablement disposés, vifs et gracieux. Quand elle souriait, *le sourire et l'allégresse s'y peignaient*, et ils respiraient la gravité, quand elle voulait se montrer grave. Son nez était petit, peu élevé vers le milieu, rond par le bout et un peu incliné vers le bas... La lèvre supérieure était déliée et droite, la lèvre inférieure grosse et un peu pendante. *Ses dents étaient bonnes, son menton bien fait et proportionné*; les oreilles ni petites, ni grandes ; *le cou large* et peu élevé, les mains petites et très belles. Elle avait, au côté gauche de son visage, trois petits signes qui lui donnaient beaucoup de grâce : le premier plus bas que la moitié du nez, le second entre le nez et la bouche et le troisième au-dessous de la bouche. » Et, en effet, ces trois grains de beauté sont nettement indiqués dans la plupart des portraits de la sainte.

Le religieux, à qui nous devons ces détails si précis, prend l'honnête précaution de nous avertir : « toutes ces particularités, je les tiens de personnes qui la virent très souvent de près et eurent plus de facilité que moi de la considérer à loisir. » Et il conclut : « Enfin tout paraissait parfait en elle. Son port était majestueux, sa démarche pleine de dignité et de grâce. *Elle était si aimable, si paisible,* qu'il suffisait de la voir et de l'entendre pour lui porter du respect et pour l'aimer. »

Ce qui frappe surtout dans ces lignes et ce qui s'en dégage,

c'est l'image d'une personne parfaitement saine et parfaitement équilibrée. Elles éveillent l'idée d'une créature robuste et joyeuse, belle à voir et facile à vivre, d'une humeur toujours égale et d'un visage souriant. Il faut insister sur ces traits, parce qu'ils constituent un argument très fort contre ceux qui ont voulu considérer sainte Thérèse comme une hystérique. Et d'autre part, on s'étonne qu'avec cette constitution vigoureuse, tous ces signes habituels de santé, elle ait été, en somme, une perpétuelle malade. Ces maladies mystérieuses, auxquelles ses médecins avouaient ne rien comprendre, n'en sont que plus inexplicables.

Voilà donc ce qui reste de la vivante qu'elle fut : le souvenir d'une belle et bonne créature. Mais elle a laissé d'autres vestiges plus matériels de son passage. Et d'abord, son malheureux corps, vénéré comme celui d'une sainte, dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, — son pauvre corps dépecé et dispersé à travers toute la catholicité, qui s'est disputé ses reliques. Dans la chapelle du couvent d'Alba de Tormès, où elle mourut, on peut voir, au-dessus du maître-autel, le sarcophage de marbre qui contient sa dépouille. On s'étonne de l'exiguïté de ce tombeau, qui n'est qu'un grand reliquaire : c'est qu'en effet il ne contient qu'une partie de son corps avidement mutilé par la piété des fidèles. Dans cette chapelle même d'Alba de Tormès, on vous montre à part le cœur et le bras de la sainte enfermés dans un tour d'argent, à droite de l'*altar mayor*. Je confesse ma stupeur devant ces vénérables débris. Le cœur surtout, le cœur où l'on voit la marque de la Transverbération miraculeuse, cause une pénible surprise. Devant cette pauvre chose humaine, ce lambeau de chair conservé dans un tube de cristal, dans une espèce d'ostensoir constellé de pierreries, l'esprit et l'imagination sont accablés par l'énormité du prodige, déconcertés par le contraste qu'il y a entre ce prodige et la misère de la pauvre chair qui en fut visitée. On détourne ses yeux de cette cendre : on s'agenouille et l'on adore.

On a, d'ailleurs, conservé de la sainte quelques souvenirs moins funèbres, des objets qui lui ont appartenu, qui rappellent sa sensibilité et ses goûts et autour desquels on peut rêver avec une pieuse ferveur. On en trouve un peu partout, mais surtout dans les monastères espagnols. A Avila, dans l'église des Carmes construite sur l'emplacement de sa maison natale, on peut voir,

entre autres reliques, le bâton et le rosaire de sainte Thérèse, — le bâton sur lequel s'appuyait la vieille carmélite rhumatisante, et le rosaire, fait de bois grossier, aux grains polis et usés par ses doigts. Dans la même ville, au couvent de saint Joseph, la première fondation de la Réformatrice, on garde un tambourin et une flûte, dont elle s'accompagnait pour chanter les refrains populaires de Noël. A Valladolid, c'est une poupée de bois, dont la Mère Thérèse, suivant la tradition, aurait fait cadeau à une jeune novice mélancolique ou malade, pour la divertir. Les religieuses ont habillé cette poupée de satin bleu tendre, cousu de coquillages, avec une crosse et un bourdon. Elles en ont fait une espèce d'Enfant Jésus vêtu en pèlerin : elles l'appellent, en effet, le *Peregrinito*. Les deux reliques les plus émouvantes peut-être que j'aie vues, parce qu'elles évoquent le souvenir de la sainte plutôt qu'elles ne le matérialisent, c'est, à Saint-Joseph de Salamanque, une minuscule ampoule de cristal contenant une goutte de son sang, — et, à Saint-Joseph d'Avila, un mouchoir taché de sang. Ce mouchoir a quelque chose de romanesque qui, tout de suite, donne le branle à l'imagination. A cette époque, où la saignée était considérée comme une élégance, les jeunes seigneurs castillans corrompaient à prix d'or les femmes de chambre de leurs maîtresses, lorsque celles-ci se faisaient saigner, afin d'obtenir de ces filles un mouchoir taché du sang de leurs divinités. A plus forte raison, lorsqu'il s'agissait d'une sainte, ce mouchoir devenait une relique infiniment précieuse.

Mais ce sont là petites dévotions. Comme l'écrivait frère Louis de Léon aux filles spirituelles de sainte Thérèse, la meilleure et plus fidèle image qui reste d'elle, ce sont, avec ses fondations, les écrits où elle a mis toute son âme, tout son esprit et tout son cœur. On peut dire que la personne morale qu'elle a été est toujours vivante et même qu'elle l'est plus que jamais.

D'abord, son charme n'a pas cessé d'agir sur nous, — ce charme de la Mère Thérèse de Jésus, que les contemporains sont unanimes à reconnaître. Cet heureux don lui valut d'être traitée en enfant gâtée par son père, ses frères, ses sœurs, et, plus tard, par ses supérieurs et ses compagnes, au couvent de l'Incarnation. L'attrait qu'elle exerçait sur tous était fait non seulement de sa bonne grâce et de sa gentillesse, mais de sa précoce intelligence. Tout de suite, elle en donna des signes non équivoques. Elle se montrait curieuse de toutes les choses de

l'esprit, passionnée pour la lecture. Profitant du goût de sa mère pour les romans de chevalerie, elle se mit, avec son frère Rodrigue, à dévorer cette sorte de livres. Elle en était, nous dit-elle, insatiable et à ce point obsédée qu'elle voulut, elle aussi, composer un roman. Et, de fait, avec la collaboration de son frère aîné, elle se mit à en écrire un. Il est infiniment probable que, cette fois encore, comme pour leur fugue au pays des Maures, Thérèse fut l'instigatrice du projet et aussi la grande inspiratrice de cette élucubration enfantine : c'était elle qui avait l'idée, qui montrait la voie, qui dirigeait et qui commandait. Si artificielle qu'ait été cette littérature, on s'explique néanmoins le goût très vif que la jeune fille avait pour elle et le plaisir qu'elle y prenait : ces aventures romanesques, cet idéalisme exalté émouvaient certainement toute une région superficielle de sa sensibilité. Mais son intelligence, éminemment réaliste, n'était nullement portée vers les abstractions. Plus tard, elle n'aura, à aucun degré, le génie métaphysique, au sens proprement philosophique du mot. Rien de l'intellectuel, ni de l'idéologue. Elle veut toucher, voir, sentir, et non abstraire et raisonner. De là la solidité de ses observations, son bon sens, sa pondération, son esprit pratique qui descend jusqu'aux plus petits détails de la vie matérielle. Mais il faut se hâter de rappeler et ne pas craindre de répéter sans cesse que le réalisme thérésien va jusqu'au bout des réalités et que, parti des plus humbles réalités sensibles, il aboutit aux plus transcendantes et aux plus surnaturelles.

Qu'on ne dise pas qu'en cela sa mémoire ou son imagination l'abusait, qu'elle prenait pour des réalités de purs fantômes sortis de son cerveau. Elle-même se plaint de la faiblesse de sa mémoire, comme de l'incapacité de son imagination. Il paraît bien assuré qu'elle se jugeait sans complaisance. Elle nous avoue qu'elle eut beau faire tous les efforts du monde, elle avait si peu d'imagination qu'elle ne parvint jamais à se représenter « la sainte Humanité de Notre Seigneur ». Les « compositions de lieu », recommandées aux âmes pieuses par les *Exercitia* de saint Ignace, n'étaient point son fort. Il semble, tout au moins, que si elle avait la grande imagination des inventeurs, des constructeurs ou des voyants, elle n'avait pas cette forme inférieure de l'imagination qui s'attache à reproduire le détail pittoresque du sensible, ce qu'on est convenu d'appeler, d'ailleurs

fort improprement, « l'imagination artiste ». Son style ne s'embarrasse pas d'images de métaphores cultivées en pots; il est aussi direct, aussi près des choses que possible. Quand elle se sert d'une image, ou d'une comparaison, cette image ou cette comparaison n'a aucune valeur littéraire indépendante de l'idée. Elle est purement allégorique et, la plupart du temps, conventionnelle et empruntée, sans nulle prétention aux élégances.

Cette femme à l'esprit positif était douée d'une âme enthousiaste et vigoureuse, d'une sensibilité à la fois très fine et très vibrante. De toutes petites choses la frappaient, l'amusaient, et, quand elle se mettait à les conter, elle en tirait les plus jolis effets. Avec cela, l'amour de tout ce qui brille, des pierreries, des étoffes somptueuses, de la lumière, de toutes les splendeurs. Elle aime les reliquaires et les calices bien ciselés, les tableaux et les statues. Elle fait peindre à fresque ses ermitages et les murs de ses couvents : elle-même surveille et inspire les peintres. La campagne, les fleurs, les eaux courantes, un beau jardin, un beau paysage la mettent dans le ravissement. Elle remarque, en passant, l'ordonnance architecturale d'un château ou d'un palais, elle s'ébahit devant la magnificence d'une galerie princière et les trésors artistiques qui y sont exposés. Amie de toutes les belles choses, elle est capable d'en créer à son tour. On vante son habileté de main. On admire ses travaux d'aiguille, ses broderies et ses tapisseries. Il y a même, chez elle, une pointe de sensualité : elle aime les parfums et tous les raffinements de propreté dont on se piquait alors.

Cette sensibilité frémissante trahit, par-dessus tout, un grand besoin d'aimer et d'être heureuse. Comme saint Augustin, étudiant à Carthage, il lui suffit d'entendre parler d'amour. Ainsi s'explique son engouement pour les romans de chevalerie. Que dis-je! Elle s'émeut au seul mot d'amour, qui, pour elle, n'aura jamais rien que de très pur. Plus tard, adressant à ses filles ses suprêmes recommandations, elle leur dira : « Qu'un de vos exercices, toute votre vie, soit de faire beaucoup d'actes d'amour, parce qu'ils enflamment et attendrissent l'âme... » J'entends bien qu'il s'agit là d'amour divin, d'amour du prochain, d'actes de charité, mais cette âme ardente veut qu'il s'y mêle de la flamme et de la tendresse.

Au fond de cette âme, on sent une volonté énergique, qui n'aura qu'à rencontrer un obstacle pour devenir tout naturel-

lement héroïque. Elle n'a jamais connu la peur. Elle n'a jamais reculé devant rien, pas même devant l'Inquisition. En maints endroits de ses écrits, elle a tenu à bien affirmer son courage invincible, — un courage, disait-elle, qui allait jusqu'à la dureté. C'est bien possible, quoique cette dureté fût prompte à s'amollir. Il y avait, en elle, une profonde humanité au sens le plus noble du mot, une réelle douceur, mais une douceur toute virile qui avait horreur des sensibleries maladives, des fausses larmes et des comédies sentimentales ou mystiques. Pour guérir une religieuse perdue de mélancolie ou abîmée dans des visions fantastiques, elle écrivait prosaïquement à la supérieure : « Faites-lui manger de la viande!... »

Cette vierge rude et courageuse, cette âme chevaleresque est une vraie fille d'hidalgo, une aristocrate, qui a conscience de la noblesse de son sang, qui se sait apparentée aux premières familles castillanes et qui compte même un roi de Léon parmi ses ascendants. Aussi a-t-elle au plus haut degré le culte de l'honneur : elle va nous en donner, bientôt, une preuve saisissante. Aussi traite-t-elle sur le pied d'égalité avec les plus grands personnages. Et cependant cette patricienne très fière de sa race n'a aucun préjugé nobiliaire. Elle nous raconte qu'à Tolède, des personnes de qualité et même l'administrateur du diocèse lui firent grief d'avoir accordé l'honneur de la sépulture dans une chapelle de son couvent, avec le titre de fondateur, à un simple marchand nommé Alphonse Ramirez, qui, d'ailleurs, avait été le premier bienfaiteur de la communauté. « Mais cela, dit-elle, ne me faisait pas grande impression, parce que, grâce à Dieu, j'ai toujours plus estimé la vertu que la noblesse. » Ses grandes manières se tempéraient de bonhomie, et, quand elle fut religieuse, d'humilité chrétienne. Les témoins de sa vie nous rapportent que, même lorsqu'elle était prieure, elle s'astreignait avec joie aux plus humbles besognes. Elle faisait sa semaine de cuisine aussi facilement qu'elle exécutait des broderies merveilleuses. Et Julien d'Avila, l'aumônier de Saint-Joseph, nous assure qu'elle y excellait.

Elle se plie à tout avec une souplesse extrême. Elle est prête à tout accepter, pourvu qu'elle arrive à ses fins. Car, encore une fois, ce qui domine en elle, c'est la volonté : tout doit céder à son désir. « Quand je désire une chose, écrivait-elle, il est dans ma nature de la désirer avec ardeur. » Comment s'étonner

qu'un caractère aussi franc, une personnalité aussi richement douée, se soit affirmée de très bonne heure ? Cette aimable enfant dut promener bientôt sur le monde un regard aussi avide que curieux. Elle ne tarda point à se laisser fasciner par lui, et c'est elle-même qui s'en accuse, avec une excessive contrition, peut-être : « Je commençai à faire de la toilette, à désirer plaire et paraître, à donner beaucoup de soins à mes mains et à ma chevelure, à me parfumer, enfin toutes les vanités de ce genre, lesquelles étaient nombreuses, car je m'en occupais fort. Toutefois, je n'avais pas mauvaise intention, et je n'aurais jamais voulu que quelqu'un offensât Dieu à cause de moi... » L'aveu est tout à fait sincère. Il est bien certain que Thérèse entendait rester une honnête demoiselle, mais il est non moins certain qu'à cet âge-là, probablement à l'époque où elle lisait si passionnément les romans de chevalerie, Thérèse était devenue coquette. Cela avait dû commencer du vivant de sa mère. On discute sur la mort de celle-ci. L'opinion actuellement la plus accréditée, c'est que l'adolescente avait tout près de quatorze ans, lorsque Doña Béatrice mourut. Mais les jeunes Espagnoles sont très précoces. Il est fort possible que, dès l'âge de douze ans, Thérèse ait été déjà touchée du désir de plaire. Ses lectures sentimentales et aussi ses fréquentations lui tournaient la tête. Et néanmoins, cette petite fille coquette et passionnée restait, dans le fond de son cœur, fidèle à son destin, soucieuse de ne pas déchoir pour être digne du seul Amant qu'elle eût choisi. C'est sans doute à cet instant de sa vie que se place une anecdote rapportée par Doña Maria Pinel, religieuse de l'Incarnation. Cette anecdote, la carmélite la tenait de la sœur aînée de Thérèse, Marie de Cepeda, qui lui servait de mère, quand elle devint orpheline. Une nuit que les deux jeunes filles s'en revenaient de matines, sans doute à travers les petites rues obscures d'Avila, tout à coup, au milieu des ténèbres, Thérèse s'écria :

— Oh ! ma sœur, si vous saviez quel écuyer nous accompagne, vous en seriez ravie !

— Qui donc ? demanda la sœur.

— Notre Seigneur Jésus-Christ portant sa croix !...

Fantaisie de jeune fille à l'imagination pieuse, remords ou pressentiment ? On n'ose décider. Cela, certes, n'a rien de commun avec les visions dont elle sera favorisée par la suite. Mais déjà elle *voyait* Celui qu'elle devait tant aimer. Elle en

était obsédée, même au milieu de ses frivolités et au plus fort de ses dissipations. Pourtant, c'est la note mondaine qui domine dans cette étrange exclamation, dans ce cri poussé en pleines ténèbres; elle pense toujours à Jésus-Christ, mais celle qui, alors, se délecte à lire les aventures des Amadis, se le représente sous des traits chevaleresques : c'est l'écuyer, le cavalier servant qui accompagne sa dame, un cavalier servant qui porte une croix !... Est-il possible de traduire une plus pieuse et dramatique idée sous une forme plus enjouée et, si l'on ose dire, plus galante? Toute l'Espagne du XVIe siècle est dans ce cri.

Ces galanteries ne durèrent pas longtemps et ne dépassèrent jamais les bornes permises. Néanmoins, la Sainte en éprouva plus tard un tel remords, elle s'en est accusée en des termes si véhéments, se comparant aux plus grands pécheurs et jusqu'à une Madeleine repentie, qu'on se demande d'abord avec inquiétude si cette jeune orpheline n'aurait pas commis quelque grave imprudence. Il suffit de lire la confession de ses prétendus crimes pour être pleinement rassuré.

Voici, en effet, à quoi se réduisent les débordements de cette grande pécheresse. Pour ne plus parler de ses lectures profanes, qu'elle a déplorées avec amertume, il ne s'agit en somme que de relations frivoles et qui *auraient pu* devenir dangereuses. Thérèse avait des cousins, probablement les fils de son oncle, Don Francisco de Cepeda, qui habitaient une maison contiguë à celle de son père. Il paraît même que les deux logis communiquaient par une porte intérieure. Et ainsi les cousins étaient constamment avec leurs cousines. A cause de leur parenté et surtout de la proximité des deux maisons, il était très difficile de ne pas les recevoir. D'ailleurs Thérèse, — elle ne s'en cache point, — se plaisait fort avec eux : « Ils étaient à peu près de mon âge, dit-elle, à peine plus âgés. Nous étions continuellement ensemble. Ils m'aimaient beaucoup, et, sur tous les sujets qui leur plaisaient, je leur donnais la réplique, je prêtais l'oreille à leurs inclinations et à leurs enfantillages, choses qui n'étaient point innocentes. Et le pire, ce fut d'abandonner mon âme à ce qui fut la cause de son mal... »

Quel mal veut-elle dire? Il est impossible d'en apercevoir l'ombre dans ces aveux candides et embarrassés. Elle nous parle bien d'une amie, une parente, — probablement encore une cousine, — que son père et sa sœur aînée voyaient d'assez mauvais

œil. Mais pas plus que les cousins, on ne pouvait convenablement la mettre à la porte. Et pourtant Thérèse nous déclare que les conversations et l'exemple de cette fille lui faisaient beaucoup de mal. Elle nous parle aussi des servantes de la maison qui étaient prêtes à lui rendre toute espèce de mauvais services : « l'intérêt, dit-elle, les aveuglait, *comme moi l'affection.* » Affection pour qui? Pour lequel de ses cousins? Nous connaissons les noms de quatre de ces jeunes gens. Ils s'appelaient Pierre, François, Diègue et Vincent. Est-ce Pierre, François, Diègue ou Vincent, qui réussit à troubler le cœur de l'adolescente, à obtenir d'elle une « affection » réciproque, pour reprendre la chaste expression de la sainte? Toujours est-il que cette inclination n'alla pas plus loin. Elle s'en exagère sans doute le danger. Mais, si danger il y eut, ce qui la sauva, ce fut, à l'en croire, la crainte de Dieu et le sentiment de l'honneur. « Rien au monde, dit-elle, n'aurait pu me faire changer en cela. Il n'y avait pas d'amour, de qui que ce fût, qui pût me faire fléchir... » *Pas d'amour, de qui que ce fût!* Il semble bien qu'il y ait là un aveu, — qu'elle ait répondu, en effet, à l'amour de son cousin. Mais nous pouvons nous en rapporter à la parole de cette fière Castillane : son honneur sortit intact de cette passionnette juvénile... Ce sont là de bien grands mots! Nous allons voir que l'honneur ne fut jamais en cause dans cette innocente aventure.

Quoi qu'il en soit, les allures de Thérèse, le tour que prenaient ses relations avec son cousin, durent inspirer des inquiétudes à son père. Que se passa-t-il dans la conscience de ce veuf, livré à tous les scrupules d'une dévotion méticuleuse? Ce qui est certain, c'est qu'il prit peur et qu'il se résolut à mettre sa fille au couvent, sans plus tarder. C'était, assurément, un peu tard. Elle avait seize ans accomplis, et la malignité publique pouvait jaser sur cette brusque détermination du père de famille. On donna pour prétexte que sa sœur aînée, Marie de Cepeda, venait de se marier et que, décemment, la cadette, privée de la surveillance maternelle, ne pouvait rester toute seule au logis.

Et c'est ainsi que Thérèse, en la dix-septième année de son âge, entra comme pensionnaire, au couvent de Notre-Dame de Grâce.

IV. — LA PENSIONNAIRE DES AUGUSTINES

Le couvent de Notre-Dame de Grâce existe encore. C'est une vieille et sombre bâtisse, située en dehors des remparts et comme accrochée aux flancs pierreux de l'acropole avilaise. Il conserve une assez fière mine sous son fardeau de siècles. La loggia à colonnes qui précède sa chapelle s'ouvre sur une fort belle vue, la plus belle, peut-être, d'Avila. Elle domine la vallée et la rivière et, dans le lointain, la ligne onduleuse et tourmentée des sierras castillanes. Au sortir des petites rues étroites d'Avila, on éprouve, là, comme une impression de délivrance et de dilatation.

Mais l'intérieur, si j'en juge du moins par l'église, semble être une véritable prison. Dans un recoin obscur, à droite du chœur, on vous montre le confessionnal de la sainte. C'est une espèce de guichet d'*in pace*, creusé dans une rude et épaisse maçonnerie. Il y fait humide et froid, il y fait noir surtout, un noir de puits ou d'oubliettes. On frémit à la pensée des terreurs qui devaient assaillir la pauvrette en ce lieu de ténèbres, qui lui apparaissait sans doute comme un vestibule de l'enfer. D'ailleurs, la plupart de ces couvents d'Avila, les confessionnaux, les parloirs surtout, ont quelque chose de sinistre.

Au XVIe siècle, comme aujourd'hui encore, ce couvent était habité par des religieuses augustines cloîtrées. Mais, avec des novices, elles recevaient des pensionnaires laïques, recrutées, en général, dans l'aristocratie du pays. C'était, en même temps qu'un couvent, une pension, une sorte de maison de surveillance pour jeunes filles nobles, et non une maison d'éducation, au sens ordinaire du mot. Thérèse n'était donc point là pour son instruction : elle avait seize ans passés et il faut croire qu'elle avait appris, au logis paternel, tout ce qu'une jeune fille bien élevée, de ce temps-là, pouvait savoir. Ainsi, on l'avait mise chez les Augustines uniquement pour qu'elle fût gardée. Il y avait là une nuance qu'elle dut vivement sentir. Elle comprit que son père et sa sœur aînée se défiaient d'elle, et, comme sa conscience n'était pas tranquille, ni son cœur non plus sans doute, ce fut d'abord pour elle une véritable crise de désolation. Elle passa huit jours dans les larmes et le désespoir. Si elle pleurait tant, ce n'était point d'être enfermée. Elle nous

avertit elle-même qu'en ce moment elle était lasse de la vie de dissipation qu'elle menait et qu'elle n'aspirait plus qu'au repos. Elle pleurait parce qu'elle se considérait comme une grande pécheresse, une grande coupable et parce qu'elle tremblait que son père n'eût soupçon de son innocente amourette avec son cousin. Elle se crut perdue, perdue de réputation d'abord, et puis perdue à tout jamais devant Dieu. Pour concevoir la profondeur de tels chagrins, il faut songer non pas seulement à l'extrême susceptibilité de conscience des âmes marquées pour la sainteté, mais à la sensibilité toute fraîche d'une nature virginale et romanesque. La moindre défaillance prend, alors, les proportions d'un désastre. L'idée même du péché est une souillure ineffaçable.

Dans cette grande détresse, elle ne vit plus qu'un remède, qui était de confesser son crime. Elle alla se jeter aux pieds de l'aumônier du couvent et elle lui avoua tout. Ce confesseur jugea sainement de ce qui se passait dans cette petite âme et il eut le bon esprit de la tranquilliser. Il lui dit qu'il ne voyait rien que de véniel dans ce qui la tourmentait et, qu'en définitive, tout serait pour le mieux, si cela devait la conduire à un honnête mariage.

C'était la réponse du bon sens et de la sagesse pratique. Mais cette réponse se trompait d'adresse. Thérèse, un peu étonnée, ne comprit qu'une chose dans les discours de son confesseur, c'est qu'elle devait se calmer et qu'elle n'était point aussi criminelle qu'elle l'avait pensé. Quant au mariage, elle ne se découvrait aucun goût pour cet état. Elle nous dit même qu'*elle le redoutait*. Et, cependant, elle avait dû en accueillir l'idée comme les autres jeunes filles de son entourage : c'était une formalité que, tôt ou tard, il faudrait accomplir, mais qui n'excitait en elle aucun enthousiasme. Et, pourtant, si elle avait sérieusement aimé son cousin, le mariage aurait dû lui apparaître dans une perspective enchanteresse. Élevée comme elle l'était, — comme l'étaient les jeunes Espagnoles d'alors, — elle ne pouvait pas imaginer d'autre dénouement de cette intrigue galante. Le fait est que, si elle y pensait, c'était plutôt avec appréhension. Et, ainsi, il faut bien convenir que cette passionnette n'avait pas en elle de racines profondes. C'était un entraînement juvénile, pur mimétisme sentimental : le besoin machinal de faire comme les autres. Et, sans doute aussi, le

premier élan d'un cœur qui ignorait encore sa véritable voie.

C'est tellement vrai que, si elle eût réellement aimé celui qui sans doute se disait déjà son *novio*, elle eût profité de l'indulgence de son confesseur, pour continuer ses relations avec le jeune homme, — relations d'autant plus passionnantes qu'elles devaient se faire clandestines. Thérèse était enfermée au couvent. Le *novio* ne pouvait plus correspondre avec elle que par des billets ou des messages. Et c'est bien en effet ce qu'il tenta. Il n'est ni grilles ni serrures pour un amoureux. Elle dut recevoir ces messages ou ces billets, puisqu'elle nous en parle. Mais elle n'y répondit point. « Comme il n'y avait pas moyen, dit-elle assez rudement, cela cessa bien vite. » Et la nouvelle pensionnaire fut tranquille.

Ce qui l'avait bouleversée, pendant les huit premiers jours, c'était la peur affreuse que son père se doutât de quelque chose. Or celui-ci n'avait rien manifesté. Elle était délivrée de sa plus grande crainte. Enfin son confesseur avait mis sa conscience à l'aise : elle respirait. A cette première semaine d'angoisse et de trouble, succéda une période de calme et de détente. Elle se trouvait même mieux chez les Augustines que dans la maison paternelle. Et cela se comprend assez bien, si l'on songe que, chez son père, elle vivait dans la compagnie assez bruyante de ses neuf frères et de sa plus jeune sœur. Pour elle qui eut, dès sa petite enfance, le goût de la solitude, cette promiscuité continuelle devait être un véritable supplice. Ici, du moins, elle pouvait s'isoler et se recueillir, en tout cas vivre dans cette paix conventuelle qui, déjà, avait pour elle tant d'attraits. Et puis elle jouissait de la sympathie qu'elle inspirait aux religieuses et à ses compagnes. Elle sentait la puissance du charme qui émanait d'elle. Elle plaisait à tous et à toutes, et, comme chez son père, on la traitait, chez les Augustines, en enfant gâtée. Parlant précisément de son séjour à Notre-Dame de Grâce, elle écrivait : « C'est une faveur que Dieu m'a faite : je plaisais partout où je me trouvais, et ainsi j'étais très aimée. »

Elle ne tarda pas à obtenir l'affection d'une religieuse qui surveillait le dortoir des pensionnaires. Celle-ci sans doute fut conquise par les façons aimables et enjouées de la jeune fille. Tout de suite, elle lui voulut du bien et, comme le plus grand de tous les biens pour elle, aux yeux de cette nonne, ne pouvait être que le salut de son âme, elle essaya de l'y acheminer. Ce

fut elle sans doute qui, la première, parla du cloître à celle qui allait en devenir une des gloires. La Mère Thérèse de Jésus, reconnaissante d'un tel bienfait, nous a conservé, avec le souvenir, le nom de cette pieuse initiatrice : elle s'appelait Marie Briceño. Et c'est à propos d'elle que la sainte a écrit ces beaux mots : « Elle commença à me rendre *le désir des choses éternelles.* »

Qu'est-ce à dire? Ne sont-ce pas là de bien grands mots pour une enfant de seize ans, occupée jusque-là de futilités et de vains bavardages avec ses cousins et ses petites amies? On ne manquera pas de dénoncer là une de ces erreurs de psychologie, dont on accuse ceux qui racontent leur enfance ou leur première jeunesse. On leur reproche de prêter à l'enfant qu'ils ont été des préoccupations, des idées, ou des sentiments qui ne leur sont venus, croit-on, que beaucoup plus tard. Et pourtant, ce grand « désir des choses éternelles », la petite Thérèse l'avait eu, pour ainsi dire, dès le berceau. Rappelons-nous le premier geste enfantin, dont elle eût gardé la mémoire : elle avait voulu s'enfuir au pays des Maures pour gagner le ciel, — affronter le martyre pour obtenir une joie sans fin. Peut-on imaginer un plus violent appétit des choses éternelles?.. Ce grand désir, elle l'avait perdu dans l'effervescence de la puberté. Et voici qu'une voix amie la remettait sur la route de son véritable destin. Mais la nature se rebellait dans cette jeune Espagnole ardente et qui semblait promise à d'autres joies que celles du cloître. Elle avouait à la surveillante son horreur du couvent. Elle en était, nous dit-elle, aussi éloignée que possible... Cependant elle devait se rappeler ses premiers jeux dans le jardin paternel : elle s'amusait, avec son frère Rodrigue, à construire des ermitages, ou bien elle jouait à la religieuse avec les petites filles du voisinage. N'y avait-il pas là l'indice d'une vocation? Tout cela, sans doute, ne laissait pas de la troubler, quand elle y pensait, n'ayant guère autre chose à faire dans cette oisiveté forcée du couvent.

On devine assez bien les propos qui devaient s'échanger alors entre Marie Briceño et la nouvelle pensionnaire. La religieuse remarquait que Thérèse, après avoir subi un accès passager de désespoir, avait l'air, maintenant, de s'acclimater à Notre-Dame de Grâce et même qu'elle s'y plaisait. Elle lui disait :

— Puisque vous vous trouvez bien ici, pourquoi n'y resteriez-vous pas toujours ?

Et Thérèse lui répondait qu'elle ne pourrait jamais se plier à la vie austère des Augustines. Elle admirait, certes, les vertus de ces saintes filles : elle les enviait même ; mais elle se déclarait incapable de les imiter. Souvent, à la chapelle, elle les voyait, le visage inondé de larmes, au milieu de l'oraison, et avec une telle expression de béatitude dans leurs regards, qu'elle en était toute saisie et vaguement humiliée par comparaison avec son propre état. Alors elle disait à Marie Briceño :

— Comme je voudrais pleurer, moi aussi ! Mais j'ai le cœur tellement sec que je pourrais bien lire d'un bout à l'autre tout le récit de la Passion, sans en tirer une larme ! Ah ! cela me fait une très grande peine !...

La sœur du dortoir lui remontrait que ces grâces viennent au moment où l'on s'y attend le moins. Ainsi, pour elle, ce qui avait décidé de sa vocation, c'était un texte de l'Évangile, lu par hasard : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Et elle lui disait de quel prix Dieu récompense ceux qui sont dociles à cet appel.

De tels propos achevaient de bouleverser l'âme troublée de Thérèse. Quelqu'un l'amenait doucement à renouer une conversation importune, qu'elle avait à peu près écartée pendant ses années de dissipation. Encore une fois, la question du bonheur, — et du bonheur sans fin, — se posait pour elle. Ce bonheur qui n'est accordé qu'à quelques-uns, — beaucoup sont appelés, mais peu sont élus, — allait-elle le manquer, et le manquer par sa faute ? Et la voie la plus sûre pour y parvenir, n'était-elle point le couvent ? Allait-elle s'en détourner ? Et pour quoi ?... Pour de vains plaisirs, bientôt suivis d'une damnation éternelle ! Il fallait choisir : le ciel ou bien l'enfer !... L'enfer ! tout son être frémissait et se révoltait à cette pensée. Elle ne pourra jamais s'y accoutumer. Elle éprouvera toujours une véritable répulsion à méditer sur l'enfer ! Et pourtant, c'est la loi, — et même la loi d'amour ! Personne ne l'a mieux exprimé que Dante, lorsqu'il inscrit ces paroles terribles au-dessus de la porte qui conduit à la Cité dolente : « La justice anima le Très-Haut qui m'a faite. Je fus l'œuvre de la divine Puissance *et du premier Amour*. Avant moi, il n'y eut point de choses créées, et moi je dure éternellement. Vous qui entrez, laissez toute espérance !... » Sans doute Thérèse y songeait avec épouvante, lorsque, dans l'église des Augustines, elle

s'agenouillait devant ce sinistre guichet du confessionnal, cette porte étroite creusée dans la lourde maçonnerie, épaisse et opprimante comme un mur de cachot. Alors, la nécessité du salut s'imposait à elle, d'un poids écrasant. Elle devait quitter cette vie du monde, pour se tourner vers la vie véritable : le cloître était l'unique refuge. Mais son pauvre cœur de jeune fille aimante et aimée de tous protestait contre cette affreuse extrémité. Non ! elle ne serait jamais religieuse !... Ou, s'il fallait absolument l'être, qu'on lui fît grâce, qu'on lui permît de choisir un ordre moins sévère que celui des Augustines, — dont la règle pourtant n'était pas des plus rudes, — qu'on la laissât, par exemple, entrer au couvent de l'Incarnation, où les religieuses pouvaient aller et venir, sortir à leur guise, recevoir leurs parents et leurs amis ! Justement, Thérèse y avait une amie de son âge, qui avait déjà pris le voile et qui s'appelait Jeanne Suarez. Elle l'aimait chèrement. Jeanne l'aiderait à supporter les premières rigueurs de la vie monastique, elle la consolerait au besoin. Et puis, ce couvent de l'Incarnation semble avoir eu, à cette époque, un prestige d'élégance auquel la jeune fille ne pouvait pas être insensible. C'était sans doute le rendez-vous de tout le beau monde d'Avila...

Thérèse allait-elle faire comme son amie, Jeanne Suarez ? Allait-elle entrer, elle aussi, à l'Incarnation ?... Résolution cruelle à prendre ! Elle reculait avec effroi devant une telle détermination. Et notons que ce drame de conscience, qui, vraisemblablement, dura des mois, Thérèse n'en fit part à personne, pas même à Marie Briceño, ni à son confesseur. Qu'on ne dise pas qu'on essaya de peser sur sa conscience, qu'elle fut endoctrinée par les religieuses, par un confesseur fanatique, ou par sa famille, — qu'on jeta le trouble dans son esprit par l'épouvante de l'enfer. Tout le travail psychologique, que nous avons essayé de résumer, s'accomplit spontanément dans l'âme de la jeune fille. Personne n'intervint, personne ne la força, sinon Celui auquel on ne résiste point et contre l'emprise duquel Thérèse luttait désespérément. S'il en avait été autrement, elle est tellement sincère qu'elle nous l'aurait dit. Mais, si l'on s'en rapporte à ses confessions, il faut bien convenir que Marie Briceño n'eut d'autre influence sur elle que celui de l'exemple et des conversations pieuses. Tout le drame du déchirement se passa entre Thérèse et Dieu.

Pourtant, à relire le texte de très près, j'ai peur d'exagérer ce qu'il y eut de dramatique dans ce conflit. Les pages si calmes de Thérèse ne donnent pas l'impression, pour l'instant du moins, d'une tragédie d'âme. Elle nous dit qu'elle se borna à demander aux religieuses de prier Dieu pour qu'il daignât l'éclairer sur l'état où elle pourrait le mieux le servir. Mais cela même n'est-il pas l'indice d'une conscience angoissée ?... Enfin, après que Thérèse eut passé environ dix-huit mois chez les Augustines, elle tomba malade d'une grave maladie. Il est infiniment probable, étant donné son tempérament très particulier et sa sensibilité hyperaigüe, que cette maladie, où elle-même voit une intervention providentielle, fut la conséquence, non seulement de la claustration qu'elle subissait pour la première fois, mais de la crise morale, où elle se débattait depuis son entrée à Notre-Dame de Grâce...

Que fut au juste cette maladie, qui paraît avoir mis ses jours en danger, — en tout cas qui inspira d'assez vives inquiétudes à sa famille pour qu'il ne fût plus question de la renvoyer chez les Augustines? La sainte, qui, dans son autobiographie, s'étend assez volontiers sur ses infirmités physiques, ne nous en a absolument rien dit. Et pourtant il serait fort important de le savoir. Est-ce une maladie ordinaire, ou une de ces mystérieuses crises, au caractère si complexe, dont elle eut à souffrir plus tard et qui semblent consécutives à un grand choc moral? On voit l'intérêt de la question. Quoi qu'il en soit, le péril de mort où elle se trouva ne paraît pas avoir modifié ses sentiments. Telle elle était à Notre-Dame de Grâce, telle elle va se montrer à nous, pendant assez longtemps encore.

Sans doute, l'idée de prendre le voile la tourmente toujours. Mais elle persiste dans son indécision. Ce projet héroïque est combattu, en elle, par tant d'attraits toujours si puissants! On peut même croire que l'obsession du cloître a diminué, à ce moment, et qu'elle est reprise par le monde : ce qui est assez naturel chez une convalescente.

On l'envoya se rétablir à la campagne, dans la maison de sa sœur aînée, — celle qui lui avait servi de mère, — Marie de Cepeda, mariée à don Martin Guzman y Barrientos. Les deux époux habitaient un petit pueblo de quelques feux, sur la limite de la province d'Avila et de celle de Salamanque, un misérable hameau nommé Castellanos de la Cañada. En s'y rendant, elle

s'arrêta chez un de ses oncles, Pierre de Cepeda, qui vivait, lui aussi, fort retiré, dans un petit village, Hortigosa, à quelques lieues d'Avila. Comme tous les membres de la famille, cet oncle était un homme profondément religieux et de grande piété. Veuf, il finit par entrer dans les ordres, et la sainte nous assure que sa mort fut celle d'un élu qui jouit déjà de Dieu. Ses entretiens ne roulaient, d'ailleurs, que sur Dieu et sur la vanité du monde. De quelle oreille la convalescente écouta-t-elle ces pieux propos ? Il est probable qu'elle les goûtait médiocrement, s'il est vrai, comme elle nous le dit, qu'en ce moment-là, elle n'avait pas grande inclination pour les livres de piété. Son oncle lui demandait de lui faire la lecture et, bien entendu, ce dévot personnage, comme le propre père de Thérèse, ne lisait que des livres spirituels : « *Je n'en étais point amie*, nous dit franchement la jeune fille, mais je feignais le contraire, parce que je me suis toujours appliquée à plaire aux autres, si pénible que cela fût pour moi. »

Néanmoins, en dépit de ces dispositions plutôt frivoles, les paroles de l'oncle et les bonnes lectures firent une réelle impression sur son esprit. Elle recueillit inconsciemment ces religieuses influences, véritables semences de conversion, qui n'écloront que longtemps après.

Combien de temps passa-t-elle chez sa sœur et son beau-frère ? Quelle fut sa vie à Castellanos de la Cañada ? Y fit-elle des rencontres, y noua-t-elle des amitiés, qui, elles aussi, influèrent sur ses sentiments et sur sa détermination finale? L'imagination a libre carrière pour placer, à cette époque de la vie de Thérèse, les plus romanesques aventures. La vérité, c'est que cette pénitente, qui n'a pas peur d'avouer ses fautes, n'a pas fait l'ombre d'une allusion à quoi que ce soit de pareil. Il est infiniment probable que son existence à Castellanos de la Cañada, fut aussi unie, aussi dépourvue que possible d'événements sensationnels, et qu'elle était partagée tout entière entre les soins du ménage et les exercices de dévotion.

Il en fut sans doute de même, lorsqu'elle rentra chez son père. Elle demeura à la maison paternelle pendant plus de quatre années encore. Et il paraît bien que, cette fois, elle s'y plaisait. Grande fille de dix-huit ans, elle dut s'occuper à son tour de la petite Jeanne de Ahumada, sa plus jeune sœur. Les aînés, les garçons, quittaient, l'un après l'autre, le vieux logis familial,

pressés de se mettre au service de quelque capitaine et de s'embarquer pour les Indes. Il ne restait plus que le père et les jeunes frères et sœurs. Thérèse, avec ce don de commandement et d'organisation qui était en elle, prit en main la direction du ménage. Et il y a tout lieu de penser qu'elle s'en acquittait si bien que le vieil Alonso de Cepeda souhaitait de la garder auprès de lui aussi longtemps que possible... Pourtant, le moment était venu pour elle de se marier. Des partis lui furent sans doute proposés par les membres et les amis de la famille, à commencer par son père lui-même. Il ne semble pas qu'elle ait seulement arrêté sa pensée sur cette idée de mariage. Il importe de souligner ce fait, que Thérèse, sortie du couvent, a passé quatre ans chez son père, en véritable maîtresse de maison, qu'elle a dû certainement, avec sa beauté et sa naissance, être plus sollicitée que quiconque et que, pourtant, elle ne se maria point, — bien plus, qu'elle n'y pensa même pas : autrement, elle nous l'aurait dit, elle se serait plainte qu'on eût contrarié son cœur et forcé ses inclinations. Rien de pareil! Et c'est un complet démenti à ceux qui prétendent que la véritable vocation de Thérèse était le mariage et que c'est sa chasteté forcée qui a produit ses extases et ses visions. A ce propos, qu'on veuille bien songer à une autre carmélite célèbre, à Mme Acarie, devenue la bienheureuse Marie de l'Incarnation, qui non seulement se maria et donna le jour à plusieurs enfants, mais qui eut des extases avant, pendant et après son mariage.

Il faut bien que Thérèse ait manifesté, au contraire, son désir de ne point se marier, pour que son père, comme elle nous le dit, ait conçu l'espoir de la garder auprès de lui jusqu'à sa mort. Selon les idées du temps, une vieille fille ne pouvait que se consacrer au soin de ses parents infirmes ou âgés, ou bien entrer en religion. C'est à ce dernier parti qu'elle finit par se ranger.

Elle y eut beaucoup de peine. De toute évidence, elle était faite pour ce rôle de maîtresse de maison. Elle s'y complaisait certainement. En outre, elle aimait ses frères et ses sœurs et, quant à son père, elle avait pour lui plus que de l'affection : c'était de la vénération. Tout la retenait donc au logis. Sa carrière de vieille fille semblait tracée d'avance : elle marierait ses frères et sœurs, soignerait son vieux père jusqu'à son dernier soupir et elle finirait ses jours comme dame pensionnaire dans

quelque béguinage, par exemple, au couvent de l'Incarnation, où une certaine vie mondaine était tolérée. Et pourtant, elle ne fit rien de tout cela. Elle prit un autre chemin, parce qu'elle était appelée ailleurs et qu'elle le sentait obscurément. Le souvenir de ses conversations avec Marie Briceño et avec son oncle Pierre, les lectures pieuses d'Hortigosa continuaient à l'obséder et à la troubler au plus profond de son âme. Alors, elle se sentait rendue à elle-même. Elle retrouvait son âme d'enfant. Elle nous le dit en propres termes : « Je compris la vérité de ce que j'avais entrevu, quand j'étais toute petite, à savoir le néant de tout et la vanité du monde. » Et puis la peur de la damnation recommençait à la tourmenter. Assurer immédiatement son salut, lui apparaissait plus que jamais comme une nécessité pressante. Le cloître seul pourrait la sauver. Mais quelle agonie pour se déterminer à y entrer!

Ce fut une véritable « bataille », — le mot est d'elle, — une bataille qui dura trois mois, qui lui donna la fièvre, avec de grandes syncopes. Elle avait bien le désir d'être religieuse, puisque c'était, à ses yeux, l'unique voie de salut. Dans le même moment, elle lisait les lettres de saint Jérôme sur l'excellence de la virginité et de l'état monastique, — et ces lettres achevaient de la bouleverser. Toutes ses pensées la poussaient à cette résolution extrême, mais elle n'avait pas la force de la prendre. Le grand ressort lui manquait : l'amour de Dieu. C'est elle-même qui l'avoue à deux reprises. Et, d'autre part, son mépris du monde, son détachement de toutes affections terrestres n'étaient encore, pour elle, que des idées toutes théoriques qui ne vivaient guère que dans sa tête. Elle ne cessait de le répéter : elle adorait son père, elle aimait ses frères et le logis paternel. Tout cela, c'étaient des réalités très douces à quoi elle était plus fortement attachée qu'elle n'avait pu le penser. Aurait-elle jamais le courage de briser de tels liens? Était-ce même raisonnable? N'avait-elle pas beaucoup de bien à faire en restant dans le siècle?...

Ainsi donc, en dehors de ses idées religieuses, rien ne l'entraînait vers le cloître. Le couvent, elle le connaissait, Dieu merci! Elle avait vu chez les Augustines ce que c'est que la vie monastique, et elle s'en détournait avec effroi... Et pourtant, malgré son cœur, malgré tout, c'est vers le cloître qu'elle s'achemina. La vie s'offrait à elle, avec une foule de jouissances,

dont elle savait le prix, — et c'est le renoncement qu'elle choisit. Si la vocation est un appel de Dieu, il n'y eut jamais vocation plus impérieuse, ni plus cruelle que celle-là!

Finalement, elle se décida à en faire l'aveu à son père. Elle lui dit qu'elle voulait être religieuse, afin de se lier en quelque sorte à sa résolution par point d'honneur : car, l'ayant dit une fois, cette Castillane n'était point fille à se dédire. Le père accueillit de la façon qu'on pense un tel projet. Malgré les instances des proches et des amis, que Thérèse avait su intéresser à sa détermination, il se montra inébranlable dans son refus. Tout ce qu'il put concéder, c'est que sa fille se ferait religieuse, si elle voulait, après sa mort, mais que, jusque-là, elle resterait à la maison.

Elle écouta les volontés paternelles avec tout le respect qu'on devine. Mais elle sentit que, si elle obéissait, elle était perdue à tout jamais. Elle se défiait de sa faiblesse, de son cœur surtout, que tant de chères habitudes retenaient dans le monde. Seul un coup de force pouvait rompre toutes ces attaches. « Il faut bien, dit-elle, que ce soit Dieu qui m'en ait inspiré le courage. Sans lui, je n'aurais jamais pu en venir à bout!.. » Elle eut ce courage. Elle persuada à un de ses jeunes frères, qui s'appelait Antoine, d'entrer en religion avec elle, — lui chez les dominicains de Santo-Tomas, elle chez les carmélites de l'Incarnation. Et c'est ainsi qu'un beau matin, ils s'évadèrent ensemble de la maison familiale et, comme deux fugitifs, ils s'en vinrent frapper à la porte du couvent.

Ce geste décisif, le plus solennel de toute la vie de Thérèse, avait été préfiguré, bien des années auparavant, lorsqu'avec son autre frère, Rodrigue, elle était partie pour le pays des Maures, afin de gagner la palme. Cette fois, c'était encore pour la même raison qu'elle partait : pour être bien sûre de ne pas manquer le bonheur, — et un bonheur, qui, comme les deux enfants se le répétaient avec ivresse, devait durer « toujours, toujours, toujours... »

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

TELS QU'ILS FURENT

QUATRIÈME PARTIE (1)

X. — LA MAISON PARLE

Ah! voici l'inattendu. Depuis bientôt trois ans, ma curiosité avait résisté à l'effritement de l'absence ; même devant l'oncle Louis, j'avais risqué ce nom d'Aurélie qui brûlait mes lèvres : j'étais au port, je n'avais, semblait-il, qu'à ouvrir la bouche pour m'informer, et tout à coup je me sentais retenu par une pudeur inexplicable. On eût dit que l'air se refusait d'avance à transmettre mes questions, que si j'avais tenté de parler, les murs mêmes m'auraient fait signe de ne pas continuer.

Un instant, il parut cependant que la lumière souhaitée allait venir spontanément. A peine Claudine m'eut-elle installé devant le déjeuner annoncé qu'elle dit, en soupirant :

— Comment as-tu trouvé ta tante?

— Mais... comme d'habitude.

— Tout à fait?

— Oui... il me semble... à première vue du moins...

A mesure, ma réponse devenait moins ferme. Il suffit parfois d'une question posée pour qu'on s'avise de faits d'abord inaperçus. Non, tante Adèle ne m'avait point paru changée : tout au plus, un peu vieillie, et montant l'escalier moins vite... Toutefois, j'avais été frappé de la douceur inaccoutumée de sa voix, et n'était-il pas singulier qu'elle eût accepté si aisément de remettre l'annonce du programme d'études?

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre

— Pourquoi supposer que j'aie remarqué quelque chose? repris-je.

— Pour rien; je ne voulais que savoir si je me fais ou non des imaginations, répliqua Claudine : il me semble que rien n'est plus à sa place ici, depuis le mariage.

Je sursautai :

— Quel mariage? Celui de l'oncle Louis?

Claudine eut un haussement d'épaules.

— Dieu merci! celui-là nous a été épargné... jusqu'ici. Le Goubin suffit sans qu'on y ajoute une Antoinette.

Je m'efforçai de paraître indifférent.

— Alors, il y a maintenant M[me] Goubin? Depuis quand?

— Quinze mois, ou à peu près.

— Et quand la reverra-t-on?

— Jamais. Grâce au ciel, on ne risque plus qu'elle te fasse partir encore. Si tu crois que j'étais heureuse sans toi!

Pauvre Claudine! ce cri m'a révélé mon ingratitude. Dire que pas une fois, durant mon éloignement, je n'avais réfléchi à la longue souffrance que devait être son séjour rue Berbisey, devenu sacrifice inutile! Je me jetai à son cou :

— Et moi donc! Imagines-tu que je ne te regrettais pas?

Je mentais, mais il y a des mensonges bienfaisants. Je me hâtai de poursuivre :

— Conte-moi, maintenant, comment cela s'est passé.

Je vis aussitôt son visage devenir inquiet :

— Non, Jeannet. Tu es fatigué, il faut aller au lit... et puis autant te prévenir tout de suite, j'ai promis de n'en pas parler.

— Pas même à moi?

— Chacun doit agir désormais en supposant que cela n'a jamais été.

— Mais c'est toi, qui, la première...

— Justement, pour que tu saches à quoi t'en tenir sur la consigne. D'ailleurs, en quoi cela t'intéresserait-il, maintenant?

Et je compris qu'en effet elle n'ajouterait rien. Il était singulier aussi que nous entretenant d'Aurélie, aucun de nous deux ne l'eût nommée : les maisons ont des façons muettes de commander auxquelles on ne résiste pas.

Un quart d'heure plus tard, installé dans ma chambre, sous couleur de réparer les fatigues de la nuit, je fus libre de croire n'être jamais parti. Au cours de l'après-midi, tante Adèle

m'informa également que j'entrerais le lendemain au nouvel externat fondé par les Jésuites rue Saint-Philibert : Claudine m'y conduirait le matin à sept heures : le soir, je serais ramené par les soins de la famille. Sauf que l'excellent Saraméa et Mme Bergougnan en avaient disparu, la vie d'antan recommençait : mêmes occupations, même cadre. Il n'était pas jusqu'aux Allemands dont je pusse ignorer l'existence, tant Claudine s'ingéniait à nous en épargner le contact.

Ainsi, le long entr'acte du Bosc terminé, je n'avais, semble-t-il, qu'à rentrer dans des habitudes que le temps n'avait pas altérées, et pourtant, dès ce premier jour, il fallut bien me rendre compte que tout était autre.

Oui, tout, les aîtres, les habitants, et moi peut-être. Quelque chose rôdait alentour, que je n'aurais su définir, qui ne tenait d'ailleurs à rien de visible et grâce à quoi on se sentait en perpétuel malaise. « Le monde change... », avait dit tante Adèle. Ah! le grand mot, mais combien vide, quand on ne parvient à démêler ni ce qui a changé, ni pourquoi le changement est venu !

Comment, par exemple, expliquer le désenchantement que me donna mon premier contact avec mon royaume d'antan, la cour? J'avais laissé des figures souriant à la clé des arcades, des plantes sur les marches, des coins lourds de mystère derrière des portes grillagées : les coins n'abritaient que des fatras, les plantes, anémiques, avaient l'air d'expirer au fond d'un puits, les figures étaient si petites que si je n'avais connu leur existence, je ne les aurais pas aperçues.

Même déception dans la salle d'études. La richesse encrassée des boiseries criait l'abandon : là où j'avais cru vivre mille rêves ensoleillés, une obscurité de cave et des relents de moisissure. A la fenêtre aussi, une perspective de rue étriquée, telle que je ris de moi-même, car je m'étais figuré pouvoir y découvrir le monde! Penché comme autrefois, et sans doute parce que j'apercevais de nouveau l'hôtel Goubin, toujours clos, le seul passant que je revis n'était pas de ceux que les regards atteignent et s'appelait Aurélie.

Dans la petite pièce où les cadres éparpillés témoignaient de la perquisition du matin, ce même passant m'accompagna encore. Je crois qu'il m'a suivi dans la salle à manger, dans la chambre de tante Adèle... si bien que partout et tout de suite je

me heurtai à l'impression bizarre d'un être qui manque et cependant ne vous quitte pas, dont le nom est écarté et dont la présence s'impose...

Mais ce n'étaient là que sensations du début. Un coup d'œil révèle immédiatement les altérations subies par une maison. Si, dès ma rentrée, j'avais trouvé celle-ci modifiée, pour reconnaître que les habitants l'étaient aussi, et que, suivant le mot de Claudine, rien ne semblait à sa place, un certain temps me fut nécessaire.

Tout d'abord, le whist du mardi avait été supprimé. On m'en donna des raisons valables, il est vrai. M. Tacotin, devenu de santé délicate, ne pouvait affronter désormais les sorties du soir. Le cas de M. le chanoine Morillot était plus grave et sans remède : M. le chanoine Morillot avait succombé à une apoplexie. On apprend à tout moment la mort de personnes qu'on a connues jadis, plus ou moins : et cela laisse indifférent. En revanche, que la mort, qui a tant à faire, aille précisément choisir son butin à une table de quatre joueurs que l'on voyait chaque mardi, voilà qui oblige à réfléchir sur l'instabilité de la vie. Impossible de ne pas craindre que, mise en goût, la voleuse ne revienne. C'est pourquoi, n'aimant guère M. Morillot, je suis de ceux pourtant qui durent, le plus souvent, penser à lui après sa disparition.

Autre suppression, troublante bien qu'accessible comme la précédente aux moins avertis : avec le whist avaient disparu les réunions de famille. L'oncle Louis ne venait dîner maintenant que par accident, par exemple aux jours de fête. Pour expliquer cette atteinte à une coutume familiale essentielle, Claudine disait :

— C'est la faute à la guerre.

Il était possible. Toutefois, et il faut entrer ici dans le domaine de l'inexprimé, il me parut que les sentiments, plus que la guerre, en étaient cause. A peine l'oncle Louis paraissait-il, que la gêne, endémique au logis, s'accroissait. Tante Adèle continuait bien de parler devant lui famille, intérêts, devoirs à remplir : seulement, ce qui était jadis conseil des ministres, ressemblait plutôt à un bavardage de chefs de bureau, où la broutille aide à cacher l'essentiel. D'un côté, l'assurance de l'oncle Louis avait pris une allure provocante, et de l'autre, tante Adèle affectait de ne pas s'en apercevoir, tout en ayant

l'air de retenir des paroles qu'elle aurait souhaité dire. Chacun d'eux multipliait les politesses, signe assuré de mésentente.

Que penser enfin de tante Adèle elle-même? Il faut toujours s'effrayer quand un caractère évolue sans motif connu d'un extrême à l'autre : ce signe indique que le physique est près de succomber. Ignorant cela, je me contentais de remarquer en elle des gestes plus lents, un accent moins rude. Rien ne semblait plus l'intéresser, sinon la vie matérielle immédiate; Dieu me pardonne, elle reconnaissait aussi mon existence! Dès le premier soir, je ne fus pas médiocrement surpris d'être interrogé à table sur mon séjour chez les Cadiran. Flatté de me trouver promu au rang de Mouchette, je m'empressai de répondre. A constater qu'on m'écoutait comme s'il s'agissait du grand Turc, je crus en outre à une bonne fortune passagère, mais je me trompais, le sujet Cadiran épuisé, le collège en tint lieu : matière indéfinie, puisque chaque jour l'alimenta. Désormais j'avais cessé d'être un objet : je parlai aux repas!

Une si grande révolution aurait dû me frapper avant toutes choses : il n'en fut rien. Je revenais du Bosc : continuant d'user de libertés accordées par mon grand père Cadiran, je ne remarquais pas ce qu'il y avait d'anormal à les retrouver rue Berbisey. Pour commencer de m'en étonner et pour percer le mystère, je dus attendre un certain mercredi, dont j'ai perdu la date, bien qu'elle ait à vrai dire marqué mon entrée véritable dans le drame qui opprimait la maison, et auquel il est temps de venir...

Ce jour-là, comme on sait, on a congé l'après-midi chez les Jésuites, le jeudi étant bon pour les seuls lycéens. Tante Adèle et moi achevions de déjeuner en tête-à-tête. Le matin même, la classe avait été témoin d'un incident inouï : exaspéré par une réprimande, un élève avait quitté son banc et menacé le professeur. Tumulte, expulsion du révolté... Serait-il chassé définitivement du collège? Se contenterait-on d'excuses? On ne savait. Quelle que dût être la décision du Père recteur, et tout vibrant des émotions que je venais de vivre, je racontai l'aventure. Dans mon ardeur à peindre des passions qui m'agitaient encore, je ne doutais pas que tante Adèle n'en mît une pareille à se les représenter. Or, tout à coup, au plus chaud de mon récit, je levai les yeux et voici ce que je vis. Tante Adèle, en effet, ne mangeait pas; les coudes sur la table, le menton appuyé sur

ses mains jointes, elle semblait même suspendue à mes paroles : toutefois, *elle ne m'écoutait pas.*

A quoi reconnaît-on qu'un être n'écoute pas? Je suis incapable de le dire, et il est impossible de s'y tromper. L'attitude est attentive, le visage se tourne vers vous, des hochements de tête approbatifs invitent à poursuivre, et l'on est sûr que les sons ne parviennent pas, sûr que l'âme a pris la fuite.

Tante Adèle, donc, n'écoutait pas, mais en outre, elle regardait ailleurs... une place vide, — la place d'Aurélie! Ah! ce regard mal caché par les paupières à demi baissées! ce regard désemparé à la recherche de quelqu'un dont j'ignore s'il s'est enfui, si on l'a chassé, dont je ne sais pas seulement s'il existe encore... Supposons Aurélie morte, tante Adèle aurait-elle considéré avec plus de désespoir ce coin de table où personne, après elle, ne s'est jamais assis?

Interdit et point maître de moi, j'interrompis ma phrase. Il y eut aussitôt un passage brusque du bruit de ma voix au silence de la maison, et ce fut la lumière! En une seconde, je compris. Plus les choses semblaient muettes ici, plus elles parlaient d'Aurélie; plutôt que de les entendre, tante Adèle avait préféré rompre les traditions et donner aux enfants le droit de bavarder à table : depuis mon retour, je servais à chasser le silence! Seulement ma voix restait aujourd'hui impuissante devant celles qu'elle aurait dû couvrir : ainsi qu'il arrive toujours, l'invisible remportait la victoire!

Un instant s'écoula, sans que tante Adèle prît garde à mon arrêt. Soudain, elle s'éveilla, comme un dormeur que l'on touche à l'épaule :

— Eh bien? murmura-t-elle, la suite de ton histoire?

Je rougis :

— Mais, déclarai-je hardiment, elle est finie!

— Dommage!

Elle n'avait même pas remarqué que je m'étais arrêté à mi-chemin!...

Il n'est rien de tel qu'un incident de ce genre, futile en apparence, pour passer de l'incompréhension d'événements dont on perçoit seulement qu'ils vous troublent et vous enserrent, à une clarté qui ne laisse rien dans la nuit et aide même à découvrir au delà. J'allais continuer de mener une existence chronométrée; l'extérieur de chacun demeurait pareil; la

maison restait immuable : et simplement, parce que j'avais surpris le regard de tante Adèle, je ne pourrais plus ignorer que le souvenir d'Aurélie était partout et que ni les uns ni les autres, nous n'arrivions à le supporter.

Certains souvenirs aident à vivre : celui-là étouffait, en obsédant. Si encore il s'était agi d'une morte ! La mort du moins pose un masque définitif sur sa victime. Elle passe, tire la barre, et le compte est réglé. Aurélie, elle, était une morte vivante : morte, elle imposait la douleur des séparations définitives ; vivante, elle y ajoutait tous les possibles, grâce auxquels l'imagination s'affole. On finit toujours par accepter un malheur connu, délimité : ainsi, on se résigne à être pauvre ou malade, à condition que ce soit d'une certaine façon qui est précisément celle qui vous arrive ; en revanche, le malheur imprévisible dans sa forme comme dans son étendue, terrifie. Pas un coin de la maison qui ne rappelât, en même temps qu'Aurélie, ce que *peut-être* elle était au même instant. Pour ma part, ignorant à peu près tout des conditions de son départ, je ne songeais qu'à ce qu'elle devenait aujourd'hui et, faute de l'apprendre, j'errais dans un cercle de suppositions dont chacune irritait le malaise de l'ambiance. Faut-il se demander après cela quelles pensées devaient torturer tante Adèle, surtout si l'on ajoute qu'elle ne souffrait que par son œuvre !

Il lui eût suffi de dire un mot : aussitôt, sans doute, la maison serait redevenue normale ; elle s'y refusait et sa chambre, la salle à manger, ma salle d'études, la cuisine même, tout nous jetait l'anxiété d'un sort auquel il était interdit de s'intéresser.

Qu'à dater de ce temps, j'aie aussi résolu d'échapper à l'inconnu qui m'empêchait comme les autres de respirer librement, ne saurait surprendre : désormais, j'éprouvais moins de la curiosité que le besoin physique de me soustraire à une contrainte insupportable. Guetter, ainsi qu'auparavant, de vagues indices, ne me suffit plus : je voulus m'informer coûte que coûte et, pour commencer, m'attaquai à celle que je savais toujours prête à satisfaire mes désirs, c'est-à-dire à Claudine.

— Claudine, lui demandai-je un soir à brûle-pourpoint, où vivent maintenant les Goubin ?

Elle me regarda, effrayée :

— Je t'ai prévenu, mon petit, que j'avais juré...

—... De ne pas nommer Aurélie, c'est entendu, mais je parle des Goubin. Où sont-ils? pourquoi leur hôtel est-il fermé?

— Probable que le père est à Paris, puisque sa République est installée. On prétend même qu'il fait de la politique.

— Et le fils?...

— Oh! le fils!... avant la guerre, je crois qu'il s'occupait à Beaune d'affaires de grains, de trafics d'argent... enfin il était devenu une sorte de commerçant... Depuis, je ne sais pas... de même que j'ignore ce que sont devenues la mère, la sœur, et le reste de la tribu.

— Alors, Aurélie demeure à Beaune?

— Tais-toi; je ne répondrai plus.

— Soit, je m'en assurerai bien seul!

— Tu es fou.

— Pas le moins du monde. J'ai au collège un camarade qui est de Beaune. Je l'interrogerai.

— Si jamais ta tante apprenait que tu fais cela!...

— Tante Adèle? qui peut deviner au juste ce qu'elle pense? Elle en serait contente que cela ne m'étonnerait pas.

Je plaidais le faux pour obtenir le vrai : je n'avais point de camarade à Beaune, je ne doutais pas que tante Adèle ne fût décidée à m'interdire une pareille enquête : mais la ruse réussit et je sus ainsi que réellement Aurélie habitait Beaune. L'annonce ne m'en fut pas désagréable. J'aimais qu'Aurélie fût installée à portée de Dijon; à coup sûr, elle devait y venir fréquemment... Avais-je donc envie de la revoir?... Il est toujours difficile de découvrir parmi des sentiments contradictoires quel est celui qui mène le train. Aurélie me manquait en ce moment, au point de trouver la maison inhabitable sans elle : en même temps, je ne lui pardonnais pas d'être partie pour devenir Goubin : l'accorde qui pourra!

Tenir un bout du fil incite à démêler l'écheveau : excité par ce premier succès, je recommençai deux jours après.

Cette fois, je me rendais au collège, escorté par Claudine. C'était le matin. Nous approchions du but, qui est la rue Saint-Philibert, et parce que je me sentais en avance, j'affectais de flâner, tantôt regardant une laitière qui passait, tantôt et plus souvent le nez en l'air, à contempler les toits.

Rien n'est plus beau que les toits de mon pays. La plupart, piqués de tuiles vernissées, s'irradient de points d'or comme les

ailes d'un scarabée. Quand ils s'étalent sur un monument, Saint-Bénigne par exemple, ils s'ornent de grands dessins et semblent des tapis jetés sur la charpente. La lumière fait chanter leurs couleurs : ils sont gais, somptueux et cependant discrets.

Chemin faisant, j'avais noté chez Claudine une tristesse inaccoutumée.

— Qu'est-il arrivé pour que tu aies aujourd'hui cette mine d'enterrement? fis-je brusquement en la dévisageant.

Elle répliqua, distraite :

— Quelle idée? Je suis comme d'habitude.

— La visite d'hier t'aurait-elle amené des ennuis?

— Quels ennuis?... quelle visite?...

— Ne fais pas la bête! Je parle de l'oncle Louis venu pour voir tante Adèle : c'est elle-même qui me l'a dit.

— Eh bien! s'il est venu, que veux-tu que cela me fasse?

— Comme si je ne savais pas que tu détestes l'oncle Louis!...

J'ajoutai, sournois :

— Tante Adèle aussi, d'ailleurs, a l'air de l'aimer moins... Sais-tu pourquoi?

Elle fit un geste de détachement.

— Possible qu'elle ait ses raisons : elle ne me les a pas confiées.

— Antoinette peut-être?...

— Tu en demandes trop.

— A moins que...

Je laissai passer un temps.

— Sais-tu ma conviction? Il y a encore là de l'Aurélie sous roche. Qui sait si ce n'est pas à lui qu'on doit l'invention de nous obliger à ne jamais parler de Beaune!

A ma vive surprise, cette fois, Claudine ne tenta pas d'arrêter ces noms interdits. Voyant qu'elle se taisait toujours, j'insistai :

— J'ai deviné, n'est-ce pas?

— Quoi? Qu'as-tu deviné?

— Sans l'oncle Louis, Aurélie reparaîtrait à la maison!

Le visage de Claudine s'altéra ; elle me saisit le bras :

— Tu as donc bien envie qu'elle revienne, pour qu'on t'envoie de nouveau à Dôle ou je ne sais où, fit-elle d'une voix colère.

— Non, répliquai-je : j'ai envie de savoir ce qu'elle devient, ce qui est très différent.

— Alors, riposta Claudine, attends que ta tante te le dise : mais ne compte jamais sur moi pour te mettre au courant !

Son accent irrité marquait l'inutilité de nouvelles tentatives. Dorénavant, elle se refuserait à tout nouveau détail. Du moins, à défaut de mieux, une partie du passé venait encore de s'éclairer : si j'ignorais comment s'était fait le mariage, je ne doutais pas du rôle de l'oncle Louis et que, sans lui, probablement la maison serait redevenue normale. Le dernier mot de Claudine surtout m'avait frappé. On soupçonne rarement le chemin que fera dans un cerveau une parole jetée au hasard. Pourquoi en effet agir sans cesse à la dérobée, quand tante Adèle était à côté de moi, sachant tout et, qui sait? disposée à tout me raconter?

Projet ridicule : soit. Dans tant de cas, l'absurde est la route de la sagesse. Plutôt que de m'acharner à des manœuvres obliques, combien il paraissait simple d'exposer au mieux informé l'impossibilité à laquelle j'arrivais de supporter le silence! Lorsque je rentrai le même soir, Claudine n'avait plus à me craindre; ma décision était prise : j'interrogerais tante Adèle !

Hélas! il y a loin d'une volonté à sa réalisation : des jours passèrent et je me tus. Non pas que j'eusse peur de celle à qui je prétendais m'adresser : j'avais ramené du Bosc des audaces intrépides ; pour m'arrêter, il fallait autre chose, un obstacle venu du fond de moi-même, et il était, l'avouerai-je, bien inattendu ! A peine ouvrais-je la bouche qu'une appréhension me venait, comme si je pressentais dans tante Adèle des luttes intérieures encore vivaces et risquais, en m'y mêlant, d'irriter une plaie vive. Paralysé, je remettais alors mon dessein à une meilleure occasion. Par bonheur, quand on en est là, celles-ci abondent toujours : il suffit en effet d'avoir l'esprit tendu vers une ambition précise, pour qu'aussitôt la moindre circonstance favorable apparaisse à l'esprit. Il n'est pas non plus nécessaire de tant calculer ses chances : un sûr instinct vous mène et l'on entre au port, conduit par lui mieux que par un pilote. C'est du moins ce qui m'est arrivé, le samedi 29 mars 1872, — date à jamais restée dans ma mémoire, car elle est au départ du drame et, après elle, les événements nous emportèrent.

Ce samedi-là, je revenais du collège, escorté par tante Adèle,

quand, passant devant l'hôtel Goubin, j'eus la surprise de l'apercevoir volets ouverts. Maintenant que, de tous côtés, on parlait de libération du territoire et de reprise de vie normale, Mme Goubin mère, définitivement rassurée, avait dû se décider à reprendre pied dans sa bonne ville de Dijon.

Tante Adèle remarqua mon regard, mais ne souffla mot.

Le repas fini, on passa dans la chambre ; tante Adèle regagna son fauteuil, moi la fenêtre. A cette heure du jour finissant, la chaussée entre ses deux trottoirs formait une rivière d'ombre, et personne ne passait sur ses berges désertes. Sans me soucier de la fraîcheur, j'ouvris la croisée et, si loin que je pus, surveillai l'abord des Goubin. J'imaginais que, ceux-ci étant de retour, j'apercevrais peut-être Aurélie.

La voix de tante Adèle me tira de ma contemplation :

— Prends garde d'avoir froid.

Je me retournai et m'aperçus qu'elle ne travaillait pas.

— Rassurez-vous, ma tante ; l'air est délicieux, et si cela ne vous gêne pas, j'aimerais le respirer encore.

— Soit, mais ne te penche pas ainsi.

Elle disait cela évidemment par habitude de me rappeler à la bonne tenue : au ton, aux yeux qui n'étaient même pas dirigés vers moi, on voyait pourtant qu'elle ne se souciait pas d'être obéie. Ainsi, je n'hésitai pas à reprendre ma place et à me pencher de nouveau.

— Redresse-toi donc : ce que tu fais est dangereux ! reprit tante Adèle. D'ailleurs, il n'y a rien d'intéressant dans la rue et rien à observer.

Sa voix était devenue brusquement pareille à autrefois, impérieuse et dure. Je me retournai encore :

— Si, répondis-je, maintenant que leur maison est rouverte, qui sait si *elle* ne va pas passer par ici ?

La phrase avait jailli, uniquement née des circonstances. Presque jamais les mots que nous redoutons de dire ne sortent à l'heure escomptée ; on combine mille moyens pour les amener : ils paraissent, et on constate qu'ils sont venus précisément lorsqu'on ne les attendait pas.

A peine eus-je parlé, que je crus voir tante Adèle défaillir. Elle dut ouvrir la bouche pour happer de l'air dans ses poumons. Ses deux bras cherchèrent ensuite les accoudoirs, et enfin calmée, le ton neutre :

— Claudine ne t'a donc pas prévenu?... Je l'avais priée de t'avertir que je désire ne plus entendre parler de... ma fille.

Elle avait hésité, elle-même, avant de prononcer : « ma fille ».

— En effet, tante, je savais... je vous demande pardon... murmurai-je.

Il semblait désirable d'en rester là : la force qui m'entraînait continua de décider. Comme malgré moi, je pris une chaise, l'approchai de tante Adèle :

— Pourtant, repris-je en m'asseyant près d'elle, ne pourriez-vous, au moins une fois, m'apprendre...

— T'apprendre quoi? interrompit tante Adèle, décidée probablement à couper court à de futurs incidents.

— Pourquoi vous défendez qu'on pense à Aurélie et ce qu'elle est devenue...

Il y eut un léger temps de silence, celui nécessaire sans doute pour choisir les termes convenables en même temps que les plus courts.

— Laissée libre de choisir entre l'affection d'une mère et... l'autre, elle a préféré l'autre : après cela, peu importe son sort. Je n'ai pas assisté au mariage; j'ignore ce qu'elle devient. Je sais uniquement qu'ayant accepté de son plein gré de ne jamais repasser ma porte, elle est morte pour moi... pour la famille... Dès lors, n'insiste pas.

Chose singulière, à mesure que tombaient ces brèves explications, je ne sentais pas qu'on m'en voulût de les avoir provoquées. Loin d'obéir, je m'enhardis :

— Telle que je l'ai connue cependant, jamais elle ne serait partie, si vous le lui aviez défendu.

— En effet...

— Alors, qui vous empêchait de la retenir? Elle aurait obéi... et vous ne seriez pas malheureuse...

Tante Adèle eut encore un petit halètement, puis sa tête s'abaissa et elle regarda le plancher sans répondre. Ce silence, mieux que des cris, dévoilait sa détresse. Je ne m'étais pas trompé : comme elle souffrait!

Baissant les yeux, moi aussi, décidé cette fois à ne rien ménager, je repris :

— Beaune n'est pas loin : ne pourrais-je au moins y aller pour vous rapporter des nouvelles?

— Beaune! Comment as-tu appris?...

Subitement elle s'était redressée :

— D'ailleurs, assez sur ce sujet! et n'en parlons plus jamais!... jamais!...

Je haussai les épaules :

— Oh! pourvu qu'on se taise devant l'oncle Louis!...

— Ton oncle n'a rien à faire ici.

— N'empêche que, sans lui, je suis bien sûr qu'Aurélie reviendrait et que vous seriez contente!

Et m'agenouillant presque devant elle :

— Tante! tante Adèle! il n'est pas possible que cela dure!

Mais ayant repris décidément le calme nécessaire, elle m'écarta d'un geste rude :

— Eh bien! en voilà des manières! Relève-toi donc!

Puis les dents serrées :

— Elle a voulu son bonheur : je le lui ai donné, n'est-ce pas? Ainsi, tais-toi, et retiens que je n'ai plus de fille... pas même pour mon lit de mort... Espérons qu'elle oublie de quel prix cela se paye... et va-t-en!... va-t-en!...

Alors, interdit, comprenant que si tante Adèle avait chassé Aurélie, elle succombait à la pensée de ne jamais la revoir, je reculai :

— En effet, tante, nous avons laissé passer l'heure : la pendule a sonné depuis longtemps... Bonsoir...

XI. — VISITEURS DU DIMANCHE

Il semble que la vie ne réponde jamais à une de nos curiosités qu'à condition d'en éveiller une autre, — ce qui est sa manière de nous prouver notre impuissance à la pénétrer vraiment.

Si bref qu'ait été l'entretien qui précède, il avait en somme éclairé la plupart des points obscurs qui me tourmentaient. Les détails qui me manquaient encore étaient de ceux auxquels l'imagination supplée, tel le départ d'Aurélie, quittant la maison en robe de mariée toute seule, cependant que, farouche, tante Adèle demeure enfermée dans sa chambre. Claudine avait-elle accompagné la fugitive jusqu'au seuil? Rien de moins sûr. Que de scènes tragiques s'achèvent dans le silence, d'autant plus simples qu'elles frappent au cœur les êtres!

J'aurais pu en conséquence me montrer satisfait, et voici

qu'au contraire mon initiative me livrait à une incertitude pire que la précédente.

Quelle conduite, en effet, tenir désormais à l'égard de tante Adèle? Devais-je résolument affecter d'ignorer ma découverte du désespoir qui la minait? Valait-il mieux, bravant des interdictions formulées peut-être par acquit de conscience, reparler d'Aurélie? Questions qui, la veille, m'auraient fort étonné... Questions surtout qui allaient bien au delà, car rien ne déconcerte autant que de découvrir dans un être des sentiments à l'opposite de ceux qu'on lui a toujours attribués : et c'était mon cas pour tante Adèle. On se demande aussitôt où sont les véritables, on tremble devant une longue injustice possible, la réalité se dérobe et les nouvelles routes que l'on est tenté de prendre risquent de ne pas moins décevoir que celles que l'on quitte.

La nuit passa sans m'apporter aucune résolution. Au matin, j'eus presque un soulagement à constater que tante Adèle gardait une attitude ordinaire. Même, revenant aux habitudes d'antan, elle avait repris son air sévère et je ne fus pas interrogé au repas. Libre à moi de croire qu'ayant rêvé l'émotion de la veille, j'étais revenu aux rites d'avant-guerre.

Aurions-nous pu soupçonner, tandis que l'après-midi s'écoulait encore paisible, que nous étions déjà des épaves roulant au gré du flot? Ah! que l'on se défie de pareilles accalmies dues à la volonté! Quand elles paraissent, on doit être assuré que les événements se sentent maîtres!

A cinq heures, puisque c'était dimanche, tante Adèle me conduisit, non plus aux vêpres, mais au salut chez les Jésuites. La paroisse supplémentaire redoutée par Monseigneur prospérait, on le voit, et Sa Grandeur n'avait pas eu si tort de redouter une concurrence à la cathédrale. Puis, la cérémonie achevée, on repartit pour la maison.

Les moindres détails de ce retour, dernière étape à la rencontre de la catastrophe, me sont restés présents. Je revois ainsi le ciel clair animé de nuages qui avaient l'air de flâner comme nous, une rencontre avec deux dames enchantées du sermon, mon passage devant l'hôtel Goubin, décidément tous volets dehors, enfin l'arrivée à notre porte...

Tante Adèle allait sonner : le battant tourna de lui-même et Claudine parut, bouleversée :

— Madame ! Antoinette est là, venue pour voir madame !

— Antoinette !

Tante Adèle, en répétant le nom, avait eu d'abord un recul ; ensuite, se ravisant, et avec le redressement des grands jours :

— Soit : retournez demander ce qu'elle veut : je vous donnerai la réponse.

— Non, dit Claudine, elle prétend parler à madame en personne. D'ailleurs, elle s'est mise en toilette, on croirait une visite... officielle.

— Ah ! répliqua tante Adèle, du moment qu'on en est là, autant faire place nette. Où attend-elle ?

— Madame pense bien que je l'ai mise à la cuisine !

— Envoyez-la moi, dès que je serai montée, et toi, Jean, reste avec moi.

Une minute après, tante Adèle, debout devant sa cheminée et toujours en chapeau, moi emmené là pour servir de digue aux explosions redoutées, nous entendions frapper un coup léger :

— Entrez, dit tante Adèle.

Et la dame en noir de l'évêché parut, mais si le visage était pareil et les yeux toujours à demi baissés, la toilette s'était transformée. Dieu me pardonne ! la robe était de soie, la capote garnie de violettes. Bref, rien d'une domestique, beaucoup plus déjà...

Elle avança d'un pas glissant, fit une révérence et allait arrondir un compliment dûment préparé, quand, d'une phrase, tante Adèle ramena tout de suite chacun à son étage : elle au salon, et la dame à l'office.

— Quelle confidence, mademoiselle, avez-vous donc à me faire de la part de Louis, pour que Claudine n'ait pu me la rapporter ?

Une autre, sans doute, se serait démontée, mais celle-ci, pour qui nos sentiments n'avaient rien d'imprévu, s'en garda bien. Je vis une résignation désolée effacer sur les lèvres l'exorde arrêté avant que d'avoir commencé : un découragement infini se peignit sur les traits et tout dans l'attitude sembla dire : « Je suis si accoutumée à l'injustice que je pardonne », en même temps que venait cette réponse :

— Des confidences, madame ! comment pourrais-je en apporter ici, n'en ayant jamais sollicité ni reçu ?

— Alors, reprit tante Adèle impitoyable, pourquoi me déranger en personne?

Antoinette hésita. La réplique qui vint ensuite fut une sottise : on ne choisit pas toujours les paroles qu'on voudrait :

— Je ne me le serais pas permis sans un ordre de M. Louis, qui tenait beaucoup à ce que je m'assurasse directement de votre santé.

Les anglaises de tante Adèle eurent une secousse de triomphe :

— En ce cas, mademoiselle, vous étant convaincue *de visu* de mon parfait état, veuillez retourner d'où vous venez, et dire à Louis qu'une autre fois, si j'étais souffrante, j'aurais soin de l'aviser par mes propres moyens. C'est tout?

L'hésitation d'Antoinette s'accrut :

— Oui... ou plutôt non... j'espérais vous expliquer...

— N'ajoutez rien, mademoiselle... ce que je vois suffit...

Et les yeux de tante Adèle parcoururent la robe de soie, remontèrent vers les violettes, toisant ces élégances dont le sens n'apparaissait que trop.

Songeant ensuite qu'il était bon d'écarter la récidive, résolue à achever la victime pour lui ôter le goût de tenter une nouvelle visite d'égale à égale, elle précisa :

— Le rôle que vous jouez ailleurs vous regarde : je n'ai ni l'intention ni le goût de me mêler de votre vie. Rappelez-vous pourtant que certaines situations... douteuses.... ne restent tolérables que grâce à la discrétion qui les couvre. Il est dangereux d'avoir trop d'ambition, et tenez pour entendu que je n'admettrai jamais une sortie de l'obscurité... où mon beau-frère se doit de vous laisser.

Satisfaite d'avoir mis ainsi toutes choses au point, tante Adèle se tourna sur ces mots vers la cheminée pour détacher ses brides, exactement comme si l'intruse était déjà partie ou avait cessé d'exister. Quelle erreur, puisque le regard de celle-ci venait au contraire de se décider à chercher le sien dans la glace!

— Oh! madame, avais-je assez raison de venir, puisque vous méconnaissez à ce point ma conduite! fit en même temps Antoinette d'une voix suave.

Et elle s'assit.

Suffoquée par l'audace, tante Adèle eut un haut-le-corps, et abandonnant ses brides :

— Quoi! n'avez-vous pas compris?

Antoinette eut un sourire ineffable, mais ne quitta point sa chaise.

— Si, madame : croyez bien que je n'ai rien perdu de la leçon. Par bonheur, le bon Dieu qui voit tout, sait qu'elle tombe à faux. Est-ce ma faute si M. Louis m'a continué des bontés que sa femme avait bien voulu m'accorder la première? Que penseriez-vous de ma reconnaissance si je ne m'efforçais au moins de lui procurer, en retour, le modeste confort que la présence d'une femme permet de réaliser dans un ménage? A l'inverse de vos accusations, mon rôle est tout de dévouement respectueux et... désintéressé. Il va même jusqu'à accepter d'être prise pour ce que je ne suis pas et à ne pas en vouloir à ceux qui se trompent de la sorte, bien injustement!

Aux premiers mots de ce discours, les mains de tante Adèle étaient retombées, marquant une véritable stupeur; puis, à mesure qu'Antoinette avançait, autre chose parut : et c'était du dédain, un dédain qui affirmait l'inutilité de n'importe quelles paroles, parce qu'on ne voulait pas les entendre; enfin, quand Antoinette eut fini, ce fut pire encore : aucune réplique ne vint. Tante Adèle, non seulement, n'entendait pas, mais elle ignorait que quelqu'un eût parlé!

Il n'est rien de pire que certains silences. Quand en outre on est assis, comment se lever, si l'on ne veut pas avouer qu'on est chassé par eux?

Antoinette, reconnaissant la partie perdue, devait, à ce moment, chercher le moyen élégant de quitter sa chaise avec l'honneur de la guerre. Soudain elle rougit, sa bouche redevint angélique : elle avait trouvé.

— Votre attitude, madame, me prouve, hélas! que vous persistez à rester parmi celles qui croient toujours au mal. Je m'excuse donc d'avoir essayé de me défendre, et même je vous plains un peu. Si l'on devait en toute circonstance tenir pour vrai ce qui se raconte, il faudrait également désespérer de ce qui se passe... à Beaune.

Oui, pour faciliter une sortie, il suffit d'un mot bien choisi! Beaune avait été murmuré plutôt que dit : cependant, tante Adèle et moi avons toujours ignoré comment Antoinette gagna la porte. Il est possible qu'avant de s'éloigner, elle ait ajouté d'autres choses : nous ne les avons pas perçues; en revanche,

comme un courant d'air souffle une bougie, quelques syllabes venaient d'éteindre le dédain ennemi. Adossée à la cheminée, brides tombantes et regard vide, tante Adèle était partie pour Beaune...

J'attendis : parce que j'avais osé la veille questionner sur Aurélie, je sentais obscurément que ma présence, loin d'être importune, était peut-être un soulagement. Je n'en doutai plus quand j'entendis tante Adèle demander soudain :

— As-tu peur de sortir seul ? Il s'agirait d'aller chez l'oncle Louis.

— Peur ! à quel propos ? Ne suis-je pas assez grand ? m'écriai-je.

— Alors va... tout de suite... Tâche d'arriver avant sa domestique et, si tu le peux, ramène-le-moi !

— Bien, ma tante

Sortir seul ! Encore une révolution. Pour la première fois, j'étais invité à courir le pavé sans être accompagné ; mais, — tel est le jeu de la vie, gâchant toujours les libérations souhaitées, — j'avais bien autre chose à penser que d'en jouir ! Si je dévalai ensuite dans l'escalier avec des bondissements de jeune chien, ma tête était uniquement pleine de la terrible inquiétude créée par Antoinette. Quand Claudine, me voyant gagner la rue, cria : « Deviens-tu fou ? Depuis quand sort-on sans permission ? » je ne répondis même pas : déjà, sans rien connaître des intentions de tante Adèle, j'avais conscience que le temps comptait double.

Je n'eus pas, hélas ! à courir loin : à cinquante mètres de la maison, celui que j'allais chercher me barra la route :

— Ah ! je t'y prends, à polissonner dans la rue !

— Nullement ! tante Adèle m'envoyait vous chercher.

Réponse qui, vraiment, n'avait rien en soi d'extraordinaire, et qui, pourtant, sembla décontenancer l'oncle Louis.

— Eh bien ! cela tombe à merveille, j'allais chez elle... Tourne les talons et rentre.

— Je viens de le rencontrer : lui aussi voulait vous voir ! jetai-je à tante Adèle, après être remonté quatre à quatre.

— Il devait attendre cette fille à la porte, répliqua-t-elle à mi-voix, c'est complet !

Elle parlait, à coup sûr, pour elle-même, et ne songeait déjà plus que j'étais là pour l'écouter. Résolu, à tout hasard, de

profiter de cette indifférence, je m'empressai de gagner mon coin de fenêtre et là, un livre en main par contenance, aussi effacé que possible, attendis l'arrivée de l'oncle Louis.

On l'entendait gravir à son tour l'escalier, mais lentement; sur le palier, il s'arrêta, toussa : tante Adèle continuait de rester hors du monde. Pour la ramener au présent, il fallut que la serrure grinçât. A ce bruit, comme à un signal, une impatience frémissante dissipa ce que je prenais pour une sorte de léthargie, les yeux s'animèrent :

— Enfin! s'écria-t-elle, vous voici! Dès lors que vous faisiez les cent pas devant chez moi, autant eût valu entrer sans attendre!

— Permettez, dit l'oncle Louis, courbant les épaules, je passais... par hasard... ce qui est très différent. Vous avez une communication urgente à me faire?

— Urgente, en effet, pas à propos de ce que vous pensez.

— Je ne pense à rien! répliqua vivement l'oncle Louis.

Et il se hâta d'aller s'asseoir le dos à la lumière. Grâce à Dieu, dans son trouble, il ne m'avait pas remarqué : désormais j'étais en sécurité à mon observatoire.

— Vous permettez que j'ôte d'abord ce chapeau qui me gêne?

Voulant se passer les mains sur le front, tante Adèle venait de s'apercevoir que ses brides continuaient de pendre. Surtout aux heures décisives, les gestes de correction apprise sortent les premiers.

La démarche mesurée, elle alla mettre le chapeau dans un placard.

— Excusez-moi, dit-elle encore : je n'avais pas eu le loisir de faire de l'ordre, car je rentrais quand votre envoyée m'a saisie au passage.

— Mon envoyée?... répéta l'oncle Louis sur un ton incertain.

— Oh! reprit sèchement tante Adèle : j'ai très bien compris le sens de l'ambassade. J'y ai aussi répondu comme vous deviez vous y attendre.

L'oncle Louis poussa un grand soupir; puis, toujours tête basse :

— La démarche d'Antoinette était spontanée, fit-il d'un ton pénétré. Toutefois, c'est une fille parfaite, et elle avait tenu au

préalable à m'en demander permission. Je n'ai aperçu que des avantages à la lui accorder.

Tante Adèle laissa passer un temps.

— Qu'elle ne recommence plus! Je n'ai pas autre chose à en dire.

— Au contraire, Adèle, je comptais vous prier...

— Il suffit : quittons ce sujet qui n'est pas celui auquel je m'intéresse.

Et fermant le placard, tante Adèle revint s'asseoir dans son fauteuil. L'oncle Louis, de son côté, se tut.

Campé dans mon encoignure de fenêtre, j'avais peur maintenant de respirer. Moi qui me plaignais jadis d'être confondu avec les rideaux, que n'aurais-je donné en ce moment pour compter réellement dans le mobilier et être sûr d'assister à la suite?

L'instant qui suivit sembla ramener autour de nous l'anxiété du début. Mon cœur s'était mis à battre : le visage de tante Adèle était de nouveau figé. Le souvenir d'Antoinette s'était déjà évanoui.

Résigné, l'oncle Louis recommença :

— Dès lors que je me trompais sur vos préoccupations, veuillez au moins m'éclairer : de quoi s'agit-il?

Tante Adèle leva les yeux vers lui, et d'une voix qu'elle s'efforçait en vain de rendre naturelle :

— Voudriez-vous être assez bon pour me mettre au courant?

— Au courant de quoi?

— Je viens d'être avisée charitablement que je ferais bien de m'inquiéter de ce qui se passe à Beaune ; puisque l'avis part de chez vous, je ne commettrai pas l'injure de supposer qu'on ne vous en a rien dit.

— Antoinette vous a parlé de Beaune?

— Oui.

— Vous avez dû mal comprendre. Pas plus que moi, elle ne s'occupe des Goubin. En tout cas, j'ignore absolument ce qui a pu lui revenir sur eux, et même s'il y avait quelque chose, en quoi cela vous intéresserait-il désormais?

Le regard de tante Adèle abandonna l'oncle Louis pour chercher le parquet.

— En effet, fit-elle d'un ton accablé. Cependant...

Et la phrase demeura suspendue, amorce de réflexions silencieuses, inquiétante comme ce qu'on n'achève pas.

Redevenu maître de lui, maintenant qu'il ne s'agissait plus d'Antoinette, l'oncle Louis insista :

— Vous semblez en douter ?

La réplique de tante Adèle fut longue à venir.

— Si complet que soit le désintéressement auquel vous tenez, je crois, Louis, qu'il est telles circonstances susceptibles d'avoir ici, et malgré nous, des répercussions inévitables. Admettez donc que j'aie le droit d'éprouver des sentiments d'inquiétude... qui ont leur valeur.

— En vérité, Adèle, voilà qui est nouveau. Vous inquiéter pour qui ? Pour quelqu'un qui a choisi son sort et qui, même s'il n'était pas heureux, ne trouverait là qu'une punition méritée ? Je vous déclare...

— Vous déclarez trop de choses, Louis, interrompit tante Adèle, relevant brusquement la tête : une seule m'est nécessaire, et c'est le renseignement de fait que je vous prie de me rapporter sans délai, puisque vous pouvez vous le procurer à domicile.

La demande avait sonné impérieuse. Certains accents, plus que d'autres, annonçent la révolte. L'oncle Louis eut peine à retenir un mouvement de violence.

— Ma parole, dit-il entre ses dents, je commence à redouter que le jour où cette malheureuse prendra fantaisie de revenir, vous n'ouvriez les portes à deux battants !

Tante Adèle eut un rire douloureux :

— Calmez vos craintes : cette fantaisie, comme vous dites, ne lui viendra pas.

— Pourquoi non ?

— Je connais ma fille. Pour la ramener, il ne faudrait rien moins qu'un désastre !

— Illusion : il suffira que lui en vienne l'envie ou qu'elle apprenne que vous la regrettez !

Rien de tel que de discuter sur des hypothèses pour oser aller au bout de sa pensée : d'une réplique à l'autre, le conflit secret qui en faisait deux ennemis se dégageait des brumes où l'avaient confiné les habituelles retenues.

— Allez-vous maintenant interdire à une mère de regretter son enfant?

— Je vous reproche une faiblesse qu'on tentera d'exploiter, pour le malheur de la famille !

— A ce compte, et de nous deux, ce n'est pas moi, je pense, qui mériterais la leçon !

Se rejetant contre le dossier du fauteuil, tante Adèle baissa ensuite les paupières. Ayant ramené, sans la nommer, Antoinette dans le débat, elle se croyait sûre d'avoir le dernier mot : on se croit toujours sûr de la minute qui va suivre. Or, au même moment, Claudine, que nous n'avions entendu ni monter ni frapper, entrait :

— Madame !

— Qu'est-ce et pourquoi nous dérangez-vous?

— Madame,... Aurélie !... en bas !

Un double cri répondit :

— Que disais-je ! Elle qui ne devait jamais venir !

— Plus de doute ! le désastre !...

Puis ce fut le silence anéanti qui suit l'explosion de l'obus, silence durant lequel on se demande si l'on vit ou si l'univers a encore quelque réalité.

— Madame, supplia Claudine, que dois-je faire ?

Qu'on se représente ici les acteurs que nous étions : la suite, en effet, allait être moins dessinée par des paroles que par des attitudes.

Tante Adèle n'avait point quitté le dossier du fauteuil contre lequel elle s'appuyait : seulement, les yeux rouverts, livide à la pensée que sa fille se trouvait à deux pas, elle attendait on ne savait quoi, peut-être d'autres explications de Claudine.

Je n'apercevais que le dos de l'oncle Louis; mais ce dos chantait le triomphe. En pouvait-il être autrement, puisqu'Aurélie reparaissait à la minute même où l'oncle Louis parlait d'éventualité de retour ? De plus, la chance ayant voulu qu'il se trouvât présent, on pouvait être sûr qu'il veillerait aux défaillances. La famille était gardée !

Entre eux, Claudine debout. Lisait-on assez sur son visage qu'elle oscillait entre deux pensées contradictoires ? désir de voir éloigner définitivement celle qu'elle persistait à considérer comme mon ennemie, crainte d'un refus de recevoir, qui lui semblait monstrueux...

Moi enfin... Je ne devrais pas me compter, puisque, pour les autres, je ne comptais pas non plus. Cependant, à demi soulevé

sur ma chaise, négligeant toute prudence, je me sentais projeté hors des rideaux, prêt à m'élancer dans la bataille. Je me demande encore pourquoi je ne l'avais déjà fait.

J'ai dit aussi que Claudine ne reçut d'abord aucune réponse. Il faut avoir attendu, au cours de pareilles secondes, un oui ou non qui doit venir, pour mesurer à quoi tient le destin d'êtres qui normalement se croient le centre du monde. Une syllabe, dont l'air ne garderait même pas la trace, et notre avenir serait fixé, sans amendement possible, sans licence à aucun de nous de revenir en arrière ; car il faut bien comprendre qu'il y allait même de ceux qu'on pouvait croire hors de cause, l'oncle Louis, Claudine et moi ; quand la vie tend son filet, elle ramasse tout, y compris le fretin d'alentour.

— Eh bien ! dit l'oncle Louis plongeant le premier dans le silence qui persistait, je ne vois pas ce qu'attend Claudine. Elle n'a qu'à s'en tenir aux instructions données.

Claudine se tourna vers lui :

— Madame ne m'a rien commandé pour le cas où Mme Aurélie se présenterait.

Puis, revenant à tante Adèle :

— D'ailleurs, est-ce que je peux savoir si les idées de madame n'ont pas changé ?

Ah ! comme il suffit d'avoir l'âme droite et simple, pour aussitôt atteindre le cœur d'une vérité qui se dérobe ! Claudine, qui pourtant ne soupçonnait rien de la conversation précédente, Claudine à qui je n'avais rien confié de mon entretien avec tante Adèle, Claudine venait de définir en une phrase la situation nouvelle : oui, les idées de madame avaient changé ! J'en étais sûr, moi, depuis la veille ! A défaut, la seule lecture de son visage, désemparé par une tragique hésitation, suffisait pour en convaincre... Est-ce aussi parce qu'elle se devinait comprise et approuvée que tante Adèle dirigea vers moi ce regard où je crus lire un appel au secours ? Quoi qu'il en soit, à ce moment, abandonnant toute prudence, je bondis hors de ma retraite :

— Tante, pas besoin de tant d'histoires ! je descends, et je vous l'amène !

Une main de fer saisit mon bras :

— Que faisait là ce morveux et de quoi se mêle-t-il ?

Je me débattis :

— Vous, laissez-moi !

— Reste !

— Je vous dis que tante m'a fait signe et veut voir Aurélie !

— Reste !

Me montrant à tante Adèle, l'oncle Louis jeta ensuite d'une voix furieuse :

— Ment-il, ou est-ce exact ?

L'air d'une morte, tante Adèle ne bougeait plus : elle continuait d'hésiter.

— Oh ! reprit Claudine, c'est bien facile ! Si madame veut recevoir...

Elle n'acheva pas : un signe de tête, enfin, lui répondait. Tout était consommé : tante Adèle avait dit non.

— Bien, madame...

Et cette fois, Claudine avec un mouvement d'épaules réprobateur se dirigea vers le palier, lentement, espérant, qui sait ? être rappelée. Elle était de ceux qui, n'ayant pas de lignée derrière eux, n'acceptent pas que, pour un vain orgueil de famille, on renonce à la pitié. De nouveau, je tentai d'échapper à l'oncle Louis :

— Laissez-moi au moins aller lui expliquer...

— Tais-toi donc, j'ai besoin d'écouter !

L'oncle Louis, maintenant, tendait l'oreille, sans pour cela desserrer son étreinte qui meurtrissait mon bras.

Que voulait-il entendre ? Pourquoi, aussi, nos respirations se sont-elles brusquement arrêtées ? Ce n'était pas seulement l'oncle Louis, mais tante Adèle et moi-même, qui avions pris l'air de gens penchés à la margelle d'un puits pour guetter le floc de la pierre lancée par l'un d'eux.

Il était clair cependant que si des explications s'échangeaient dans la cour, cela ne pouvait être qu'à voix basse : d'ailleurs attendre une insistance de la part d'Aurélie eût été bien mal la connaître... N'importe ! nous attendions je ne sais quoi, peut-être le miracle qui permettra de mettre à la place de ce qui est, autre chose que l'on voudrait, mais que le temps impitoyable refuse d'offrir une seconde fois.

Soudain, le floc attendu ébranla nos trois cœurs : la porte de la rue se fermait...

Mon bras redevint libre. En même temps une voix dit, méconnaissable :

— Maintenant, Louis, allez interroger chez vous : je suis sûre d'un désastre : que du moins je n'attende pas pour savoir quel il est !

J'ignore la suite de l'entretien. L'oncle Louis me ramena vers le palier :

— Toi, sors d'ici et que je te reprenne encore à espionner !

Je ne pensais pas à résister : Aurélie partie, à quoi aurait servi de rester dans la chambre ? A quoi même pouvais-je encore servir ?

XII. — LE REVENANT

Un récit rend toujours mal la surprenante succession des idées dans un cerveau, aux heures de crise. Plus tard, on découvre, aux gestes qu'on a faits, une multitude de raisons et l'on se figure avoir calculé chacun d'eux. Il y a loin de l'horlogerie logique ainsi reconstituée après coup, au désordre d'une action où seuls les sentiments commandent. Je viens de raconter longuement la scène provoquée par l'arrivée de Claudine et mon expulsion de la chambre. Au total, le tout n'avait pas duré trois minutes. De même, on me voit sur un palier, incertain, désespérant d'être utile ; et déjà mon incertitude n'était qu'apparente : j'avais découvert comment continuer mon aide à tante Adèle. En pareils cas, je le répète, il n'y a plus de raisons : on sent, on est poussé, et on va. Aux syllogismes de justifier, s'ils peuvent, les actes venus ensuite !

Que souhaitait tante Adèle ? Connaître dès le soir la nature du désastre qui atteignait Aurélie. Pour cela inutile de recourir à l'oncle Louis ou de supplier une Antoinette, quand la source de renseignements se trouvait à deux pas, quand surtout je pouvais y puiser sur l'heure. Délibérément, pour la seconde fois de ce jour mémorable, j'abandonnai le palier, gagnai la rue. Claudine me laissa passer, sentant bien qu'à partir de maintenant la maison et avec elle les règles d'antan, s'envolaient dans la tempête. Qu'aurait-elle dit, cependant, si elle avait soupçonné que je partais droit pour l'hôtel Goubin ?

Parfaitement ! A l'hôtel Goubin, on devait savoir tout ; l'hôtel Goubin était même le seul endroit où l'on fût en mesure de nous renseigner vraiment : donc, je n'avais qu'à m'y rendre et je rapporterais aussitôt ce qu'on cherchait si loin. Oh ! la belle

chose que raisonner! On se sent ferme sur les étriers, on ne doute pas, on est sûr d'atteindre au résultat...

Hélas! il faut une longue observation pour accepter que les lois de l'univers tirent leur apparente fixité du nombre infini des surprises qui composent le jeu. C'est ce que les mathématiciens appellent « la loi des grands nombres ». Les faits se moquent de la logique.

En franchissant le court espace qui séparait la maison de l'hôtel Goubin, telle était mon assurance de revenir, dans un instant, informé et satisfait, qu'une allégresse soulevait mes pas; mais une pensée entre toutes faisait battre mon cœur. Enfin! j'allais revoir Aurélie! car, chassée de chez nous, où se serait-elle réfugiée, sinon en face? Pensée délicieuse et troublante. Je ne l'analysais pas, j'en jouissais. Il y a de même à l'aube certains moments ineffables où la nature s'éveille, sous un ciel qui hésite : est-ce la nuit qui demeure ? est-ce le soleil qui s'approche? L'air enivre et l'on voudrait retenir l'instant qui s'évanouit. Plaignons les jeunesses d'homme qui ne connurent point de telles impressions indéfinissables, où les premiers frissons amoureux participent encore de la douceur incertaine d'une candeur qui subsiste!

Partagé entre le désir de ce revoir et la crainte subite de me heurter à je ne sais quels personnages diaboliques, tels que devaient en utiliser des Goubin, je soulevai le marteau, pénétrai dans la cour et attendis que quelqu'un parût.

Attente intimidante. L'hôtel que je n'avais jamais si bien vu me paraissait grandiose, mais c'était une grandeur glacée. Les pierres comme les gens savent marquer leur humeur : après avoir abrité un président de parlement, il déplaît de servir un croquant.

La solitude qui m'accueillait avait aussi un caractère hostile. J'eus soudain l'intuition de ce que ma démarche avait d'inconsidéré. Je venais d'engager, sans réfléchir, l'honneur des Ballerond sur la voie des soumissions : m'observant à l'abri d'un rideau, Mme Goubin m'avait peut-être reconnu et, heureuse de cette nouvelle victoire, pouvait souhaiter la pousser à bout en interdisant de me répondre.

Il n'en fut rien par bonheur : une femme enfin sortit des communs, et venant à moi, demanda :

— Que désirez-vous?

A l'inverse de mes imaginations, elle était une répétition

de Claudine. Même âge ou à peu près et aussi le maintien poli, mais distant, de celle qui se sent chez soi, tout en n'y étant pas tout à fait. Sans doute me connaissait-elle de vue, car une expression de bienveillance apitoyée éclaira son regard. Cette bienveillance qui aurait dû me mettre à l'aise, au contraire, m'irrita. Je pris donc un ton impérieux pour répondre :

— Je désire parler tout de suite à Mme Aurélie Goubin.

— Mme Aurélie ?... Ah ! mon pauvre petit, vous faites fausse route... maintenant, Mme Aurélie ne paraît jamais ici, non plus que M. Abel.

Persuadé que je me heurtais à une consigne, je répliquai avec violence :

— Et moi, je suis certain qu'elle y est ! Il n'y a pas deux minutes, elle sortait de chez nous : je ne l'ai pas aperçue dans la rue : où voulez-vous qu'elle soit allée ?

— Ah ! dit la femme avec une satisfaction évidente, si elle était chez vous tout à l'heure, tant mieux !

— Je vous répète qu'il s'agit d'une communication urgente... essentielle...

— Et moi que ni elle ni M. Abel ne viennent plus chez madame.

Le ton était si net que je balbutiai, décontenancé :

— Serait-ce qu'ici aussi...

— Vous y êtes, madame a cessé de voir ses enfants.

— Mais pourquoi ?... à quel propos ?...

La femme baissa les yeux :

— Cela, c'est des affaires qui ne regardent ni vous ni moi. Que voulez-vous? Les familles ont naturellement des va-et-vient qu'on ne comprend pas toujours... Enfin ! si déjà on s'est raccommodé chez vous, il y a un peu de meilleur. Quant à trouver de ce côté madame Aurélie... non : ni en ce moment, ni plus tard. C'est tout? Alors...

Doucement, elle me ramenait vers l'entrée. Avant que de songer comment cela s'était fait, je me retrouvai dans la rue. Ainsi je ne verrais pas Aurélie, ma tentative n'avait servi à rien ; en revanche, je rapportais une nouvelle aggravant le désastre, quel qu'il fût : Aurélie brouillée aussi avec les Goubin !

Quand je rentrai, tante Adèle venait de commencer son potage. Il suffit heureusement de vivre dans une anxiété véritable pour que les formes reprennent leur valeur accessoire : aucune

remarque n'accueillit le scandale de mon retard. Moi-même je ne m'excusai pas. Nos personnes étaient présentes : nos âmes avaient fui : ou plutôt, nous étions désormais comme des gens qui guettent une détonation prochaine. Chacun voudrait en hâter la minute et souhaite en même temps un incident qui l'empêchera de venir !

N'étant pas interrogé, je n'eus garde de parler de ma sortie. Pour remplir le silence, il suffisait de sentir qu'une catastrophe était sur nous. Soudain tante Adèle tira sa montre :

— Bientôt sept heures ! et Louis qui ne revient pas !

Puis, incapable de se dominer plus longtemps :

— Achève de manger seul : moi, je vais dans ma chambre.

Elle se leva. Je fis comme elle :

— Moi non plus, je n'ai pas faim : ne voulez-vous pas que j'aille de nouveau chercher l'oncle ?

Elle me regarda une seconde : un sourire fugitif détendit sa bouche anxieuse. Parce que je la devinais si bien, il semblait qu'une secrète complicité commençât de se nouer entre nous : mais nous étions aussi encore trop loin du point où, vaincu par l'émoi, on renonce à maintenir les distances grâce auxquelles on reconnaît que l'ordre n'est pas troublé.

— A quoi bon, puisqu'il a promis de ne pas dîner sans auparavant m'apporter sa réponse ?

En la voyant ensuite prendre à la fenêtre ma place habituelle et se pencher pour surveiller la rue, je compris : telle était maintenant l'attente qui la dévorait que, fût-ce de quelques secondes, elle souhaitait l'abréger.

Demeuré en arrière, j'éprouvais un émoi inexplicable à contempler l'ombre tracée sur le ciel vert par sa silhouette. Il était singulier que je n'eusse pas remarqué auparavant cette courbe d'épaules, dont seul le gonflement d'un mur prêt à s'effondrer pourrait donner l'image. Quel affaissement ! et venait-il de l'angoisse de l'heure ou du sourd travail d'une force malfaisante ?

Dehors, l'horloge de Saint-Jean tinta sept coups. La nuit venait à pas de loup.

— Tante ! fis-je de nouveau malgré moi, je vous assure qu'il vaudrait mieux m'envoyer...

Elle tressaillit, et sans me laisser achever :

— Non, j'irai moi-même : ce retard est incroyable !...

Elle mit ensuite un manteau, son chapeau. Si ses mains n'avaient un peu tremblé, on aurait cru qu'elle partait pour une promenade. Pour qui connaissait en revanche les habitudes de cette femme, pareille sortie, le soir, affirmait d'une manière éclatante que la raison cédait, pour faire place à la terreur.

— Tu peux te coucher, si tu veux, fit-elle de nouveau quand elle fut prête.

Là encore, des formules changées : on ne me renvoyait pas au lit, je restais libre d'agir à ma guise.

— Oh! permettez-moi d'attendre votre retour : ce ne peut être long !

En guise de réponse, elle haussa les épaules et descendit.

Je l'accompagnai jusqu'à la rue, puis du seuil m'efforçai de la suivre à travers l'ombre. Qu'attendais-je ? je ne sais... peut-être celui qui allait venir et que pourtant je ne soupçonnais guère! Autour de moi, l'obscurité croissait. Des bruits espacés scandaient ma solitude. Peu à peu, perdant la notion de la durée, je devenais ainsi un double de tante Adèle, c'est-à-dire que, projeté hors du temps, je vivais par avance des heures trop lentes à venir. L'approche d'un pas rapide me tira soudain de mon rêve : les heures que je croyais si loin avaient sonné !

— Pardon... impossible de lire un numéro... Je cherche la maison Ballerond...

Le pas s'arrêtait devant moi.

— La maison Ballerond?... mais... c'est ici, monsieur.

— Alors, Madame de Ballerond?

— Sortie.

— Comment sortie! on m'avait dit... le soir elle ne sort jamais.

— On vous a mal renseigné. Elle n'y est pas.

Pris de défiance, j'avais reculé devant un personnage si exactement au courant de nos habitudes. Il craignit de me voir fermer la porte :

— Êtes-vous sûr qu'elle continuera de n'y pas être pour quelqu'un venant de la part de sa fille?

Je poussai un cri :

— Aurélie vous envoie!

Ensuite je ne réfléchis plus : dès lors qu'Aurélie nous adressait un messager, à tout prix ce messager devait être retenu et je dis :

— Entrez vite, monsieur : ma tante est en effet sortie; si elle ne rentrait pas bientôt, comme je le pense, nous serions là, toujours, pour lui transmettre la commission!

Puis, une fois l'inconnu dans la cour, j'appelai :

— Claudine! un envoyé d'Aurélie!

Celle-ci, d'ailleurs, n'avait pas attendu mon appel : ayant entendu des voix, elle accourait d'elle-même, une petite lampe à la main.

Au nom d'Aurélie, elle leva la lampe, inspecta l'homme qui m'accompagnait et recula :

— Vous!

— Ah! vous me reconnaissez? Les jours ont beau se suivre sans se ressembler, j'ai cru qu'on ne mettrait pas plus d'empressement à me recevoir aujourd'hui qu'il y a trois ans!

La phrase n'eut pas besoin d'aller jusqu'au bout : il y a des accents qui demeurent indéfiniment dans l'oreille; moi aussi, maintenant, je revoyais une scène jadis au même endroit, et le même homme nous jetant des insultes. Triflot de nouveau était devant nous : un Triflot qui avait troqué l'humilité d'antan pour un air d'arrogance, sa grotesque redingote pour un veston avantageux, mais dont la voix, elle, était bien toujours pareille, insupportable à entendre!

— Et vous dites que vous venez de la part de Mme Aurélie?

En même temps, prise de doute, Claudine sembla vouloir barrer l'accès de la maison.

— Probable!... Dommage que j'aie oublié d'apporter ma carte... Il y a dessus : non pas Triflot curé, mais Triflot, caissier de la maison Goubin, — graines et céréales, vente en gros, 17, rue Notre-Dame, à Beaune. Métier superbe, quand le crédit bat son plein, un peu moins agréable, quand le patron travaille à découvert.

Ces mots tombaient sur nous parfaitement incompréhensibles : cela seul en ressortait qu'étant chez les Goubin, et recueilli, qui sait? par Aurélie, ce Triflot nous apportait probablement la lumière. Cependant Claudine persistait à hocher la tête :

— En tout cas, madame est dehors...

J'arrêtai la fin de non recevoir qui allait suivre :

— J'ai déjà prévenu monsieur : et il veut bien attendre. Éclaire-nous. Je l'emmène là-haut.

Elle voulut répliquer encore.

— Mais laisse donc! m'écriai-je. Je prends tout sur moi. Venez, monsieur.

Je montrai le chemin, gravis l'escalier, cependant que Triflot suivait, vaguement éclairé par la lampe que Claudine, demeurée en bas, tenait levée. Parvenu ensuite dans la salle à manger, je m'aperçus que, grâce au dîner écourté, elle était demeurée sans lumière. Je revins vers le palier :

— Claudine! des allumettes!

— Inutile, dit Triflot, en voici.

— Bon, ne te dérange pas.

Je pris la boîte que Triflot me tendait, et habitué aux aîtres, allai vers la suspension. Une clarté vive jaillit, permettant enfin de nous voir. Je me tournai vers Triflot :

— Merci : reprenez votre bien.

— Hé! dit celui-ci avec une surprise railleuse, n'était-ce pas vous, le petit assis sur les marches? Pas encore de moustaches aux lèvres, mais grandi... Le poil ne demande qu'à venir!

— En effet, c'était moi, répliquai-je, rougissant comme pris en faute. Asseyez-vous... à votre tour.

Je lui désignai une chaise et, moi-même, me plaçai à l'autre bout de la table. Maintenant qu'il n'y avait plus qu'à attendre le retour de tante Adèle, tout à coup mon cœur s'était remis à trembler : comme Claudine, le fait que l'envoyé d'Aurélie fût précisément ce Triflot, me paraissait inexplicable. De plus, venu pour nous renseigner sur une catastrophe, chargé peut-être d'aider à la conjurer, cet homme avait une expression de joie, à peine dissimulée; si jadis le fiel et l'anxiété s'étaient disputé ses traits, aujourd'hui le fiel seul y restait. Pris de peur, je détournai la tête et cessai de bouger.

Me voyant résolu à me taire, Triflot reprit d'un ton de supériorité :

— Mme de Ballerond est toujours en bonne santé?

Je me contentai d'un signe d'assentiment.

— Toujours aussi vive?

Cette insistance m'irrita :

— Avec cela que vous-même...

Il partit d'un rire faux.

— Ah! mon gaillard, vous avez de la mémoire! En effet,

le soir auquel vous songez, je manquais de bonne humeur.

Tout en parlant, il tirait sa montre.

— Mon train de retour est à 8 h. 40. Si d'ici un quart d'heure...

— Pour plus de sûreté, ne pourriez-vous me dire ce que désire Aurélie ? interrompis-je.

— Elle ?... rien du tout.

Je sursautai :

— N'est-ce donc pas elle qui vous envoie?

Le sourire ambigu qui m'effrayait s'accentua :

— Oui et non : c'est selon. On peut se déranger pour quelqu'un sans que ce quelqu'un vous en ait prié, et à condition, bien entendu, de savoir qu'on lui sera agréable. J'ai d'autre part de telles obligations à Mme de Ballerond que pour rien au monde je n'aurais perdu une si belle occasion de les reconnaître...

— Moi qui avais espéré...

— Quoi ?

— Apprendre au moins ce que devient Aurélie... quand on la reverra...

Il eut un mouvement de surprise :

— Tiens... tiens... vous n'êtes donc pas comme le reste du logis? Vous vous occupez d'elle ?...

— Si je m'en occupe !... Est-elle seulement heureuse? Je souhaite tant qu'elle le soit !...

Ma voix trembla. Un flot de paroles montait à mes lèvres, mais je n'en trouvais aucune qui ne me parût décolorée ou fausse. Les sentiments qu'on n'exprime pas se transforment à notre insu : présente, je n'avais pas aimé Aurélie; absente, je m'apercevais que son bonheur était nécessaire au mien.

— Bizarre... dit Triflot.

Il leva ensuite les yeux vers le plafond, parut rêver, puis, le masque devenu moins cynique pour un instant :

— Moi aussi, évidemment, je lui voudrais plus de chance, car je lui dois de gagner ma vie. Malheureusement, quand une caisse est vide, ce n'est pas moi qui puis la remplir.

— Vous ne voulez pas dire...

— Si !

— Elle craint la ruine?

— Mieux : la faillite !

Subitement, l'insupportable plaisir venait de réapparaître sur les traits de Triflot. J'avais d'ailleurs bien autre chose à faire que de m'arrêter à des nuances de terme : ruine, faillite, qu'importe, dès lors que derrière eux la catastrophe, enfin se révélait !

Je balbutiai :

— Vous en êtes sûr?

Il haussa les épaules :

— Innocence!

Je poursuivis, effondré :

— Elle avait donc épousé un misérable!

— Peuh ! comme vous y allez ! ce sont là choses qui arrivent même dans le monde des honnêtes gens. On s'engage un peu fort ; sous prétexte de guerre, le débiteur s'envole en fumée ; le concurrent accourt, et bonsoir la maison, le tour est joué...

Je me levai. Incapable de pénétrer le détail de ce que croyait m'expliquer ce Triflot de malheur, j'avais uniquement la perception de l'abîme ouvert.

— Je ne vous crois pas, repris-je avec violence : d'abord, vous avez l'air trop content de raconter cela ; et puis, si c'était vrai, les Goubin de chez qui je reviens, me l'auraient appris avant vous !

— Les Goubin !

Triflot partit d'un éclat de rire :

— Parlons-en ! Averti de l'orage je ne sais comment, le vieux s'est défilé à temps. Il faudrait de l'argent : plus de Goubins à l'horizon ! Brouillés au bon moment !...

— En tout cas, répliquai-je affolé par cette gouaille, si vous êtes venu, c'est qu'il reste un moyen...

— De s'en tirer encore? Très juste, et vous raisonnez d'or, jeune homme. De l'argent tout de suite ou une belle faillite, voilà le dilemme dont madame votre tante n'a plus qu'à tirer les conséquences.

La bouche de Triflot se tordit en prononçant les derniers mots.

— Conséquences un peu plus coûteuses assurément que l'entretien d'un jeune homme à Plombières, mais on n'a pas non plus chaque matin à se mettre sous la dent une faillite Goubin-Ballerond ! Là-dessus, comme l'heure avance...

— Attendez ! je crois qu'on monte !

En bas, en effet, je venais de percevoir un bruit de voix : Claudine sans doute annonçait à tante Adèle la visite inopinée de Triflot.

— Bah ! même si vous vous trompiez, reprit celui-ci, vous sauriez bien répéter l'essentiel, n'est-ce pas, petit ? Trois cent mille francs avant samedi, ou...

Il n'eut pas le loisir d'achever : tante Adèle paraissait à la porte.

— Venez, Triflot, dit-elle simplement.

Ensuite Triflot passa devant moi, sortit. Tante Adèle et lui me produisaient soudain l'effet de fantômes, l'un avec sa démarche allègre, l'autre avec sa voix dépourvue de timbre. J'ignorais, en ce temps-là, qu'une âme humaine peut abriter simultanément les pires contradictions : un Triflot venu par reconnaissance pour sauver Aurélie est capable de rêver en même temps d'une faillite qui lui servira de revanche; pareillement, tante Adèle qui avait refusé tout à l'heure d'entendre Aurélie avouer son désastre, pour connaître celui-ci, après avoir supplié vainement Antoinette, s'apprêtait à supplier encore Triflot.

Puis, ce fut sur moi, sur la salle à manger, sur toute la maison, un calme effrayant. Les fantômes s'évanouirent. Les coudes à la table, la tête dans les mains, je ne pouvais plus qu'attendre celui que je ne sais comment nommer : Providence ou destin ?

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(La dernière partie au prochain numéro.)

MÉMOIRES

DE LA

REINE HORTENSE

PUBLIÉS PAR LE PRINCE NAPOLÉON

IX (1)

LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE

AUX EAUX DE BADE

Je partis pour les eaux, seule avec une dame (2). Plombières était fort triste. Je n'y connaissais que M. et Mme de Sainte-Aulaire, le général Delaborde et sa femme. J'attendais mon frère depuis quinze jours, lorsque je reçus un courrier par lequel il m'engageait à le rejoindre à Bade. La grande-duchesse de Bade, le roi de Bavière se joignirent à lui pour me faire la même invitation. Les eaux étaient à peu près de la même nature : je ne balançai pas à me réunir à eux (3). Il y avait alors à Bade un grand nombre d'étrangers : l'impératrice de Russie, le roi et la reine de Bavière, la reine détrônée de Suède, la duchesse de Hesse-Darmstadt et la margrave de Bade, mère de toutes ces princesses (4). A mon arrivée,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin au 15 novembre.

(2) La Reine, accompagnée de la seule Mlle Cochelet, quitta Saint-Leu le 25 juillet 1814.

(3) La Reine arriva à Bade le 10 août 1814.

(4) Amélie-Frédérique de Hesse-Darmstadt, margrave de Bade, veuve du prince héréditaire Charles-Louis, avait cinq filles, parmi lesquelles la reine de Bavière, la femme d'Alexandre Ier, celle de Gustave VI Adolphe de Suède, la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt.

le roi de Bavière, toujours plein d'amitié pour moi, se hâta de venir me voir. Nous échangeâmes des visites avec toutes les autres princesses, et je n'eus qu'à me louer de leur accueil à toutes. Je m'aperçus que j'étais un objet de curiosité pour elles (1). L'empereur de Russie, dans ses lettres à sa famille, avait souvent parlé de moi : je m'en apercevais à leur bienveillance, et je n'eus qu'à me louer de leur empressement qui se montrait sous les formes d'un intérêt affectueux.

L'impératrice de Russie me pria à dîner avec toutes les reines et princesses qui se trouvaient là. Elle avait beaucoup de dignité soutenue par un *savoir-parler* tout à fait royal. Elle était distinguée de sa personne et l'on voyait qu'elle avait dû être d'une grande beauté. Son organe avait un charme inconcevable et son air mélancolique attirait vers elle. La reine de Bavière, sa sœur, avait beaucoup de ses manières; j'ai toujours trouvé en elle tant d'intérêt et d'affection pour moi que je ne pourrais être impartiale dans tout le bien que j'aimerais à en dire.

En général, les princesses allemandes ne manquent pas d'une certaine affabilité, mais elles ont peu d'abandon. Telles on les a vues une fois, telles on les voit toujours. La plupart ne songent pas assez qu'un rang élevé a besoin de se faire pardonner, que la bienveillance est le premier charme d'une souveraine, comme une bonté active en est le premier devoir. Habituellement, elles sont trop asservies aux règles de l'étiquette. Sans doute, quelque chose de réservé et même de solennel est indispensable dans une Cour où le mauvais ton gagnerait bientôt une société trop nombreuse, mais l'intérieur de la vie privée exclut toute contrainte et doit admettre une aisance plus familière.

Je reçus la visite de M[me] de Krudener, que je n'avais pas revue depuis mon voyage à Bade en 1809. Elle passait toutes ses journées à secourir les pauvres, à consoler les affligés. Sa fille (2) partageait ses soins, et toutes deux étaient bénies de tous les malheureux du pays. Je la trouvai plus exaltée encore qu'en 1809, toujours sensible et tendre dans sa religion toute d'amour. Sa voix avait pris l'accent de l'enthousiasme et ses

(1) On voulait regarder mes livres de croquis, m'entendre chanter et, sans mon deuil, l'on m'eût, je crois, priée de danser. (*Note de la reine Hortense.*)

(2) Julie de Krudener, qui avait 18 ans en 1814, épousa le baron de Berckheim apparenté à la famille grand-ducale de Bade.

traits l'air de l'inspiration. Il lui était facile de communiquer ses impressions, parce qu'elle sentait vivement, et sa persuasion parce qu'elle était convaincue. Il fallait même une raison assez forte pour résister à l'attrait du merveilleux, que sa bonté rendait séduisant, et la laisser se perdre seule au milieu des visions de son imagination égarée. Elle se mit à déplorer en termes touchants toutes mes pertes : celle d'une amie dévouée, celle d'une mère chérie, celle encore de ma haute position, et elle m'exhorta à les supporter sans murmures comme une épreuve dont la récompense m'attendait dans une meilleure vie. Elle touchait une corde sensible. Je pleurais en l'écoutant, et elle mêlait ses larmes aux miennes.

Tout à coup, elle me dit d'un ton mystérieux : « Si vous voulez, vous pouvez savoir où sont à présent ces objets de vos affections. » Mes larmes s'arrêtèrent aussitôt; je retrouvais la femme illuminée et ma surprise fut si grande que je ne pus lui répondre. Elle s'en aperçut et n'essaya plus de me convaincre.

Passant à un autre sujet, elle s'informa de ma position, et, sur ma réponse qu'elle était fixée en France :

— Ne restez pas en France, s'écria-t-elle. Vous ne connaissez pas les malheurs qui vous y attendent. Allez en Russie; ceux qui seront là seront seuls sauvés.

— Mais, lui dis-je, c'est l'empereur de Russie même qui a fixé en France mon sort et celui de mes enfants. Peut-être eût-il été plus tranquille auprès de mon frère? Il n'a pas encore sa principauté promise et va la réclamer au congrès de Vienne.

— Ah! reprit-elle, ce congrès ne finira pas. Rappelez-vous ce que je vous dis : l'empereur Napoléon sortira de l'île d'Elbe. Il sera plus grand que jamais, mais tous ceux qui auront pris son parti seront persécutés, poursuivis, perdus. Ils ne sauront où reposer leur tête.

— Que voulez-vous? lui dis-je. Je suis sa fille, et, s'il revient, je suivrai sa destinée.

Elle me quitta en me répétant : « Souvenez-vous de 1815. »

Après tous les malheurs réels dont je venais d'être frappée, les rêveries du mysticisme ne pouvaient laisser aucune impression dans mon esprit.

Je vis aussi chez la grande-duchesse de Bade le prince

Ypsilanti (1), fils du dernier hospodar de la Valachie. Il peignait avec chaleur les malheurs de la Grèce asservie et son bonheur s'il pouvait jamais la délivrer de ses oppresseurs. Je partageais ses sentiments. Je déplorais avec lui qu'au lieu d'user leurs forces à se faire la guerre entre elles, les nations civilisées ne s'employassent pas à délivrer un peuple aussi malheureux. La générosité de ses sentiments nous plaisait, et, selon ma coutume de distribuer des talismans avant d'entrer en campagne, je lui donnai un cachet pour le protéger contre les dangers dans lesquels il paraissait vouloir se jeter. J'étais loin d'imaginer que ces jeux de l'imagination dussent si tôt s'accomplir, et que le sort lui réservât une mort si funeste dans les cachots de Munkacs (2).

RETOUR A SAINT-LEU

Je partis à la fin d'août pour retourner à Saint-Leu (3), décidée à ne plus le quitter et à m'occuper exclusivement de l'éducation de mes enfants. J'éprouvai une sorte de satisfaction à penser que, dans le malheur qui les frappait, ils en retireraient au moins l'avantage d'une éducation forte, loin des cours et des adulations et dans cette position qui force l'homme à puiser en lui-même sa propre valeur et à développer ses plus nobles facultés.

La saison était superbe. J'avais repris quelques forces et, après tant d'agitation, j'avais le droit de croire que le moment de jouir de quelque tranquillité était enfin venu. Elle ne fut pas de longue durée. Un matin, se présenta à moi M. Briatte, jeune homme raide, sec, faisant l'important et digne de la négociation dont il se chargeait. Ancien secrétaire de mon mari en Hollande, il avait obtenu par sa protection une place de référendaire à la Cour des comptes de Paris et entretenait une correspondance avec lui. Alors, il avait l'ordre de venir m'enlever

(1) Alexandre Constantinovitch Ypsilanti (1792-1828), qui fut, plus tard, l'un des héros de l'indépendance grecque.

(2) Vaincu à Dragatchana, Ypsilanti passa en Autriche, fut interné à Munkacs, puis à Theresienstadt. Remis en liberté en novembre 1827, il mourut deux mois plus tard.

(3) Partie le 28 août 1814 de Bade, la Reine arriva à Saint-Leu le 3 septembre. Elle en repartit le 6 septembre pour le Havre, où elle arriva le 8. Elle était de retour à Saint-Leu le 19 septembre.

mon fils aîné, que son père voulait avoir absolument. Il me faisait même valoir sa justice de me laisser le plus jeune! La lettre qui le redemandait était menaçante. Ce coup me désespéra. Quoique redouté depuis longtemps, il m'anéantit comme s'il eût été imprévu. C'est pour mes enfants que je vivais, pour eux que je me soignais, que mes fórces se soutenaient encore. La pensée de ces êtres chéris avait seule soutenu mon courage contre tant de tourments. M'en séparer me faisait frémir. Je voulais réfléchir de sang-froid et ne savais que sentir. Je me représentais pourtant tout ce qui pouvait nuire à mon fils loin de moi. La faible santé de son père ne le forcerait-il pas à négliger son éducation, à ne pas pouvoir former son caractère? Sa santé même ne serait-elle pas compromise, son bon naturel altéré? La raison me paraissait tellement d'accord avec mes sentiments que je pris le grand parti de refuser et, tous les jours, je me fortifiais, je m'exaltais dans cette idée de résistance en la regardant comme un devoir.

Je n'avais à faire valoir que la position de mon fils en France et cet intérêt, le premier de tous, de rester dans sa patrie. Je le fis. J'écrivis encore à mon mari que je lui amènerais ses enfants, mais je le conjurais de ne pas détruire leur sort aussi heureux que les circonstances le permettaient, et j'attendis avec anxiété sa réponse qui me semblait devoir décider de ma vie.

VISITE A LOUIS XVIII

Mon grand deuil fini, je songeai à remercier le Roi de l'autorisation donnée à mon séjour en France et du duché qu'il avait consenti à établir pour mes enfants, bien que l'empereur de Russie m'ait fait dire que je n'avais aucune démarche de remerciements à faire près de Louis XVIII après la mauvaise grâce que son ministre, M. de Blacas, et lui avaient mise dans l'affaire des lettres patentes. Cependant, je crus avoir contracté envers lui l'obligation d'une visite. Il était devenu le souverain de cette France, où je comptais désormais vivre en particulière, où j'étais restée sans appui, entourée d'écueils, d'intrigues de tous genres. Déjà les méfiances grossissaient et je sentais que le moyen de leur enlever tout prétexte était de faire au Roi une visite de bienséance. Je la regardais comme indispensable. Cette démarche me fut même moins pénible qu'on aurait pu le

supposer par la pensée que je faisais bien et que, si j'étais mal reçue, le tort ne serait plus de mon côté. J'étais, d'ailleurs, décidée à me retirer si l'on me choquait par quelque inconvenance.

Je demandai une audience particulière que j'obtins facilement pour le lendemain matin à onze heures (1). J'y menai une dame et je priai M. Lavallette de me donner la main. On me fit entrer dans la salle du Trône où j'avais si souvent attendu. Rien n'était changé; les N, les aigles étaient partout comme autrefois, mais j'étais moins émue de tant de souvenirs qu'on aurait pu le supposer, toujours convaincue que le bonheur n'est pas pour ceux qui habitent les palais.

La duchesse de Devonshire fut introduite dans la même salle que moi ; elle pria le duc de Gramont, qui était là, de la présenter à moi et me parla avec enthousiasme de ma mère qu'elle avait tant désiré connaître. Peu de moments après, le Roi me reçut dans son cabinet. Il se leva d'un air assez embarrassé, me fit asseoir près de lui et ne dit rien. Moi, avec l'assurance d'une personne qui ne peut pas oublier ce qu'elle est et ce qu'elle se doit, malgré tout ce qu'on faisait pour qu'elle ne s'en souvînt plus, je lui adressai la parole la première et lui témoignai le désir que j'avais de le voir pour le remercier. Il se remit aussitôt et fut constamment obligeant et même galant. On me l'avait peint comme un homme spirituel et faux. Je lui trouvai au contraire de la simplicité et de la bonhomie. Il m'exprima le regret de n'avoir pu connaître ma mère. A ces mots, je répondis qu'il lui devait un souvenir, puisque, dans tout le bien qu'elle avait fait en France, elle avait été bien souvent utile aux personnes attachées à sa famille. « Je le sais, dit-il. A la Martinique, c'était une bonne royaliste », réflexion assez singulière sur la femme de l'empereur Napoléon.

Après que je lui eus exprimé le bonheur que je trouvais à vivre tranquille en France et à faire élever mes enfants, il me fit cette question : « Est-il vrai qu'un jour, Bonaparte étant fort bien habillé et vous demandant comment vous le trouviez, vous répondîtes : L'épée de connétable vous irait beaucoup mieux? » Interdite à cette demande, je trouvai mieux de ne pas y répondre. Autrefois, dans ma prédilection pour une vie douce

(1) Cette visite eut lieu aux Tuileries le dimanche 20 octobre 1814 avant la messe.

et retirée, j'avais pu sans doute manifester quelque crainte sur une grandeur qui effrayait mon amour de la simplicité; mais, avouer un sentiment auquel on semblait donner un sens, m'eût paru un acte de faiblesse envers le glorieux passé de l'Empire. Je cherchai à ne pas blesser, s'il était possible, un vieillard, et je lui répondis : « On m'a fait dire autrefois beaucoup de choses sans s'inquiéter de la vérité; mais ce qui est de toute vérité aujourd'hui, c'est qu'occupée uniquement de l'éducation de mes enfants, je n'aspire qu'au repos. » Il sentit, je crois, sa maladresse, et tâcha de la réparer par beaucoup de mots obligeants. Il se leva et moi aussi, me demanda la permission de m'embrasser, me baisa la main et ajouta qu'il serait heureux de me voir quand je voudrais, en public ou en particulier. Je lui répondis que je me regardais comme une vieille femme retirée du monde. A ce mot de vieille femme, il se mit à rire et j'ajoutai que je ne retournerais jamais dans le monde, mais que, s'il pouvait le désirer, je le verrais quelquefois avec plaisir en particulier.

Dans la conversation, il avait paru souhaiter que je visse les autres membres de sa famille; mais je ne crus pas que ce fût une obligation pour moi. D'ailleurs, tout ce qui me revenait d'eux journellement, leur haine pour tout le passé et leur désir de l'anéantir ne me donnaient pas l'envie de les voir. Je m'en tins à cette visite.

Après ma réception, le duc de Gramont et tous les habitués de la Cour, anciens et nouveaux visages, vinrent à moi avec sollicitude et me demandèrent si j'avais été satisfaite du Roi. Je leur répondis que je n'avais qu'à m'en louer, et ils s'empressèrent tous de me reconduire. A mon retour chez moi, tous mes amis s'informèrent si j'avais été contente et s'écrièrent : « Si le Roi est bon pour vous, il nous ramènera à lui. » Le Roi raconta cette entrevue à tout le monde et me vanta beaucoup.

L'amitié de l'empereur de Russie m'avait attiré bien des ennemis, les éloges du Roi achevèrent de soulever contre moi toute la haute société. La Duchesse d'Angoulême même en montra de l'humeur, dit-on. Les courtisans intimes allèrent jusqu'à plaisanter le Roi sur son enthousiasme pour moi et sur le moyen de me rendre libre et de m'épouser. Enfin, pendant quelques jours, je fus le sujet des conversations de la Cour. On m'en rapporta une qui eut lieu au coucher du Roi. « Je n'ai jamais vu, avait-il dit, et je m'y connais, de femme avoir des manières

plus agréables et plus distinguées. » Le duc de Duras prit la parole et dit : « Il est vrai, Sire, qu'elle est charmante. C'est dommage qu'elle soit si mal entourée. Elle ne reçoit que des jeunes gens qui tiennent des propos sur votre gouvernement et qui sont les ennemis de Votre Majesté. » Tout le monde se tut et le Roi finit la conversation. Voilà comme j'entrais dans cette nouvelle vie que je m'étais promise si paisible, et que la jalousie, un peu de succès, beaucoup de tourments domestiques allaient rendre si orageuse.

Ma maison ne se composait plus que de Mme de Boubers, revenue près de moi depuis le départ du roi de Rome, Mlle de Courtin, jeune personne que j'avais fait élever à Écouen (1) et Mlle Cochelet, mon ancienne lectrice. Une chose singulière, c'est que cette dernière, remplie de bonnes qualités, se trouva par hasard l'intermédiaire entre l'empereur de Russie et nous. Elle lui écrivit ; elle en reçut des réponses fort aimables. On la crut dès lors une personne marquante en Europe et le monde l'attaqua aussi pour des intrigues imaginaires. Je conservai encore près de moi MM. de Marmol, de Vaux, et l'abbé Bertrand pour mes enfants.

J'habitais toujours Saint-Leu. Le curé, brave homme qui m'était attaché, au retour d'un petit voyage qu'il fit à Paris, me rapporta que l'on m'accusait déjà de tenir des conciliabules à ma campagne. Je ne pouvais imaginer la cause de ces bruits, car je ne recevais plus que quelques amis et la promenade, le dessin, la musique, la lecture, employaient tous nos moments, et ceux qui venaient me voir dans la journée se conformaient aussitôt aux habitudes du château. Les dessinateurs les plus novices divertissaient bien quelquefois les plus savants, mais ils étaient forcés de travailler comme eux, ce qui donnait au salon l'air d'une école et à ceux qui l'occupaient la gaieté des écoliers.

LE DOULOUREUX PROCÈS

La lettre de mon mari en réponse à la mienne vint tout à coup troubler ces innocentes occupations. Il ne voulait rien entendre à mes représentations et, si mon fils ne partait pas à l'instant pour venir le rejoindre, il me menaçait de se le faire

(1) Elle devint plus tard Mme Casimir Delavigne.

rendre par la justice. Je me vis forcée de quitter la campagne (1), où je comptais rester l'hiver, pour venir consulter à Paris. J'étais au désespoir, incertaine à qui m'adresser, dans une ignorance complète de tout ce qui avait rapport à de telles affaires. Je n'avais qu'une idée fixe : l'impossibilité de me séparer de mon fils, et le désir de le conserver à tout prix. Mes amis me représentaient que, dans ma position, l'éclat d'un procès serait la chose la plus nuisible pour moi ; qu'on saurait profiter des moindres circonstances pour me faire du tort ; que la politique du gouvernement était de rabaisser le nom que je portais. Mon frère même m'écrivit de Vienne que son opinion et celle de l'empereur de Russie étaient de ne pas soutenir ce procès. Je comprenais tout cela. Je sus même, à n'en pouvoir douter, qu'on désirait lui donner assez d'importance pour faire diversion aux débats de la Chambre des députés. Mais, lorsque je mettais dans la balance la perte de mon fils et tout ce que je redoutais pour lui près de son père, je regardais comme un sacrifice nécessaire à son bonheur de résister et je préférai me livrer plutôt à la censure du monde.

Je devais me laisser entièrement conduire, car à peine savais-je ce que c'était qu'un procès. On me donna pour avocat M. Bonnet. Il m'en choisit d'autres, tels que Belart, Laborie, Lacroix-Frainville (2). Je lui remis tous mes papiers, toutes les lettres de mon mari, son abdication, les droits que lui et l'Empereur m'avaient attribués sur mes enfants et qui m'avaient toujours rendue seule arbitre de leur destinée. Mon cœur se brisait chaque fois que je voyais ces étrangers pénétrer mes secrets domestiques et s'apprêter à rendre public ce qui aurait dû se décider entre mon mari et moi. Je lui avais écrit encore une fois qu'au printemps je lui mènerais mes enfants et je lui demandais grâce pour cet hiver. Mais mon mari avait exigé qu'on commençât la procédure, et son chargé d'affaires, si fier de représenter dans la plus petite fonction un roi, même détrôné, chercha à aigrir les esprits au lieu de les rapprocher. Il ne voulut entrer dans aucun arrangement, accorder aucun délai et dit qu'il exécuterait les ordres d'un père.

Ce que j'eus à souffrir dans ce procès est incroyable. La plu-

(1) La Reine rentra à Paris le 16 novembre 1814.

(2) Bonnet et Belart avaient été les avocats de Moreau. Tous étaient de violents ennemis de l'Empire et de l'Empereur.

part des avocats, en se chargeant d'une cause, pensent d'abord à eux. Ils veulent briller et ils négligent de s'identifier avec leurs clients. J'avais expressément recommandé à M. Bonnet de ne jamais parler de mon mari qu'en termes honorables, de se souvenir du nom que je portais, que je respectais, et surtout de ne prononcer celui de l'empereur Napoléon que comme je l'aurais prononcé moi même; mais à peine m'écoutait-il, plus attentif à préparer déjà quelque effet bien saillant, quelque trait spirituel pour l'audience qu'à bien examiner ma situation particulière et en étudier toutes les convenances auxquelles j'attachais tant de prix. Enfin il semblait plus soigneux de sa réputation que de la mienne.

Le premier article qui parut dans un journal était dirigé contre mon mari. J'en fus désolée et quelqu'un, à ma prière, se chargea de faire insérer le lendemain, sans parler de moi, quelques louanges sur celui qu'on attaquait. Il était plaisant de me voir occupée à me défendre contre mon mari et à le défendre en même temps contre les autres. De nouveaux articles nous tournèrent tous les deux en ridicule et j'étais toujours la plus maltraitée. Je n'y fus pas plus sensible qu'au reproche que m'adressa l'avocat de mon mari d'abandonner, dans le malheur, celui dont j'avais partagé l'élévation, moi qui avais consumé ma jeunesse et ma santé en de vains efforts pour le rendre heureux, moi que son triste caractère conduisait par degrés au tombeau. Ma conscience était trop au-dessus de cette injuste accusation pour en être émue. Mon véritable chagrin était de fixer l'attention du monde. Ah! combien ma devise « *Moins connue, moins troublée* » était faite pour moi! Mais plus j'appréciais le bonheur de vivre ignorée, plus le sort semblait se jouer de mes désirs en me replaçant sur un théâtre où régnaient toujours le trouble et l'agitation. On me dit qu'il fallait absolument faire quelques démarches près des juges et leur envoyer ensuite quelqu'un à moi, que c'était l'usage. Je ne pouvais le concevoir. Il me révoltait; cette espèce de manège me semblait indigne de la justice et de moi.

M. Courtin, procureur du Roi (1), me raconta, sous le plus grand secret, un interrogatoire bien extraordinaire dont il avait été chargé quelques jours avant. Un nommé M. de Maubreuil,

(1) Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine Courtin (1769-1839) fut préfet de police après les Cent-Jours, du 2 au 7 juillet 1815.

après avoir volé tous les diamants de la reine de Westphalie, avait été arrêté sur la demande de l'empereur de Russie. Le ministre russe avait l'ordre de poursuivre l'affaire et de rechercher les diamants. Le gouvernement français avait été obligé de commencer l'instruction. Dans le premier interrogatoire subi par Maubreuil, il avait déclaré à M. Courtin que, pendant la courte durée du gouvernement provisoire, le prince de Bénévent l'avait fait venir et l'avait chargé d'assassiner toute la famille de l'empereur Napoléon ; que M. Laborie (1) lui avait transmis les instructions en détail, qu'étant même parti avec tous les pleins pouvoirs, une réflexion l'avait arrêté. Incertain si cet ordre comprenait l'impératrice Marie-Louise et son fils comme appartenant à l'empereur d'Autriche, et craignant de commettre une erreur, il était revenu auprès de M. Laborie qui, avec humeur, lui avait répondu : « De ces deux-là, vous en ferez ce que vous voudrez, mais partez vite. » M. le procureur du Roi avait envoyé cet interrogatoire au gouvernement de suite. Malgré les sollicitations du ministre de Russie, l'affaire avait été arrêtée et M. de Maubreuil remis en prison indéfiniment. Je promis le secret à M. Courtin. Je l'ai gardé.

Qu'on juge de mon émotion en revoyant celui que quelques-uns de ses confrères m'avaient choisi pour avocat, ce même Laborie, qui, peu de temps avant, avait donné l'ordre d'un assassinat général de ma famille ! Je le regardais fixement. Il m'inspirait plus de pitié que d'horreur. Je croyais découvrir en lui, malgré la fausseté de son regard, un air d'embarras avec moi. Que de réflexions devait faire naître la connaissance de cet horrible projet ! Il ne me laissait plus de doute sur les ennemis qui m'environnaient et dont la vie la plus calme et la plus retirée n'avait pu me garantir.

SALON SURVEILLÉ PAR LA POLICE

J'en découvrais tous les jours de nouveaux. Leur haine ne me pardonnait pas d'avoir encore une position fixe, une maison,

(1) Antoine-Athanase Roux de Laborie (1769-1841), avocat, avait été secrétaire du gouvernement provisoire en 1814. — C'est la première fois que la responsabilité de Talleyrand est aussi nettement mise en cause dans cette affaire Maubreuil dont M. Frédéric Masson a raconté toutes les péripéties (Cf. *l'Affaire Maubreuil*, Paris, Ollendorf, 1907, in-16.)

quelques amis. Les ingrats étaient ceux que je gênais le plus. Ne pas venir me voir après tant d'obligations contractées envers moi et ma famille était un tort dont il fallait me faire un crime, et alors il était facile de dire : « C'est chez elle que se réunissent les mécontents. On y parle mal du Roi et de sa famille. On ne peut plus aller là. » Si, dans quelque coin de la France, il éclatait le moindre mouvement, aussitôt j'étais accusée d'en être l'auteur. C'est avec de tels propos que s'acquittaient envers moi ceux qui me devaient quelque reconnaissance, et, pourtant, on devait penser que si l'on complotait, que si l'on tenait des propos contre le gouvernement, ma position était si délicate et ma maison devait être si surveillée qu'elle était justement la seule où toute manifestation politique dût être interdite.

Une seule fois que se trouvaient réunis chez moi, à Paris, MM. de Broglie, de La Bedoyère, de Flahaut, de Ségur, Lavallette et Perregaux, on discuta si, pour soutenir les principes de la liberté promise à la nation, on ne devait pas engager le général Exelmans à résister à un ordre du ministre qui l'éloignait arbitrairement de Paris, quoique le général ne fût pas en activité de service, et tous étaient d'accord qu'il fallait résister à l'acte ministériel. Je me levai en disant à ces messieurs que leur discussion était beaucoup trop sérieuse pour moi. Je les laissai seuls la continuer et, en effet, je me retirai dans mon appartement. Ils se séparèrent aussitôt après et jamais on ne parla depuis devant moi d'aucune question politique.

En venant m'établir à Paris pour mon triste procès, je ne comptais recevoir que quelques amis, mais tous ces bruits de complots qui se répandaient sur moi me déterminèrent à admettre une fois par semaine chez moi quelques étrangers, des Anglais qui avaient inutilement demandé à m'être présentés. En leur donnant accès dans mon intérieur, j'espérais qu'ils rediraient avec impartialité ce qu'ils avaient vu et qu'ils contribueraient ainsi à faire connaître la vérité qu'on se plaisait tant à dénaturer. Je ne me trompais pas. M. Bruce (1), jeune Anglais intéressant par la noblesse et la candeur de son caractère, par ses longs voyages en Afrique et que j'avais vu quelquefois, se trouva dans une maison où la duchesse de Mouchy,

(1) Michel Bruce, qui avait alors vingt-cinq ans, avait voyagé en Syrie avec lady Stanhope. Il aida à l'évasion de Lavallette et fut condamné à trois mois de prison pour ce fait.

Mme Moreau et une dame Hamilton (1) s'étonnaient que le Roi eût autorisé mon séjour en France et présentaient mes soirées comme entièrement consacrées à des projets contraires au gouvernement. Il s'éleva vivement contre de telles assertions : « Vous n'y allez pas, mesdames, et moi j'y vais et je déclare que c'est la seule maison de Paris où on retrouve encore ce salon français si justement vanté autrefois dans toute l'Europe et qu'on cherche en vain chez vous. Là, du moins, on sait causer sans disputer sur la politique. On s'occupe de littérature, des arts et l'on n'y dit jamais du mal de personne. » L'injustice, cette fois, me valut un défenseur dévoué.

Un jour que j'étais plus tourmentée que de coutume pour mon procès, M. Fleury de Chaboulon, jeune auditeur que je connaissais à peine, vint me voir, recommandé par une dame de mes amies. Il me dit que la France était dans un tel état d'abaissement qu'on n'y pouvait rester avec honneur, qu'il se décidait à aller à l'île d'Elbe et à s'attacher au service de l'empereur Napoléon. Je combattis cette résolution qui me semblait un coup de tête, puisque, n'étant pas connu personnellement de l'Empereur, il courait le risque de n'en être pas agréé. Mais son parti était irrévocable, et, pourvu que son nom fût cité parmi ceux qui entouraient l'Empereur, il n'ambitionnait pas d'autre gloire. Il prit mes commissions verbales sans vouloir se charger de lettres. Je le priai donc de porter à l'Empereur l'expression d'un attachement que le malheur n'avait fait qu'accroître. Comme j'étais toujours préoccupée des moyens de conserver mes enfants et que, d'après l'avis de mes avocats, une autorisation de la main de l'Empereur approuvant ma séparation de mon mari aurait levé tous les obstacles, je chargeai M. Fleury d'en faire la demande de ma part. Pour toute autre chose dont j'eusse désiré instruire l'Empereur, je n'aurais pas osé me confier à un homme presque inconnu de moi, et qui pouvait être envoyé pour me tendre quelque piège. C'est le seul Français qui soit parti pour l'île d'Elbe et j'eus la certitude qu'il n'était chargé d'aucune mission secrète.

Cependant, le traité du 11 avril, signé par le Roi, ne recevait aucune exécution (2). Je savais que l'empereur Napoléon

(1) Belle-mère du général Thiébaut.

(2) Ce traité, entre Napoléon et les puissances alliées, réglait le sort de la famille impériale.

était parti de Fontainebleau ayant avec lui à peine de quoi soutenir sa garde quelques mois. Dans le peu de moments que j'avais passés à Rambouillet, j'avais vu l'Impératrice lui envoyer, je crois, sept cent mille francs, le reste de son trésor ayant été pris et ramené à Paris. Il n'avait jamais pensé à séparer son sort de celui de la France, et il ne possédait absolument rien. Pour sa sûreté, pour sa vie même, il était, à l'île d'Elbe, bien nécessaire qu'il conservât sa garde. Je souffrais de penser qu'il allait bientôt se trouver peut-être dans la fâcheuse nécessité de la renvoyer, puisqu'on n'exécutait pas le traité fait avec lui. Je me croyais en quelque sorte appelée par ma position en France à réclamer pour ce qui le concernait, mais à qui m'adresser? Qui avait le pouvoir de lui faire rendre la justice qu'on lui devait?

M. Pozzo ne venait plus chez moi. Lord Wellington était ambassadeur d'Angleterre à Paris. Il y donnait des fêtes brillantes, semblait faire les honneurs de la capitale et y dominer. Il me fit demander par Mme Récamier à être présenté chez moi. Je saisis cette occasion dans l'espoir qu'en ennemi généreux il mettrait peut-être sa gloire à faire exécuter des traités dont son gouvernement même avait été partie contractante. Je le reçus donc et, un autre jour, je l'engageai à dîner. A travers des dehors peu distingués au premier abord, il était facile de démêler en lui une fierté anglaise soutenue de l'assurance de son propre mérite. Il avait cette pénétration de regard qui tient plus à l'habitude de l'observation qu'au génie, ce qui semblait lui donner le coup d'œil du diplomate plutôt que celui de l'homme de guerre. Il me parla avec le ton d'une froide admiration des grands talents militaires de l'Empereur et avec un mouvement d'orgueil national de l'obstination de l'Angleterre à ne jamais le reconnaître. Il blâma le gouvernement français de n'avoir pas rempli les engagements du traité fait avec lui et m'assura qu'il allait en faire valoir de nouveau l'obligation sacrée.

J'étais un soir, selon ma coutume, occupée à faire de la musique, lorsqu'on me prévint que le greffier de ma mairie était là et venait pour m'avertir que, le lendemain matin, le gouvernement devait venir saisir chez moi et mettre les scellés sur tout ce que je possédais; je ne pouvais comprendre le but d'une mesure aussi inconcevable (1). Il me pria de croire à son

(1) Cette décision avait été prise le 18 décembre 1814 par le conseil des Ministres. La visite du greffier chez la Reine eût lieu le 24 décembre.

dévouement, me dit que j'avais été utile à quelqu'un de sa famille, qu'il voulait le reconnaître en me faisant part assez à temps de l'ordre arrivé à la mairie pour que je pusse mettre en sûreté mes objets les plus précieux. Il ajouta que je pouvais m'assurer de ce qu'il avançait en envoyant chez le cardinal Fesch où, depuis deux heures, on était occupé à mettre les scellés. En effet, j'en acquis bientôt la certitude et je me pressai de confier mes diamants aux personnes qui se trouvaient chez moi.

Voilà donc, répétions-nous, cette tranquillité parfaite dont nous devions jouir après tant d'orages et cette liberté tant promise! Le lendemain, on m'apporta l'ordre par lequel il était enjoint de mettre les scellés sur tous les meubles et immeubles appartenant à la famille de l'Empereur, malgré le traité du 11 avril qui stipulait pour eux la conservation de tous leurs biens en France. Cet ordre fut mis à exécution contre toute la famille, et, sur ma déclaration que je n'avais rien à mon mari, on voulut bien ne pas m'y comprendre à cause de mon traité particulier.

Cependant toutes ces violences devaient troubler ma sécurité. Je commençais à déplorer le concours des circonstances qui m'avaient retenue dans ma patrie et je résolus, aussitôt mon procès terminé, d'aller m'établir à Prégny, petite campagne que j'avais sur le lac de Genève.

M. de La Bédoyère, nommé par l'Empereur colonel d'un régiment d'infanterie dans la dernière campagne d'Allemagne, était revenu à Paris pour soigner la blessure qu'il avait reçue à Bautzen. Sa mère désirait vivement le marier à Mlle de Chastellux, jeune et jolie personne. Il avait longtemps résisté à tous les conseils, même aux miens, dont il voulait bien faire cas. Enfin, il avait cédé (1). J'ai déjà dit qu'à la prise de Paris il était venu m'offrir ses services et que je les avais refusés. Alors, sur ce refus, malgré le dévouement de sa famille aux Bourbons, convaincu que le territoire une fois envahi, la cause de l'Empereur était toute nationale, il s'était rendu à Fontainebleau, où il était demeuré jusqu'au départ de l'Empereur. A son retour, il n'avait donné aucune adhésion au nouvel ordre de choses, n'avait prêté aucun serment, quoiqu'on lui eût

(1) Charles de La Bédoyère avait épousé Georgine de Chastellux le 23 mars 1813 dans la chapelle des Missions étrangères, rue du Bac, à Paris.

laissé son régiment (1), ne dissimulant aucune de ses pensées et s'attendant à le perdre. Toujours en querelle avec la famille de sa femme, il préférait venir passer ses soirées chez moi. Sur le reproche que je lui fis un jour de laisser ainsi sa jeune femme, il me dit que c'était convenu entre elle et lui pour éviter toute dispute avec ses beaux-frères et qu'il serait trop heureux de me la présenter après ses couches (2). Sans me l'exprimer jamais, son dévouement pour moi et pour ma cause, qu'il regardait comme la seule française, était toujours le même. Il allait chaque jour assister à mon procès et revenait m'en rendre compte. Plus je mettais de douceur à calmer son indignation contre les autres, plus il se révoltait de leur injustice envers moi. Il ne portait plus la croix d'honneur, ainsi que son cousin M. de Flahaut. On en fit la remarque et on attribua cette détermination à mon influence. Je leur en parlai ; ils m'avouèrent qu'ils ne pouvaient plus regarder comme le signe de l'honneur celui qu'on prodiguait jusqu'à des hommes dont la seule recommandation était d'avoir attaqué des diligences.

Cependant, M. de La Bédoyère avait déjà reçu l'ordre de se rendre à son régiment à Chambéry. Il y avait mis quelque retard, mais enfin il vint prendre congé de moi. Un matin que j'étais seule, comme, dans les conversations que nous avions ensemble, il se plaisait souvent à m'effrayer par l'idée des déterminations violentes auxquelles l'entraînerait peut-être l'état des choses, moitié sérieux, moitié riant, il me demanda ce que je dirais, si j'apprenais que son régiment eût pris la cocarde tricolore et les aigles? Bien que cela n'eût l'air que d'une plaisanterie, je lui expliquai la nature de mes craintes qu'il cherchait à provoquer et je lui dis que, dans des déterminations particulières, il fallait toujours considérer qu'on était solidaire du résultat et qu'on aurait trop à se repentir d'avoir seul lancé son pays dans une crise qui pourrait lui devenir fatale.

Sans écouter ma réponse, il ajouta :

— Je ne balancerais pourtant pas si je connaissais quelqu'un d'assez habile pour se mettre à la tête d'un mouvement; mais personne n'a plus de courage à présent. Les maréchaux sup-

(1) La Bédoyère avait été nommé colonel du 7e de ligne, devenu régiment d'Orléans, le 4 octobre 1814.

(2) Georgine de Chastellux accoucha le 2 octobre 1814 d'un fils qui fut chambellan de Napoléon III et sénateur du deuxième Empire.

portent paisiblement l'humiliation du pays parce qu'ils jouissent de ce que l'Empereur leur a procuré. Je connais bien un homme sur lequel se porteraient toutes nos espérances, mais il a des idées exagérées d'honneur et de délicatesse. J'ai eu le temps de juger le prince Eugène lorsque j'étais son aide de camp. Il s'est tracé la ligne dont il ne déviera pas et, pour être un grand homme, il faut aventurer quelque chose. L'Empereur seul, avec sa main ferme, pourrait relever l'honneur national abattu, mais sa destinée est accomplie et il est dans le repos. Pour moi je n'en connais pas avec l'humiliation.

Je fis encore tout mon possible pour modérer cette exaltation, et, quand je crus que mes conseils l'avaient calmé, je le congédiai.

La duchesse de Bassano (1) était une des femmes qui venaient le plus souvent chez moi, mais sans son mari qui sortait peu et qui aurait peut-être craint d'éveiller les soupçons de la police s'il l'eût accompagnée plus d'une fois par mois. La calomnie me l'associa dans de prétendues intrigues politiques. Grande, belle, d'une figure de vierge, la duchesse de Bassano avait dans les traits une expression de douceur et de calme que le bonheur intérieur leur avait conservée et que la vivacité de ses impressions aurait pu démentir. Elle sentait profondément nos malheurs et ne dissimulait pas assez sa douleur des derniers événements.

Son mari a été en butte à de nombreux reproches. Le plus grave est d'avoir exercé sur l'Empereur une influence funeste. On oublie donc que le génie n'obéit qu'à lui seul ! Son caractère et ses talents étaient les plus propres au souverain qui lui avait donné sa confiance. Plus il s'en rapprocha, plus il lui fallut fléchir sous son ascendant. Ses faiblesses furent donc celles de l'attachement le plus inviolable et de l'admiration la plus entière. Son principal mérite a été d'aimer et de comprendre un grand homme.

Je voyais aussi souvent la duchesse de Raguse, séparée de son mari (2). Sans enfant, avec une grande fortune, elle ne pouvait être heureuse : son âme avait besoin d'aliment. Elle

(1) Marie-Madeleine Lejeas (1780-1827) avait épousé Hugues-Bernard Maret le 21 mai 1801.

(2) Anne-Marie-Hortense Perregaux (1779-1857), mariée à Paris le 12 avril 1798 à Marmont.

s'exaltait l'amitié, le malheur; elle y était fidèle et, souvent désabusée, on la trouvait inégale et capricieuse : c'est que la fortune ne console pas des mécomptes du cœur.

M. Sosthène de la Rochefoucauld, qui connaissait mon respect et mon indulgence pour toutes les opinions contraires même à ma propre cause et qui continuait à venir chez moi, malgré les changements politiques, m'avait expliqué sa conduite dans les derniers événements. « Je n'ai jamais servi l'Empereur », me disait-il. Il me demanda un jour naïvement pourquoi il y avait tant de gens mécontents. « Le Roi, disait-il, avait conservé à tout le monde ses emplois. L'ancienne armée n'était pas détruite. Les grades, les titres avaient été conservés. Il ne concevait donc pas la cause de tant de plaintes. » Je lui dis avec un sourire où il entrait quelque malice : « Les militaires ne conservent que ce qu'ils ont gagné bien légitimement, mais ils voient deux épaulettes de colonel à vous et à tant d'autres qui n'ont jamais quitté Paris. Croyez-vous qu'ils le trouvent bon et ne soient pas effrayés pour l'avenir? »

Mais je l'écoutais sans le contredire, quand il me parlait en détail de la famille royale. « Quant au Roi, disait-il, ce n'est pas à celui-là du moins qu'on reprochera de manquer de libéralisme et, avec sa manière de voir et d'agir, il doit satisfaire jusqu'aux jacobins. » Le Comte d'Artois était un vrai chevalier français plein de grâce, d'esprit et de bonnes manières. La Duchesse d'Angoulême était la femme forte, une seconde Marie-Thérèse, et dont la fermeté de caractère annonçait qu'elle serait un jour une grande reine. Le Duc d'Angoulême avait de la timidité, mais une instruction solide et tous les jours ceux qui l'entouraient découvraient en lui des connaissances dont on ne l'aurait pas cru capable. Le Duc de Berry était un vrai Henri IV, un peu léger, un peu brusque, mais galant et pétillant d'esprit sans nuire à un cœur excellent... C'est ainsi que l'amour sait peindre. Puissent tous les souverains être aimés ainsi!

Enfin, un jour, il vint pour prendre congé de moi. La Duchesse d'Angoulême partait pour Bordeaux et lui avait permis de l'accompagner. « On l'attend, me disait-il, avec la plus grande impatience. On prépare des fêtes. L'enthousiasme sera à son comble et je me trouve heureux d'aller jouir par moi-même de la manifestation de sentiments aussi unanimes. » L'exaltation avec laquelle il prononça ces derniers mots me fit sourire. Il

s'en aperçut et m'en demanda la raison : « Vous me paraissez bien jeune, lui répondis-je, de faire tant de cas de cette sorte d'enthousiasme. On applaudit toujours à ce qui arrive avec fracas et souvent ce qu'on encensait la veille, on l'abandonne le lendemain, et j'ai tant, tant vu de ces démonstrations que je sais le cas qu'il faut en faire. » De son côté, il fit un sourire dont je devinai le motif, et j'ajoutai : « Ah ! vous croyez peut-être que les acclamations dont j'ai été témoin ou sujet étaient payées? Le plus petit événement vous prouverait que celles que vous croyez sincères n'ont pas plus de solidité. » Ces idées tout à fait générales et que je devais à mon expérience lui parurent sans doute, peu de temps après, l'explication des grands événements dont il me supposa instruite et, puisque j'avais deviné si juste, je devais, d'après lui, savoir d'avance tout ce qui devait arriver. Voilà comment jugent les gens passionnés et comme sont jugés ceux qui ne le sont pas !

Le jugement, qui devait décider du sort de mon fils, allait enfin être prononcé dans les derniers jours d'avril. J'en attendais l'issue avec une douloureuse anxiété à laquelle se mêlait quelque espérance que me laissaient les bonnes dispositions des juges. Mais j'appris par M. de Vaux que ce jugement était remis à huit jours. Ce retard me fit penser, ce qui s'est vérifié depuis, que le gouvernement, par le désir d'éloigner mes enfants, voulait exercer une influence sur la direction de mon affaire.

LA GRANDE NOUVELLE

Le lundi six mars, comme je revenais de la promenade, livrée à de tristes réflexions, lord Kinnaird (1) parut à cheval à la portière de ma voiture et me dit : « Savez-vous la grande nouvelle, Madame? L'empereur Napoléon est débarqué à Cannes. » Je restai frappée de surprise. Il ajouta qu'il sortait de chez M. le Duc d'Orléans qui allait partir pour Lyon où le Comte d'Artois le précédait et que la Cour était dans la plus vive agitation. A l'instant, ma pensée se porta sur mes enfants. « Croyez-vous, lui dis-je, qu'il y ait à craindre pour eux? — Je ne le pense pas, répondit-il, à moins qu'on ne voulût s'en

(1) Charles, lord Kinnaird, le célèbre collectionneur (1780-1826). — Cette rencontre eut lieu sur le Pont-Royal, alors que la Reine, revenant du Bois de Boulogne, se rendait chez Mme de Nansouty qui était souffrante.

assurer comme otages. » Cette idée me fit frémir. Pour lui, en sa qualité d'Anglais, il me parut tellement redouter une émeute populaire en faveur de l'Empereur et contre les étrangers, que je lui offris, ainsi qu'à toute sa famille, un refuge dans ma maison, si cette émeute avait lieu car, pour moi, je savais bien n'avoir rien à redouter du peuple.

En rentrant chez moi, mon premier soin fut d'envoyer le soir même mes enfants dans l'appartement d'une femme de mes amies qui était à la campagne, avec défense de m'en donner des nouvelles, à moins qu'ils ne fussent malades (1). Une fois tranquille de ce côté, je me sentis plus de force pour attendre l'événement, quel qu'il fût.

C'était un lundi, jour où je recevais habituellement plus de monde. J'avais prié quelques personnes, entre autres la comtesse de Laval, dame russe de naissance, amie du comte de Blacas. J'eus un moment d'indécision pour savoir si je devais ou non fermer ma porte. Je ne pouvais rien sur les événements, je n'avais rien à cacher; je préférais me laisser voir pour éviter les fausses interprétations. La curiosité, l'empressement, l'inquiétude amenèrent chez moi plus de monde qu'à l'ordinaire. Mais j'eus l'air d'ignorer l'événement, et, à mon exemple, personne n'en dit mot. Cependant, dès le lendemain, le bruit circula dans Paris que mon salon avait retenti de félicitations, de couplets en l'honneur de l'Empereur et de vœux pour le succès de son entreprise. On alla même jusqu'à nommer les gens et on désigna, entre autres, comme auteur des couplets et comme présent à cette soirée M. Étienne que je n'avais vu de ma vie (2). A quel point va l'esprit de parti! Des personnes qui étaient chez moi ce soir-là allèrent même jusqu'à laisser se fortifier par une sorte d'aveu un bruit dont elles connaissaient si bien la fausseté, tant elles craignirent sans doute d'avoir l'air de combattre une calomnie qu'il était de si bon ton d'encourager. La jeune Mme de Turpin, femme d'un chambellan de ma mère, au sort duquel je m'étais si constamment intéressée, dit à Mme d'Arjuzon, l'une de mes dames d'honneur, qu'on assurait qu'on avait chanté des chansons séditieuses chez moi, etc., etc... « Mais, lui dit Mme d'Arjuzon, est-ce que vous n'y étiez pas, à cette soirée? — Oui, répondit-elle. — Eh bien! qu'avez-vous

(1) Les deux jeunes princes furent conduits chez la baronne Riouffe.
(2) Charles-Guillaume Étienne, de l'Académie française.

entendu? — Rien, mais c'est sans doute quand j'étais sortie. »

Dans aucune autre circonstance, je ne m'étais trouvée en proie à plus de sentiments divers. L'Empereur réussirait-il? Échouerait-il? Quel serait son sort? Quelle allait être aussi la position de la France? N'était-elle pas menacée d'une guerre civile et peut-être d'une guerre étrangère, et mes amis, qui s'étaient prononcés le plus hautement contre les Bourbons, seraient-ils, en attendant, à l'abri du danger et des mesures arbitraires? Enfin, jusqu'à cette famille des Bourbons que j'aurais craint de voir redevenir peut-être victime de quelque vengeance, tout me troublait.

MM. de Flahaut, Lavallette et le duc de Vicence vinrent me voir, tous aussi étonnés et aussi inquiets que moi de cet événement inattendu. L'habitude d'avoir vu si longtemps l'Empereur heureux et habile nous le faisait déjà regarder comme arrivé, mais quelle allait être la suite d'une telle entreprise? Pourvu qu'il ne crût pas retrouver l'Empire français tel qu'il l'avait laissé, qu'il pût se soumettre aux idées du jour et renoncer aux conquêtes! Dans d'autres instants nous doutions de la possibilité de ce retour, et la pensée me venait que M. de La Bédoyère, cédant à son exaltation, se servait peut-être du nom de l'Empereur pour tenter un mouvement. En tout cas, je conseillai à ces messieurs de ne plus venir me voir et de rester tranquillement chez eux pour ôter à la malveillance tout prétexte de leur nuire.

Mon procès fut jugé et perdu (1), mais j'y fus moins sensible à cause du grand événement qui me laissait entrevoir l'espérance de conserver mon fils.

La maréchale Ney vint me voir et m'apprit que son mari avait reçu l'ordre de se rendre dans son gouvernement de Besançon, d'y réunir des troupes et de marcher contre l'Empereur. Elle était au désespoir et se récriait sur le malheur de ce débarquement, comme si elle eût pressenti d'avance tout ce qu'il aurait de funeste pour elle, quoiqu'elle ne doutât pas dans ce moment, d'après l'opinion énoncée par son mari et sa résolution de combattre, que l'Empereur ne fût victime de *sa folle entreprise*, ainsi qu'elle l'appelait. Un peu piquée de ce langage,

(1) Le jugement fut rendu par la 6e Chambre du Tribunal civil de la Seine le 8 mars. Il condamnait la Reine à remettre son fils aîné au roi Louis dans les trois mois.

je lui représentai « qu'elle et son mari s'abusaient peut-être sur l'esprit de l'armée et sur celui de la nation, que le nombre des mécontents n'était pas moins grand que celui des hommes restés fidèles à la cause impériale ».

Elle sembla prendre mes réflexions pour un désir caché; elle me rappela nos tourments dans le temps de la guerre, cette tranquillité d'un si grand prix pour moi. Je l'interrompis pour lui dire : « Il ne s'agit ni d'une espérance, ni d'un souhait, mais bien qu'aussi surprise que toi de cette brusque nouvelle, le succès de l'Empereur ne m'en paraît pas moins une certitude. » Elle répéta sans doute cette conversation à son mari, qui, trouvant plus tard que j'avais deviné juste, crut peut-être que j'avais contribué à ce retour et que tout était arrangé sans qu'il en fût instruit. Aussi l'affirma-t-il à ceux qu'il engageait à suivre sa conduite.

D'autres personnes venaient me dire avec un air de bonne foi et avec le ton de l'intérêt : « Quelle fin pour un grand homme! Il est donc devenu fou! Débarquer avec six cents hommes! Peut-être en ce moment est-il traqué comme une bête fauve. » Je souriais à leur opinion, sans partager leurs sentiments de commisération.

Les jours suivants, les gazettes annoncèrent que le colonel de La Bédoyère avait passé à l'Empereur avec son régiment. On savait qu'il était un des habitués de mon salon. Tous les regards alors se fixèrent sur moi. Le duc d'Otrante, que je ne voyais jamais et que je ne pouvais aimer depuis ses menées lors du divorce de ma mère, et dont l'hôtel était près du mien (1), demandait à m'entretenir. Dans les moments de crise, tous les avis sont bons à recueillir, et surtout ceux d'un homme initié si longtemps aux mystères de la politique. Je m'empressai donc de le recevoir. Après m'avoir exprimé ses craintes d'être arrêté et m'avoir demandé la permission de s'échapper par le jardin de mon hôtel voisin du sien et qui avait une issue sur la rue Taitbout, il m'engagea à prendre des précautions pour moi-même. Il m'assura que j'étais menacée comme lui et qu'on me supposait d'intelligence avec l'île d'Elbe, ce qui nous amena à parler de l'état de la France. Il m'assura que la cause des Bour-

(1) Le duc d'Otrante habitait rue Cerutti l'hôtel portant le n° 9, tandis que la Reine habitait le n° 7, et Savary le n° 11. L'hôtel de Fouché, aujourd'hui n° 19, appartient depuis 1848 à la famille de Rothschild.

bons était entièrement perdue, que leurs fautes sans nombre les précipitaient sans retour et faisaient ouvrir les bras à l'Empereur; que, s'il y avait un moment de guerre civile, il n'en arriverait pas moins facilement, et trop facilement peut-être, pour « qu'on pût lui dicter des conditions, car il ne pouvait plus être l'Empereur d'autrefois ». Il importait beaucoup, disait-il, de connaître les intentions des souverains étrangers, et surtout de celui qui avait montré le plus d'intérêt à la France. Mon frère qui, à Vienne, voyait tous les jours l'empereur de Russie, s'il était envoyé promptement à Paris, lui paraissait l'homme le plus capable d'inspirer de la confiance à tous les partis et dont les avis pouvaient être utiles à son pays dans ce moment de crise. Il me pria d'instruire sur-le-champ de son opinion le chargé d'affaires de Russie, afin qu'il la transmît à son souverain de sa part.

En attendant le résultat des événements, il croyait toujours prudent de se mettre en sûreté, et c'est pour échapper plus facilement qu'il me demandait la clef de mon jardin contigu au sien; je la lui fis donner et lui promis en même temps de remplir sa commission près du chargé d'affaires de Russie. Je ne me donnai même pas la peine de réfléchir sur cette conversation. Je la redis simplement à M. Boutiaguine, qui me pria de faire une note de cet entretien, parce qu'il aurait de la peine à se rappeler les expressions du duc d'Otrante. Je n'étais là qu'une intermédiaire, mais, sans réflexion, j'écrivis cette note que M. Boutiaguine, au lieu de copier, envoya à son maître.

Cependant l'Empereur avait traversé Grenoble et s'avançait vers Lyon. De tous côtés m'arrivait l'avis que le parti royaliste menaçait de se porter à des mesures violentes. Un homme de la haute police, que mon frère avait obligé autrefois, me fit dire qu'il avait été formé, au Conseil privé du Roi, une liste des personnes dont on devait s'assurer et sur laquelle se trouvait mon nom. On voulait, m'assurait-on, entraîner le peuple à se prononcer contre l'Empereur, et les Chouans réunis à Paris avaient reçu de l'argent avec l'ordre de tenter un mouvement. Ils devaient se porter dans plusieurs maisons déjà désignées, entre autres celle du duc de Rovigo; la mienne était voisine; il me conseillait donc de ne pas rester chez moi.

M. Alexandre de Girardin, lieutenant général attaché à M. le Duc de Berry, qui savait concilier les devoirs de sa charge avec

ses sentiments d'amitié pour moi, vint aussi me prévenir, dans mes intérêts comme dans ceux de la famille qu'alors il servait, des accusations graves dont j'étais l'objet. L'on disait hautement à la Cour que j'avais mis mes diamants en gage et distribué de l'argent pour gagner les troupes. Bien loin de vouloir comploter un renversement, j'étais si peu capable de rien faire de semblable, j'en étais si éloignée, que ma délicatesse même se croyait engagée à plus de ménagements encore envers le gouvernement par la permission de rester dans ma patrie. Sans parler de cette réserve obligée, je me serais cru, avec mes idées de responsabilité, coupable d'user de mon influence pour amener des événements dont il n'était pas permis de préjuger toute l'importance.

EN DANGER D'ÊTRE ARRÊTÉE

Je ne pouvais croire au danger pour moi, mais, sur la certitude que me fit donner M. Boutiaguine, qu'on s'obstinait à me représenter comme l'agent de l'empereur Napoléon à Paris, que je n'y étais plus en sûreté, et sur les ardentes prières de tout ce qui m'entourait, je me décidai enfin à quitter ma maison (1). Je sortis le matin à dix heures, avec un chapeau et une redingote de Mlle Cochelet, et, pour mieux faire croire que c'était elle, je pris le bras de son frère plutôt que celui de M. de Vaux, homme âgé, mon ancien écuyer. A ma porte et au coin de la rue Cerutti, je baissai la tête afin d'échapper aux regards des espions que la police y avait déjà apostés. Ils m'examinèrent avec curiosité, mais sans me suivre. Il semble que mon inquiétude dût être extrême. Eh bien! l'embarras de me trouver, pour la première fois de ma vie, seule dans les rues avec un jeune homme et sans dame, me préoccupait plus que le danger même.

Par bonheur, il pleuvait, et notre parapluie servait encore à me cacher le visage. Les inquiétudes de mon guide n'étaient pas moins vives que les miennes. Une robe garnie de dentelle que je ne m'étais pas donné le temps d'ôter et que cachait mal ma redingote d'emprunt, lui causait de continuelles frayeurs pour moi. Il tremblait de me voir reconnue à chaque pas

(1) Le 10 mars 1815.

de cette route qui me parut fort longue. Enfin, j'arrivai rue Duphot, au coin du boulevard. Je montai sans être vue de personne jusqu'à un troisième étage, et j'allai demander l'hospitalité à Mme Lefebvre, vieille bonne de mon frère, qui avait accompagné ma mère, lorsqu'elle vint de la Martinique (1). Elle laissa éclater, par les plus vifs témoignages de tendresse, toute sa joie de me recevoir et de m'être utile. Je me trouvai tout à coup au milieu des portraits de ma famille et d'une infinité de petits objets qui nous avaient appartenu dans notre enfance, à mon frère et à moi, et que sa reconnaissance conservait religieusement. Son mari me céda sa chambre.

Livrée là à une entière solitude et à toutes mes réflexions sur les événements, je me trouvais surtout profondément blessée du rôle que la malveillance m'y faisait jouer. On me faisait courir les casernes, distribuer de l'argent aux soldats. Je me reconnaissais si peu dans cette manière d'agir, que je me décidai à écrire à M. d'André, ministre de la police, pour détruire la fausseté de ces bruits absurdes et dont sa place le mettait à même de juger mieux que tout autre. J'ajoutais que, quel que fût peut-être l'avenir qui paraissait s'ouvrir devant moi pour l'avantage de mes enfants, mon caractère me prescrivait d'attendre en me mettant en dehors de tous les mouvements. Cette lettre fut montrée au Roi, mais, comme la crainte est méfiante et que les progrès de l'Empereur la redoublaient, l'exaspération contre moi devint toujours plus vive.

Cependant, chaque matin, les journaux venaient m'apprendre que le moment décisif approchait. Tous les yeux étaient fixés sur les chefs de l'armée ; quatre mille hommes étaient entrés à Soissons aux cris de : « Vive l'Empereur ! » et marchaient sur Paris.

J'ai appris depuis que mille complots divers se tramaient depuis plusieurs mois. Jusque dans l'armée, on commençait à se méfier des maréchaux et des nouveaux chefs militaires. Les généraux Lallemand et Lefebvre-Desnouettes préparaient une insurrection étrangère au retour de l'Empereur. S'il n'eût pas débarqué à cette époque, le mécontentement était si général qu'on voulait renverser les Bourbons, même sans son arrivée. Le débarquement de l'Empereur ne fit que donner une nouvelle

(1) Euphémie, que les enfants Beauharnais appelaient Mimi, était une mulâtresse qui avait épousé Lefebvre, huissier du cabinet de l'Empereur.

direction aux idées. Aussi, en l'apprenant, le général Lefebvre-Desnouettes avait dit, en partant sans ordres avec ses troupes, qu'il allait mener la vieille garde à son ancien général. Les généraux Lallemand avaient aussi donné l'impulsion à leurs troupes qui furent arrêtées près de la capitale par le colonel de Talhouet (1). Ce dernier ne voulut pas faire prendre les armes à son régiment et, par son opposition, déconcerta les chefs de l'entreprise. Les frères Lallemand furent pris, et le général Lefebvre-Desnouettes parvint à se cacher. Ce léger avantage donna quelque espérance au parti royaliste. On forma à Melun un camp commandé par M. le Duc de Berry. On organisa des corps de volontaires royaux.

De ma fenêtre, je voyais le boulevard et il m'offrait un spectacle curieux. Tantôt des groupes de volontaires royaux, composés de jeunes gens enthousiastes et de vieux serviteurs, les uns fiers et menaçants, les autres haletants, déjà fatigués du poids de leurs armes, tous inhabiles, mais tous enthousiastes et tous criant : « Vive le Roi ! » ; tantôt un régiment de cavalerie de l'ancienne armée, dont les cavaliers restaient immobiles au milieu de l'agitation qu'on s'efforçait de leur communiquer, dédaigneux de ces vaines acclamations, calmes, préoccupés comme s'ils eussent songé à celui qu'ils allaient combattre plutôt qu'à celui qu'ils allaient défendre ; et le peuple, comme s'il eût assisté à un spectacle, attendait le dénouement en silence, mais sachant bien le vainqueur qu'il allait avoir à applaudir.

Le hasard avait fait que l'appartement voisin du mien était occupé par un chef de Vendéens. Toute la journée, des hommes de mauvaise mine se rendaient chez lui et semblaient en recevoir des ordres et de l'argent. Une vieille femme les entendait parler de sa chambre et assurait à Mme Lefebvre qu'ils avaient une police fort active, qu'elle avait entendu distribuer de l'argent et des armes, ce qui augmentait ses terreurs pour moi. Elle me conjurait surtout de ne point paraître à la fenêtre, parce qu'en face logeait un peintre très royaliste et, au-dessous, la famille d'un garde du corps. Quelques lettres anonymes adressées à mon hôtel m'annonçaient que deux cents Chouans se rendaient au-devant de l'Empereur sous les couleurs d'un

(1) A Compiègne.

régiment, avec le projet de l'assassiner. J'en frémissais, mais comment l'en prévenir?

M. de Vaux vint un soir me donner des nouvelles des personnes de ma connaissance. Tous ceux qu'on appelait bonapartistes s'étaient mis en sûreté. Le duc de Vicence s'était caché chez une vieille cuisinière, M. de Flahaut chez M. Alexandre de Girardin et M. Lavallette chez moi. Étonnée du choix que ce dernier avait fait de sa retraite, j'appris qu'elle lui avait paru la plus sûre depuis qu'il savait que j'en étais sortie, et que, d'ailleurs, il avait pris toutes les précautions possibles : une cachette dans le grenier prête à le recevoir, la perruque de mon contrôleur prête à le déguiser (1), ce qui, quelquefois, fournissait l'occasion d'une scène plaisante et égayait l'intérieur de ma maison pendant ce temps de réclusion.

Le duc d'Otrante, qu'on avait voulu faire arrêter ainsi qu'il l'avait bien prévu, avait trouvé un prétexte pour s'éloigner un instant des agents de la police, et avait, à l'aide d'une échelle, escaladé le mur de mon jardin. Ayant oublié dans son trouble la clef de la petite porte, il en brisa la serrure avec une pierre et laissa la porte ouverte. La surprise fut si grande de ne plus le retrouver dans sa maison, malgré toutes les recherches, que le bruit courut qu'il existait des communications secrètes de son hôtel au mien. Le duc d'Otrante m'a raconté depuis que, lorsqu'il était venu me demander un moyen de faciliter sa fuite et m'avait parlé de mon frère, il venait d'avoir pendant la nuit une conférence dont il ne m'avait rien dit avec le Comte d'Artois. Ce dernier l'avait conjuré, de la part du Roi, de se mettre à la tête de la police et d'accepter des pleins pouvoirs, mais il avait refusé en disant qu'il n'était plus temps, qu'on ne pouvait plus les sauver, et ce refus, sans doute, avait amené l'ordre de son arrestation, comme il le présumait (2).

Un soir, on me fit dire qu'un courrier de la malle, beau-père de Vincent Rousseau, mon valet de chambre, arrivait de

(1) Bazinet, maître d'hôtel de la Reine.

(2) L'entrevue de Fouché et du Comte d'Artois eut lieu le 15 mars à dix heures du soir. Le 16 mars, à dix heures du matin, Bourrienne, alors préfet de police, envoya rue Cerutti l'inspecteur de police Foudras qui se fit jouer par le duç d'Otrante. Fouché s'est donc trompé, — ou la Reine a mal interprété ses confidences, — en fixant le conciliabule du prince et de l'ancien conventionnel à la veille de la dernière visite du duc d'Otrante à Hortense, c'est-à-dire, au plus tard, au 9 mars.

Lyon où il avait été témoin de l'entrée de l'Empereur. Une foule immense, enivrée du plaisir de le revoir, avait fait retentir l'air des plus vives acclamations. Le roi Louis XVIII le fit venir, lui demanda s'il avait vu Bonaparte. Le courrier répondit sans détours qu'il l'avait vu à Lyon au milieu du peuple qui baisait ses habits et que l'exaltation était incroyable. Il ajouta : « Ma foi, Sire, votre noblesse est bien lâche; j'ai vu votre frère revenir seul avec deux gendarmes. Tout le reste l'avait abandonné. » Les courtisans s'empressèrent de lui imposer silence. Le Roi, fort accablé, mit ses deux mains sur sa figure et il fut congédié. Le directeur général de la police le fit venir, lui défendit de dire ce qu'il avait vu à Lyon et même de sortir de chez lui, mais le courrier raconta tout à sa fille, qui vint l'apprendre à son mari. M. Lavallette défendit à Vincent Rousseau d'aller chez son beau-père, de crainte qu'on ne le soupçonnât, lui et les personnes de chez moi, d'être en relations avec un courrier du gouvernement.

LA JOURNÉE DU 20 MARS

Ma réclusion de quelques jours me paraissait déjà bien longue, et, malgré les défenses de ma vieille bonne, je ne pouvais m'empêcher de me mettre à la fenêtre pour respirer un peu l'air. Le matin du 20 mars, j'aperçois les jeunes gardes du corps, si arrogants la veille, abattus et faisant de tristes adieux à leurs familles avec un air de consternation.

Le peintre logé en face de moi parut aussi à sa fenêtre tout préoccupé. L'énorme ruban blanc que j'avais remarqué à sa boutonnière avait disparu. Armé d'un plumeau, il se pressait d'enlever la poussière d'un grand portrait en pied d'un ministre de l'Empereur que je crus reconnaître pour celui de M. de Montalivet. Sa femme, maigre et sèche, semblait lui parler avec vivacité et se donner beaucoup de mouvement.

Ce changement subit me fit penser qu'il en existait sans doute un autre dans la capitale. J'étais impatiente de le savoir, lorsque M. de Vaux arriva et me dit que le Roi était parti dans la nuit en toute hâte, sur la nouvelle que le maréchal Ney et son corps d'armée avaient passé à l'Empereur (1). M. de Vaux

(1) Louis XVIII quitta les Tuileries dans la nuit du 19 au 20 mars un peu avant minuit.

avait appris ce départ d'un de ses frotteurs, oncle d'une danseuse de l'Opéra, maîtresse du Duc de Berry. Dans la nuit du 19, le Prince était venu lui faire ses adieux, parce que la jeune danseuse était en couches (1). Il lui avait dit en présence de sa famille, à laquelle il n'avait eu que le temps de la recommander : « Il faut nous séparer pour toujours; tout est fini pour nous; nous sommes perdus. »

Je voulais retourner à mon hôtel sur-le-champ, mais M. de Vaux me représenta que cette foule de gens sans aveu qu'on avait appelés à Paris y faisait redouter quelques excès, que les Bourbons, en partant, avaient abandonné subitement la capitale à elle-même, sans chef et sans commandant.

Le croirait-on? Malgré les émotions de toute nature qui m'avaient si vivement agitée depuis quelques jours, je trouvais encore en moi de la sensibilité pour le sort de cette famille, forcée après un aussi court séjour de s'exiler une seconde fois de la France. Elle éprouvait sans doute toutes les sensations pénibles que, peu de temps avant, je venais d'éprouver moi-même, et cette idée me portait à les plaindre sincèrement. La famille d'Orléans me touchait plus que toute autre. Sans connaître aucun d'eux personnellement, leurs manières affables, leur intérieur si respectable, avaient séduit tous ceux qui les voyaient de près, et cet intérêt était arrivé jusqu'à moi. Je me souvenais que le Duc avait fait à mon frère bon accueil et, dans ce moment de crise où l'on craignait que le peuple ne se portât à quelques excès contre eux, j'aurais mis du prix, moi qui ne redoutais rien du peuple, à pouvoir leur être utile, si le moment l'exigeait. Quelques jours avant, j'avais, à cette intention, fait dire à une ancienne femme de chambre à moi qui avait été autrefois celle de Mlle d'Orléans (2), de mettre mes services à leur disposition dans le cas où, pour eux ou pour leurs enfants, ils viendraient à avoir la moindre crainte; je les engageais à se fier à moi en toute sécurité. Ma femme de chambre, Mme Charles, alla en effet pour remplir ma commission, et revint me dire qu'elle n'avait pas osé la faire. — « Hélas ! ajouta-t-elle, comment pouvoir

(1) Eugénie-Virginie Oreille, dite au théâtre Virginie Letellier (1795-1875), avait mis au monde, le 4 mars 1815, un fils, Charles-Louis-Auguste Oreille, qui fut connu sous le nom de Charles de Carrière.

(2) Sœur de Louis-Philippe, le futur roi des Français. Pendant la monarchie de Juillet, on l'appela Mme Adélaïde.

proférer votre nom, lorsque M[lle] d'Orléans, en me voyant, s'est écriée : « Nous partons encore, et c'est cette duchesse de Saint-Leu qui nous perd (1)! »

Dans ce moment si critique pour le Roi, je ne me rappelais plus que sa réception bienveillante, et je crus qu'au moment où tout l'abandonnait, il ne pouvait que lui être doux d'apprendre que je n'avais pas perdu le souvenir de ses bons égards. Je lui écrivis pour lui en réitérer mes remerciements. Je fis remettre ma lettre à M. de Lascours, officier de ses gardes du corps, qui le suivait.

M. de Vaux revint à trois heures et me dit que, selon toutes les apparences, l'Empereur entrerait à Paris le jour même. Il était chargé d'une lettre que le duc d'Otrante désirait que je fisse parvenir à l'Empereur, qu'il était important, disait-il, de lui remettre avant son entrée. Je crois même que c'était pour prévenir l'Empereur de se tenir sur ses gardes contre les Chouans déguisés qui en voulaient à sa vie. Mon valet de chambre Rousseau partit sur-le-champ pour la porter.

Rien ne m'étonna plus, à mon retour chez moi, que de voir sur les boulevards tous les marchands occupés à retourner ou décrocher leurs enseignes. On voyait les abeilles et les aigles succéder aux lys, et ce changement était, par bonheur, le seul signe apparent qui annonçât un si grand événement.

Mais une chose miraculeuse et inouie jusque-là, c'est la marche de Cannes à Paris. Aux avant-postes du premier régiment envoyé en avant de Grenoble pour le combattre, l'Empereur mit pied à terre, s'avança seul et dit au soldat le plus proche : « Me reconnais-tu? Oserais-tu tirer sur ton général? » Les cris de : « Vive l'Empereur! » lui répondirent, et cette troupe se joignit à la sienne. Peu de temps après, le colonel de La Bédoyère lui amena son régiment et lui ouvrit les portes de Grenoble. De là, jusqu'à Paris, il voyagea dans une petite voiture, presque sans escorte. Aussitôt qu'il apercevait un régiment dirigé contre lui, il descendait tranquillement, marchait seul à sa rencontre, et le passait en revue comme il le faisait autrefois. Cette assurance les subjuguait d'abord. De l'étonnement, ils passaient à l'enthousiasme et laissaient éclater leurs transports comme si, pour lui et pour les autres,

(1) Je me suis vengée de cette injustice en étant utile à sa mère et à sa tante. (*Note de la Reine Hortense.*)

il n'eût pas cessé un moment d'être l'empereur des Français.

Mon valet de chambre le rencontra à Essones, au moment où il arrivait pour changer de chevaux, et le vit si peu entouré qu'il ne pouvait imaginer que ce fût lui. Il lui remit sa lettre et il vint me dire que les campagnes accouraient en foule sur son passage, que le peuple de Paris se portait au-devant de lui, qu'il ne pourrait revenir qu'au pas, que l'exaltation était partout à son comble.

Un officier de la garde nationale vint à sept heures du soir, de la part des anciens ministres, m'engager à me rendre aux Tuileries pour y attendre l'Empereur. Le peuple entourait le palais. La vue de ma voiture excita de vives acclamations. Le poste de la garde nationale de service prit les armes à mon arrivée et poussa de tels cris que je crus que l'Empereur entrait par une autre porte. Mais, reconnaissant bientôt que c'était pour moi, je souris à la pensée que, quelques jours avant, je passais dans ces mêmes lieux inaperçue des hommes qui en faisaient la garde. Que de différence en un instant!

Je trouvai réunis dans les appartements les anciens ministres de l'Empereur, beaucoup de militaires et de dames, les duchesses de Bassano, de Frioul, d'Istrie, de Rovigo, Mmes Gazzani et Lallemand. La reine Julie, — qui se trouvait à Paris pour réclamer sa terre de Mortefontaine, mise sous séquestre, — vint un instant après moi. De nouvelles acclamations à son entrée s'étant fait entendre, on crut encore que c'était l'Empereur. Il faisait déjà nuit. La foule s'était retirée. On ne l'attendait plus. S'il eût remis son entrée au lendemain, son triomphe eût été complet, mais il n'avait jamais, dans aucun temps, fait d'entrée triomphale à Paris. Il revenait toujours la nuit dans son palais, et, le lendemain matin seulement, on apprenait son arrivée. Dans cette circonstance peut-être aussi tenait-il à entrer le 20 mars, jour anniversaire de la naissance de son fils. Les royalistes en tirèrent la conséquence qu'il avait craint les Parisiens et que c'était avec dessein qu'il n'était entré que de nuit.

HORTENSE.

(*A suivre.*)

NOS GRANDES ÉCOLES

VII [1]

LA VILLA MÉDICIS

L'ACADÉMIE DE PEINTURE A ROME

L'idée première de la création d'une Académie de peinture et de sculpture à Rome est attribuée à Poussin ou à Lebrun. Qu'elle soit de l'un ou de l'autre, que le premier l'ait inspirée au second, elle n'en fut pas moins l'initiative la plus utile pour le meilleur perfectionnement de notre art national. Ces deux grands maîtres, l'honneur de notre école de peinture au XVII[e] siècle, connaissaient admirablement l'Italie qui, à cette époque, et depuis longtemps déjà, éblouissait le monde de son rayonnement artistique. Ils s'étaient épris tous les deux des chefs-d'œuvre et du charme de ce pays : Poussin y passa sa vie et y mourut, Lebrun en rapporta le goût des grandes compositions que l'on sait. Ces deux maîtres peintres avaient senti tout le profit que pourraient, comme eux, tirer de jeunes artistes admis à passer quelques années de leur jeunesse dans ce milieu de choix, afin d'en pénétrer plus profondément l'élévation et l'esprit. Déjà, les grands artistes de tous les pays venaient à Rome faire un pèlerinage sur cette terre d'élection, comme le chrétien va à Jérusalem et le musulman à la Mecque. Combien d'autres qui, séduits et, pour ainsi dire, domestiqués par le génie italien, restèrent toute leur vie sur cette terre promise pour y

(1) Voyez la *Revue* des 1[er] février, 1[er] mars, 1[er] mai, 1[er] juin, 1[er] juillet et 15 novembre.

penser et pour y travailler et qui y moururent, malgré les appels les plus flatteurs qui leur venaient de leur patrie!

LA VILLA ET SES JARDINS

La Villa Médicis est un palais à façade simple et presque cubique, bâti sur un penchant du Pincio, face à la ville de Rome qu'elle domine de sa masse imposante. Les deux campaniles qui la surmontent lui donnent presque de l'élégance. Ils forment sur le ciel deux points de repère, comme les deux énormes oreilles dressées d'un monstre accroupi. Cette superbe demeure fut bâtie en 1540 pour le cardinal Ricci de Montepulciano sur les plans de l'architecte Annibale Lippi. Elle fut peu après acquise par le cardinal Alexandre de Médicis, qui fut, plus tard, élu pape sous le nom de Léon XI (1605). L'entrée du palais est monumentale, comme, en général, toutes celles des palazzi de cette époque où la somptuosité se manifeste partout. A droite et à gauche de la porte et à hauteur d'homme, se voient encore scellés, sur des bossages de pierre, de grands anneaux de fer forgé où s'attachaient les montures des visiteurs.

Aussitôt la porte franchie, on pénètre dans un grand vestibule voûté, orné de statues, d'où part un large escalier, qui se divise bientôt et monte à droite et à gauche vers l'entresol. Là, il devient tournant jusqu'au faîte des tours; une porte s'ouvre au premier étage pour donner accès sur une vaste loggia d'où, par trois arcs élégants, la vue s'étend sur les jardins. L'impression en est saisissante. C'est un petit Versailles qu'on a devant les yeux: des terre-pleins, des allées rectilignes, bordées de buis taillés, des grands pins parasols avec leurs hautes ramures se profilant sur le ciel bleu, des chênes-verts et des lauriers-roses en fleur. Aux carrefours des allées, des fontaines aux grandes vasques de pierre où des tritons sculptés jouent à cracher l'eau sur les roseaux et les nénuphars; des fleurs partout, dans cet ensemble aristocratique, comme on savait en concevoir au XVIII[e] siècle.

Les vieux murs de Rome, que Bélisaire consolida de tours carrées en cet endroit, sont tapissés de mousses et de lierres et séparent notre domaine de la Villa Borghèse sa voisine. Celle-ci, on le sait, est aujourd'hui la promenade favorite de la grande cité.

Grâce aux masses de verdure de ses arbres séculaires qui cachent la partie neuve de la ville qu'on construit plus loin, on a, de la Villa Médicis, l'illusion de la vaste campagne s'étendant jusqu'au lointain horizon où se découpe, sur le bleu transparent du ciel, la croupe majestueuse du mont Soracte, du blanc Soracte, dont Horace a écrit :

Vides ut alta stet nive
Candidum Soracte.

Nous connaissons la Villa Médicis, au XVIIIe siècle, par plusieurs documents, notamment deux études peintes de Vélasquez, aujourd'hui au musée de Madrid ; et surtout par la belle gravure du Piranèse, qui nous la donne encore parée de toutes ses merveilles. Il ne subsiste aujourd'hui, de toutes les richesses que les grands-ducs de Toscane avaient accumulées dans leur belle résidence, que les restes incrustés dans les murs de la façade ou dispersés dans les jardins, n'ayant pas été jugés dignes d'en être emportés. Parmi les bas-reliefs demeurés sur la façade, il en est d'une grande valeur, notamment ceux qui viennent de l'*Ara Pacis*, autel élevé en l'honneur d'Auguste à son retour de la guerre d'Espagne. L'écusson des Médicis, au puissant relief, n'a pas quitté le centre de la façade, au-dessus du grand arc de la Loggia.

Les jardins sont ouverts au public deux jours par semaine. Ils sont très visités par les touristes qui, leur guide à la main, inspectent avec curiosité tous les détails de la façade, ainsi que les débris artistiques épars dans le jardin : statues, sarcophages, bas-reliefs, stèles, inscriptions. Parmi celles-ci, on remarque dans l'allée centrale une plaque de marbre de grande dimension, qui commentait le monument de Stilicon élevé au Forum romain, vers le Ve siècle. Cette inscription est encore peu connue et nous la recommandons aux paléographes que cette époque peut intéresser. En revenant sur nos pas, vers le Palais, s'offre à nos yeux émus, au centre d'une pelouse et sous une frondaison de roses, une petite stèle antique portant, en lettres dorées, cinq noms : Myrland, Crenier, Grégoire, Leriche, Bouysset. La guerre vint les surprendre dans cet asile de paix. A l'appel de la Patrie envahie, ils accoururent, comme l'avait fait quarante-quatre ans auparavant, en 1870, leur aîné glorieux, Henri Regnault et, comme lui, ils sacrifièrent leur jeunesse et leurs espérances pour la grandeur de la France.

On gravit de nouveau les marches du perron dont le *Mercure* de Jean de Bologne fait l'ornement. La bibliothèque est en face. Au-dessus de la porte on voit, dans une niche ronde, le buste de Napoléon par Canova, avec l'inscription : *à Napoléon les Arts reconnaissants*. L'intérieur de ce grand hall que le directeur Alaux transforma en bibliothèque, est décoré de magnifiques Gobelins dus aux cartons de Berain et de Jean-François de Troy. Le Salon de la direction présente aussi de très belles tapisseries de même provenance. Mais la curiosité se porte surtout vers le Salon des pensionnaires où sont conservés tous les portraits des anciens. Le visiteur y retrouve des figures et des noms connus. Les plus illustres de ces portraits ont été déplacés pour occuper une place d'honneur sur la cimaise. On y voit, sous leurs traits d'adolescents, Louis David, Ingres, Berlioz, Gounod, Massenet, Bizet, Debussy, Carpeaux, Rude, Henner, Regnault, etc. Les autres restent accrochés par ordre chronologique sur les murs jusqu'à la corniche du plafond. Ce n'est pas sans émotion qu'on retrouve là, dans leur jeunesse d'étudiants, des artistes qu'on a depuis connus, chargés de gloire et d'années.

Hors les jours de visite, le jardin a repris son calme habituel ; à peine y rencontre-t-on quelques rares amis de la maison, quelques modèles en quête de séances. A l'extrémité gauche, se trouve le *Bosco*, artificiellement surélevé par un grand mur couronné de balustres et orné de niches, dans l'une desquelles on a élevé une stèle supportant le buste de l'ancien directeur Suvée, inauguré à l'occasion du centenaire de l'Académie, sous la présidence de M. Chaumié, ministre des Beaux-Arts. Ce *Bosco* est l'image parfaite d'un bois sacré ou d'un paysage élyséen. L'imagination n'a pas de peine à y voir des cortèges élégiaques de Muses, se dérouler sur un rythme religieux, évocateur des harmonies antiques. La mythologie le peuplerait de ses divinités agrestes et de ses nymphes effarouchées, sous les regards des satyres narquois, dissimulés dans les recoins mystérieux de ce poétique bocage. L'acanthe et le cyclamen y étalent leur parure grise et rose, la rêverie vous envahit et la curiosité vous engage à vous risquer sur les degrés de l'antique château d'eau transformé, aujourd'hui, en un monticule boisé. Cet escalier droit et rapide va percer la voûte des chênes verts pour sortir brusquement sur un gracieux belvédère d'où, à

perte de vue, l'œil s'étend sur la ville et ses environs, depuis la mer qui baigne au loin Ostie, jusqu'aux sommets neigeux où les Apennins se découvrent.

Sur la face de ce belvédère on a écrit : « *Qui amor ride* », et l'on s'en rend compte aisément en portant ses yeux sur les nombreuses et très variées inscriptions qu'on a tracées au crayon ou gravées à la pointe du couteau sur ces murs. Ce sont des admirations passagères, des souvenirs et des serments d'amour, comme on en lit sur les tombeaux des grands amants de l'histoire.

L'Amour, qui porte en lui un principe d'infini, a besoin des grands horizons sans limite, comme ses propres rêves. Où pourrait-il trouver des évocations plus suggestives qu'en face des trente siècles de gloire qui planent sur la ville des empereurs et des papes? D'Annunzio, inspiré à son tour, a signé ici quelques-unes de ses immortelles élégies romaines qui feront vivre, impérissablement, la poésie de la Villa Médicis. « Allez au *Bosco* dire un bonjour pour moi au bleu Soracte! » m'écrivait le peintre Élie Delaunay, quand j'étais jeune pensionnaire dans cette inoubliable Villa.

Le paysage se trouve encore animé par les rondes de martinets criards tournant éperdument, vers la fin du jour, autour des campaniles, comme une troupe d'écoliers lâchés des classes pour la récréation. Quel est le pensionnaire musicien qui fera « la ronde des martinets à la Villa » ?

LA NOUVELLE ACADÉMIE

C'est ce beau palais que Suvée, alors directeur, désigna à Napoléon, premier Consul, comme un lieu d'élection pour le siège de l'Académie de France à Rome. Les négociations pour l'échange de la Villa Médicis contre le palais Mancini furent longues et laborieuses, mais très habilement conduites : la ténacité des négociateurs finit par l'emporter. Le traité fut signé, le 18 mai 1803, par le général Clarke représentant la République française et Son Éminence Mgr Mozzi, ministre des Affaires étrangères du royaume d'Étrurie. Suvée put enfin s'installer avec ses pensionnaires dans la résidence de ses rêves. Cette demeure princière était tout à fait digne d'abriter une élite d'artistes. Ici, tout était vaste, spacieux, aéré ; tandis qu'au

palais Mancini, les chambres étaient prises et accommodées tant bien que mal dans les salons et même les couloirs, par des cloisons de hasard. De plus, ce Palais, en façade sur le Corso, dans un milieu bruyant, était peu adapté à une retraite studieuse. Le directeur organisa la nouvelle maison pour lui, pour son secrétariat et pour ses pensionnaires. Il transforma en ateliers divers pavillons disséminés dans le jardin. De cette époque date aussi, selon l'esprit nouveau de l'ère napoléonienne, un règlement qui depuis n'a pas beaucoup changé.

La Villa n'est ni un collège, ni un séminaire, encore moins une caserne. C'est un beau palais, transformé pour des besoins nouveaux. Chaque pensionnaire y trouva une chambre et un atelier, dans des pavillons indépendants les uns des autres Tous les services s'y firent aussi très aisément leur place. Cette disposition des choses est jalousement conservée, par chaque directeur qui les transmet à son successeur dans le même état où il les reçut lui-même.

On n'y apporte que les améliorations qui s'imposent et l'on y conserve, le mieux qu'on peut, l'esprit ancien. C'est ainsi que s'est maintenue jusqu'à nous la Villa dans sa physionomie originale, — cette Villa, une des mieux conservées de la Rome des Papes, et qui perpétue, à nos yeux émerveillés, un modèle d'épanouissement de l'art italien au XVIe siècle.

C'est dans cette confortable installation que le Gouvernement français envoie, tous les ans, une promotion de jeunes artistes sortis de l'École des beaux-arts et du Conservatoire, à la suite d'un concours public à plusieurs degrés, afin qu'on puisse mieux choisir les candidats qui offrent les plus riches espérances. On donne aux lauréats le titre de « Grands Prix de Rome ».

Ils sont cinq : peintre, sculpteur, architecte, graveur et musicien. Ils vont à Rome pour un séjour de trois ans, afin de compléter leur culture artistique par la vue et l'étude des chefs-d'œuvre de tous genres dont ils seront entourés. Il leur est prescrit de produire tous les ans une œuvre originale dont la dernière pourra être achetée par l'État, sur la recommandation de l'Académie. Cette œuvre est souvent, pour eux, la base de la réputation qui les attend en France. Les jeunes lauréats, vainqueurs des Prix de Rome, partent pour l'Italie à la fin de l'année où ils ont été couronnés par l'Institut dans une séance solennelle de fin octobre. Le voyage se faisait jadis en groupe,

comme une volée d'oiseaux, mis en liberté, va vers des horizons rêvés depuis longtemps, depuis toute une jeunesse. L'enchantement commençait en traversant notre romanisante Provence qui révélait déjà aux jeunes voyageurs la splendeur de l'architecture romaine à Orange, Arles, Nîmes. C'était ensuite la Côte d'Azur qu'on longeait jusqu'en Ligurie, où l'on faisait connaissance avec le soleil d'Italie et la douceur des oliviers.

Arrivés à Gênes, les voyageurs admiraient les palais grandioses des Balbi, des Spinola, des Doria, tous possesseurs de riches collections de tableaux et d'objets d'art variés. Ils trouvaient à *Santa Maria Assunta* de Carignano deux chefs-d'œuvre de notre grand Puget, représenté aussi, à l'*Albergo dei Poveri*, par un groupe de marbre de la Vierge soutenue par des anges. Gênes leur rappelait encore la ville où le grand Marseillais était allé se former à l'école du puissant décorateur Pietro di Cortone, chez qui il avait puisé cette désinvolture géniale qui contraste avec la manière plus retenue des sculpteurs de Louis XIV. Leur voyage se continuait à travers la Toscane réaliste. L'Ombrie idéale était leur dernière étape. Enfin ils arrivaient à Rome.

Les Prix de Rome d'aujourd'hui connaissent, pour la plupart du moins, par la photographie ou par de précédents voyages en Italie, les merveilles que leurs aînés ignoraient encore bien souvent. De ce fait, ils se croient dispensés de suivre l'itinéraire qui est toujours celui que les règlements académiques, maintenant encore, leur prescrivent. Quelques-uns se rendent à Rome par le rapide Paris-Modane. Les autres, et c'est le plus grand nombre, continuent de faire le voyage traditionnel. Mais, qu'ils arrivent à la Villa Médicis isolés ou par groupes, l'accueil amical qu'ils y reçoivent est le même, qu'on soit allé les attendre à la gare ou qu'on les fête sur place.

La connaissance est bientôt faite, le tutoiement étant de rigueur à l'Académie comme à l'École des beaux-arts, où tous se sont plus ou moins connus, durant leurs études. La camaraderie était cependant plus grande, jadis, qu'aujourd'hui. L'arrivée des « nouveaux » était un événement, une occasion de réjouissances à l'Académie, ainsi que nous l'apprennent les lettres des anciens pensionnaires. Une grande réception était ordinairement organisée à l'une des dernières stations, Monte-Rotondo ou Civitta-Vecchia. Là, pendant un déjeuner des plus

gais, on initiait les cadets à la vie qui les attendait. Cette vie leur était représentée, pour les éprouver, sous les couleurs les plus sombres. C'était encore le temps où les brimades étaient possibles et même acceptées, sans crainte de fâcherie. Aujourd'hui, il n'en est plus question.

Autrefois, on pouvait présenter les « nouveaux » au secrétaire-comptable de l'Académie en lieu et place du directeur officiel, avec tout l'imprévu qui devait en résulter. Il arrivait qu'on conduisît ces « nouveaux » à l'église *San Carlo del Corso* qu'on leur faisait passer pour *San Pietro*. Mais qui, aujourd'hui, parmi les nouveaux venus, ne connaît, par la photographie ou par les gravures, la célèbre basilique vaticane ?

J'ai souvenir d'avoir vu, pendant mon séjour de pensionnaire à la villa, introduire, le soir de l'arrivée de deux Athéniens chez nous, un âne dans la chambre destinée à l'un d'eux. On attacha la bête dans un coin de la pièce, derrière un paravent. Faute de lumière qu'on avait rendue impossible en trempant dans l'eau toutes les allumettes des chambres voisines, l'Athénien dut se coucher dans l'obscurité. Ce ne fut que le matin, à la lumière du jour, qu'il s'aperçut de la farce et qu'il s'expliqua le bruit des coups de sabot de la bête sur le plancher qui, toute la nuit, l'avaient empêché de dormir. Il avait supporté ce bruit, transi de crainte et persuadé, ainsi qu'on l'en avait assuré pendant le dîner, que sa chambre était hantée par des esprits frappeurs. Le plus comique de l'histoire, c'est que ce baudet, qui avait monté d'assez bonne grâce l'escalier tournant d'une cinquantaine de marches, ne voulut d'aucune façon le redescendre. On fut obligé de le porter à quatre jusqu'en bas, pour s'en débarrasser.

Il n'y a rien à répondre à ce genre de plaisanteries. La jeunesse exubérante a besoin de manifestations et les gestes les plus comiques sont les premiers qui lui viennent à l'idée : c'est une détente nécessaire aux choses sérieuses.

Dès l'arrivée, chaque pensionnaire est installé dans le local qui lui a été désigné par le directeur et qui convient à la spécialité de chacun. Les peintres, les sculpteurs et les graveurs ont chacun une chambre et un atelier indépendants. Les architectes et les musiciens se contentent de deux chambres, dont une leur sert de studio. L'ameublement est très sommaire : un lit étroit en fer, quelques chaises, un fauteuil, une table et

une commode. Il reste à l'artiste de dissimuler, avec des rideaux ou un modeste tapis, la pauvreté de son installation. Celui-ci s'en acquitte généralement avec beaucoup d'art. Il rend ainsi sa chambre à peu près confortable, parfois même coquette, grâce à des études, des photographies, des œuvres préférées qu'il épingle aux murailles ou sur de vieilles étoffes. Sur la table, sur la commode, sur les chaises, les livres dispersés attestent le goût de l'artiste à développer sa culture générale. Le tout est d'un effet charmant et produit avec presque rien, comme savent y réussir les gens de goût. Pour être tout à fait complet dans la description de l'intérieur de ces chambres, il faut ajouter qu'on voit quelquefois, suspendue au mur, une raquette de tennis à la place où, du temps d'Horace Vernet, figuraient les épées et le masque d'escrime.

Dans les ateliers, peints en gris et à la chaux, règne une simplicité plus grande encore que dans les chambres. Un matériel purement professionnel, se composant de vieux meubles maintes et maintes fois raccommodés, gros chevalets, selles massives, ayant servi à des générations !... Encore ici des photographies, des étoffes, et des dessins composent la décoration de ces murs, sur lesquels sont restés crayonnés des noms illustres : Carpeaux, Henner, Baudry, Falguière, Henri Regnault ; ce sont les plus récents, dont la lecture vous trouble et vous émeut comme on le serait dans un sanctuaire d'art. Quel sentiment n'éprouverait-on pas à pénétrer dans l'atelier où travailla un Michel Ange, un Léonard de Vinci ?

TRAVAIL ET CAMARADERIE

La vie du pensionnaire est toute de travail et d'étude. Dans chaque atelier, — dans chaque cellule pourrait-on dire, — c'est la recherche obstinée, c'est l'effort constant, encouragés par la foi en l'avenir et la persévérance.

Chacun donne ses forces sans compter, avec l'espoir de trouver un jour sa récompense dans la conscience satisfaite, sinon dans le succès immédiat.

Où pourrait-on mieux travailler que dans ces ateliers, où d'illustres aînés pensèrent et peinèrent comme leurs jeunes continuateurs d'aujourd'hui, pour leur propre gloire et celle de la France ?

Ici l'indépendance est complète. Chacun peut concevoir et exécuter ses œuvres selon son goût et son inspiration. La Villa et les jardins sont assez vastes pour que chacun y puisse vivre à sa guise, dût-on même y vivre en solitaire.

Mais, à vrai dire, personne n'y vit en reclus, bien qu'il y ait des natures qui ont besoin d'une certaine solitude, tandis que d'autres ne pourraient se passer de la société bien longtemps. Les uns, comme les autres, trouvent ici de quoi accommoder leurs goûts.

C'est ainsi que des liens puissants de camaraderie se forment entre pensionnaires, liens d'affection et de confiance qui se resserreront peut-être davantage encore, plus tard, par la confraternité académique. Il faut avoir vécu de cette vie commune, avoir communié dans un idéal de jeunesse pendant les années les plus belles et dans le plus radieux cadre qu'on puisse rêver, pour vaincre à tout jamais le sentiment de défiance qui existe presque naturellement entre artistes de même profession. Ce sentiment de défiance, d'ailleurs, a existé à toutes les époques et parmi les plus grands maîtres : Michel-Ange et Raphaël en font foi. Quelle ressource féconde pour un camarade, quand il a trouvé une intelligence pour l'aider dans ses recherches, et une affection pour le soutenir dans les moments de défaillance ! Qu'y a-t-il de plus fructueux que des visites en commun, dans les musées, les églises, et dans la campagne, qui reste encore la plus grande inspiratrice ? Massenet n'avouait-il pas que d'une promenade à Subiaco, avec son ami Chaplain, il avait rapporté les plus beaux motifs de sa *Marie-Magdeleine* ? C'est encore dans la chapelle du cloître, fondé par saint Benoît, que Berlioz déclare avoir éprouvé, un mercredi saint, la plus forte émotion musicale de sa vie. C'est aux mêmes sources qu'ont été inspirées à nos peintres et à nos sculpteurs la plupart de leurs œuvres, qui ornent nos musées de Paris et de province. Heureux ceux qui peuvent collaborer ainsi à la recherche du beau avec leur cerveau et leur cœur !

Les pensionnaires sont tenus d'exécuter tous les ans un envoi d'après un sujet de leur choix, tout en se conformant à certaines dimensions que le règlement leur indique.

Ces envois sont exposés dans la Loggia et la bibliothèque de la villa, vers le premier mai. Cette exposition peut, en outre, recevoir d'autres œuvres non réglementaires, exécutées durant

l'année par les pensionnaires. L'inauguration en est faite par LL. MM. le roi et la reine d'Italie, en présence des notabilités françaises et italiennes de Rome. Chaque artiste exposant est présenté au souverain, lorsque celui-ci passe devant son ouvrage. Le Roi s'intéresse assez vivement aux sujets exposés. Les restaurations d'architecture où l'archéologie prédomine trouvent dans Victor-Emmanuel III une compétence particulière. On sait celle qu'il s'est acquise comme numismate. Il lui arrive souvent d'interroger les artistes sur tel ou tel point de leur œuvre, qui lui rappelle ses personnelles préférences.

Après l'exposition qui a duré huit jours, les envois sont expédiés à Paris par les soins de l'administration de la Villa qui termine là son office. Ces ouvrages seront exposés huit jours encore dans une des salles de l'École des beaux-arts. Un rapporteur est nommé dans chaque section par l'Académie, pour examiner ces œuvres. Il en fait une communication qui est lue et discutée en séance par les sections réunies, avant que le texte en soit rendu officiel. Ce texte, une fois définitif, est communiqué à Rome aux intéressés, qui attendent avec impatience l'effet produit par leurs œuvres à l'Institut.

LA VIE A LA VILLA

La camaraderie légendaire, contractée à la Villa Médicis, se trouve sensiblement diminuée depuis que le mariage des pensionnaires a été autorisé et que les ménages habitent en ville ou à la Villa même, dans les chambres des maris. Il faut reconnaître que les femmes des pensionnaires ont toujours donné l'exemple d'une tenue parfaite. Mais il n'empêche que ce nouvel état de choses n'ait créé deux camps à l'Académie : l'un qui vit en commun et c'est celui des célibataires; l'autre qui fait ménage à part, et c'est celui des nouveaux mariés. La vie commune s'en trouve considérablement diminuée; la table, entre autres, n'est plus guère fréquentée que par les célibataires. Il en résulte un surcroît de dépenses et une cause d'isolement entre les camarades. Doubles difficultés que les règlements n'avaient certainement pas prévues.

Il serait à désirer que cet état de choses cessât aussitôt que n'existeront plus les difficultés créées par la guerre. La camaraderie y gagnerait et l'assiduité au travail en serait plus

grande. Les études et les voyages en seraient aussi plus régulièrement entrepris qu'ils ne le sont à présent : leurs exigences présentent déjà tant de difficultés pour une personne seule !

Les pensionnaires sont logés à l'Académie, comme en garni. Chacun d'eux reçoit un traitement d'environ 15000 francs, auxquels viennent s'ajouter des allocations d'indemnités de frais d'études et de voyages. Avec cette somme, ils doivent pourvoir au reste de leur entretien.

Un cuisinier payé par l'État se charge à forfait de préparer leurs repas qui leur sont servis dans une salle à manger commune, telle une table d'hôte où la gravité et la tenue ne seraient point de rigeur. Il est, en effet, assez fréquent, d'y voir ces jeunes gens en vareuse de travail. C'est à la salle à manger, à table, ou durant les conversations au salon, que se discutent toutes les affaires qui intéressent la collectivité des pensionnaires. Le massier, nommé pour les représenter en toute circonstance, met à l'ordre du jour les questions qui doivent être discutées par la communauté. Ces discussions sont souvent orageuses et donnent lieu à des conflits. Quelquefois même une simple affaire d'amour-propre peut mettre tout le monde en opposition contre le règlement, qui est toujours coupable. Pauvre règlement, cependant si paternel... mais qu'importe !

Il faut que la jeunesse s'agite et proteste et elle le fait par l'intermédiaire du massier qui porte le grief au directeur. Le plus souvent, Dieu merci ! la paix est maintenue grâce à de sages conseils. Mais si la guerre est déclarée et si le directeur ne peut la conjurer, le cas est déféré par ce dernier devant l'Académie dont la haute juridiction est décisive et irrévocable. Il est rare qu'on en arrive à cette extrémité.

Somme toute, la Villa Médicis est une des institutions françaises, où les fautes contre l'ordre et la discipline n'ont jamais beaucoup préoccupé les autorités compétentes. On peut dire que le laurier de la paix ne cesse d'y fleurir, malgré les passagères bourrasques qui l'agitent quelquefois. La vie est plus calme chez le directeur, surtout depuis la suppression des crédits pour les réceptions. Une Villa Médicis réduite à la portion congrue, sans buffet, n'est pas de nature à attirer le monde. Tel est son état actuel.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Pendant la direction d'Horace

Vernet on voyait dans les salons de l'Académie « le Tout-Rome et le Tout-Paris » des lettres, des arts et de la diplomatie ; à tel point que M[me] de Staël appelait ces réceptions « les Soirées d'Europe ». Ingres épris de musique donnait le pas à celle-ci sur la mondanité. Il lui arrivait fréquemment de se faire entendre sur son violon, quand il s'agissait d'interpréter « son divin Mozart ». On sait l'affection qu'il avait vouée à son jeune pensionnaire, Charles Gounod, qui se faisait une gloire de l'accompagner au piano.

Un moment interrompue par la Révolution romaine de 1849, la vie mondaine de la Villa Médicis reprit de plus belle pendant l'occupation de Rome par le corps expéditionnaire. Dernièrement encore, un éminent ancien chef de corps d'armée, évoquait devant moi les inoubliables soirées passées chez le directeur Schnetz, lors de ses débuts militaires dans la ville de Pie IX.

Depuis ces jours prospères, les directeurs ont plus au moins maintenu cette tradition tout à l'avantage du prestige de l'Académie et des relations si utiles aux pensionnaires.

Aujourd'hui, la Villa est à peu près fermée aux réceptions officielles. Doit-on s'en plaindre? Oui, sans doute! Il est grand dommage que la France ne continue pas d'utiliser pour son prestige cette Villa célèbre, ce décor somptueux, ce cadre unique au monde, dans lequel toutes les opinions et tous les partis peuvent se coudoyer, sinon fraterniser. Mais qu'importe! L'attirance qu'elle exerce par tant de souvenirs de nos gloires artistiques amènera de plus en plus d'illustres visiteurs sur le Pincio. Ils y trouveront toujours un cordial accueil.

L'UTILITÉ DE LA VILLA

On a reproché souvent à cette institution d'être un foyer d'esprit rétrograde et, par conséquent, nuisible à la libre évolution de notre art. Si ces reproches ont pu être quelquefois mérités, ils ne le sont plus aujourd'hui. Les envois témoignent suffisamment chaque année de l'éclectisme le plus large qui règne à l'Académie, où les tendances les plus diverses trouvent des interprètes. Mais on y garde toujours un grand respect de la forme humaine, ce qui est une des forces essentielles de sa tradition.

S'il y a eu à la Villa des écarts regrettables dans ce sens, on doit les mettre sur le compte d'une recherche excessive. La jeunesse n'est-elle pas en droit de tout tenter, de tout essayer, au risque même de se tromper, si son but est de rechercher par là une expression de l'idéale beauté? Le seul danger est de s'égarer et de perdre son temps. Mais ils savent bien, ces jeunes chercheurs d'idéal nouveau, qu'ils ont près d'eux un directeur dont l'expérience reste toujours paternellement à leur service sans aucune prétention dogmatique. L'État a le droit d'exiger beaucoup de ses pensionnaires; il ne peut donc pas se contenter d'inutiles essais, ni de vaines recherches.

Les pensionnaires animés de la passion de l'art, ceux qui sont voués à sa recherche se rendent bien compte que, parallèlement à leur culture professionnelle, ils doivent se livrer à une culture générale de vraie hygiène intellectuelle, seule capable de leur former un jugement sain et droit, sans le secours duquel ils ne sauraient résister aux entraînements plus ou moins séduisants des faux théoriciens de l'art. Que de valeureux artistes ont été dévoyés et perdus par des théories stériles! Bienheureux ceux qui ont le courage de s'enfermer à double tour dans leur atelier, et d'y travailler jusqu'à ce que leur rêve soit réalisé en un chef-d'œuvre!

Pour que l'Académie de France à Rome rende des services plus grands encore que ceux que lui doit l'art français, il faudrait n'y envoyer que des sujets d'élite. On ne saurait être trop difficile dans ce choix.

Mais comment trouver l'esprit d'élite ? Comment trouver le génie? L'un et l'autre ne sont pas toujours mûrs quand on les voudrait. Il n'y en a pas tous les ans et à chaque concours. L'Académie, dans sa clairvoyance, le reconnaît si bien, qu'il lui arrive de ne pas décerner les grands prix tous les ans. Elle se réserve ainsi d'en donner plusieurs, quand elle croit avoir découvert une généreuse nature qui justifiera ses espérances.

Watteau, Barye, Saint-Saëns, Bonnat et bien d'autres, ne se trouvèrent pas assez prêts au moment de leur concours... Mais ils se rattrapèrent bien dans la suite! Qui sait si le meilleur de leur talent ne fut pas acquis par les efforts accomplis pour obtenir ce prix, qui avait exercé tant d'attrait sur leur imagination, pendant toute leur jeunesse?

Nous croyons fermement à l'utilité de ces concours. Aussi

fermement nous croyons à la mission pour laquelle a été créée la Villa Médicis. Consciente et forte de l'utilité de son rôle, elle continuera à briller dans l'avenir comme elle l'a fait dans le passé. N'aurait-elle formé que des artistes tels que Louis David, Gérard, Ingres, David d'Angers, Rude, Berlioz, Regnault, Carpeaux, Garnier, Gounod, Massenet, Debussy et tant d'autres, quelle justification n'y trouvera-t-elle pas longtemps encore à la reconnaissance de l'art français?

Que sous le prétexte d'évolution, de liberté et autres redites semblables, on cherche à discréditer notre école, rien ne prévaudra contre l'efficacité de son enseignement. L'Académie de Rome a formé à peu près tous les artistes notables depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Son rôle fut surtout de former des peintres d'histoire qu'elle plaçait peut-être trop partialement au premier rang. Le romantisme qui se manifesta vers cette époque protesta et proclama un droit de cité égal pour toutes les branches de l'art, portraits, paysages, natures-mortes, marines, peinture d'intérieur, peinture de genre, etc. Beaucoup d'artistes brillèrent dans ces diverses classes, sans avoir besoin du secours des grands maîtres italiens. Leurs succès créèrent une réaction contre les « Romains » qui continuèrent courageusement à suivre la voie classique. La scission des deux Écoles fut bien nette. Elle donna naissance aux premiers détracteurs de l'enseignement de Rome qu'on qualifia dédaigneusement d'enseignement académique. Quoi qu'on en ait dit, cette institution aura toujours la gloire d'avoir été la première à aller puiser à la source la plus pure, la plus noble et d'indiscutable beauté.

Elle n'en continuera pas moins sa marche triomphante en avant, et son exemple provoquera longtemps dans le monde des Arts de louables imitateurs. C'est dans cet esprit que le peintre Wicar créa à Rome, de ses propres deniers, une petite académie pour deux pensionnaires de sa ville natale de Lille qui en hérita dans la suite. Carolus Duran eut l'honneur d'être un de ces pensionnaires.

L'exemple ne devait pas s'arrêter là et la fondation de Poussin et de Lebrun se glorifie de voir aujourd'hui les autres nations suivre son exemple. Ainsi l'Espagne, la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique ont fondé à leur tour des Académies du même genre, afin d'entretenir à Rome des artistes

dans les mêmes conditions que les nôtres. Toutes les nations reconnaissent par là l'efficacité d'un séjour de quelques années en Italie, pour compléter hautement une culture artistique.

Elles exigent pour leurs étudiants cette vie commune qui, bien comprise, permet au pensionnaire de pénétrer dans le domaine technique de l'art de chacun de ses voisins, et de mesurer ainsi ce que chacun peut s'emprunter mutuellement pour se rendre plus complet. Il y trouve des expressions de vie et de sensibilité capables d'enrichir son imagination durant toute sa carrière. Rome ne donne pas du génie, c'est entendu ; mais elle permet à ceux qui en ont, d'en faire jaillir l'étincelle plus aisément qu'en aucun autre lieu du monde.

De cette communion intellectuelle de tous les jours, il doit résulter des conceptions plus étendues, plus élevées et plus synthétiques. C'est, en quelque sorte, comme une continuation de cette initiation commune aux divers arts, ainsi que la pratiquaient les artistes de la Renaissance italienne où, comme au temps de Ghirlandajo, Verrochio et Pollaiuolo, travaillaient côte à côte l'orfèvre, l'architecte, le sculpteur et le peintre.

Un décret du 1er octobre 1926, rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts accorde la *personnalité civile* à l'Académie de France à Rome. Cette mesure s'imposait depuis que les crédits pour les réceptions avaient été supprimés.

Nous espérons que de généreux donateurs viendront à notre secours. Grâce à leurs dons, cette glorieuse maison retrouvera la grande situation qu'elle occupait jadis, au temps d'Horace Vernet, Ingres, Hébert, où, tous les dimanches, tout le monde de l'aristocratie romaine s'y rendait comme dans une sorte d'ambassade des arts.

DENYS PUECH.

LE SECRET DU POÈTE

MÉDORA LEIGH
LA FILLE DE LORD BYRON?

Il n'est pas de secret que le temps ne révèle.
RACINE.

Ceci est une contribution nouvelle au procès qui s'instruit depuis plus d'un siècle contre l'un des grands poètes de l'Angleterre et de l'humanité, lord Byron.

Ce procès a été ouvert et entretenu devant l'opinion publique par la famille même de l'intéressé. Mais les premiers accusateurs, qui ne furent autres que le beau-père et la femme du poète, ne se sont jamais appuyés sur des preuves formelles. Ils n'en sentaient pas le besoin, ayant commencé par être crus sur parole. Cependant, quelques doutes se sont bientôt fait jour, qui n'ont jamais cessé de grandir.

Rappelons tout d'abord les faits dans leur suite changeante et pathétique (1).

Le 25 avril 1816, Byron quittait l'Angleterre sous les huées et les affronts. Qu'était-il subitement arrivé? Comment celui dont les strophes magnifiques venaient d'éblouir toute une génération, comment ce lord et pair du Royaume, hier

(1) Les documents qui vont suivre sont tirés des papiers de la famille de Waroquier de Puel Parlan. L'auteur les a choisis avec le concours éclairé et bienveillant de MM. le comte Bégouën et Henri Duméril, ses confrères de l'Académie des Jeux floraux.

encore enivré d'honneurs, était-il tout à coup devenu l'objet d'un mépris universel (1)?

Quelque quinze mois auparavant, George Gordon Noël Byron, — lord Byron, — avait épousé Anna Isabella Milbanke, aussi correcte, froide et sage qu'il était bizarre, instable et fougueux. Mariage sans enthousiasme que beaucoup même ne s'étaient pas parfaitement expliqué.

Cependant, les choses paraissaient marcher convenablement lorsque, dans les premiers jours de 1816, lady Byron quitta Londres et le domicile conjugal pour se rendre à la campagne, chez son père. Elle venait de mettre au monde une fille (2) et les médecins, disait-elle, lui avaient conseillé le grand air et le repos auprès de sa famille, à Kirby Mallory. Le prétexte était plausible. D'ailleurs, elle partit avec tant de calme que Byron ne soupçonna rien de ses secrets desseins.

Il tomba donc des nues en recevant, quelques semaines plus tard, de son beau-père, sir Ralph Milbanke, une sorte d'ultimatum qui exigeait une séparation pure et simple entre sa fille et lui. De motifs, sir Ralph n'en donnait point, laissant à son gendre le soin de comprendre. Il comprit sans doute, puisque, sans intenter le moindre procès, il acquiesça à la séparation et quitta presque aussitôt l'Angleterre au milieu d'un scandale qui prouvait que les Milbanke n'avaient pas été aussi discrets avec tout le monde.

Le public, certes, se mêlait de ce qui ne le regardait pas; mais le poète payait ainsi la rançon de sa renommée. On ne peut pas avoir écrit *Childe Harold*, avoir affiché les principes les plus subversifs sous un blason de grand seigneur, avoir joué au héros de la mode, au don Juan et au Lucifer, s'était montré un prince d'orgueil et de génie, puis, tout à coup, passer inaperçu.

Quelles accusations couraient donc contre lui? La plus répandue, celle d'ailleurs qui venait des Milbanke, se rapportait à sa sœur, ou plutôt à sa demi-sœur, Augusta.

Augusta était fille de Jack Byron, *Mad Jack*, et de la marquise Carmarthen, d'abord enlevée, puis épousée après divorce. Sa naissance, en 1784, avait coûté la vie à sa mère; elle avait été élevée loin de son frère, issu, quatre ans plus tard, d'un

(1) Consulter la *Vie de lord Byron*, par M. Boutet de Monvel; Plon, 1924.
(2) Ada, future lady Lovelace.

second mariage avec miss Gordon de Gight. En 1805, elle avait épousé son cousin, le colonel George Leigh. Bien qu'il fût « panier percé, joueur, coureur, écornifleur (1) » et accoutumé aux huissiers, elle faisait bon ménage. Augusta, gaie, malicieuse, charmante, était une de ces femmes dont on dit : pas très jolie, mais pire ! Avec cela dévouée, bonne et même pieuse...

Le mariage de Noël avec Annabella parut l'enchanter; elle vint passer quelques jours à Londres chez les Byron et c'est au milieu d'un ciel qui sembla serein qu'éclata subitement contre le frère et la sœur une honteuse accusation d'inceste.

Cependant, Byron parti, aucun trouble ne se manifesta dans le ménage Leigh qui poursuivit, comme devant, son existence insouciante et désordonnée; aucun refroidissement ne survint entre les deux belles-sœurs, qui même ne répugnaient point à vivre quelquefois ensemble. Enfin, chose tout aussi significative, Byron, qui ne passait ni pour un hypocrite ni pour un lâche, mais bien plutôt pour un ostentateur de débauche et un fanfaron de vice, continua à protester hautement contre les injustes rigueurs de sa femme, à ce point que l'opinion publique, surprise et désorientée, se prit à douter. Lorsqu'il fut mort à Missolonghi pour la liberté de la Grèce, il reconquit par degrés la faveur populaire. Alors, peu à peu, d'une poussée constante et contagieuse, le public se retourna vers les siens pour leur demander compte de leur injustice.

Vers 1860, l'opinion avait si bien changé de camp que la famille jugea nécessaire de renouveler son accusation. Elle le fit d'abord en 1869, par l'intermédiaire de Mrs Beecher Stowe, le célèbre auteur de *la Case de l'oncle Tom*; puis, directement, en 1905, par lord Lovelace, propre petit-fils de Noël Byron et d'Annabella Milbanke. Mais en 1869 et en 1905, comme en 1816, ce ne furent que de simples affirmations sans faits positifs à l'appui.

Nous ne rencontrons un commencement de preuve qu'en 1922, lors de la publication par John Murray des lettres de lord Byron à lady Melbourne (2), vieille dame « libérée de tout préjugé » et « cousine morale de Mme du Deffand ».

(1) Byron, en 1924, par M. Maurice Castelain. *Revue anglo-américaine* (octobre 1924).

(2) *Lord Byron's Correspondence* (London, Murray, 1922). Traduction F. Laroche, 2 vol.; Paris, Plon, 1924.

Plusieurs critiques, M. Maurice Castelain en France, miss Mayne et Mr Bellamy en Angleterre, y voient nettement l'aveu de l'accusé. « Ces lettres, conclut M. Castelain, ne laissent pas même au lecteur circonspect la possibilité d'un doute évasif... Il est absolument certain que Byron a été l'amant d'Augusta. » Mais d'autres, parmi lesquels il importe de signaler John Murray lui-même, sont moins convaincus. Non seulement ces lettres ne contiennent rien d'absolument clair, mais elles peuvent encore, aux yeux de beaucoup, manquer d'autorité. Byron, émule jaloux de René et de Napoléon, héros de débauche et de mécréance, ne s'est-il pas vanté? N'y a-t-il pas là forfanterie et gentillesse romantiques? Un tel sujet de correspondance entre une douairière blanchie et un jeune homme de vingt-cinq ans n'est-il pas, à lui seul, un signe d'aberration et de détraquement bien propre à mettre en méfiance? Et comment lady Melbourne, ainsi avertie par des lettres de 1813, laissa-t-elle, sans mot dire, Byron épouser, en 1814, cette Annabella Milbanke, qui lui touchait de près, puisqu'elle était la fille de son frère?

Bref, le sens et la sincérité de ces confidences restent assez douteux et assez discutables pour qu'un grand nombre de bons esprits, MM. Edgecumbe, Bleibtreu, Boutet de Monvel... persistent à défendre Byron contre les accusations de 1816. « La liaison de Byron avec Mrs Leigh, écrit encore M. Boutet de Monvel en 1924, semble, jusqu'à nouvel ordre, ne pouvoir sortir du domaine des suppositions. »

Hélas! les faits que nous allons maintenant exposer, les documents qu'à notre tour nous allons produire, nous paraissent de nature à déconcerter les défenseurs de Childe Harold. Ces faits et ces documents sont relatifs à la fille qu'Augusta Leigh mit au monde le 20 mai 1814. Or, les aventures de cette enfant, l'abandon, l'espèce de reniement dans lesquels elle va vivre, les précautions prises contre les papiers qu'elle laissera, tout cela, joint à la date de sa naissance, ne pourra que corroborer les soupçons déjà émis sur sa très malheureuse origine. « Il est infiniment probable, avançait-on naguère, que la petite Médora était la fille du poète (1). » Le lecteur jugera jusqu'à quel point nous allons renforcer cette hypothèse.

(1) Castelain, *Revue anglo-américaine*, octobre 1924.

Dans tous les cas, il sera déjà intéressant d'apprendre que, bien avant les plus récents travaux de la critique, comme avant les publications de John Murray, de lord Lovelace ou même de Mrs Beecher Stowe, il y avait un coin de France où il s'était accrédité que Médora Leigh était bien la fille de lord Byron.

Combien nous eussions préféré, comme Edgecumbe, Boutet de Monvel et tant d'autres, innocenter Byron! Disons seulement, à sa décharge, que les âmes des poètes ressemblent à de grandes mers tourmentées et qu'il faut surtout plaindre ceux qu'elles agitent.

LA MYSTÉRIEUSE MADAME AUBIN

A la fin de novembre 1845, arrivait à Saint-Affrique (Aveyron), avec sa fille âgée de onze ans, une jeune femme d'une grande beauté, sur le point d'être mère une seconde fois. Elle était de nationalité anglaise, se faisait appeler Mme Aubin et prétendait venir pour raison de santé. D'abord logée chez M. Lamothe, pharmacien, puis chez Mme veuve Girbal, hôtelière, elle accouchait d'un fils, Élie, le 27 janvier 1846.

A cette même date, arrivait à son tour un sieur Jean-Louis Taillefer, soldat au 8e hussards. Celui-là, du moins, n'était pas un étranger. Originaire de Lapeyre, petit village distant de quelques kilomètres à peine, il était fort connu à Saint-Affrique.

Quel hasard de la vie, quel caprice du sort pouvait donc avoir ainsi rapproché ce garçon assez bien tourné, mais lourd, et cette fine étrangère? La curiosité fut encore plus vive lorsqu'on sut que Taillefer venait reconnaître le petit Élie.

L'an 1846 et le 28 janvier... dans la maison commune de Saint-Affrique... devant nous, Antoine Roche, adjoint délégué... est comparu le sieur Jean-Louis Taillefer... lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le 27 du courant... de lui, comparant, et de dame Élisabeth Aubin (*sic*), sans profession, âgée de 30 ans, originaire d'Angleterre, habitante depuis deux mois dudit Saint-Affrique et non mariée, auquel enfant il a déclaré donner les prénoms de Jean-Marie-Élie...

Avertissons immédiatement le lecteur qu'il y a dans cet acte, pourtant officiel, une grave inexactitude : la mère du petit Élie ne s'est jamais réellement appelée Mme Aubin. Ce n'est

là qu'un nom supposé dont l'invention s'expliquera plus tard.

L'acte de baptême qui va suivre sera, lui aussi, entaché d'une non moins grave erreur, puisqu'il attribuera aux parents la qualité d'époux légitimes. Néanmoins, sans dévoiler encore l'identité de Mme Aubin, il nous aidera à la préciser.

L'an 1846 et le 28 janvier (1), nous, Jean-Antoine Blanc, avons baptisé Jean-Marie-Élie, fils légitime (*sic*) de Jean-Louis Taillefer et de Hélizabeth Médaura (*sic*) sa légitime épouse, tous deux habitants Saint-Affrique; la marraine, Marie Aubin; le père et la marraine ont signé.

Ici, la petite marraine, fille aînée de la mystérieuse étrangère, s'appelle encore Marie Aubin; mais sa mère est maintenant qualifiée « Hélizabeth Médaura ». Or, ce sont là, sous une orthographe peut-être volontairement déformée, les prénoms de l'une des filles de cette Augusta Leigh, sœur de Byron, dont nous avons déjà parlé. Retenons, de ces deux actes, que notre inconnue s'efforçait de dissimuler son état civil.

Sa permission terminée, le soldat Taillefer repartit et Mme Aubin et ses deux enfants allèrent s'installer chez lui à Lapeyre. Dix-huit mois se passent pendant lesquels la jeune femme s'acclimate beaucoup mieux qu'on aurait pu le croire ; puis Taillefer, ayant enfin achevé son engagement, revient, prêt à l'épouser. A cette occasion, on exige de l'étrangère des papiers plus en règle. Le Consulat d'Angleterre à Paris les lui fournit à la date du 5 août 1848, et Mme Aubin, *alias* Hélizabeth Médaura, devient forcément Élizabeth Médora Leigh.

L'an 1848 et le vingt-troisième jour du mois d'août. Par devant nous Pierre Norman, maire et officier de l'état civil de la commune de Versols et Lapeyre... sont comparus le sieur Jean-Louis Taillefer, cultivateur... né le 4 juin 1810... et demoiselle Élisabeth Médora Leigh, sans profession, native de Lix mille jostom paroisse de Botisham, compté de Cambridge (2) en Angleterre, le 20 mai 1814, fille majeure du citoyen George Leigh esquire, et d'honorable Augusta Marie Leigh sans profession, mariés, domiciliés au dit Lix mille jostom dans ledit compté de Cambridge, ladite Élisabeth

(1) Les actes d'état civil et les extraits de baptême que nous citons ont déjà été publiés en mai et juin 1923 dans le *Journal de l'Aveyron*, sous la signature L. Bousquet et P. Dropy. Ils sont venus, ainsi qu'un autre que nous signalerons au passage, compléter fort utilement notre propre documentation.

(2) Nous respectons l'orthographe officielle.

Médora Leigh habitante depuis plusieurs années au dit Lapeyre et le susdit George Leigh esquire et honorable Augusta Marie Leigh habitant du dit lieu de Botisham, ainsi qu'il résulte d'une traduction de son acte de naissance traduit en français par le sieur Albert Ancessy habitant du dit Saint-Affrique par nous commis à cet effet, qui a certifié la ditte Élizabeth Médora Leigh agissant sans le consentement de ses parents, attendu que, d'après l'attestation du Consul de la nation anglaise à Paris délivrée le 4 août courant et annexée en original au registre déposé, selon les lois anglaises, toute personne majeure de vingt et un ans peut contracter mariage sans le consentement des parents ou ascendants... déclarons au nom de la loi que Jean-Louis Taillefer et demoiselle Élisabeth Médora Leigh sont unis par le mariage.

Et aussitôt les deux époux ont déclaré qu'il était né deux enfants : une demoiselle âgée de quatorze ans enregistrée à Plaumans-Ménès département du Finistère et un enfant du sexe masculin âgé de deux ans et demi, né à Saint-Affrique... lesquels ils reconnaissent pour leurs fils. De tout nous avons dressé acte...

Le lendemain est célébré le mariage religieux.

L'an 1848 et le 24 du mois d'août, nous soussigné vicaire de Lapeyre, après la publication des bans... vu le certificat de l'officier civil, avons donné dans la dite église de Lapeyre la bénédiction nuptiale.., à Jean Louis Taillefer... et Élisabeth Médora Leigh d'origine anglaise domiciliée à Lapeyre, fille majeure et légitime de George esquire et d'honorable Élisabeth Médora Mary Leigh, mariés, demeurant en Angleterre dans le comté de Cambridge, dans la paroisse de Bottisham... qui n'a pas eu besoin du consentement du père et de la mère par permission du Consulat anglais.

Et lesdits Jean Louis Taillefer et Élisabeth Médora Leigh ont reconnu pour leurs vrais enfants et légitimes, Marie du sexe féminin actuellement chez eux, née à Plénéour-Ménès dans le diocèse de Quimper le 19 du mois de mai 1834 et baptisée le 10 novembre de la même année par Lejay recteur; et Héli du sexe masculin, actuellement chez eux, né à Saint-Affrique le 28 janvier 1846 et baptisé le 28 janvier de la même année par M. Blanc recteur...

Ce n'étaient pas là des actes courants pour les maires et les vicaires de Versols et Lapeyre : on sent qu'ils y ont peiné.

Celle qui devenait ainsi Mme Taillefer n'avait guère perdu son temps depuis son arrivée. Une pareille transplantation était délicate pour une inconnue dont les aventures devaient naturellement exciter la méfiance. Mais elle s'était montrée digne,

bienveillante et généreuse autant que le lui permettait une pauvreté presque égale à celle de tout le monde dans ce village. Maintenant on lui témoignait de la sympathie et même du respect. Pour qui connaît l'esprit de la campagne, cette victoire dénotait des qualités sérieuses et un tact très sûr. Disons-le aussi : son prestige allait grandissant.

Fait significatif : on ne se résignait pas à l'appeler de ce nom, si commun là-bas, de Taillefer. Elle était toujours Mme Aubin. Et elle-même continuait à user de cette sorte de pseudonyme, puisque c'est sous cette appellation qu'elle recevait et recevra jusqu'à sa mort, correspondance et papiers d'affaires. Pourtant, on connaissait maintenant son état civil ; mais on le discutait. Ce nom de Leigh, que, d'ailleurs, elle avait toujours répudié autant que possible, n'était-il pas lui aussi usurpé? On disait et elle laissait dire qu'elle était la fille d'un grand seigneur d'outre-Manche, poète de génie et héros fabuleux dont le nom retentissait jusqu'au delà des mers; et l'éclat du mystère venait s'ajouter à sa beauté, à sa démarche, à son accent.

Malheureusement Mme Aubin n'allait pas savourer longtemps la douceur de cette vie honorée et le calme de ce port rencontré sans doute après bien des tempêtes... La petite vérole l'emportait juste un an après son mariage, le 28 août 1849.

L'an 1849 et le 29 août... devant nous Pierre Norman... ont comparu... lesquels nous ont déclaré qu'Hélizabeth Médora Leigh, fille de George Leigh, esquire, et d'honorable Augusta Marie Leigh, mariés, à Six mille Bostom dans le comté de Cambridge en Angleterre, épouse de Jean-Louis Taillefer... âgée de trente-quatre ans, était décédée le jour à quatre heures du soir dans la maison de son dit mari, audit Lapeyre, laissant de son décès deux enfants, un garçon de trois ans et une fille de quinze ans appelée Marie Aymée et le garçon Jean-Marie Élie, tous domiciliés avec son dit père, au dit Lapeyre.

Le village entier lui fit des obsèques touchantes. Ce ne fut pas là une émotion passagère, puisque, quatorze ans plus tard, le 24 mai 1863, M. Bonol, curé de Lapeyre, écrivait à ce M. de Waroquier dont va bientôt commencer la longue et bienfaisante action :

« M. l'abbé Singla a vu de ses propres yeux le respect que je porte à la tombe de la pieuse et charitable Anglaise que je n'ai pas eu l'honneur de connaître, mais dont tout le monde me parle

avec le plus grand éloge. Je cultive moi-même des fleurs sur cette tombe vénérée. J'y ai fait planter un beau cyprès et une belle pierre tumulaire surmontée d'une croix en fer. »

Notons nous-mêmes la fin honorable de cette femme qui, on le verra, n'avait pas été sans reproche, mais à laquelle il avait suffi, pour se relever, qu'une main se tendît, même débile. Cet épilogue n'est point indifférent à la conclusion que nous tirerons de son histoire.

LES DERNIÈRES VOLONTÉS DU POÈTE

Cette Mme Aubin, qui mourait presque dans la misère, ne laissait pas moins un testament qui allait être aussi fertile en difficultés et en querelles que ceux des grands de la terre. L'original, rédigé en anglais, a été déposé en 1859, d'abord au greffe du tribunal de Saint-Affrique, puis en l'étude de Me Reynès, notaire au même lieu. En voici la traduction :

« Moi, Élisabeth-Médora Leigh, déclare par ces présentes que tous mes testaments précédents sont nuls et révoqués. Je déclare aussi que tout document de ce genre, autre que celui-ci, doit être regardé comme nul et sans valeur. Moi, Élisabeth-Médora Leigh, donne et lègue tous mes biens en ce monde, meubles et immeubles, tous et chacun que je possède d'après l'acte de convention du testament de feu lord Byron, à Jean-Louis Taillefer, né et résidant à Lapeyre, commune de Versols, département de l'Aveyron, et à ses héritiers, mes enfants, Marie-Aymée et Jean-Marie-Élie Taillefer.

« Je déclare ici que je pardonne à ma mère et à tous ceux qui m'ont si cruellement persécutée, comme j'espère être pardonnée moi-même. *Je prie mon solicitor sir John Hugues de remettre au nommé Jean-Louis Taillefer la cassette qui renferme mes papiers et qui est entre ses mains.* Et je signe et scelle cet écrit le 23 août 1849.

« ÉLISABETH-MÉDORA LEIGH.

« *Témoins :* SALES ET GONTRAND. »

Tout est notoire et mémorable dans ce document : ce nom d'Élisabeth-Médora Leigh qui éclipse à présent celui d'Aubin, voire celui de Taillefer ; ce testament invoqué de lord Byron ; ces revendications ; ces récriminations familiales ; surtout ces

papiers réclamés à Sir John Hughes. Une nouvelle et forte personnalité s'affirme tout à coup par de brusques échappées sur une existence dont nous allons essayer de retracer les dures péripéties.

Médora Leigh, cinquième enfant d'Augusta Byron, est née le 20 mai 1814. Voici la traduction de son extrait de baptême transmis par le Consulat anglais et annexé à son acte de mariage :

N° 50 du registre des baptêmes
de la paroisse de Bottisham

Date du baptême	*Nom de l'enfant*
20 mai 1814	Élizabeth-Médora
N° 50	fille de
Nom des parents	*Domicile*
Prénom *Nom*	Six Mile Bottom dans la
George et Augusta-Mary Leigh	paroisse de Bottisham
Titre ou Profession	*Par qui la cérémonie fut célébrée*
Esquire	Charles Wedge, curé de Burrough Green, suivant le certificat du révérend Charles Wedge qui m'a été transmis le 20 mai 1814. (*Signé :* W. PUGH, vicaire.)

Cette naissance en date du 20 mai 1814 nous reporte précisément à l'époque des plus claires confidences de Byron à lady Melbourne. Le 11 janvier 1814, il écrit : « Ce que je ressens depuis quelque temps est mélangé d'une sorte de terreur qui rendrait tout autre sentiment ou même toute autre passion insipide à l'excès. » Le 1er mai 1814, après avoir clairement parlé d'Augusta, il ajoute : « Il est assez étrange que j'aie toujours eu un pressentiment; je me rappelle que, quand j'étais enfant, je demandais un jour à ma mère, en lisant l'histoire romaine, à propos de mariage, pourquoi je n'épouserais pas X... » Et M. Maurice Castelain signale, dans cette même correspondance, vingt autres allusions à une passion criminelle.

Cabotinage, a-t-on dit? Nous ne croyons pas au cabotinage de Byron lorsqu'il nous parle de sa sœur. En tout cas, nous avons au moins le droit de signaler ici les dates d'un pareil

langage. Nous avons aussi celui de penser qu'un doute, sinon une conviction, a dû se manifester de bonne heure, dans la famille, autour du berceau de Médora. Le scandale éclate, en effet, vers mars 1816; de là à suspecter la naissance de l'enfant venue au monde vingt mois plus tôt et au moment de la plus grande intimité du frère et de la sœur, il n'y a qu'un pas. Ce pas en arrière fut d'autant plus inévitable que quelque indiscrétion vint, probablement, de cette lady Melbourne, assez libérée de préjugés pour qu'on la soupçonne, d'abord de s'être tue, puis d'avoir trop parlé.

Néanmoins, il faut reconnaître que, pendant longtemps, le silence sembla se faire sur cet enfant. Le premier qui le rompit fut Byron lui-même, à Missolonghi, le 18 avril 1824, lorsque, isolé dans ces marais pestilentiels où sa nostalgie l'avait conduit, il sentit arriver la mort. Il avait dû, huit ans plus tôt, quitter l'Angleterre sans la moindre explication avec sa femme; et bien des fois, depuis, il lui avait écrit sans qu'elle lui eût accordé un seul mot de réponse. Que de choses pourtant il aurait eu à lui dire et qui l'étouffent au moment de les emporter dans la tombe! D'abord, il voudrait lui affirmer solennellement que son crime remonte au temps qui a précédé leur mariage. Puis, il éprouve le besoin de lui confier ce qu'il croit être encore le secret de sa paternité avec l'espoir, sans doute chimérique, — mais quelles chimères ne se font pas les poètes! — qu'elle lui saura gré de son repentir et de son humiliation et que la petite Médora, à son tour, en bénéficiera. Médora! Peut-être même distingue-t-il, avec la double vue des mourants, tous les malheurs qu'il a semés sous les pas de cette victime innocente...

Alors, haletant, il appelle Fletcher, son valet de chambre, seul confident à sa portée. Ah! nous sommes loin maintenant des phrases à draperies qui, naguère, laissaient suspecter sa sincérité. Hier encore il préférait orgueilleusement pour sa dépouille une simple pierre grecque à l'abbaye de Westminster; aujourd'hui il demande en grâce qu'on la ramène dans sa patrie. C'est maintenant son âme toute nue qui s'exhale avec ses derniers souffles.

Le fidèle serviteur cherche à prendre une plume.

— Non... Non... Le temps presse... Songez seulement à faire tout ce que je vais vous recommander... Ma chère sœur,

ses enfants... Vous irez voir lady Byron et vous lui direz tout... Dites-lui tout... vous la connaissez...

Alors, pendant vingt minutes, c'est un vague murmure de mots sans suite et de noms inconnus balbutiés sur un ton de recommandations aussi pressantes qu'inintelligibles.

— Je suis obligé d'avouer à Votre Seigneurie que je n'ai rien compris! s'exclame Fletcher qui n'était point au courant.

— Oh! mon Dieu! Alors tout est perdu... Il est trop tard.

— Monsieur, je vous supplie de faire un nouvel essai...

Et ce sont d'autres efforts encore plus vains.

— Ma femme... mon enfant.. ma sœur.... Il faut que vous disiez tout... Vous connaissez mes dernières volontés...

Rien d'autre ne sort clairement de sa bouche (1).

Fletcher ne pouvait saisir; mais pour nous, mieux informés, nous ne doutons pas que ce qui a hanté et troublé cette mort digne du théâtre antique ou de celui de Shakspeare, c'est la pensée de Médora et de sa fatale naissance. Il y a des confessions qui s'imposent à la conscience des mourants, et nous trouverions facilement, dans l'histoire, d'autres exemples de pareils aveux.

D'ailleurs, si Fletcher n'a point saisi au passage ce nom inconnu de Médora, Byron l'a inscrit dans son testament pour un legs de 3000 livres dont l'usufruit est réservé à sa femme. Legs éloquent qui, en rapprochant les deux êtres que son crime a le plus séparés, contient et exprime cette prière de générosité et d'oubli que ses lèvres expirantes n'avaient pu formuler.

LE SÉJOUR EN FRANCE

Hélas! Neuf ans après, en 1833, nous sommes loin de compte : Médora est brouillée avec sa famille. Ce n'est point, il est vrai, sans motif : la jeune fille a fourni un excellent prétexte à ces rigueurs ; elle s'est laissé séduire.

Dans quelles circonstances? Plus tard, elle invoquera la désaffection et le délaissement où elle était tenue. Une seule chose est évidente : que les conseils et les soutiens lui aient manqué ou qu'elle les ait repoussés, elle se tire affreusement mal de ce

(1) Voir Boutet de Monvel, *op. cit.*

triste pas. Au lieu de rompre ou d'exiger une réparation immédiate, elle accepte de passer en France sur de simples promesses qui font présager des déceptions et des orages.

En France, son premier asile est le couvent de Relecq, ancienne abbaye cistercienne, occupée à cette époque par les Filles de la Croix. Quelques mois après, elle se rend au manoir de Penhoat, situé dans la commune de Plounéour-Ménez, département du Finistère. Ce manoir de Penhoat a été loué pour la circonstance par un jeune homme d'une vieille famille noble de Cornouailles, alliée à celle des Byron, Henry Trévanion. L'alliance remontait au mariage de l'amiral Byron, grand père du poète, avec l'une des deux filles de William Trévanion, membre du Parlement. William était mort en 1767 sans descendance mâle, mais une ordonnance royale de 1801 avait autorisé John Purnel Beetesworth, petit-fils de l'autre fille de William Trévanion, à relever le nom et les armes qui étaient *d'argent aux deux chevrons de gueule, chargé d'une fasce d'azur aux trois coquilles d'or* (1).

C'est chez cet Henry Trévanion et dans ce manoir de Penhoat que Médora accouche d'une fille le 19 mai 1834.

L'an 1834, le 21 mai à deux heures du soir, devant nous Théophile Le Hénaff, maire et officier de l'état civil de la commune de Plounéour-Ménez, département du Finistère, est comparu Henry Trévanion, Anglais, du lieu de Penhoat, âgé de trente ans, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin née le jour avant hier à huit heures du matin au dit Penhoat, lequel enfant est fille de Henry Legh âgé de trente ans et d'Élisabeth Legh âgée de vingt ans, et a déclaré vouloir lui donner les prénoms de Marie Violette Trévanion. Les dites déclaration et présentation faites en présence de Jean Prouff du chef-lieu âgé de quarante ans et de Pierre Martin du dit chef-lieu âgé de quarante-cinq ans, les deux cultivateurs, lesquels après lecture donnée ont déclaré ne pas savoir signer excepté le sieur Trévanion

Ce mariage entre Élisabeth Legh et un hypothétique Henry Legh, — pur mensonge enregistré bien à la légère, — prouve que, dès la naissance, le père véritable est décidé à ne pas reconnaître la petite Marie. Cependant, il faut souligner que parmi les prénoms qu'on lui donne figure celui de Trévanion.

(1) La plupart des détails que nous donnons et que nous donnerons encore sur Henry Trévanion nous ont été fournis par M. Gourvil (de Morlaix) et par le comte Bégouën.

C'est là, d'après les coutumes anglaises, une façon d'indiquer une parenté à laquelle on tient. Si donc Trévanion n'est pas le père de cette petite fille, il lui est du moins quelque chose. Il y a là comme une demi-satisfaction donnée à la mère, et qui permettra à l'enfant de s'appeler à la fois Legh et Trévanion ; nous disons *Legh* et non *Leigh*, car, très probablement de parti pris, le nom a été déformé. Quatre mois plus tard a lieu le baptême.

Nous soussigné, certifions qu'Anny Violette Leigh, fille légitime de M. Henri et de Mme Élisabeth Leigh, née Trévanion, née au château de Penhoet, a été baptisée le 11 décembre 1834 par M. Lejacq, desservant. Le parrain a été Yves Pouliguen, la marraine a été Annette Pouliguen. (Signature de M. Henri Trévanion pour le père absent.) (1)

Cet acte est, lui aussi, caractéristique. Il l'est même doublement : d'abord à l'égard de Trévanion, puis de Médora.

En ce qui concerne Trévanion, il mesure un grave recul. Cette fois, en effet, celui-ci précise qu'il signe pour le père *absent* ; en outre, les prénoms qu'il donne à l'enfant sont changés et — chose bien différente — ce n'est plus la fille, mais la mère qui est née Trévanion.

Quant à Médora, il est le premier indice de sa conversion. De fait, jusqu'ici anglicane, elle fera toujours désormais profession de catholicisme.

Pour la première fois, se manifeste l'humeur combative et violente de la jeune femme. La conviction religieuse viendra plus tard, mais en attendant, — du moins le croyons-nous, — elle lance à sa famille un défi comme ceux de l'homme dont elle sait bien qu'elle est la fille et qui a si souvent exécré et maudit les siens : elle se fait papiste.

Byron, il est vrai, ne s'est jamais converti ; mais il a voulu que son autre fille naturelle, la petite Allegra (2), fût catholique ; il a lui-même notoirement subi l'attrait de l'Église romaine, « la meilleure et la plus sûre des conseillères ». Un soir, en entendant chanter les cloches de Venise, il a senti une émotion que ne lui ont jamais inspirée les carillons de Westminster : « Si je deviens vieux, je serai dévot. » Une autre fois il a fait de l'*Ave Maria* le thème d'une de ses plus beaux poèmes lyriques.

(1) Publié par L. Bousquet et P. Dropy.
(2) Née de Jane Clairmont en janvier 1817, morte le 20 avril 1822.

Médora n'en ignore rien. En se faisant catholique, elle semble donc signifier à toute sa famille : « Je ne suis pas Leigh, je suis Byron ! » Et cela la soulage.

MÉDORA ET SA MÈRE

Adieu maintenant ce que nous appellerons par comparaison les beaux jours de la Téméraire ! Ce château de Penhoat est un vieux manoir antérieur au XIIIe siècle situé au confluent de la Coatoulsac'h et du ruisseau de la Penzé. Peut-être le site est-il riant, nous ne l'avons jamais vu. Mais rien qu'à prononcer ces dures syllabes : Penhoat, Plounéour-Ménez, Coatoulsac'h, on a comme l'impression qu'il ne peut se dérouler là qu'une sombre et triste aventure. De fait, Médora y passe deux ou trois années remplies par les pénibles querelles, qui suivent d'ordinaire les équipées comme la sienne. Trévanion se libère de plus en plus. Mais, quand, sans ressource lui-même, il doit l'abandonner, un rayon d'espérance luit à ses yeux. Elle apprend, en effet, que sa tante Annabella est à Paris. Certes, la rigide et froide lady Byron n'est guère attirante ; mais elle est usufruitière du legs de trois mille livres dont elle, Médora, a la nue propriété. Comment, avec un enfant et sans argent, — Trévanion privé de tout subside familial ne peut se montrer généreux, — ne se raccrocherait-elle pas à une possibilité d'arrangement? Trois mille livres, — soixante-quinze mille francs d'alors, — c'est le salut.

Médora accourt donc à Paris. Lady Byron la reçoit avec le calme de son caractère et peut-être avec une nuance de pitié. Un accord entre la nue propriété et l'usufruit, lui paraît, à elle aussi, concevable. Milady va même, croyons-nous, consulter Berryer. Néanmoins, rien ne se conclut à Paris ; il faut revenir à Londres où la loi anglaise sera plus facile à étudier. La succession du poète donne d'ailleurs lieu à des litiges dont la *Chancery* est saisie. Et, dans le courant de 1837, lady Byron, faisant, en somme, ce qui convenait le mieux, ramène sa nièce en Angleterre.

Celle-ci retrouve ses frères dans des conditions honorables, conformes à leur rang. Ses sœurs, Georgina et Emily, habitent avec leur mère qui est toujours dans les meilleurs termes avec Annabella Byron. La piquante Augusta de jadis a bien changé. Ce n'est plus celle dont le crayon de George Hayter et

la miniature de J. Holmes nous conservent l'image, mais une dame fort épaissie, une « dondon », selon l'expression de lady Frances Shelley.

Médora restera à Londres jusqu'en 1844. Elle semble y avoir été accueillie fraîchement; et, dans tous les cas, elle ne gardera de ces sept années que de mauvais souvenirs. Seule, la plus jeune de ses sœurs, Emily, lui témoigne quelque affection.

L'occasion, sinon le but, de ce retour a été un règlement d'affaires. Délaissée avec un enfant, elle cherche à se procurer des ressources immédiates. Finalement éconduite par sa tante, la voilà aux prises avec sa mère.

Pas jolie mais pire, avons-nous dit d'Augusta au physique. Pas méchante mais pire, pourrait-on dire d'elle au moral, tant sa légèreté et son insouciance la rendent redoutable. Entre elle et sa fille les choses vont tragiquement tourner. Cela commence par cinq ou six ans de chamailleries qui n'aboutissent à rien Puis une diversion se produit. En désespoir de cause, Médora se résigne à fouler aux pieds tout amour-propre et à implorer une fois de plus son séducteur.

Elle le fait par l'intermédiaire et sur les conseils d'un homme fort avisé et grand temporisateur dont le but, en cette circonstance, semble surtout avoir été de suspendre le choc de la mère et de la fille : sir John Hughes, *solicitor*, c'est-à-dire notaire et avoué de la famille, personnage de premier plan dans toute cette affaire. La tentative échoue, comme on devait s'y attendre : d'où fureur de la délaissée et cette lettre au solicitor que la colère lui dicte en phrases hachées, obscures et presque intraduisibles :

25 décembre 1843.

« La réponse que vous avez reçue de M. Henry Trévanion est ce que l'on aurait pu prévoir. Ma réponse est qu'il y en a pour longtemps avant que M. Trévanion reçoive une lettre de moi. En parlant de mes amis, il devrait se rappeler que les chagrins et les souffrances qu'il a attirés sur moi retombent sur lui en opprobre et en déshonneur. Qu'il se rappelle comment l'ont traité ceux à qui je ne suis ni inconnue ni indifférente; cela l'aidera à apprécier les sentiments de mes amis envers lui. Je ne sais si sa lettre tend à faire comprendre cela ou à

convaincre un jour son enfant des bons sentiments de son père

« En vous autorisant à entrer en relation avec M. Trévanion, je lui donnais une fois de plus l'occasion de bien faire, ou plutôt de remplir simplement son devoir. Il en a profité comme par le passé. Je ne le regrette pas ; car il vaut mieux être souvent trompée de cette manière que de se tromper soi-même une seule fois en croyant injustement à la culpabilité de quelqu'un

« Je vous envoie les papiers dont vous avez besoin et je suis, monsieur, entièrement vôtre.

« Élisabeth Médora Leigh. »

Était-il opportun de communiquer cette lettre ? John Hughes la fit parvenir à Trévanion. Aussitôt celui-ci la retourna, en affectant de ne répondre qu'à une missive antérieure du solicitor en faveur de l'enfant.

Janvier 1844.

« Je vous renvoie la lettre de miss Leigh. Je suis très peiné qu'il soit entièrement hors de mon pouvoir, en ce moment, de contribuer à l'éducation de la jeune demoiselle qui fait l'objet de votre lettre du 12 décembre. J'ai à peine, en effet, ce qui est nécessaire à ma propre subsistance.

« Je suis, monsieur, votre très humble serviteur.

« Henry Trévanion. »

Fin de non recevoir plutôt sèche et banale. Nous sommes bien loin de la véhémente sincérité de Médora. Et cependant, en invoquant sa propre gêne, l'inactif et faible Trévanion ne ment sans doute pas. A cette époque, il acquiert bien une propriété à Malguenac, Morbihan ; mais c'est par les soins de sa famille, à présent désireuse de l'établir. Ajoutons, pour en finir à son sujet, que marié, avec l'agrément des siens, à une jeune fille, comme lui anglaise, il vécut là d'une vie modeste et retirée. Pourtant, à la suite de dissentiments dont nous ignorons les causes, sa femme s'en retourna en Angleterre ; et il mourut seul dans son domaine le 25 décembre 1854.

Après ce cuisant échec qui s'ajoute à six années d'autres discussions aussi stériles, le solicitor est à bout d'atermoiements et Médora de patience. Alors exaspérée, sentant bouillir dans ses veines le sang de son père, la fille de Byron se retourne

vers sa famille. Jamais, d'ailleurs, arme plus empoisonnée ne fut mise au service d'une plus noire colère. Le désordre ou l'imprévoyance de sa mère a fait tomber entre ses mains une liasse de lettres ou de brouillons de lettres d'où résulte l'ignominie de sa naissance : elle n'hésite plus à s'en servir.

Ces lettres et brouillons, disons-le tout de suite, sir John Hughes, dangereux adversaire, ne nous permettra jamais de les voir. Mais la lutte qu'il soutiendra à leur sujet, le soin qu'il mettra à les anéantir, et surtout les arguments dont il justifiera leur destruction, confirmeront puissamment tout ce que dit Médora sur leur contenu et leur importance.

Rien de plus vraisemblable qu'un pareil échange de documents entre le frère et la sœur. On sait combien Byron était épistolier et combien il se livrait facilement la plume à la main. Ses lettres à lady Melbourne en sont une preuve frappante. On sait aussi que, jusqu'à sa mort, il est resté en correspondance avec Augusta ; que dis-je ! aucune de ses aventures et de ses débauches n'a jamais pu le distraire d'elle, il a vécu sans répit sous son obsession perverse ; ses derniers vers reflètent encore cette fascination ; et sa sœur est la personne dont il parle le plus jusque dans les balbutiements de son heure suprême. Enfin, on sait aussi qu'Augusta, impulsive et communicative, lui écrit fréquemment et le guide de ses conseils, bons ou mauvais. Elle est toute sa famille. C'est elle qui lui envoie à Missolonghi la seule esquisse où il ait pu contempler les traits d'Ada, sa fille légitime. Elle seule, parmi les siens, reçoit sa dépouille, le 29 juin 1824, sur le quai de Londres. Elle seule, après le refus d'une sépulture à Westminster, lui ouvre le lointain caveau de Hucknall Torkard, suit le char mortuaire, du 12 au 16 juillet, et prend soin d'une inscription sur sa tombe :

Sa sœur l'honorable
Augusta Maria Leigh
Grava cette épitaphe à sa mémoire.

Qu'y a-t-il de plus naturel que l'existence de « ces lettres et brouillons ou copies de lettres » dont maintenant Médora se prévaut et tire avantage ? Et n'est-il pas logique de préjuger dans ces « lettres ou copies de lettres » autre chose que le seul secret de l'inceste ? Ce secret, déjà ébruité par les soins mêmes

de la famille, ne mériterait guère ni la très dure et très longue bataille qui va s'engager autour de ces papiers, ni la sollicitude de Médora, réclamant, à l'article de la mort, la cassette qui les renferme. On s'en rendra d'ailleurs mieux compte par la suite et nous y insisterons.

UN ACCORD DE FAMILLE

En attendant, entre les deux parties plus que jamais exaspérées, sir John Hughes s'efforcera plus que jamais au rôle de modérateur. Mais son ingéniosité s'exercera plutôt pour tout pacifier qu'en faveur de la révoltée. Nous n'osons trop l'en blâmer : entre cette malheureuse enfant poussée au désespoir et cette mère ainsi attaquée, la situation est si difficile !

Donc, grâce au dit solicitor, Médora, ses lettres à la main, commence par toucher cinq cents livres d'un certain M. Law, moyennant un contrat de *mortgage* à gros intérêts sur la nue propriété de ce fameux legs Byron, fondement de ses espérances, objet de ses convoitises, gage de réconciliation devenu ferment de discorde. Qui est ce M. Law? Sans doute un simple prête-nom, ou un créancier complaisamment interposé.

En même temps que ce *mortgage*, sorte d'hypothèque admise par la loi anglaise sur les biens mobiliers, elle obtient de sa famille une rente annuelle et viagère dont le chiffre, longtemps débattu, s'élèvera en fin de compte à environ neuf cents francs. D'après les notes et correspondances que laissera notre héroïne, Berryer n'est point étranger à cette augmentation du chiffre d'abord proposé ; et c'est cette intervention à distance qui nous a fait supposer plus haut une entrevue du grand avocat et de lady Byron pendant le séjour de cette dernière à Paris. En échange, la bénéficiaire doit déposer entre les mains de sir John Hughes, les terribles « lettres et brouillons ou copies de lettres » qui la rendent si agressive. Dépôt dangereux car, par tactique et tempérament, notre solicitor est beaucoup plus prompt à recevoir qu'à rendre. Nous aurons l'occasion de le constater, même avant qu'il s'agisse de discuter la restitution de ces papiers.

Cet imprudent dépôt n'est pas tout : Médora doit encore rédiger et confier au solicitor un testament qui nous apparaît comme une renonciation générale à tout ce qui n'est pas le legs Byron,

et même à son nom de Leigh. Tout se passe comme si on lui avait dit dans une atmosphère d'indignation et d'emportement : « Par les lettres dont vous vous targuez vous vous excluez vous-même de la famille. Renoncez donc à en obtenir un avantage quelconque et cessez même d'en porter le nom ! » A quoi il semble qu'elle ait orgueilleusement répondu : « Soit ! Dorénavant vous ne m'êtes plus rien. Je vous ignore comme vous m'ignorez vous-mêmes. »

En effet, dès ces conventions et ce testament, Médora Leigh n'existera plus. A son lieu et place n'apparaîtra désormais que ce personnage de convention que nous connaissons déjà : Mme Aubin. Pourquoi ce nom mystérieux et que rien ne paraît motiver? Peut-être, parce qu'il ne se prête ni à explication ni à rapprochement et que la consonnance en est aussi peu anglaise que possible. Volontiers nous le croirions choisi par Médora, tant elle a de rancune contre tout ce qui, de Leigh à Trévanion, lui rappelle l'Angleterre. Ainsi Byron tournait le dos au monde anglo-saxon et devenait carbonaro et philhellène.

Donc, d'un commun accord, il n'y aura plus qu'une Mme Aubin fièrement retranchée de la famille, mais une Mme Aubin désarmée, dépouillée de ses droits et de ses prétentions, enchaînée par une rente de misère à une dépendance constante et même à des résidences assignées ! Le solicitor peut se frotter les mains. La famille aurait sans doute payé plus cher pareil débarras et semblable exécution.

Cependant, bon gré mal gré, par dignité ou par force, prise ou non à son piège, Médora ne reviendra jamais sur cette répudiation consentie. Jusqu'à sa mort, même dans les actes officiels, c'est du nom d'Aubin qu'elle tâchera de faire état. Et lorsqu'en 1849, Mme Aubin écrira un testament, forcément signé Élisabeth Leigh, elle n'invoquera aucun droit patrimonial et ne disposera, conformément à la convention de 1844, que du legs Byron et de *la cassette qui renferme ses papiers*.

De leur côté, les Byron et les Leigh, pour qui cette substitution est précieuse et reposante, se garderont bien d'y jamais contredire. Nous verrons tout à l'heure leur mandataire, sir John Hughes, s'appliquer à conserver, même après décès, ce nom d'Aubin à la défunte et à sa fille. Bien mieux ! Ni Mrs Beecher Stowe en 1869, ni lord Lovelace en 1905, ni aucun des porte-parole de la famille, ne fera jamais la moindre

allusion à Médora. Il s'agira, avant tout, d'éterniser la bienheureuse convention de 1844. Si grandes auront été, d'abord la peur, puis la satisfaction, que les uns après les autres préféreront laisser en suspens le procès de l'inceste devant l'opinion publique plutôt que de ressusciter la terrible morte.

Ce singulier accord de famille imposait, avons-nous dit, à Mme Aubin, tenue en laisse par sa pension viagère, certains lieux de résidence. Comme on le devine, tous furent, d'un commun avis, choisis outre-Manche ; et soit que Saint-Germain-en-Laye lui ait été permis ou assigné, c'est là qu'elle se rendit aussitôt.

Ah! ces lieux où on l'attache, quel supplice pour une nature si éprise d'indépendance! La plus belle ville du monde lui deviendrait aussitôt une prison. Elle acceptera tout le reste, sans murmure, mais elle s'insurgera bien vite contre une pareille détention.

Malgré son palais, sa royale terrasse et sa majestueuse forêt, Saint-Germain, dans les notes qu'elle avait laissées, n'échappait pas aux imprécations de la captive. Il est vrai que sa vie n'y avait rien d'enviable. Déjà les cinq cents livres qu'elle a touchées sur le *mortgage* ont servi à payer des dettes. D'ailleurs elle n'a pas beaucoup plus d'esprit d'économie et d'ordre que sa mère ou que Byron. Bref, réduite à sa seule pension, elle mène une existence fort étroite. Jugez-en : incapable de subvenir pour sa fille aux moindres frais d'éducation, elle l'envoie à l'ouvroir des Sœurs de la Nativité. Et elle-même doit se soumettre à des emplois domestiques dans la maison où elle habite!

Mais, en 1845, un commandant au 8e hussards vient loger dans la même maison que Mme Aubin. Ce commandant a une *ordonnance*, Jean-Louis Taillefer, que son service met quotidiennement en rapport avec elle. Bientôt, cette *ordonnance* lui témoigne de l'intérêt, l'aide dans ses humbles besognes, lui offre même quelques secours tirés d'un remplacement qu'il est en train d'accomplir. Peu à peu, les relations deviennent telles qu'un mariage est projeté dès que surviendra la libération. Mme Aubin, déjà enceinte, accepte, pourvu qu'en l'épousant Taillefer reconnaisse, en même temps que l'enfant à naître, la jeune Marie. Et en novembre 1845, elle part pour Saint-Affrique en invoquant auprès de ses parents d'Angleterre, toujours jaloux

de ses déplacements, un impérieux voyage de santé dans le Midi.

Quelle chute pour la fille d'un lord et pair du Royaume, plus orgueilleux de sa naissance que de son génie, plus fier de ses titres que de tous les honneurs dont Venise, Ravenne, Pise et la Grèce saluaient son passage! Passe encore le cousin Trévanion; mais l'ordonnance Taillefer... Un mariage aura beau s'en suivre, socialement, c'est une déchéance irrémédiable.

La courageuse Mme Aubin, naguère si combative, a-t-elle donc abdiqué? Humiliée et vaincue, s'abandonne-t-elle maintenant comme une épave au cours des événements? Peut-être. La misère défend mal les êtres les mieux trempés. D'ailleurs, véhémente et déréglée comme Byron, elle est sujette comme lui à de brusques dépressions et à des volte-faces imprévues. Mais, qui sait! peut-être aussi y a-t-il inconsciemment là une espèce de *Byronisme*, une insolente bravade envers ses parents...

Par bonheur, Taillefer est un brave et honnête garçon qui apporte le salut lorsqu'on s'y attend le moins. Son action personnelle, le milieu si nouveau où il la conduit, un sentiment intime de réhabilitation, vont tout à coup changer Médora, aimanter autrement son orgueil et son amour-propre, apaiser son âme orageuse. Tant il est vrai qu'il ne faut désespérer que des cœurs arides!

Oui, grâce à l'humble Taillefer, cette existence coupable, ardente et brûlée, va maintenant se terminer par les quatre nobles et tranquilles années de Lapeyre et sur la perspective de cette tombe où la vénération publique plantera une croix, un cyprès et des fleurs.

M. DE WAROQUIER ENTRE EN SCÈNE

Médora Leigh est donc morte à Lapeyre, le 28 août 1849. Les papiers authentiques qu'elle a enfin dû produire, la pension régulière qu'on lui sert, ont convaincu tout le monde de son origine. Mais certaines particularités de sa naissance, — et précisément celles qui, ici, nous intéressent le plus, — ne reposent guère que sur sa parole et ont besoin d'être confirmées par des tiers.

Cette confirmation, nous l'obtiendrons grâce à l'intervention d'un homme, qui n'a d'autre mobile que sa charité, M. de Waroquier de Puel Parlan. Toulouse, qui n'a pas tout

à fait perdu sa mémoire et qui voit ses enfants et ses petits enfants poursuivre ses bonnes œuvres, ne s'étonnera pas de l'action généreuse et persévérante dont nous allons parler. En exerçant pour le plus grand bien moral et matériel des Taillefer un dévouement qu'il aimait surtout à dépenser pour ses compatriotes de l'Aveyron, ce grand chrétien va résoudre, sans le vouloir, et même sans y penser, un très intéressant problème d'histoire littéraire.

Pendant les vacances de 1852, M. de Waroquier, que l'éducation de ses enfants avait déjà fixé depuis longtemps à Toulouse, villégiaturait à Saint-Affrique, son pays natal. Un jour, un de ses cousins, M. Eugène de Cabanous (1), signale à son bienveillant intérêt la famille Taillefer dont on lui raconte la singulière histoire. Pressentant une grande misère à secourir, M. de Waroquier s'entoure aussitôt de renseignements. Officier démissionnaire de 1830, il garde encore dans l'armée des relations et des amitiés. On lui confirme le roman, en même temps étrange et banal, de Saint-Germain, et on l'assure des bonnes notes et de l'excellente conduite de l'ancienne *ordonnance*, de l'aveyronnais Taillefer.

D'ailleurs, le pauvre homme est grandement embarrassé : depuis la mort de Médora, tous les subsides anglais ont cessé, et il s'agit de disputer maintenant, sans relations et sans argent, à une famille puissante et doublement inaccessible, puisqu'elle est étrangère, les droits fort confus de la défunte, et plus confus que jamais, car Augusta Leigh, qui était déjà veuve, est morte en 1851.

Taillefer a commencé par envoyer à sir John Hughes une copie du testament du 23 août 1849. Mais le solicitor, qui a en mains celui de 1844, a exigé l'original. On a commis la même imprudence que Médora pour ses lettres : on a eu le tort de le lui confier. Toujours grand temporisateur, il le gardera sept ans, tantôt le critiquant dans sa forme ou dans son fond, tantôt contestant la qualité de Taillefer ou ne voulant connaître que Mme Aubin et Marie Aubin sa fille.

La lettre suivante, adressée par lui à Marie, précise l'état de la question en 1852.

(1) M. Eugène de Cabanous était l'oncle de Mgr de Cabanous, curé très regretté de la paroisse Saint-Thomas d'Aquin à Paris.

Chapel Street, Bedford Row, 8 mars 1852.

« Ma chère Marie,

« J'ai reçu ce matin votre lettre avec le testament de votre mère. Il faut maintenant que je vous fasse une ou deux questions auxquelles il est nécessaire que vous me répondiez tout de suite : je vois que votre mère l'a écrit tout en entier ainsi que le mot « témoins ». Elle a aussi commencé sa signature par la lettre « E » qu'elle n'a pas tout à fait finie. Cela semble fait le 23 août et de son écriture ordinaire, ce qui était cinq jours avant sa mort, puisqu'elle est morte à deux heures le 28. Puis vient sa signature « Élisabeth Médora Leigh », qui est mal écrite et ne ressemble pas à son écriture ; et dessous il y a deux mots qu'il m'est impossible de déchiffrer, mais qui sont écrits par la même main et avec la même encre et même plume que la signature, puis le mot ou signature « Gontrand et Sales ».

« Étiez-vous présente quand on faisait ce testament et qu'on l'a complété? Quel jour l'a-t-on terminé? Ce n'était pas certainement le jour qu'il a été écrit. Par qui est-ce que le testament a été signé? Était-ce en la présence de votre mère et sur son désir? Que signifient les deux mots écrits au-dessous de la signature? Donnez-moi la description de Gontrand et de Sales. Ont-ils été appelés pour témoins? Pourront-ils jurer qu'ils étaient tous les deux présents quand votre mère a fini et signé son testament? S'ils n'étaient pas témoins, à quel titre ont-ils signé ?

« Une autre question qu'il faut que je vous adresse : je n'ai jamais bien compris si votre mère et M. Taillefer étaient mariés; je pense que oui, quoique son testament soit signé de son nom de fille. S'ils étaient mariés, savez-vous pour quelle raison elle n'a pas changé de nom? Je vois dans le certificat que m'ont envoyé ses médecins qu'on la nommait Aubin jusqu'à sa mort. Cela embrouille encore plus mes idées.

« Je ne vous demanderais pas tout cela si ce n'était pas nécessaire. Je pense que vous savez que, dans le testament que votre mère a fait en Angleterre, vous êtes seule héritière; au lieu que, dans celui-ci, il y a Taillefer, vous et le petit garçon, ce qui est d'une manière assez difficile à comprendre.

« A présent, jusqu'à ce que vous ayez répondu à mes questions, je ne vois pas ce qu'on peut faire du dernier testament qui n'est pas formellement exécuté.

« En attendant votre prochaine réponse, je suis à vous bien sincèrement.

« John Hughes. »

Les « une ou deux questions » anodinement annoncées sont, on le voit, assez complexes. Le solicitor, au bout de presque trois ans, n'est point encore résigné à sacrifier les dispositions de Médora Leigh à celles de Mme Aubin. Pourtant Mme Aubin ne revendique et ne peut certes revendiquer rien de plus que Médora Leigh. Pourquoi alors tant d'objections et de chicanes contre ce second testament? Il faut que quelque clause y vienne bien fortement contrarier notre homme. Laquelle? D'ores et déjà on n'en aperçoit qu'une : l'obligation de rendre les papiers de la cassette.

Mais n'anticipons pas et évitons de tout lier comme le fait John Hughes. Le legs Byron et les papiers sont deux choses très distinctes dont il convient de s'occuper séparément. Du reste M. de Waroquier, qui procède avec méthode, se garde bien de les confondre. Allant toujours au plus pressé, il se consacre d'abord à la question d'argent. Nous n'avons qu'à le suivre. L'ordre de ses démarches mettra de la clarté dans notre exposition.

Un soin préalable lui incombe ; c'est de chercher des aboutissants. Or, il y a à Londres un secrétaire de l'ambassade française sur lequel il peut largement compter, le baron de Dampierre. En outre, un de ses amis, M. Hugues de Bastoulh, fils d'une Fitz-Simons, a conservé outre-Manche de nombreuses relations, dont celle d'un banquier notable, M. Stutfield, qui va rivaliser de dévouement avec M. de Dampierre. Grâce à l'un et à l'autre, une pression infiniment discrète et prudente s'esquisse autour des Byron et des Leigh, toujours en faveur de cette même liquidation amiable si longtemps réclamée par Médora elle-même.

Hélas! cela n'aboutit qu'à remplacer des mesures dilatoires, qui ont duré cinq ans, par une brusque offensive.

Il est vrai que jusqu'ici les prétextes à retardements n'ont point manqué. En effet, à la suite d'un procès touffu et depuis longtemps engagé, la Chancellerie est déjà chargée d'administrer et de liquider la succession de lord Byron; mais, maintenant, M. Law, créancier en nom du *mortgage*, et ceux qui ont avancé des frais, — bien que ces derniers soient les parents

de Médora, intéressés comme elle au procès, le solicitor ne les désigne jamais plus clairement, — se mettent à réclamer tout à coup, devant cette très haute cour, ou le paiement complet de tous les intérêts et sommes, ou la vente immédiate du legs! Voici du reste la lettre qu'écrit à ce sujet John Hughes au banquier, M. Stutfield.

M. Stutfield, 15 Leicester Terrace, Hyde-Park, London.

Chapel Street, Bedford Row, May 3, 1855.

« Monsieur,

« L'état de l'affaire en question est simplement celui-ci : le procès en *Chancery* pour l'administration des legs de lord Byron est encore en cours. Notre intérêt y est seulement limité à un legs de trois mille livres, — remarquons combien J. Hughes prend soin de séparer la cause de Médora de celle de sa famille, — qui ne sera payable qu'à la mort de lady Byron, sans qu'aucun paiement puisse être attendu avant cette date. Mais un point plus important et au sujet duquel j'allais écrire à Saint-Affrique quand vous êtes venu chez moi est le suivant : il y a longtemps que ce legs reversible a été frappé par M. Law d'une hypothèque en garantie d'un prêt de 500 livres (12 500 francs) sur lequel il est dû, en sus, une somme bien considérable d'intérêts et de frais pour le procès en *Chancery*. Ceux qui ont prêté menacent de faire payer en provoquant une vente. Avec la plus grande difficulté j'ai obtenu quinze jours pour écrire aux parties intéressées. La position est fort difficile, parce qu'il faudrait au moins 7 ou 800 livres (17 500 ou 20 000 francs) pour purger ce legs.

« Le pire est que, jusqu'à ce que le capital soit payable, il n'y a point d'argent pour les intérêts.

« Je me suis adressé à la famille, mais n'ai pu rien obtenir.

« Si quelqu'un voulait faire l'avance, le remboursement est certain à la mort de lady Byron (elle a près de soixante-seize ans); mais, en attendant, les intérêts devraient encore s'accumuler. Ayez la bonté de vous assurer si M. Taillefer n'a point d'ami qui puisse faire cette avance. Si elle ne peut pas être faite et si je ne suis pas à même dans la quinzaine de donner l'assurance qu'elle le sera, je n'ai aucun espoir d'empêcher la vente après la quinzaine et cette vente sera la perte entière de la propriété.

« J'écrirai à Mary Aubin à ce sujet dans deux ou trois jours

et je serai heureux si vous voulez bien communiquer tout cela à Saint-Affrique et m'informer du résultat le plus tôt possible.

« Je suis, monsieur...»

« John Hughes. »

Le péril était imminent. En cette extrémité, M. de Waroquier, auquel le solicitor avait un peu l'air de s'adresser à la cantonade, prit le parti d'en appeler directement à la *Chancery*.

La cour de chancellerie était la plus élevée des juridictions anglaises. Présidée par le lord chancelier lui-même, elle jugeait en *equity*, c'est-à-dire en vertu d'un droit superposé au droit commun, *common law*, et comparable au droit prétorien de l'ancienne Rome.

Cet appel en si haut lieu rend, ici, nécessaire une parenthèse : qu'on ne s'étonne point de voir M. de Waroquier, défenseur désintéressé des Taillefer, soulever ainsi pour eux ciel et terre. Qu'on ne l'imagine pas surtout ébloui et guidé par le prestige de Byron. Ce serait se tromper si gravement sur son compte que nous avons le devoir filial de le faire un peu mieux connaître. Depuis sa démission, un haut sentiment lui imposait à tel point l'emploi de ses loisirs au profit d'autrui, que la charité était, en quelque sorte, devenue son métier. Toutes ses matinées, commencées de très bonne heure, étaient consacrées aux pauvres de la Société de Saint-Vincent de Paul dont il faisait on ne peut plus activement partie ; et le reste de son temps appartenait encore, pour la plus grande part, à ses œuvres personnelles. L'affaire Taillefer n'est point la seule dont il ait fait, pour ainsi dire, affaire d'état. Nous nous proposons même de tirer plus tard des papiers de ce socialisant à la manière des de Mun, des Ozanam et des La Tour du Pin, d'autres exemples, peut-être encore plus éclatants, du zèle dont il se sentait emporté à la vue des humbles misères et des victimes désarmées. Cette digression nous tenait au cœur. On nous la pardonnera.

La supplique de la *Chancery*, datée du 3 mai 1855, reçut, le 24 du même mois, une réponse polie et motivée, signée de W. Spring Rice, premier secrétaire du lord chancelier; mais le très noble lord laissait simplement, disait-il, les choses suivre leur cours.

A ce sujet, il faut remarquer que Byron, mort à Missolonghi pour l'indépendance de la Grèce, était devenu populaire ; c'était un martyr illustre de la liberté. Tout ce qui le touchait, jusqu'à l'infime et lointaine M[me] Taillefer, pouvait donc relever, un jour, de la politique. Quel gouvernement, dans ces circonstances, oserait avouer la moindre intervention?

Que ce fût l'effet de cette tentative, ou par suite des lenteurs ordinaires à la justice en tout pays : l'affaire dont la solution paraissait tout à l'heure imminente fut si bien suspendue, qu'en juin 1857, M. de Waroquier était encore à temps pour essayer une démarche auprès de lady Byron elle-même. Sa lettre expose la situation intéressante et précaire des deux jeunes Taillefer et se termine ainsi :

« Je ne sais si ces deux enfants ont à espérer quelque chose des dons qui ont été faits à leur mère. Comment suivre un tel règlement quand on est étranger et hors d'état de souscrire à de grandes exigences? C'est à votre pitié, seule, madame, que j'en appelle. La Providence vous a donné une fortune en rapport avec votre haute et noble position, soyez à votre tour Providence... C'est avec le plus profond respect, madame... »

Mais à ce profond respect lady Byron ne répondit que par un silence plus profond encore. Le silence était la grande force de cette femme calme, froidement vertueuse, et à laquelle toutes les supplications jaillies pendant huit ans du cœur de Byron n'avaient arraché ni un mot, ni un geste.

Même silence de la part de Berryer. L'actif et courageux protecteur des Taillefer avait pourtant de bonnes raisons de croire ce dernier au courant de l'affaire, et, cette même année 1857, il lui écrivit plusieurs fois. Mais le vieux champion du Droit, peut-être empêché ou gêné par Londres, n'accusa même pas réception.

Cependant, en 1859, les choses paraissaient faire quelques progrès. « Vous devez savoir, écrit le 24 février le baron de Dampierre à M. de Waroquier, que M. Hughes a enfin envoyé au tribunal civil de Saint-Affrique le testament de Médora Leigh. Il s'est plaint à l'avocat de l'ambassade, — que j'ai ramené en partie à notre opinion, — qu'on ne lui ait pas accusé réception. On aurait le droit d'y mettre peu d'empressement,

mais peut-être serait-il mieux de ne pas lui tenir rigueur... J'espère maintenant que l'affaire de ces pauvres enfants pourra marcher et aboutir à un bon résultat. »

Vain espoir, puisque, le 6 janvier 1861, M. de Dampierre écrit encore, non plus d'Angleterre, mais du château du Vigneau, par Cazères-sur-l'Adour, Landes : « Malheureusement, ne devant plus revenir à Londres, je ne pourrai terminer moi-même une affaire que j'avais tant à cœur. C'est pour moi un profond regret. Je vais envoyer ma procuration au chancelier de l'ambassade, qui s'en occupera consciencieusement; je tiens, toutefois, à ne pas me démettre tout à fait de la mission que vous avez bien voulu me confier et je serai toujours heureux de servir d'intermédiaire entre les bienfaiteurs des Taillefer et les personnes qui me suppléeront en Angleterre. »

Cependant, quelque temps avant cette lettre, un événement que M. de Dampierre semble ignorer s'était produit : lady Byron, âgée de quatre-vingt-deux ans, venait d'achever sa longue existence. Avec elle disparaissait le principal prétexte à une liquidation pure et simple; et un règlement a lieu.

En deux envois, l'un du 22 août 1861, l'autre du 22 juin 1862, M. Bouard, avocat de l'ambassade, adresse à Me Leroux, notaire à Saint-Germain-en-Laye, une somme totale de 10 332 francs. A très peu de chose près (1), c'est tout ce qui revient aux Taillefer.

Sans aucun doute possible, telle était bien, réduite par les frais de justice, toute la part légitime des enfants de Mme Aubin. Néanmoins, en face de ce chiffre de 10 332 francs, il est assez mélancolique de penser que l'héritage de Byron, rien qu'avec ses droits d'auteur, pouvait assurer la fortune de beaucoup de monde.

ON OUVRE LA CASSETTE

Nous voilà sortis du premier ordre de difficultés que nous avions signalé. La question d'argent résolue, nous nous trouvons enfin directement en présence de ces « lettres et brouillons ou copies de lettres », objet de la préoccupation profonde de John Hughes, raison secrète de son opposition à ce second testament

(1) Il y avait encore en Angleterre une somme litigieuse de 60 livres, dont Me Leroux reçut aussi le décompte et le reliquat.

de Médora, qui l'oblige à les restituer. Pour nous, comme pour le solicitor, c'est ici le cœur de la lutte, le point d'où la lumière risque de jaillir.

Dans cette suprême bataille, les seconds de M. de Waroquier, toujours mandataire des Taillefer, vont être MM. Bouard et Roux, respectivement avocat et chancelier de l'ambassade de France, que M. de Dampierre s'est substitués en quittant Londres.

Une première réclamation est adressée par ces messieurs au solicitor dans les premiers jours de 1862. « Plusieurs années avant sa mort, et à différentes fois, répond John Hughes, le 28 février 1862, Mme Taillefer a reçu des secours en argent de sa famille d'Angleterre. Cette assistance lui fut donnée par une convention à laquelle elle s'obligea formellement, convention dans laquelle j'intervins, parce qu'elle eut lieu par mon entremise et de laquelle il résultait que la cassette dont il est question ne serait jamais ouverte ou retirée, au moyen du dépôt qui en était fait entre mes mains, mais que cette cassette y resterait d'une manière permanente, de telle sorte que son contenu resterait ignoré. C'était un contrat spécial, stipulé par moi, en faveur et avec l'autorisation de Mme Taillefer et pour des motifs importants, et je me tiens engagé à son exécution autant qu'il est en mon pouvoir. »

Ainsi, le dépositaire commence par se retrancher derrière un dépôt que tout indique comme opéré par Médora elle-même, mais toutefois avec des modalités spéciales et *sui generis*. Cependant quand, un peu plus tard, on revient à la charge en invoquant les règles universelles communes à tous les dépôts, l'astucieux solicitor éprouve le besoin de renforcer sa position et fait alors écrire énigmatiquement par un tiers que « c'est un dépôt sacré et que, malgré sa demande (à lui John Hughes), le déposant (?) lui a fait défense de s'en dessaisir ». (Lettre de M. Bouard, 16 juin 1862.)

Faut-il donc entendre maintenant que le déposant n'est plus Médora? D'une manière très visible, il ne s'agit là que d'une ruse de guerre que notre homme, aussi retors qu'inquiet, met très prudemment en œuvre par la plume de Me Bouard et grâce à laquelle il espère jeter le trouble dans l'esprit de l'adversaire.

Malheureusement une lassitude, que nous croyons sentir en particulier chez Me Bouard, va faire réussir le subterfuge. En effet, en août de la même année, celui-ci écrit à M. de Waroquier :

Londres, 11 août 1862 ; Chancery Lane.

« Monsieur,

« Samedi dernier, j'ai pu voir M. Hughes, à qui j'ai demandé de nouveau la remise de la cassette. Comme précédemment *il a résisté à mes instances en se fondant sur ce que cette cassette, dans l'intérêt de la famille et pour éviter un grand scandale, avait été déposée sous la condition qu'il ne s'en dessaisirait pas.* Il m'a rappelé les raisons contenues dans sa lettre du 28 février 1862 dans les termes suivants :

.....[Ici transcription de la lettre rapportée avant celle-ci].....

« Comme de raison, monsieur, j'ai fait valoir auprès de M. Hughes les motifs qui, tant en droit qu'en équité, m'ont semblé propres à vaincre sa résistance et sans manquer de faire ressortir aussi les inconvénients d'un procès.

« Ne pouvant réussir sur ce point, j'ai tenté les moyens de conciliation.

« M. Hughes ne m'ayant pas paru éloigné d'adopter ceux qui pourraient s'accorder avec ses devoirs de dépositaire et la satisfaction à donner à la famille Taillefer, je lui ai proposé, sauf votre approbation, que cette cassette soit ouverte par lui devant M. Roux qui se rendra compte par lui-même de son contenu, *brûlera les papiers qu'il jugera scandaleux et contraires à la morale* et prendra les autres pour les transmettre aux héritiers. Comme de raison j'assisterai à cette opération dans l'intérêt de la famille et comme conseil de M. Roux.

« Si, comme je l'espère, vous donnez votre assentiment à cette transaction, il sera bon que la clef de cette cassette soit envoyée à M. Roux, attendu qu'elle est fermée et que M. Hughes n'en a pas la clef, qu'il présume être restée entre les mains de Mme Taillefer. Autrement la cassette serait ouverte par un serrurier devant toutes les parties. Au surplus, cette cassette que M. Hughes m'a représentée est une petite boîte de fer-blanc d'environ un pied de longueur sur un demi-pied de largeur et de hauteur. Je l'ai soulevée et elle ne pèse pas beaucoup plus d'une livre.

« La lettre sus énoncée de M. Hughes du 28 février dernier est sa réponse à la demande que je lui avais faite, au nom de M. Roux, de la cassette dont il s'agit.

« Je dois faire observer que M. Hughes m'a affirmé que *cette cassette, qui a été ouverte par Mme Taillefer en sa présence, ne contient aucun titre ou pièce quelconque pouvant être un actif au profit de la succession.*

« *Vous n'ignorez pas non plus, monsieur, qu'en France un notaire faisant inventaire après décès est dans l'usage de détruire les papiers privés qui présentent un caractère d'immoralité.* Dans ces circonstances, monsieur, il me semble qu'il convient d'adopter la proposition que j'ai faite à M. Hughes et à laquelle il a adhéré. Autrement, et s'il fallait intenter contre M. Hughes une action en restitution de la cassette devant les tribunaux, je dois vous faire remarquer qu'il faudrait avant tout fournir la *cautio judicatum solvi* (le chiffre en serait considérable ;) et les frais à supporter dans une pareille instance, même en cas de succès, pourraient atteindre sinon dépasser, la faible somme qui revient encore aux héritiers (1).

« M. Roux partage mes idées sous ce rapport et il vous engage comme moi à ne pas faire de procès. Agréez, monsieur...

« A. F. BOUARD. »

Ainsi, dans cette cassette, dont il connaît parfaitement le contenu, le solicitor accuse la présence de *papiers scandaleux, contraires à la morale et dont l'intérêt de la famille lui défend de se dessaisir.* Nous croyons qu'il sera difficile à quiconque nous aura attentivement suivi de ne pas voir là une preuve, enfin matérielle et positive, des relations jusqu'ici tant discutées entre le frère et la sœur. Et c'est déjà une contribution importante au problème tel qu'il se pose en général. Mais, particulièrement intéressés ici par Médora, nous irons plus loin : il nous semble voir encore dans les faits et gestes de sir John Hughes, l'aveu implicite de la paternité de Byron.

Un simple aveu de l'inceste ne suffit point, en effet, à expliquer l'émotion et la vigilance du solicitor, puisque ses commettants eux-mêmes en avaient déjà saisi l'opinion publique et l'en ressaisiront encore cinq ou six ans après l'ouverture de cette cas-

(1) Sur les soixante livres.

sette si opiniâtrément défendue (1). Il faut que John Hughes monte la garde autour de quelque révélation nouvelle. Or, quelle autre révélation touchant davantage à *l'intérêt de la famille*, que celle de l'existence d'un enfant né du frère et de la sœur?

S'il n'y a pas eu d'enfant, l'inceste a épuisé du premier coup toute sa nocivité. En effet par la séparation immédiatement obtenue et par le scandale provoqué, la famille a consenti, dès 1816, tous les sacrifices nécessaires pour ouvrir et fermer en même temps ce douloureux chapitre. Mais si jamais l'existence d'un enfant se révèle, le scandale recommence et cette fois rien ne peut le circonscrire.

C'est ce qui avait failli se produire en 1844. Et les tractations de cette époque ne s'expliquent que par la crainte d'une Médora instruite de sa naissance et prête à la publier. C'est ce qui menace encore de se produire en 1862, quand interviennent, à leur tour, les enfants Taillefer.

Le danger, il est vrai, ne provient pas directement des papiers en cause. La preuve de leur filiation infamante ne crée à Médora et ses enfants aucun droit nouveau ; et le solicitor a raison de souligner qu'il n'y a dans la cassette *aucun titre ou pièce quelconque pouvant être un actif au profit de la succession.* Mais qui ne sent qu'une pareille preuve est grosse de conséquences matérielles et morales? La possession d'un tel secret, aux mains des Taillefer, renforce un cousinage encombrant et annihile le bénéfice de 1844. C'est risquer des revendications fort gênantes, quoique extra-légales ; c'est même s'exposer au plus retentissant des chantages. C'est encore, à un point de vue plus élevé, manquer au devoir de pudeur familiale qui prescrit de ne pas laisser un secret de cette nature courir le monde et qui ordonne de l'ensevelir avec les coupables. Comme on comprend, maintenant, que le très prévoyant dépositaire de tels documents s'en déclare *le gardien qualifié* et se montre prêt à les défendre *autant qu'il est en son pouvoir* ! Et, d'un autre côté, comment supposer que Médora mourante eût réclamé solennellement des papiers qui n'auraient eu pour elle aucun intérêt direct !

La seule logique des faits rassemblés nous conduit donc à cette seconde conclusion : la paternité de Byron. Cet aveu, et

(1) C'est en 1869 que Mrs Beecher Stowe renouvelle, dans un journal, l'accusation, en citant à l'appui Lady Byron.

cet aveu seul, donne un sens à l'attitude respective des deux parties en face de la cassette.

Raison de plus pour ne pas admettre que les enfants Taillefer fussent frustrés de la preuve d'une filiation dont ils étaient personnellement convaincus et à laquelle, malgré tout, ils avaient le droit de tenir.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'avant de se soumettre aux exigences du solicitor, le consciencieux intermédiaire de la famille Taillefer voulut avoir l'opinion des plus hautes compétences juridiques de Toulouse, les professeurs Delpech, Rodières, Bressolles et Me Amilhau, notaire. Mais jamais les pièces qu'on leur mit en main ne purent leur permettre de trancher cette question, insidieusement soulevée et obstinément maintenue dans le vague, de la personnalité du déposant. Ils avaient vainement réclamé un éclaircissement sur ce point essentiel ; et leur avis, tout conjectural, fut le suivant :

« Il ne résulte d'une manière absolue, ni du dernier testament de la dame Leigh, ni des lettres de l'avocat de l'ambassade, que la cassette ait été déposée entre les mains de sir Hughes par la dame Leigh elle-même ; au contraire, on pourrait croire, d'après une des phrases attribuées par l'avocat au solicitor, — [*malgré sa demande, le déposant lui a fait défense de s'en dessaisir* (16 juin 1862)], — mais sans que cela soit certain, — que le déposant serait autre que la dame Leigh et que ce déposant serait encore vivant.

« Dans ce cas, la recommandation du dernier testament deviendrait sans influence et M. Hughes ne devrait rendre la cassette qu'au déposant à moins qu'il ne fût prouvé : ou que le dépôt a été fait au nom de la dame Leigh ; ou qu'elle a été indiquée par le déposant comme pouvant recevoir la restitution ; ou enfin qu'elle était propriétaire de la cassette et de son contenu (art. 1937, 1938 etc. du Code Napoléon).

« Dans ces situations exceptionnelles, mais alors seulement, les héritiers de la dame Leigh pourraient forcer sir Hughes à leur livrer ces objets; et ce serait à eux de prouver devant les tribunaux anglais qu'ils sont placés dans l'un des cas ci-dessus indiqués. »

Allons, le tour était magistralement joué. Décidément, sir John Hughes, merveilleux écran derrière lequel les Byron et

les Leigh se mouvaient comme des ombres, était un habile homme ! Bien qu'au fond on ne fût point sa dupe, il fallait lui rendre les armes. Il le fallait même pour un autre motif, car, poussé à bout, le solicitor eût peut-être soulevé une nouvelle objection : les papiers qu'on lui réclamait appartenaient-ils légitimement à Médora ? Objection trop tardive, mais qui gardait cependant sa valeur morale.

Mieux valait donc ne pas insister ; et voici, copié sur l'original, le procès-verbal d'ouverture de la cassette dans les conditions que son avisé gardien avait su imposer :

« L'an 1863, le mardi 19 mai à dix heures du matin, en l'office de M. John Hughes, solicitor, demeurant à Londres, Chapel Street, et Bedford Row, et où étaient réunis :

« 1° M. Hughes susnommé ;

« 2° M. Roux, chancelier de l'ambassade de France, demeurant à Londres, Albert Gate House ;

« En qualité d'administrateur nommé par la cour de Probate de la succession de Mme Élisabeth Médora Leigh, épouse de M. Jean-Louis Taillefer, décédée à Lapeyre, commune de Versols, département de l'Aveyron (France), le 30 août 1849 ;

« 3° Et M. Adolphe Moreau, principal clerc de M. A. F. Bouard, avocat de l'ambassade de France, demeurant à Londres, 5 Chancery Lane, M. Bouard en ce moment absent,

« Il a été dit et fait ce qui suit :

« M. Roux a donné communication d'une lettre à lui adressée le 2 novembre 1862 par M. G. de Waroquier, demeurant à Toulouse, rue de la Dalbade 7, mandataire de MM. Taillefer père et fils et de Mlle Taillefer (Sœur Saint-Hilaire).

« Par cette lettre, M. de Waroquier, au nom de ses commettants, demande à M. Roux, en qualité d'administrateur en Angleterre de la succession de Mme Taillefer : De faire apporter, ouvrir ou briser devant lui, M. Roux, présents MM. Bouard et Hughes, une cassette déposée à ce dernier par Mme Taillefer. De prendre seul connaissance des papiers lorsqu'il ne jugera pas nécessaire que les autres les lisent. De conserver ce qui lui paraîtra utile et de brûler immédiatement tout le reste.

« Il ajoute que si, dans ces papiers, se trouvait l'indication du père de Mlle Taillefer, elle tient à le savoir d'une manière certaine, une simple note, non signée, ne pouvant compromettre

personne; que, le cas échéant, on voudra bien mettre tous les papiers conservés sous enveloppe, et les adresser, soit à M[lle] Taillefer (Sœur Saint-Hilaire), couvent de la Nativité à Saint-Germain en Laye, soit à MM. Taillefer père et fils, soit à M. de Waroquier lui-même.

« Cet exposé fait, M. Hughes a représenté une petite cassette en tôle ou fer battu, fermée par une serrure dont il a déclaré ne pas avoir la clef et qu'on a dû forcer.

« Il a été immédiatement procédé par M. Roux à l'examen des papiers contenus dans ladite cassette et parmi lesquels il ne s'est trouvé ni valeur, ni titre, ni document quelconque. Au fur et à mesure de cette vérification, tous les papiers, se composant presque uniquement de lettres et brouillons ou copies de lettres sans aucune importance dans l'intérêt de la succession en général ou des héritiers en particulier, ont été immédiatement brûlés. Il n'a été excepté que deux lettres, l'une de M. Henry-Trévanior (*sic*) à M. John Hughes en date de janvier 1844 et l'autre de M[me] Taillefer en date du 25 septembre (*sic*) 1843 contenue dans la première; lesquelles lettres ont été remises à M. Roux qui pourra les envoyer à M[lle] Taillefer (Sœur Saint-Hilaire) ou à M. de Waroquier (1).

« De ce qui précède il a été dressé le présent procès-verbal au lieu et les jours haut susdits. Et les susnommés ont signé ces présentes pour servir et valoir ce que de raison.

« Ad. Moreau, Hippolyte Roux, John Hughes. »

Ainsi, résultat prévu et même annoncé, John Hughes a tout fait brûler. La preuve écrite du secret de Médora est anéantie. Mais la manière dont on l'a disputée au zèle inlassable de M. de Waroquier ne rend-elle pas cette disparition presque superflue?

Ne parlons pas si vite de disparition et d'anéantissement! Il est possible que le geste de sir John Hughes ne soit pas tout à fait irréparable, et que ce qu'il a si scrupuleusement fait brûler renaisse un jour, du moins en partie. En effet, une question fort intéressante se pose : ne peut-on retrouver quelques-unes des lettres dont le prudent solicitor n'a pu anéantir que les brouillons et les copies?

(1) Voir plus haut les deux lettres dont il s'agit ici. Elles furent envoyées à M[lle] Taillefer (Sœur Saint-Hilaire) par M. de Waroquier, le 15 novembre 1863.

La réponse reste malheureusement douteuse, car John Hughes a eu de nombreux émules en destruction et nous-mêmes, avant de terminer, nous en rencontrerons. Pourtant, en octobre 1924, M. Maurice Castelain écrivait encore : « Il y a dans les papiers de famille des lettres d'Augusta, datées de 1816, qui contiennent l'aveu explicite de sa faute ; sir Leslie Stephen les trouvait... péniblement humiliantes. » S'agirait-il de quelques-unes des nôtres? Peut-être les détenteurs jugeront-ils à propos d'éclaircir ce point. Nous en savons déjà trop pour qu'on nous cache encore quelque chose.

APRÈS LA MORT DE MÉDORA

Si, maintenant, il plaît à un philosophe, à un moraliste ou à un simple curieux, de pousser plus loin l'histoire des Taillefer et de poursuivre, dans le monde ou le cloître, l'obscure, mais vive et attachante descendance d'un génie qui compte parmi les plus éclatants, voici de quoi les satisfaire. Continuons l'histoire du dossier où nous puisons.

Après la mort de Médora Leigh, Louis Taillefer reste à Lapeyre. Peu entraîné aux travaux de la terre et gêné par une excroissance sur le pied gauche, l'ancienne ordonnance y gagne assez mal sa vie et celle des deux enfants dont la charge est évidemment devenue plus lourde sans la pension de la mère. Heureusement, en 1852, l'aide providentielle de M. de Waroquier lui survient et ne l'abandonnera plus.

Dès le mois de septembre de cette même année, il est débarrassé, grâce à ce dernier, de Marie, reprise, on le verra tout à l'heure, par les Dames de la Nativité de Saint-Germain. Au début de 1855, toujours sous les mêmes auspices, il entre à Toulouse comme cocher chez le comte Jules de Roquette-Buisson, aux gages de 250 francs l'an et certains accessoires. Quelques années plus tard, son protecteur, dont la charité grandit à mesure qu'elle a l'occasion de s'exercer davantage, le place en qualité de valet de chambre chez son fils, M. Arthur de Waroquier de Puel-Parlan. Il y est encore en 1877. Il a soixante-sept ans ; mais sa vie, mêlée à un grand drame, ne va pas tranquillement et normalement s'achever. Au mois de juillet de cette même année, M. Arthur de Waroquier l'envoie au château de

Gagnac près de Toulouse, chez la baronne de Gary, née du Bourg, sa belle-mère, afin d'y préparer, avec deux autres domestiques, le retour de la famille qui était à Bagnères de Bigorre. Taillefer a sa chambre en haut. Le matin du 12 juillet, il trouve sans doute peu commode de descendre ses eaux de toilette, et un mauvais génie lui inspire d'aller les jeter d'une tourelle interdite à tous à cause du parapet ébranlé. Sous sa pesée, celui-ci cède et il est précipité dans le vide avec son seau et un pan de mur. Vers les cinq heures du matin, des faucheurs l'aperçoivent, la face à demi enfoncée dans la terre, encore chaud. La mort avait été instantanée. Il repose dans un petit cimetière de la banlieue toulousaine.

Pendant qu'en décembre 1854, Louis Taillefer prenait le chemin de Toulouse, son fils, le petit Élie, restait à Lapeyre sous la garde de ses oncles et de ses tantes.

Le 7 mars 1855, M. l'abbé Lafon, vicaire de Lapeyre, écrivait à son sujet à M. de Waroquier : « Il est fort docile, fort intelligent et on ne peut s'empêcher de remarquer en lui un petit air distingué des autres et qui le met au-dessus du commun. J'engage son père à ne rien négliger pour cultiver ses qualités naissantes. »

En partie sur la foi de ces paroles, celui qu'on peut bien appeler un admirable bienfaiteur, se charge, l'année suivante, de l'instruction de l'enfant au collège des jésuites de Saint-Affrique, tandis que Louis Taillefer, son père, lui assure le vivre et le couvert chez M. Cabanes, négociant, à raison de 20 francs par mois. Sans doute les débuts au collège sont-ils satisfaisants, car, dans la lettre qu'il adresse en 1857 à lady Byron, M. de Waroquier s'exprime ainsi : « Celui-ci (Élie) a maintenant onze ans et demi ; ses facultés se développent d'une façon remarquable. Son père et moi, nous voudrions, en attendant sa vingtième année, lui assurer une instruction suffisante pour une carrière dans l'armée. Mais ce sont là des projets fragiles. Vous seule, madame, pouvez assurer l'avenir du pauvre Élie... »

Projets fragiles, en effet, surtout parce que le jeune Élie va démentir ces promesses. Il devient tout à coup désobéissant, colère, fantasque, un peu à la manière de sa mère et aussi de ce Byron écolier que M. Boutet de Monvel nous peint indocile,

ombrageux, trépignant, déchirant ce qui se trouve à sa portée, brisant entre ses dents la porcelaine, donnant mille signes d'une violence morbide. Malheureusement, il n'y a dans l'orageux petit-fils aucun éclair annonciateur de génie. Cependant il suit ses classes au collège de Saint-Affrique jusqu'au milieu de l'année scolaire 1859-1860 où, à la suite d'une dernière incartade, les jésuites le congédient. Peut-être la leçon lui servira-t-elle; dans cet espoir, il est envoyé au petit séminaire de Belmont. Il y achève sa quatrième, mais n'y revient point. Son persévérant protecteur le confie aux frères de Toulouse, en subvenant même à des leçons particulières d'écriture et de comptabilité. Il y passe deux ans; puis, il entre dans diverses maisons de cette ville : Ningres et Jacotot, Mougnot et Beaudounet, etc... Partout ce sont les mêmes allures indépendantes et la même inconstance. « Ton frère a fait un petit coup de tête, écrit Taillefer à Marie le 6 novembre 1864. Il était bien placé à Toulouse. Il a cru qu'à Bordeaux il serait mieux payé et il est parti. »

En mai 1867, époque où son père lui rend, chez Me Amilhau, ses comptes de tutelle, il est de retour à Toulouse; il y subit, cette même année, son conseil de révision. Les registres de l'armée le qualifient de « voyageur de commerce » et diagnostiquent à son sujet : « Faiblesse et palpitations ». Il n'en est pas moins mis en activité le 23 juillet 1867 et incorporé au 3e chasseurs d'Afrique. C'était le régiment où avait servi M. Arthur de Waroquier à sa sortie de Saint-Cyr. Mais la carrière militaire d'Élie fut brève et peu brillante.

Le 12 juillet 1877, on ne sait où lui annoncer la mort de son père; mais, quelques jours après, une dépêche où il réclame de l'argent arrive de Lyon à l'adresse du défunt. Informé, il accourt le 23 juillet, recueille une somme de 1044 francs et repart. Nous le retrouvons à Montpellier; puis, nous perdons définitivement une trace qui fut vagabonde, elle aussi, mais qui jamais ne se grava sur du marbre, ni même ne s'inscrivit dans des procès-verbaux mémorables.

UNE SAINTE

Nous ne voudrions certes outrager aucune des ombres, peut-être aussi pitoyables que coupables, dont nous venons de par-

ler; mais, au moment de passer au dernier de nos personnages, deux vers de Rostand s'imposent à notre mémoire :

> Si Job avait planté des fleurs sur son fumier,
> Il aurait eu les fleurs les plus belles du monde.

Marie est, en effet, une belle, noble et pure fleur, merveilleusement éclose parmi des ronces. Elle a près de onze ans lorsque, revenant d'Angleterre, elle arrive à Saint-Germain. Elle regrette le milieu de Londres d'où on l'a arrachée. Elle garde surtout le souvenir de sa tante Émily, la plus affectueuse de ses parents. Sa mère, sans ressources pour pourvoir à son instruction, l'envoie à l'ouvroir des sœurs de la Nativité. Ces dames, intéressées par ses grâces et ses promesses, la retirent elles-mêmes de leur ouvroir et la prennent dans leur pensionnat pour faire gratuitement son éducation. Heureuse chance, mais qui ne dure point : c'est bientôt le départ pour Saint-Affrique, la mort prématurée de sa mère, la dure vie de Lapeyre.

Au milieu de ces tribulations et de cette gêne, sa beauté, son intelligence, sa distinction, le souvenir trop vif d'une autre existence, peuvent être autant de dangers. M. de Waroquier le sent, et son premier soin, en 1852, est de s'adresser aux premières maîtresses de la jeune fille, les religieuses de la Nativité. Elles n'ont point oublié l'enfant de 1845 et généreusement ne demandent qu'à reprendre l'œuvre jadis interrompue. Dès le mois de septembre 1852, Marie retrouve auprès d'elles, en même temps qu'un sûr asile à ses dix-neuf ans, les moyens de parfaire une éducation qui, depuis Saint-Germain, en est à peu près restée au même point.

On se propose de faire d'elle une institutrice digne du milieu social le plus élevé. Mais avec les enfants de Médora il faut s'attendre à des surprises. « On pense, écrit-on de Saint-Germain le 31 mai 1853, que les idées de cette jeune personne se tourneront vers la vie religieuse. On ne fera rien pour influencer sa vocation ; mais, si elle se manifestait, la communauté en serait heureuse. »

Pourtant, le 7 mars 1855, M. l'abbé Lafon, dans une lettre dont nous avons déjà cité un passage, écrit, de son côté, à M. de Waroquier : « Vous eûtes la bonté, monsieur, de me parler de la sœur d'Élie. Vous me disiez que vous en aviez reçu des nouvelles, qu'elles étaient fort bonnes, mais qu'elle

aussi était dans une position critique. Aurait-elle l'envie de quitter le couvent? » Non certes! Et c'est ici que se révèle la qualité des sentiments de la jeune fille. Pourquoi, âme ardente et irrésistiblement appelée, s'attarde-t-elle sur le seuil de la vie monastique au lieu de s'y précipiter? A cause de la parole sacrée donnée à sa mère lorsque celle-ci, sur son lit de mort, lui a confié son jeune frère. Anxieusement elle s'interroge : peut-elle abandonner cet enfant à la garde d'un père qui n'a pour lui que sa bonne volonté?

Il faut qu'après bien d'autres, M. de Waroquier, en qui on peut se fier, intervienne et s'engage à veiller sur lui. Encore n'est-ce qu'en 1836, quand le petit Élie est déjà entré au collège des jésuites, qu'elle prend le voile des novices sous le nom de Sœur Nativité.

Dans la lettre que l'année suivante, en 1837, M. de Waroquier adresse à lady Byron, il s'exprime ainsi : « Les dames de la Nativité de Saint-Germain-en-Laye, après l'avoir tirée de l'abandon le plus dangereux, ont généreusement achevé son éducation ; puis elles l'ont laissée libre, je puis l'affirmer, de faire de sa vie ce qu'elle voudrait. C'est librement qu'elle a choisi de rester parmi elles. »

La calme lady n'avait probablement pas plus le désir de critiquer qu'elle n'en avait le droit ; mais l'auteur de cette lettre, tout en écartant pour lui-même et pour d'autres, l'accusation d'avoir influé sur la détermination de la jeune fille, voulait surtout rendre hommage à la plus sincère des vocations. Oui, c'est bien spontanément et en répondant à un sûr appel d'en haut que Marie est restée au monastère. Son noviciat terminé, elle devint cette sœur Saint-Hilaire dont l'âme vibrante et riche s'abreuvait aux délices de l'amour divin.

La douceur de sa vie religieuse s'était harmonieusement traduite dans une correspondance régulière avec Mme Arthur de Waroquier, que naguère encore nous avions entre les mains. C'était une sorte de louange tranquille, émaillée quelquefois de vers français ou anglais. On songeait au chant pur des cloches de Venise sur la lagune sereine. Cependant chez la sœur Saint-Hilaire, la véhémence et l'inquiétude ancestrales se retrouvent, mais épurées, dans des troubles de conscience. Nous l'avons vu : une scrupuleuse piété filiale l'avait disputée un instant à sa vocation. Maintenant elle porte comme une croix

le lourd fardeau de sa naissance deux fois criminelle. Il lui semble avoir à expier plus qu'une autre, et elle exagère quelquefois une règle à laquelle elle reproche de ne lui donner, le plus souvent, que de la douceur. La sœur Saint-Hilaire, au mobile visage, se consumait entre les délices et les macérations du cloître, tantôt en joie, tantôt en larmes, mais toujours rachetante. Quel épilogue aux égarements de deux générations !

Elle succomba, après une très courte maladie, le 23 juin 1873, à l'âge de trente-neuf ans, aimée, admirée de tous ceux qui l'approchaient.

Depuis longtemps l'idée de la mort, de cette mort prématurée à laquelle les Byron semblent voués, lui était présente, mais sans lui inspirer ni regrets ni angoisse. Recueillis sur un petit cahier renfermant à peu près tout ce qui nous reste de sa pensée et de son écriture, voici deux échos de ce pressentiment :

« La mort, pour qui l'attend, ne survient jamais avant l'heure. »

« Ma vie est comme la feuille d'automne qui tremble au pâle rayon de la lune. Fragile est son attache, brève est sa durée inquiète. »

LES LETTRES BRULÉES

Dès la mort de sœur Saint-Hilaire, un devoir important et pieux s'imposait à M. de Waroquier envers la défunte et plus encore envers les deux Taillefer survivants.

Outre les papiers de la cassette, Médora Leigh avait laissé des notes et une correspondance dont nous avons plusieurs fois, au cours de notre récit, fait mention et état. M. de Waroquier les avait soigneusement lues, étudiées et en partie recopiées ; puis, avec non moins de soin, il les avait remises à sœur Saint-Hilaire. Celle-ci, à son tour, les avait conservées et même enrichies en y joignant, par exemple, les lettres que lui avait adressées sir John Hughes. C'était là un dossier précieux, non seulement pour elle, mais encore pour son père adoptif et son frère Élie. De plus en plus envahie par le pressentiment de sa fin prochaine, elle s'inquiétait du sort de ces lettres et de ces notes. Cette préoccupation lui devint surtout vive et pres-

sante, en 1872, après la mort de sœur Timothée, la chère et vieille Supérieure qui avait, pour ainsi dire, vécu avec elle tout le drame que racontaient ces papiers. La sœur Timothée disparue, elle avait songé à les renvoyer au dévoué mandataire de sa famille et elle lui avait même manifesté son intention de les lui faire parvenir, pour la comtesse de la Roche Aymon. Celle-ci, en effet, proche parente et compatriote de son bienfaiteur, s'était liée avec elle d'une vive amitié qui la conduisait souvent au monastère de Saint-Germain. Mais elle était morte presque subitement. Même pour qui l'attend, la mort survient quelquefois avant l'heure! M. de Waroquier, dès la triste nouvelle, écrivit à M[me] de la Roche Aymon pour lui demander de recueillir ce qu'en tout état de cause, il avait le droit et le devoir de réclamer au nom des Taillefer, ses mandants. Aussitôt, elle lui répondit par cette lettre qu'il nous plait de reproduire presque en entier, car elle est une juste oraison funèbre de la sœur Saint-Hilaire.

Paris, samedi soir, 29 juin 1873.

« Mon cher cousin,

Quoique j'aie dévoré et refoulé bien des larmes depuis deux ans (1), je n'ai pas eu la force de les retenir ce soir et c'est me prendre à tout ce qui reste d'elle désormais que de venir en parler avec vous.

« La nuit tombait quand votre lettre est arrivée... et je n'en croyais pas mes yeux! Aujourd'hui même je faisais des projets de voyage à Saint-Germain et ne doutais pas que l'indisposition dont elle me parlait avec l'abnégation de soi que vous lui connaissiez n'eût cédé, n'ayant rien reçu depuis. Je regrette amèrement de n'avoir pas pressé mon père de me conduire une fois de plus. Hélas! le retard est maintenant irréparable... Il partageait si bien la véritable tendresse que cette nature exquise m'avait inspirée! Ses larmes ont coulé avec les miennes et lundi, je pense, il ira me chercher les derniers détails dont j'ai besoin et remplir le vœu exprimé. Ces malheureux papiers ont dû la troubler, l'affliger : ne le craigniez-vous pas? Peut-être m'eût-elle dit ce qu'elle n'osait écrire; cette discrétion, cette délicatesse puisées dans la souffrance et le malheur l'au-

(1) Allusion à la mort de sa mère et à celle de son frère, le lieutenant Maurice de Laumière, tué à Reischoffen.

ront empêchée de me mander dans la crainte de me déranger. Je m'accuse d'avoir pu lui dérober un instant de ces épanchements et de cette douceur dont son existence a été si cruellement sevrée... Que n'avez-vous pas été pour elle, mon cousin? C'est Dieu qui vous paiera sa dette... Sa maigreur m'avait effrayée cette année... Je suis à bout de courage ce soir, sinon à bout de souvenirs. Je vous prie d'en faire vous-même la moisson et de la distribuer en gardant pour vous la meilleure part de ma chrétienne et douloureuse sympathie.

« Jeanne. »

« Hélas! Le retard est maintenant irréparable », écrivait Mme de la Roche Aymon. Il l'était encore plus qu'elle ne pouvait le penser. En vain se rendra-t-elle à Saint-Germain; en vain M. de Waroquier viendra-t-il à la rescousse. La nouvelle Supérieure, mue sans doute par des scrupules du même ordre que ceux que John Hughes invoquait jadis, avait déjà tout fait brûler. Pour la seconde fois un feu purificateur dévorait « les malheureux papiers » de Médora. Et plus récemment, les lettres de sœur Saint-Hilaire à Mme Arthur de Waroquier ont subi le même destin.

La guerre, peut-être nécessaire, que les vivants font aux morts rend plus précieux ce qui, quelque temps, échappe à ses coups.

Roger de Vivie de Régie.

LE LIVRE DE RAISON

XI[1]

A BATONS ROMPUS

I. — SOUS LE TAUZIN

Août.

Ce matin, le glas a sonné à l'église du Houga. Lentement, plus lentement que de coutume, on l'aurait cru du moins ; mais ce n'était peut-être qu'un contraste entre la sonnerie poignante et le carillon de l'Angélus qui l'avait précédée. Il faisait un admirable début de jour, transparent, criblé de rayons, frais encore, éventé, et la terre semblait ne sortir qu'à regret de sa rosée. Tout le monde était aux champs. On chargeait le blé moissonné, ayant hâte d'emporter le plus de gerbes possible avant la chaleur qui fait dégrainer l'épi, et les hommes les cherchaient et les enlevaient au grand pas. On causait en travaillant. On s'étonnait de ce glas. Ici, où tout se sait à la minute, où le vent, je pense, chuchote les nouvelles de porte en porte, personne n'avait entendu parler d'un malade aux environs, moins encore d'un agonisant. Les larmes d'airain tombaient une à une lourdement, dans la joie aérienne de la journée naissante, éveillant des frissons dans les cœurs, chez les vieilles gens surtout qui se sentent déjà tout penchés vers la tombe. Et le long de la route, bordée des champs où l'on besognait, les têtes se tournaient instinctivement vers le clocher, la haute tour de briques rouges, comme pour entendre, parmi les sanglots de la voix sombre, le nom du trépassé. Enfin, la cloche se tut.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1926.

Tout à coup le facteur apparut. Le premier qui l'aperçut posa sa gerbe et gagna la haie.

— Qui sonne-t-on?

— Le courrier; il s'est tué, hier au soir.

— L'Henri? pas possible; comment?

— Je n'ai pas le temps, tout le monde connaît l'accident. On te dira.

Et de fuir sur sa bicyclette.

Tous les passants qui venaient de la petite ville furent arrêtés. Chacun ajoutait un détail. La rentrée du grain en fut un moment suspendue. Comme j'arrivais en sens inverse, ayant à visiter mes gens, je fus hélé à mon tour. C'était un de mes camarades d'enfance, petit possédant et sabotier à la fois, riverain de la route, avec qui j'ai coutume de deviser. Il rentrait de son champ, ses gerbes liées, les laissant par ce beau temps jusqu'au surlendemain sur place, afin que le grain achevât de se dilater sous la rosée et de se corser au soleil. Il me joignit, et me dit, en me serrant la main :

— Monsieur, Henri, le courrier, est mort : c'est lui qu'on a sonné. Vous avez entendu sans doute?

— Quelle nouvelle, Taillemagre! Oui, j'ai entendu sonner à mort.

Nous étions au détour d'une grande lande plantée de tauzins. Nous nous assîmes sous l'un d'eux. L'arbre, taillé à la lune nouvelle, insoucieusement, n'avait émis que des pousses horizontales, et, incapable de les redresser, s'était avancé en auvent à plusieurs mètres de son pied. Son ombre s'allongeait jusqu'à mi-chemin. Il formait comme une voûte frémissante, dont le bruissement se mêlait à nos paroles.

— Comme il a « fait vite », monsieur, ce pauvre Henri!

J'admirai l'expression populaire : faire vite, se hâter de s'en aller; de disparaître, comme pour un rendez-vous; et répondis :

— En effet, avant-hier encore, je l'ai vu. Je lui ai réglé sa note. Je m'acquittais souvent moi-même. Bien qu'il fût bourru, j'aimais à lui parler, j'estimais son honnêteté. Et puis, souvenez-vous, il était notre contemporain. Avec lui, comme avec tant d'autres, nous avons galopiné, notre enfance durant, battu le pays.

— Eh bien! monsieur, il n'y eut personne autour de lui, à ce dernier moment. Il a trépassé tout seul, sur la route, en portant son courrier.

— C'est mourir sur son chantier, Taillemagre. Voilà trente ans qu'il faisait le trajet chaque jour.

— Oui, il le connaissait : montées, descentes, tournants, les arbres, les maisons, les cailloux.

— Et ses chevaux comme lui, toujours les mêmes.

— Non, monsieur, il en avait vendu un, l'an dernier, puis remplacé par un aveugle, par économie. Les bêtes aveugles n'ont pas de valeur.

— Oui, la valeur, dit-on, de leur peau.

— Et c'était lui qu'il avait attelé ce jour-là.

— Les choses s'expliquent.

— Rien du tout. Il menait la bête où il voulait. Il serait entré dans ma cuisine sans accrocher. Comme il ne revenait pas...

— Oh ! il était si inexact !

— Bien sûr, il buvait en chemin. Il trinquait à toutes les portes presque. Beaucoup lui payaient le port d'un paquet d'un coup de vin. Il aimait mieux le pique-poult que l'argent. Oui, monsieur. Il s'emplissait comme une pipe. Il revenait tout rouge, si maigre qu'il fût, tout rouge, dans sa barbe rousse, comme un soleil. Il éclairait la route...

— Vous me feriez rire.

— Bah ! Qui ne l'a vu ? Pourtant il n'a jamais commis d'erreur. Plus il buvait sec, plus il comptait juste. Il disait : « Mes chiffres se tiennent droit comme moi. » Il se tenait comme un manche de fourche, de peur de tituber.

Tous ces détails, si vrais de vie, émeuvent maintenant.

— Il n'arrivait pas. On s'impatientait à la poste. On pensait. « Il a bu plus que d'habitude ; il n'en finit pas de quitter les portes. » La receveuse téléphona à Aire, d'où il partait ; à Barcelonne, où il passait. « Est-il parti ? — Mais oui. — Est-il passé ? — Comme toujours. — Ivre, déjà ? — Pas du tout, pour une fois. » L'inquiétude venait. Un voisin dit : « Il aura trop chargé. Il ne peut plus monter les côtes. La coopérative attendait des caisses de savon. »

— Pourquoi n'allait-on pas voir ?

— On le fit. Un facteur enfourcha sa bicyclette et prit la route. Personne ne songeait à un accident. On s'était attroupé sur les portes, les trottoirs, du côté de l'ombre, le soleil étant brûlant encore. On ne parlait pas. On écoutait. Quoi ? Une bicyclette ne fait pas de bruit... Le facteur revint, pâle, essoufflé. On sentit

tout de suite le malheur. On accourut autour de lui. « Voilà, je l'ai trouvé mort. Au bout de la côte du Bois, au tournant, dans le bas-fond, où commence la prairie. Il est là, couché sur la figure. La voiture s'est renversée, le cheval dessous. Lui, en roulant, a reçu les caisses de savon, l'une, sur les reins, l'autre, derrière la tête. Il faut venir m'aider. » Le garagiste sauta sur son camion avec le facteur et deux autres hommes, et, au plus vite.

— C'est à frémir. Mais qu'a-t-on relevé sur les lieux ?

— Le tertre de la route écrasé seulement. Un tertre haut comme la main (les cantonniers ont toujours peur de se fatiguer). Par où, le cheval, après avoir buté, a dû s'effondrer, tandis que la voiture faisait panache... On le croit... On ne saura jamais...

Nous nous tûmes un moment. On entendait, non loin, des coups de sifflet jetés à un chien pour rentrer son troupeau, car les mouches devenaient piquantes. Je demandai :

— C'est à Brunet?

— Oui, « le Pec », l'innocent, rentre ses brebis. Il les a tondues, le mois dernier, elles ont moins chaud, il les laisse plus longtemps dehors.

Ce fut alors qu'un même souvenir nous vint. Celui d'un accident semblable, survenu il y avait longtemps, quand nous étions encore des jeunes gens. J'en vis passer l'impression sur le visage du sabotier, je sentis la question monter à ses lèvres, et le prévins :

— Vous pensez, Taillemagre, à la mort de Dantès?

— Comme vous, monsieur.

— Il fut aussi trouvé renversé dans un fossé et expiré; trouvé tardivement. On le chercha toute la nuit, de route en route, à la lanterne : sa fille, son gendre, un domestique. Ils erraient comme des ombres, les pieds seuls éclairés par leur falot. Personne n'avait voulu se joindre à eux.

— Je le crois bien; l'individu ne valait pas lourd. On ne savait jamais quand il partait et rentrait, où il allait. On ne s'en était pas préoccupé. Enfin, on s'inquiéta. Il sentait déjà mauvais.

— Vous avez une terrible mémoire.

— Je vivais alors chez l'oncle Laplèche.

— Ah! Laplèche : le meilleur ouvrier de mon père. Le plus rude travailleur des environs. Pas plus qu'il ne fumait ou

parlait au chantier, il ne soufflait. Toujours devant les autres. Ceux-ci grognaient : « Il nous tuera, c'est un bœuf. » Ce pourquoi, ils le respectaient.

— Un homme rigide, monsieur. Il est mort, lui, tranquillement, comme on se retourne.

— Cette fin de Dantès mit le pays en effervescence.

— Les gens justes l'attendaient. Nous ne l'avons connu, vous et moi, monsieur, que vieux, portant chapeau, enrichi. Mais, avant d'arriver à ce chapeau...

— Je vous avoue que j'ai un peu oublié cette histoire...

— Oh! vous, du grand monde, et qu'il avait servi, vous ne preniez pas garde à lui. Riche ou pauvre, il restait pour vous à la même place. Nous, du petit, d'où il sortait, qu'il trompait, exploitait, volait, nous le regardions grandir, grossir, avec colère. Il était fils d'un brassier, pas même d'un sabotier comme moi, d'un ouvrier d'état.

— Un fin sabotier.

— Bah! monsieur, je vieillis. Maintenant, je laisse faire les sabots de femmes à mon garçon. Il y en a de grands comme un dé.

— Ne le dites pas trop. Elles sont si fières déjà, chez nous, de leurs pieds.

— De leurs mains, de leurs dents, de leurs yeux, de leurs cheveux : de tout, monsieur. Elles ont raison; nous leur en faisons tant compliment.

— Vous serez toujours le même.

— Oh! bien assagi... Dantès appréciait aussi ces jolies choses-là. Mais non pas à la façon de tout le monde... Attendez... Il commença petit pâtre. Chez lui le pain était cher : on le plaça de bonne heure. En revenant du pacage ou avant d'y aller, il portait la pâtée aux cochons, coupait les herbes pour la volaille, retournait les litières, fendait le bois de la cuisine, sarclait au jardin : tout ce qu'on fait; et il mangeait au bout de la table, entre le chien et le chat, tout juste avant eux. Plus tard, il passa bouvier. Il reçut des coups de soleil, de vent et de pluie; il connut des sueurs comme ses bêtes. Dès l'enfance, il était déjà le même : silencieux, rusé, menteur, méchant; intelligent avec cela : n'oubliant jamais une chose comprise une fois ou faite... Les filles le trouvaient de leur goût.

— Je me souviens; il avait, en effet, certaine allure sous son chapeau.

—Il fit la rencontre de l'une d'elles, très belle, femme de chambre dans un château des environs, vous savez où... Nous ne l'avons pas connue. Elle est morte bien avant lui. Elle s'appelait Romaine. Ils s'entendirent vite. Ils étaient pareils. Le maître cherchait un cocher. Elle le proposa, il entra et changea l'aiguillon contre le fouet. Deux mois après, il se tenait campé sur son siège, le col jusqu'aux oreilles, la casquette jusqu'aux sourcils. L'oncle m'a dit qu'il était alors rasé comme un caillou... Elle l'épousa... Écoutez toujours... Le maître, vieux garçon, et seul, tournait depuis longtemps autour de Romaine. Dantès s'en aperçut du premier coup d'œil... « Laisse-toi faire, pourvu qu'il paie. — Il est trop laid et répugnant. » Vous vous souvenez de lui, monsieur? Énorme, il avait des bras et des jambes courts, ronds, massifs ; un ventre débordant, qui faisait des plis sous le pantalon; un cou de même, sur le col; et une tête mafflue, grasse à fondre, où de petits yeux brillaient de chaque côté d'un nez charnu, aux narines ouvertes. Et trois poils seulement au-dessus d'une bouche lippue. Le tout, enveloppé de vêtements sales, habit et linge, tachés, crasseux... Tout à fait un cochon debout, monsieur, sauf votre respect... Romaine secouait la tête : « Non, non. — Tu fermeras les yeux. » Et le trafic commença, le plus secrètement possible, à cause des autres domestiques. Le mari, lui, était toujours en route, quand il fallait. Romaine savait se refuser et se livrer. De mois en mois, les gages augmentaient. On payait, dans ce temps, en argent et en or aussi bien qu'en billets, et, chaque fois, l'homme, riant, disait dans leur chambre, à la femme : « Regarde, il a changé de figure. » Et il faisait luire un bel écu ou un beau louis, avec l'Empereur dessus... Cela dura deux ans... Après quoi, un moment, tout sembla perdu. Romaine devint enceinte. Le maître se dégoûta de cette femme de plus en plus pesante, épaisse, que son état fatiguait outre mesure. Il courut ailleurs. Le couple fut atterré. Les rires de la cuisine qui, petit à petit, avait tout percé, éclatèrent, et les avanies... Une fille naquit, l'Alice... Par les yeux, le front, elle ressemblait à Dantès; par le nez, les joues, la bouche, le corps, au maître. Un jour de querelle, Narracq, le régisseur, cria à Dantès sa honte, comme on crache au visage de quelqu'un. « C'est comme les chiennes, chez qui le sang d'un mâle se montre plus qu'un autre. » Dantès tomba sur lui, le laissa pour

mort. Remis des coups, Narracq se tint muet; et tous de même.

— Voilà du « joli bétail », comme vous dites entre vous, Taillemagre.

— Mais le diable s'en mêlait sans doute. Romaine se releva plus belle de ses couches. L'appétit du maître pour elle grandit encore. Et ce fut un beau bruit au château, jour et nuit, jusqu'à ce que tous fussent chassés, ceux qui avaient parlé ou ri. Narracq partit le dernier. Dantès le remplaça, quitta le fouet et prit les clefs. Il remplit la maison d'amis. Le pillage s'organisa. La femme retournait les poches de son amant; le mari opérait sur le chai, le grenier, les étables. Chaque marché traité doublait les gages. Si le maître quelquefois se fâchait, Dantès levait le nez, disant: « Romaine et moi servons de notre mieux. » L'Alice n'avait pas fini toutes ses dents qu'ils achetaient une métairie; le Rouge, au-dessus du cimetière... Tout à coup, Romaine mourut: en trois jours, de quelque chose au ventre. Elle laissa peu de regrets. Aussitôt froide, aussitôt remplacée. Dantès dut déguerpir à son tour; mais, tête dressée, après explication, et lesté, assez pour acheter une maison en ville, et une autre métairie, le Chirol, sur la route du canton... De ce moment, il sortit en chapeau... Mais, vous ne dites rien, monsieur?

— Je réfléchis. C'est bien la fortune ordinaire d'un coquin.

— Elle ne s'arrêta pas là. Nous étions au temps où le phylloxéra mangeait nos vignes. Beaucoup avaient besoin d'emprunter. Il prêta. Bien entendu, comme un voleur. A un an d'abord, puis à six mois, à trois, à un; enfin, à la semaine. Il ne connaissait que le 15, le 20 pour 100. Le misérable! Quand il savait quelqu'un gêné, il l'épiait, l'abordait, offrait ses services. Il l'amenait chez lui. Et la porte se rouvrait sur l'homme, soucieux, tandis qu'il rentrait, en se frottant les mains. Il amassait un autre sale argent. Il eut voiture, chevaux, cocher comme vous. Il ne se souvenait plus d'avoir fait claquer le fouet. Lorsqu'il passait, faisant de la poussière, on avait envie de prendre le fusil.

— Ici, Taillemagre, je retrouve l'individu. Depuis qu'il est « sorti en chapeau », je le suis avec vous. Je me souviens des rancunes, des colères qu'il soulevait, de la crainte aussi. Celle-ci l'emportait. Cela parut, lorsque, déjà blanc, il maria sa fille. Car elle se maria, toute hideuse qu'elle était. Pour elle, on ne vit encore, — je veux dire le gendre, — que la figure de l'Empereur sur les écus... A la noce donc, tous ceux qui devaient à

Dantès, ou appréhendaient de lui devoir un jour, se pressèrent. Ce fut un scandale de platitude... ou peut-être de misère...

— Quelques-uns pourtant, monsieur, lui montrèrent toujours le poing sans peur. Parmi eux, mon oncle. Quand je lui parlais de Dantès, de ses gains, de sa richesse : « Possible, répondait-il; mais père, fille, gendre, et le bien, c'est pourri..., comme les champignons empoisonnés. Ils paraissent les plus beaux; à peine on les touche, ils noircissent. »

— Les hommes de cet âge, Taillemagre, plus austères que nous, avaient un sens profond des choses de la vie. Ils croyaient au proverbe : « Bien mal acquis ne profite jamais. » Dans le même moment, au sujet du même individu, mon père me disait : « Il n'y a qu'à vivre assez longtemps pour voir la fin de pareilles turpitudes, de pareilles iniquités. Les conséquences des actes humains ne se développent que lentement, obscurément, comme en secret. Rarement, un seul homme épuise, en bien ou en mal, le destin d'une race; plus rarement encore, un prompt châtiment intervient ici-bas. Mais il arrive. Je suis convaincu que toi, que tes contemporains, vous verrez, à défaut de nous, l'effondrement de ce coquin, et dans l'ignominie, comme son élévation... » Tous les deux, mon père et votre oncle, ont eu raison. Ce qu'ils n'ont pas vu, nous l'avons vu. Quelques années après que ces deux hommes, le maître et le serviteur, impeccables ceux-là, mouraient pieusement, entourés des leurs, l'autre culbutait dans un fossé, de nuit certainement, car le jour on l'aurait su, expirait atrocement (il avait arraché l'herbe des doigts autour de lui), comme sous l'exécration publique, et entrait tout de suite en putréfaction... Et vous connaissez la suite... La rumeur de soulagement et de joie autour du cercueil; le cri spontané de tous : « Il y a donc une justice »; l'enterrement furtif où nul ne voulut assister, pas plus que nul n'avait voulu aider à chercher son cadavre; cet enterrement mené seulement par sa fille, son gendre et quatre métayers, aussi long devant le corbillard avec le cheval, que derrière, avec ce cortège; le vide fait après autour de la maison maudite, d'où les chiens même s'écartaient, la croyant désertée; et, pour finir, quand son tertre ne s'était point encore affaissé au cimetière, la discorde entrant sous le toit détesté... La fille, épousée pour son argent, tombe en butte aux exigences de son mari, refuse de se dépouiller, subit l'insulte, la menace sans frein, et bientôt les coups.

« Et puis vient l'abandon. Las de la piller et de la battre, le mari, un jour, s'en va. Elle ne le revoit plus jamais. Alors, seule au monde, environnée de la haine publique comme une bête venimeuse d'un cercle de feu, elle se décourage, vend son bien, ce qui reste de l'amas de honte et d'usure, quitte à son tour le pays, et court acheter un refuge à Bordeaux, où se perdre dans la ville anonyme et dans la vie... On dit que là, sa laideur accrue et l'âge arrivé, elle a sombré dans la débauche, une affreuse débauche, où elle paie jusqu'aux dégoûts de ses amants. Corps et bien, les dernières ressources, tout roule au gouffre sordide... Voilà la leçon du temps.. En attendant ce retour des choses qui l'abat, l'écroulement de l'édifice d'iniquité, il convient que les honnêtes gens fassent, pour ainsi dire, la police de la vie. Traiter de même la femme impudique et la femme chaste ; l'homme intègre et l'homme sans foi ni loi ; mettre sur un pied d'égalité bons et méchants, est injustice grave envers les premiers. Moins de complaisances et de sourires devant les fortunes suspectes, les honneurs éhontés, la débauche et le vice, et l'on respirerait peut-être un air social plus salubre... Quand il passait, au trot rapide de son attelage, faisant de la poussière, comme vous dites, votre oncle montrait le poing à Dantès; mon père, qui le croisait, dans ses promenades à cheval, ne lui rendait jamais son salut, ne daignait pas même le regarder. Le coquin s'en plaignait amèrement. Nos anciens étaient dans la vérité... De tout ceci reste une morale. Voyez-vous, Taillemagre, pour soi-même seulement, sans parler de la famille ; pour sa tranquillité, sans parler du devoir, rien ne vaut d'être honnête homme. Il n'y a point de contentement pareil à celui de cheminer tête droite, sans baisser les yeux devant qui que ce soit ou quoi que ce soit, sinon devant le soleil !..

Le mot m'était venu spontanément, car l'astre, qui agrandissait son tour, nous cherchait maintenant sous notre voûte de feuillage, et, à travers nos espadrilles, piquait nos pieds de ses rayons comme avec des aiguilles. On ne pouvait tourner le regard vers lui, vers le côté même où il incendiait l'espace, et l'horizon déjà fumait de chaleur. Je me levai.

— A demain, Taillemagre, à l'enterrement d'Henri, le courrier.

— Entendu, monsieur. Il ne faut pas qu'il aille seul au trou, comme Dantès...

II. — LE COFFRE A SEL

Septembre.

Ceci m'a été raconté par son fils...

... Un jour de ce même mois, il y a deux ans, au milieu du labour, le vieux Saruilles, de la métairie de Roquade, où il avait toujours commandé sans souffrir désobéissance ou discussion de la part de qui que ce fût, fils ou gendre, fille ou bru, et même de Mariette, sa femme, la « Daune », la maîtresse de maison, épousée dans une flambée d'amour, vint trouver son aîné, Caddéroun, qui liait au joug une paire de bœufs récemment accouplés. Cet aîné était un homme mûr déjà, cultivateur consommé, à qui, dans le temps, il avait mis les outils à la main. Il regarda lier les bœufs sans mot dire, contre son habitude, et attendit que l'attelage fût joint. Pourtant le bœuf droit, Marty, se plaçait mal, reculait au lieu d'avancer sous la courroie, peu soucieux de partir au travail. L'ancien laissa faire et lui dit : « Tu pourras passer ces bœufs marins au gendre, et garder pour toi mes gascons. Je ne les toucherai plus jamais. » Caddéroun resta stupéfait. Ces beaux bœufs gascons, de la plus pure race auréolée, à robe gris d'argent, longilignes et massifs à la fois, étaient l'amour de son père.

Il les avait dressés lui-même, voilà trois ans, malgré son âge, se sentant encore, à l'époque, solide et adroit. Finement dressés, au point qu'il ne se servait jamais de son aiguillon, qu'il suffisait de la voix pour les faire s'employer à fond, que les piquer eût été un péché. « Pourquoi, papa? — Parce que... Et tu iras finir le labour au champ de la Caillaouère, où je l'ai laissé. » Et Saruilles tourna les talons.

C'était un matin presque froid, où la rosée plus épaisse glaçait les toits de tuiles rouges, où la sève descendante entraînait les feuilles, qui s'abattaient en tournoyant comme des oiseaux.

Caddéroun gagna le champ. La charrue était arrêtée au bout d'un sillon. Il y mena son attelage, le recula comme pour l'atteler, sans le faire, et planta en terre l'aiguillon devant les bêtes. Habituées à en redouter la pointe, contenues par le mince obstacle, les bêtes se tinrent immobiles. L'aîné parcourut la terre touchée. Alors il comprit. La pièce avait plutôt l'air bouleversée que labourée. On aurait dit que la main de son père avait tremblé tout le long du travail sur les mancherons,

comme celle d'un homme ivre. Le fils pensa : « Ça ne lui ressemble plus. » Saruilles était fameux dans les environs pour son trait de charrue. Quand un champ avait passé par ses mains, quand il le laissait, la pièce semblait tracée au crayon, et tout de niveau, également bossuée, comme soulevée en même temps par le soc. A soixante-dix-huit ans, son bras ou son œil, sa force peut-être l'avait trahi ; il avait honte de lui.

A la soupe de midi, Caddéroum s'approcha de son père.

— J'ai vu le champ. Vous étiez fatigué. Cela arrive à tous. Reposez-vous ; vous avez bien le temps de me passer vos gascons.

— Assez, répondit Saruilles ; fais ce que je veux.

Vinrent les vendanges. Saruilles resta au pressoir comme de coutume, empilant à la pelle sur la plate-forme les couches de raisins foulées au pied par ses petits-fils, Cyprien et Jean-Marie (ils étaient placés, mais venaient toujours en permission aider à la vendange), et sa face rasée, une noble figure encore, au profil droit, s'animait devant l'abondance des fruits. Après les vendanges, les semailles. Il sema, à son habitude, jaloux de le faire, de son pas ferme, de son geste sûr, qui donnait à chaque terre ce qu'il lui fallait de grain, suivant sa nature ou suivant l'état du temps. Et de même il tint sa place pour récolter et pour décharger le maïs, et de même pour tailler la vigne. Seulement, il refusa de suivre les autres aux réunions où l'on dépouille le fruit de son enveloppe, qui se donnent entre voisins de métairie en métairie, à charge de revanche, de courir avec eux sous les nuits constellées de l'hiver ; et quand on commença à tailler les ceps, il feignit d'arriver en retard, et prit la queue de l'équipe comme un apprenti qui a besoin de voir comment on fait. Soit qu'il se fatiguât à rester courbé, soit qu'il eût peur de sentir sa main trembler comme sur les mancherons. Caddéroun ni personne ne souffla mot, se souvenant de la réponse de l'ancien au sujet des bœufs gascons.

Il n'y eut rien de nouveau au cours du printemps. Bien entendu, Saruilles abandonna tout instrument à traction, charrue, herse ou rouleau, et s'en tint à l'outil de fil ardent, dont le mordant diminue l'effort de l'homme, taillant les haies, fauchant les talus, débroussaillant les fossés, nivelant de-ci de-là ; besogne où l'on peut souffler à son aise. Mais on ne le vit pas à la lande, où l'on faisait provision de thuie pour les litières, bien qu'il aimât chaque année à constater la crue des jeunes pins

qu'il y avait plantés; on ne le vit pas à la sablière où l'on piochait l'amendement annuel de la vigne reconstituée. La thuie reste rude parfois à couper, malgré l'outil effilé, et la lourdeur du sable gras double le poids de la pioche massive. Il se montra aux façons du maïs, du moins à l'ensemencement. Il laissa tomber un à un, avec tout le monde, le grain dans la raie, et puis les pincées de poussière grise de l'engrais, et quand la plante eut poussé trop dru comme toujours, « comme une tête de cheveux », il éclaircit les sillons. Et l'on gagna jour par jour le grand été.

Pendant les foins, pendant les moissons, toujours silencieux, sans donner à personne l'explication de sa conduite, Saruilles se mit à travailler avec les femmes. Avant d'y aller, il attendit comme elles que les récoltes fussent abattues. Avec elles il rassembla le foin fauché, l'étendit en planches au soleil, le secoua au vent, le monta en meules, ratissa le pré pour en enlever jusqu'à la dernière poignée; et, à la moisson, il apporta les brassées de blé aux autres hommes de la maison, qui les liaient en gerbes sous le genou, épis en dehors, à grands coups de chevilles de bois. Comme de le semer, c'était autrefois son plaisir de lier en gerbes le blé. Il les faisait si lourdes qu'il fallait appuyer, pour les soulever et les emporter, le manche de la fourche contre terre. Les chars furent chargés sans lui. Il ne peigna même point du râteau ceux de foin, afin d'en égaliser les côtés et d'en parfaire l'équilibre; il ne serra point le câble sur les rangées de gerbes rousses, de ce tour de treuil qui les amarre sur les balances, que l'on donne avec tant de joie... Les siens le considéraient à la dérobée, confus en eux-mêmes, gênés par cet effacement du père et du maître, inquiets aussi de ce silence, cachant peut-être un mal secret. Mais le vieil homme restait impassible, sans daigner s'apercevoir de cette sollicitude...

Les jours passèrent. Ce furent d'autres vendanges, celles de l'an dernier. Cette fois, Saruilles dit à Sospets, son gendre :

— Vous resterez au pressoir avec les enfants. Il faudra remplir les petites fûtailles de vin nouveau, et le laisser bouillir dedans, afin de leur rendre de la force et de l'odeur. Elles sont faibles. Lui, s'en alla à la vigne couper les raisins, le panier de bois à la main, comme un de ces voisins qu'il avait priés de venir aider à la vendange. Son fils était là, dirigeant à son habitude la récolte. Il lui fit signe de continuer. Il lui laissa de plus le soin de veiller à la rentrée du vin au chai, de marquer sur

les tonneaux à la craie le nombre de veltes versées dedans; il négligea même de s'informer du rendement. Quand on lui apporta le verre pour goûter le moût, il ne fit que le sentir sans y tremper ses lèvres... Autrefois, après l'avoir fait tourner dans le verre, comme pour en chercher la couleur future, le liquide dépouillé, il en prenait une lampée, la roulait longuement sur sa langue, et se plaisait à en prédire la qualité, la saveur. — Et puis il jeta le vin épais par terre. Caddéroun se retourna pour ne point voir. Et le rythme de la saison amena de nouvelles semailles.

Quand le moment fut venu de jeter le blé, le champ divisé en longues planches pour guider le semeur, Saruilles appela son fils.

— Nous sèmerons ensemble. Prends à un bout du champ, moi de l'autre. Le premier arrivé au milieu, achèvera. La provision de blé puisée dans le sac, chacun des deux hommes fit pleuvoir en même temps le grain sur le sol. On entendit un double bruit de chute, comme celui d'une averse de grésil. Caddéroun arriva le premier au milieu. « Finis donc », reprit l'ancien. Et il s'effaça pour céder le pas à Caddéroun, regardant longuement la haute silhouette de son fils aller et venir sur le guéret. On voyait ses lèvres pâles remuer, s'ouvrir et se refermer instinctivement, avec la main du semeur. A la fin, il eut l'air satisfait :

— Tu sèmes maintenant mieux que moi...

On parvint au 11 novembre, à la Saint-Martin. C'est l'époque, chez nous, où l'on quitte ou bien où l'on prend une métairie. On a déjà signé ou rompu sa « police ». On jouit à l'ordinaire à ce moment d'un admirable temps. Cet été de la Saint-Martin, dépouillé des buées de chaleur de la canicule, exempt encore des brouillards de l'arrière-saison, lumineux comme l'autre, mais apaisé, épanche une lumière fluide exquise, sous laquelle la douceur de respirer et de contempler est indicible. Cependant les soirs sont hâtifs, la transparence des horizons ne les garde pas de l'invasion rapide de l'ombre, avec l'ombre de celle des premiers froids vifs : on allume lampes et foyers de bonne heure. Ce soir-là, les travaux achevés, les bêtes soignées, tout le monde était entré avec le crépuscule à la métairie de Roquade.

Dans la longue cuisine aux poutres apparentes, où deux lampes brûlaient au plafond, on s'était assis devant la cheminée, de plus en plus près à mesure que l'on était plus loin dans la

vie, et chacun se réchauffait à la grande flamme pétillante. Elle sortait d'un âtre profond, sous un manteau qui s'avançait comme un auvent sur deux piliers, et elle dévorait de volumineuses bûches de chêne empilées sur des landiers. Si ardente, que les éclats jaillissaient dans la pièce, et, malgré la lueur des lampes, renvoyées par les abat-jour, s'en allaient couvrir les murs de reflets dansants. Les gens tendaient les mains pour se garantir du brasier. Ils ne se parlaient pas, comme il arrive dans les premiers moments du repos, où l'on goûte seulement l'aise attendue d'être assis. Ce fut alors que Saruilles éleva la voix.

— Voilà cinquante ans, aujourd'hui, que j'ai pris la métairie. Il y en a dix que le maître avec qui j'avais signé la police est mort. Cela veut dire que je suis vieux, usé, ruiné bientôt. L'an dernier, la charrue m'échappait, je n'ai plus voulu la tenir; cette année, les petits travaux, ceux des femmes même, m'ont fatigué. Comme le corps, la tête à son tour est à bout. Penser aux choses, à ce qu'il faut préparer ou arranger; quand on se réveille, la nuit, faire le tour de sa terre en esprit, et se rappeler ce qui manque, où l'on doit courir d'abord le lendemain; réfléchir pour acheter ou vendre; compter enfin, et donner à chacun après sa part : ces soins, ces devoirs me tourmentent et me dépassent. (Il dit : ont le dessus sur moi.) De plus j'oublie, tout tombe de ma mémoire, comme d'un crible... C'est pourquoi je me suis retiré des chantiers, petit à petit, et de la place qui y était la mienne. Je l'ai fait, pour m'habituer à l'abandonner entièrement... A partir de demain, Caddéroun, mon aîné, prendra le commandement ici, sur moi et sur les autres. Cette métairie a besoin d'un bras fort et d'un œil clair, comme je les avais. Pour moi, redevenu un enfant, je reprendrai mon travail d'enfant. Petit, je gardais les bêtes, je les garderai de nouveau. Je gagnerai encore ainsi ma vie. Toi, ma fille, Jeannine, que je remplacerai, tu resteras à présent à la cuisine et à la basse-cour, à aider ta mère, qui est rendue bientôt aussi.

Il se tut. Il n'avait jamais tant parlé d'une haleine. Tous les siens se levèrent pour protester, pour refuser. Mariette, sa femme, voulut dire : « Si vous êtes valet, ici, j'y serai servante »... Il se redressa : « Ce soir, je commande toujours... Ce que je veux, sera. Celui qui ne peut plus enseigner, montrer, rester devant, doit s'écarter. Je suis celui-là. Faire avec la langue seulement n'est pas de mon goût!... »

Le lendemain, sous une grande cape brune, le béret sur les yeux, le bâton à la main, il siffla le chien et sortit le bétail. Mariette, sur la porte, le regarda s'en aller, mais sans oser intervenir. Ce fut chose entendue.

Quelques semaines plus tard, on approchait de la Noël, Saruilles se livra à une étrange besogne. Il choisit de longues planches de peuplier, sèches depuis longtemps, qu'il avait fait scier pour les panneaux de ses charrettes, et se mit à bâtir un coffre. Il avait toujours aimé à travailler le bois. Il y était habile. Le charron se plaignait d'être peu appelé à Roquade. En rentrant du pacage, les litières faites, il occupa ses soirées avant le souper à mesurer, à scier, à bouveter, raboter, ajuster ses planches dans la grange. Il n'allait pas vite comme autrefois, et de plus s'éclairait mal d'un mauvais lumignon. Enfin, un dimanche, après la messe, il acheta une poche de clous et un double jeu de charnières. Son fils lui demanda : « Que faites-vous donc là? — Un coffre à sel. — Mais il n'y en a plus besoin. C'était bon dans le temps, quand le sel n'arrivait qu'à certaines saisons. Il fallait le conserver au sec, dans ces coffres, au coin de la cheminée. — Ce n'est pas pour le sel. — Pour vos habits, peut-être? Eh bien! et l'armoire? — Tu verras. » Le coffre fini, Saruilles pria Caddéroun et Sospets de le porter dans la cheminée, du côté droit, où donnait le jour de la fenêtre. Le coffre disparut presque dans la profondeur de l'âtre.

Noël carillonna. Au réveillon, Saruilles s'assit au haut de la table, à sa place naturelle, mangea la daube avec les siens, et les châtaignes grillées arrosées de vin nouveau. Puis, tandis que Caddéroun et Sospets allumaient des cigarettes, au moment de se lever, il parla derechef...

— C'est la dernière fois que je mange à table avec vous. C'est le dernier plaisir en commun de ma vie. A l'avenir, je mangerai seul, sur mon coffre, sous le manteau de la cheminée. Je l'ai fait assez grand pour m'y asseoir, y poser mon pain, mon vin, mon assiette, mon verre, et le plat. Dedans, après les repas, je mettrai la bouteille, la miche, le couvert, le linge, les restes, tout ce que l'on range. Je ne peux plus nourrir personne ici. Je vis de votre charité à tous. Qui n'apporte plus rien à la table de famille n'a plus le droit de s'y accouder... Et puis, je ne veux pas qu'il vous vienne jamais la pensée de m'en repousser, comme une bouche inutile! On me servira où j'ai dit.

C'est Caddéroun qui me servira, pour me remercier de l'avoir élevé, d'avoir fait de lui un homme d'abord, un maître, ensuite. »

Comme les hommes avaient jeté leurs cigarettes en baissant le front, comme les femmes se mettaient à pleurer, Saruilles sortit de la pièce. Au repas suivant, à midi, sa cape posée sur une chaise, en rentrant du pacage, il s'assit sur son coffre, et Caddéroun le servit, avant tous, en silence, avec un respect infini.

Il y a des mois que cela dure. Hors lui, personne ne s'y est accoutumé. Non plus à le voir vivre comme un pâtre, exposé aux intempéries, solitaire, songeant, appuyé sur son bâton, au bout de sa longue et laborieuse existence. Durant l'hiver, les jours de brouillard et de vent glacé sous le ciel gris, on l'apercevait de loin, dans les landes, qui faisait du feu dans les troncs creux des tauzins pour réchauffer ses vieilles mains engourdies. Même, ayant besoin de se soutenir, il emportait des œufs ramassés dans l'étable, et les faisait cuire sous la cendre. Sa fille, Jeannine, qui avait les yeux perçants, le cherchait partout du regard, et détournait après la tête avec un soupir.

Il y eut beaucoup de naissances dans l'étable au printemps. Saruilles en ressentit une grande joie. Devant la stalle où le petit animal, à peine né, s'efforçait de se tenir debout, il souriait comme devant un berceau. Il dit aux siens : « Je suis content. »

Cependant, depuis quelque temps, sur ce coffre où il ne peut s'appuyer, il s'affaisse petit à petit, et le soir, le feu tombé, il a l'air de manger dans le noir, parce que sa tête, en fléchissant, fait ombre entre le flambeau qui l'éclaire et ceux qui sont à table. On dirait qu'il s'enfonce dans son coffre, ce long coffre qui a figure d'un autre, d'où l'on ne se lève plus. Lui-même en a conscience. Son fils ayant voulu lui donner une chaise, à part, bien entendu, sous la cheminée, il fit signe que non de la tête, et murmura : « Une chaise? merci. Bientôt, une maison comme celle-ci, où l'on touche du nez le faîte. » Et il frappa doucement du poing le couvercle de son siège...

III. — LE PUITS

Octobre.

Le maire de la petite commune de Mormès est venu me trouver ce matin. Toute petite commune, en effet, de 195 habitants, épars dans les métairies qui la composent, sauf quelques

toits autour du clocher, annexe d'une paroisse plus importante, le tout, l'église, l'avenue qui y mène, l'aire étroite devant le porche, les seuils groupés, perdus au milieu de chênes pyramidaux. De là, de ce clocher, toute la vie du jour rustique est sonnée avec l'heure, le moment du réveil, du travail, du repas, du sommeil, et plus fortement par vent d'ouest, le grand vent chez nous, qui entraîne tout de suite les sons martelés à travers la haute ramure des arbres. Si petite, cette commune est pour moi comme un monde. C'est là que nous possédons nos plus vieux biens. Ils en occupent en partie le territoire. Où que j'erre sur eux, la cloche porte jusqu'à moi, j'ouvre l'oreille à sa voix familière, sa vieille voix que le temps a fêlée.

Le maire, Jean Broustet, est encore un compagnon d'enfance. Il me trouva dans ma vigne, pesant du jus de raisin

— Bonjour, monsieur. Combien pèse-t-il?

— Onze fort. Bonjour, Broustet.

— Tant mieux. Le vin aura au moins de la qualité. Il ne coule pas. Tous s'en plaignent.

— Avec raison. Mais, je ne vous attendais pas par ce temps de vendanges. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— De rien, monsieur. Ma récolte est finie; trop tôt, qu'y faire?... Je venais vous parler d'un puits pour la commune.

Nous gagnâmes une allée où nous promener de long en large, à l'écart.

— Nous manquons d'eau ; du côté justement de vos métairies.

— N'ont-elles plus leurs fontaines? Celle de Lartigue est abondante, tout le monde y va.

— Oui, ceux en deçà de la route, mais non ceux au delà. C'est trop loin. Il n'y a plus assez de gens dans les maisons pour courir chercher de l'eau. Nous voulons creuser un puits à mi-distance, à portée de tous. Nous avons fait venir un sourcier. La nappe passe chez vous : au coin du grand champ, à l'angle des deux chemins, celui qui vient du château, celui qui va chez moi.

— Je vois. Mais ce champ n'est plus à moi. Il appartient à ma fille, la dernière mariée.

— C'est la même chose, c'est toujours la famille... Il faut vous rappeler que le défunt monsieur, votre père, avait déjà beaucoup travaillé, là, pour la commune. Il a presque donné

tous les cailloux du chemin de la Croix. A chaque voyage à Aire, ses bouviers allaient en chercher à l'Adour et les versaient à la suite. C'était, avant, un chemin de terre, impraticable l'hiver, même à pied. Lorsque je rentrais de l'école, petit, je prenais par la lande, au-dessus, de peur de ne pas m'en tirer... Il faut donner la terre de l'emplacement du puits, de ses abords, de sa clôture, comme le défunt monsieur donna les cailloux de la route... Les bœufs, en labourant, tourneront un peu plus tôt, voilà tout.

— Je vais écrire à ma fille.

— C'est donc entendu. Quand viendrez-vous voir et mesurer le terrain? Après quoi, je vous apporterai l'acte de donation à faire signer. Il est tout prêt.

— Voulez-vous après-demain?

— Oui, cela va. Et, bien merci, monsieur...

En y allant, le surlendemain, je me remémorai ce long travail de pavage du chemin. Cela dura deux ans. Tous les usagers futurs y venaient travailler à leur moment, qui avec un attelage, qui de ses bras. Des corvées de bouviers aidaient parfois ceux de mon père. Nous, les enfants, nous courions alors. Avertis de leur arrivée par le grand bruit de roues sur la route départementale, nous détalions pour aller les voir décharger. Nous nous enchantions de ces cascades de cailloux bleus et gris déversés des arrière-trains. Nous sautions à pieds joints dessus pour les faire s'écrouler...

Il y avait un double but à ce tracé : assurer la circulation, desservir tout un coin, riverains et passants; mais aussi assainir. Ce chemin défoncé n'était point le seul. Boues, fondrières, cloaques abondaient dans le pays, où, les pluies finies, toute sorte de détritus croupissaient, fermentant et pourrissant sous les premiers soleils. On était infesté de fièvres. Elles revenaient tous les trois ou quatre jours, tierces ou quartes, et abattaient le patient. Elles disparurent peu à peu avec les boues putrides qui les engendraient.

Et je songeais encore à la continuité d'efforts qui, de génération en génération, façonne un sol au mieux des besoins de l'homme, et, par une juste récompense de ce labeur obstiné, l'attache lui-même de plus en plus à sa création. Les terroirs les plus âpres sont souvent les plus aimés... Le grand poète ailé, Lamartine, a écrit : « L'amour de la patrie

Gland du peuple au soleil germé,
Semence de force et de gloire,
N'est que la pieuse mémoire
Du champ par les pères semé.

Et encore de l'héritage collectif utilisé, aéré, enrichi en commun, où chaque pas a son prix et chaque sueur son poids. Je songeais que ces réalisations nouent des liens; que cette tâche séculaire accomplie côte à côte anime d'un même esprit individus et races qui s'y adonnent, comme le souffle, comme le sang, comme l'âme héritée. L'habitude engendre la tradition, le récit perpétue le geste. Comme une chaîne impalpable de souvenirs flotte ainsi des uns aux autres. Quand le fils du maire de Mormès et ma fille, passant par là, se croiseront devant le puits, le souvenir de son érection et du don de la terre revivra dans le salut de celui-là, dans le sourire de celle-ci...

Nous avons mesuré largement le terrain, et fait tout de suite des projets. Construit, nous clôturerons, ombragerons, ornerons, nommerons le puits. Ici, toute chose a un nom. Le plus humble toit, pourvu qu'un âtre y fume, le lopin le plus étroit, pourvu qu'un chou y pousse. Dans l'occurrence, le nom est tout trouvé : celui de la donatrice, Marie-Lys. On écrira en lettres bleues sur la margelle de ciment gris : « Puits Marie-Lys. » Après quoi, en suivant le vocable, nous planterons : deux blancs de Hollande d'abord, aux troncs marbrés, au feuillage vert et blanc, d'une sensibilité sans seconde, que le moindre souffle rebrousse, et qui chante comme une onde ruisselante; des lys ensuite, en couronne, au pied de chaque arbre, des lys rigides et odorants, au style d'or. Enfin, nous clôturerons fortement pour le garder des bêtes. Les gens passeront par un tourniquet : une croix de bois sur un pieu solide. Assez mobile pour que les femmes puissent la pousser du flanc, la cruche sur la tête... Plus tard, quand les arbres auront crû, les lys multiplié, les chercheuses d'eau deviseront là gaiement, les jours d'été, à l'ombre panachée des feuilles hautes, et, parfois, au crépuscule, les promis s'y donneront rendez-vous, et, assis sur la margelle, mêleront aux parfums des fleurs immaculées le souffle de leurs cœurs frais, tremblants et avides de se donner.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

STENDHAL ET L'ITALIE

I

LE PREMIER SÉJOUR

La légende est pittoresque, comme toutes les histoires de brusques amours.

L'an VIII de la République une et indivisible, végétait à Paris, dans les bureaux de la guerre, un jeune commis capricieux qui manquait de zèle et d'orthographe. On l'envoie rejoindre l'armée d'Italie : et lorsque Henri Beyle, botté, éperonné, hissé sur un grand cheval qu'il ne sait pas guider, armé d'un sabre qui l'embarrasse fort, descend les Alpes, suit les routes de Lombardie, arrive à Milan, il entre d'un seul coup, ô merveille ! dans le bonheur. Aussitôt franchies les portes de la ville, il sent qu'il a trouvé la vraie patrie de son âme; une joie l'envahit, délicate et profonde ; il est pénétré d'une inexprimable tendresse, et il s'abandonne sans résistance aux lois de l'harmonie parfaite et définitive qui se révèle à lui. C'en est fait; l'Italie opère par tous ses charmes : rien ne prévaudra contre la douceur de ce premier enchantement.

Mais non; ce ne fut pas ainsi que les choses se passèrent; c'eût été trop simple; c'eût été trop beau. Ou du moins les choses ne se passèrent ainsi que trente-cinq ans plus tard, et dans son imagination, lorsqu'il se mit à écrire cette *Vie d'Henri Brulard* où nous le voyons penché, curieux, implacable et tendre, sur son image qui fuit au fil des jours. Il n'était plus Henri Beyle, alors; il n'était même plus Stendhal; il était Henri Brulard. Henri Brulard, rêvant du haut du Pincio, et regardant le soleil qui se couchait sur Rome, sentait venir

sur lui la vieillesse et la mort; et pour lutter contre ces importunes, pour essayer de durer malgré leur invincible effort, pour avoir, à tout le moins, la satisfaction de se bien connaître avant de gagner le royaume des ombres, il s'appliquait à fixer les souvenirs de sa vie, en s'arrêtant avec complaisance sur son enfance lointaine et sur sa jeunesse écoulée. Ce n'est pas qu'il fût insincère; mais comment ses yeux auraient-ils percé l'ombre des années qui s'étendaient entre son adolescence et son déclin? Tant d'images instables, sans cesse décomposées et recomposées, à la fois estompées et mouvantes, brouillaient ses portraits anciens, qu'il n'arrivait plus à les saisir. Il croyait faire remonter le passé jusqu'à lui : et c'est lui-même qu'il projetait sur le passé. Quelques-uns des traits véritables, peut-être les plus délicats, s'étaient effacés et ne se retrouvaient plus; d'autres s'exagéraient, se durcissaient; et tout cela faisait, en dépit de son effort d'analyse, une ressemblance infidèle, où Henri Brulard se superposait à Henri Beyle, et malgré lui l'opprimait. Bien plus! rien ne l'occupait davantage, à cette heure tardive où il établissait son bilan, que de savoir combien de bonheur il y pouvait inscrire : lorsqu'on a fait de la chasse au bonheur le seul but de son existence, il ne faut pas qu'on s'aperçoive, au bout du compte, qu'on s'est trompé; et l'on veut, bon gré mal gré, inscrire des pièces au tableau.

Le bonheur, — il ne pouvait plus l'espérer pour l'avenir. Qu'elles étaient mélancoliques, les heures de Civitâ Vecchia! Qu'ils étaient cruels, ces rivages sans ombre, à ses yeux fatigués d'avoir vu trop de soleil! Triste ville; consulat de disgrâce; et personne à aimer, sauf son chien. Il lui fallait pourtant du bonheur, à tout prix. Alors il en prêtait à l'adolescent; il lui ménageait des entrées triomphales et de joyeuses conquêtes; il lui réservait la surprise des harmonies préétablies, brusquement révélées; et dans un mirage où il se chérissait lui-même, il le voyait descendre en Italie, arriver à Milan, et goûter du même coup la félicité.

Cette image simplifiée et embellie, laissons-la. Des souvenirs d'Henri Brulard ne tenons aucun compte; empêchons cet obstiné de hanter les jeunes années d'Henri Beyle, et de transformer l'adolescent en vieillard attendri. Relisons, au contraire, ses lettres encore puériles; relisons son *Journal*, qui est contempo-

rain, au moins pour une part, de son premier séjour italien. Déjà M. Paul Arbelet, maître ès arts stendhaliens, l'avait exhumé des manuscrits grenoblois; on vient de le rééditer pour notre plus grand plaisir, et il s'offre à nous dans sa fraîcheur nouvelle (1) : profitons-en, et demandons à ces documents sans surcharge un portrait qui soit plus voisin du réel. Peut-être la transformation de Henry Beyle, Grenoblois, en Stendhal, Milanais, perdra-t-elle quelque chose de son caractère miraculeux. Mais quoi? est-il plus grande merveille que les jeux subtils et compliqués d'une psychologie mouvante, et que le lent travail d'une âme en devenir?

I

Henri Beyle, lorsqu'il prend quartier à Milan, éprouve un vif désir de faire carrière dans l'armée. Appartenir à ce qu'on appelle dédaigneusement les services, voilà qui n'est pas glorieux. A la rigueur, on peut faire illusion aux Milanaises, qui ne distinguent pas très bien entre un apprenti-commissaire et un officier véritable; mais on ne trompe ni les camarades, ni soi-même. Beyle aspire donc à quitter les services pour entrer dans les armes combattantes; et comme il est cousin de Pierre Daru, secrétaire général au département de la Guerre, quatre mois ne se sont pas écoulés depuis son arrivée en Lombardie, que le voilà sous-lieutenant. Bientôt même il est affecté au sixième régiment de dragons, — casque à crinière noire, et vaste manteau vert.

Le premier échelon est franchi : vite au second. Se hâter de prendre rang parmi ces dragons redoutables? Charger? Conquérir des drapeaux de haute lutte, comme c'est l'usage des jeunes héros? Sans doute. Mais on peut aussi rester près des dieux, maîtres de toutes faveurs; et si quelque bonne place devient vacante, la saisir. Le fait est que, pendant très longtemps, le colonel commandant le sixième dragons laisse à la disposition de Pierre Daru ce lieutenant fantôme, qui reste attaché à l'état-major, demeure à Milan, et n'apparaît guère que deux

(1) *Journal* de Stendhal, édité par MM. Debraye et Royer; Paris, Champion, 1925, 2 vol. in-8 (Collection des *Œuvres* de Stendhal, dirigée par P. Arbelet et E. Champion). Voir aussi, pour tout le détail de ces jeunes années, P. Arbelet, *la Jeunesse de Stendhal*; Paris, Champion, 1921, in-8°.

fois à son escadron. La première fois, il vint, montra son nez, resta trois semaines, et s'en fut pour neuf mois. La seconde fois, il était temps : car il arriva quelques jours à peine avant l'armistice qu'Autrichiens et Français s'avisèrent de signer, le 16 avril 1801 : un peu plus, on ne l'aurait revu que la paix faite : ce qui n'eût pas laissé d'être humiliant. Il ne craignait pas de se battre, et même il était capable de risquer fort galamment sa vie ; mais son premier séjour au régiment lui avait appris qu'on s'ennuyait fort en campagne; il voulait bien mourir, mais il ne voulait pas s'ennuyer.

En revanche, il ne refusa pas de devenir aide de camp d'un général, et de galoper, crinière au vent, manteau vert largement éployé, sur les routes de Lombardie. Bientôt il ne vit plus guère de différence entre son chef et lui : ces messieurs les aides de camp veulent bien prêter à leurs supérieurs un peu de leur naissant génie, et consentent à les considérer à peu près comme leurs égaux. En parlant du général Michaud, il prit l'habitude de dire « nous » : *nous* avons assisté au défilé de la légion polonaise sur les glacis du château, à Milan ; *nous* avons vu la manœuvre du douzième régiment de dragons, et *nous* devons dire que ces gens-là, tout dragons qu'ils étaient, manœuvraient assez mal. *Nous* sommes allés voir sauter une mine préparée par les soins du génie. Tel ou tel officier supérieur, de passage dans *notre* résidence, est venu *nous* rendre visite : aussi l'avons-*nous* retenu à dîner. Dans la nouvelle organisation de l'armée, qui une fois la paix faite s'installe dans le pays conquis, *nous* aurons tel ou tel commandement...

Mais il n'est si beau jeu qui ne se termine : il fut bien obligé, non sans une longue résistance, d'abandonner ses agréables fonctions, pour aller s'enterrer dans une petite garnison piémontaise, à Bra : trou détestable et nom ridicule ! Tombé du faîte, et remis au niveau de ses camarades, ses propos embrassent un moins vaste horizon. Il parle de l'avancement, des mutations, du logis, de la table des officiers ses collègues, de leurs bonnes fortunes, des plaisirs de la chasse ou des délices du billard. Il fait ses comptes : pour un sous-lieutenant, dure épreuve. Tant pour la solde, tant pour les frais de route et de subsistance, tant pour le fourrage et l'entretien du cheval : tel est l'avoir. Mais que de dépenses ! Tant pour un pantalon d'écurie, tant pour un casque à réparer, pour les éperons, pour

les galons; tant pour trois brasses de drap d'uniforme, pour une brasse de casimir blanc, pour les boutons; et tant pour le tailleur. Les recettes balanceront-elles les dépenses? A grand peine; et nous l'échappons belle, tous les mois.

Point de gloire; plus d'aubaines : pour le métier militaire Henri Beyle n'éprouve désormais que du dégoût. Et à vrai dire, si l'ambition de faire carrière est le premier sentiment qu'on rencontre dans son âme, c'est le premier en superficie, le moins secret, celui qui affleure le plus facilement. Que le tracas de la profession tienne une large place dans ses propos journaliers, cela ne signifie pas qu'il tienne une place profonde. Le sous-lieutenant au sixième dragons a suivi le mouvement général qui entraînait les jeunes Français, à l'époque de Marengo : mais, — ce que ne faisaient pas les autres, — il s'est examiné lui-même; littéralement parlant, il s'est cherché; et il a trouvé des désirs autrement vastes et hautains que celui de devenir chef d'escadron, et quelque jour colonel. Ce qu'il découvre, c'est le désir de développer en lui une personnalité supérieure, qui soit au-dessus de toutes les contingences, et qui devienne capable de jouir délicatement et pleinement de tous les plaisirs que la vie peut donner. Il veut l'édifier par le travail, qui dans ce sens est « le père du plaisir »; par « l'acquisition de tous les talents possibles »; par une opiniâtre volonté. En même temps, il élève autour de lui une barrière, destinée à protéger ce « moi » ombrageux et puissant contre tous les empiètements du dehors. Il apprendra à connaître les hommes, pour ne pas se laisser duper par eux, d'abord; et ensuite pour les dominer tous. Méfiant par tempérament, il travaille à le devenir par principe.

« Il faut être très méfiant; le commun des hommes le mérite; mais bien se garder de laisser apercevoir sa méfiance. » Pesonne n'entrera, sans sa permission, dans sa forteresse; il s'imagine même qu'il aura la force d'empêcher les chagrins d'en franchir le seuil. Le ton tranchant que le général Michaud reproche à son aide de camp, « ce petit Beyle » d'ailleurs si plein d'esprit, ne vient peut-être que d'une juvénile impertinence; mais il convient bien aussi à l'idée de supériorité innée, et de défense nécessaire, qu'il a discernée dans son âme et qu'il sent vivre en lui.

Et comment la vocation militaire, qui demande l'abnéga-

tion de soi-même et l'abandon total à une autorité une fois pour toutes reconnue, se concilierait-elle avec cet égotisme en puissance? Comment le métier aurait-il prise sur un individu dont la force la plus vivace est un amour farouche de sa liberté? Il n'a d'autre vocation que de devenir entièrement lui-même. Dans ce sens, sa campagne italienne ne lui laissera que le souvenir d'une expérience passagère ; et l'Italie ne sera qu'un théâtre d'opérations, d'opérations qui ont assez mal réussi.

II

Autre désir qui jaillit, s'élance, retombe, semble se perdre dans l'obscur, pour renaître bientôt après : devenir un grand auteur dramatique. Les jours où Henri Beyle sent en lui l'étoffe d'un Turenne, il se met à lire les campagnes de César, ou le rapport sur la bataille d'Hohenlinden. Mais beaucoup plus souvent, il rêve d'être Molière. Or le seul pays où un homme de génie puisse se révéler, et produire des pièces qui se répandront ensuite dans le monde entier, c'est la France.

L'art du théâtre s'apprend de deux manières : par « l'observation des grandes masses de caractères et de passions qui font mon étude habituelle » ; et davantage, par la connaissance des livres où les grands auteurs dramatiques ont caché leurs secrets, leurs recettes : on les dépiste ; et devenu familier avec les procédés les plus subtils, on écrit des chefs-d'œuvre : rien n'est plus simple. Seulement, il faut lire beaucoup ; il faut lire des livres de toute espèce : sait-on jamais de quel ouvrage l'idée de génie surgira? Anciens et modernes, vieilles gloires et renommées fraîches, tout est bon. « Sais-tu si mon papa a fait partir mes livres? écrit ce bon jeune homme à sa sœur Pauline, sa confidente et sa très chère amie. S'ils ne le sont pas, prie-le de ma part de le faire le plus tôt possible. Imagine-toi que je suis ici sans une ligne de français! » C'est affreux.

Le tome septième des œuvres complètes de Voltaire, ce prince du théâtre, qui surpasse Corneille et Racine ; le tome vingt et unième des *Mémoires secrets de la République des Lettres;* la *Description du Palais-Royal*; *la Cabane mystérieuse* : voilà, au hasard, quelques-unes de ses lectures. Attentif aux nouvelles, il apprend avec plaisir qu'*Atala*, roman chrétien de

M. de Chateaubriand, critiqué par l'abbé Morellet, est enfin remis à sa place d'ouvrage extraordinaire, mais médiocre : à la bonne heure ! car il déteste ce Chateaubriand. D'ailleurs il ne l'a pas lu. Mais c'est à la littérature dramatique qu'il ramène toutes choses. S'il parcourt la traduction de l'Odyssée, par Bitaubé, il estime que *Pénélope* fournirait un beau sujet de tragédie ; s'il observe ses camarades, il se demande jusqu'à quel point une pièce qui s'intitulerait *la Soldatomanie*, ou *la Manie du militaire*, aurait du succès ; s'il passe sa soirée au théâtre, il pense à glaner des traits piquants pour *Selmours*. *Selmours*, c'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, celui qui est encore à naître, celui qu'il porte dans son cœur.

De la littérature italienne, qu'il aborde sans fougue aucune, ou pour mieux dire avec une extrême réserve, il ne retient que les comédies, les tragédies, ou les drames, moins pour sa culture ou pour son plaisir que par intérêt professionnel. De la loge où il s'installe volontiers dès que vient l'heure du spectacle, il découvre des terres inconnues qu'on pourrait exploiter à peu de frais, et sans doute à grand profit.

Un homme habile tirerait bon parti, évidemment, d'une comédie écrite par un certain Goldoni, et appelée *Zelinda e Lindoro* ; d'une comédie en cinq actes écrite par un certain Carlo Gozzi, *La donna contraria al consiglio* ; d'un mélodrame d'Albergati, *Il saggio amico*. Pour lui ces noms se valent, et représentent une matière exploitable à merci : Goldoni, Gozzi, Albergati, amis imprévus, amis charitables, amis généreux, amis discrets, capables de fournir des idées, des situations, des caractères, à un jeune Français qui éprouve quelque difficulté sous le rapport de l'invention. Avant son voyage, et dès son enfance, il avait regardé les gravures d'une édition illustrée de Dante, conservée dans sa famille ; il avait lu, comme tout le monde, le Tasse et l'Arioste. Maintenant, le hasard de ses soirées lui apporte des canevas, des scènes, des pièces toutes faites : cette chance le ravit. Du coup, il s'applique à traduire ce *Zelinda e Lindoro* qui l'a charmé ; et comme un ami lui révèle que Métastase a écrit des tragédies lyriques que les connaisseurs admirent, il pousse la curiosité jusqu'à lire deux opéras de Métastase. Mais il ne va pas plus loin. Ce n'est pas la littérature italienne qui l'intéresse en soi : c'est le futur théâtre d'Henri Beyle, illustre auteur.

Il recommande à Pauline d'apprendre l'italien. Parce qu'il est frappé de la beauté de ce doux langage? Non pas : mais « parce qu'on ne saurait connaître à fond la grammaire française sans l'étude comparée d'une grammaire étrangère ». Et puis encore, parce que la connaissance de l'italien peut faire partie de ces talents d'agrément qui ornent un esprit supérieur. Comme le piano, par exemple. Que Pauline se garde bien d'abandonner le piano! Ce serait une faute irréparable : dans le siècle où nous sommes, il faut qu'une demoiselle sache absolument la musique; autrement, on ne lui croit aucune espèce d'éducation. Il faut donc de toute nécessité qu'elle devienne « forte sur le piano » (1). Lui-même apprend l'italien; et aussi la clarinette. Il est obligé de constater, non sans tristesse, que ses progrès sont lents dans ces deux arts également dignes de son intérêt. « J'aurais bien désiré prendre encore deux ou trois mois de clarinette et autant d'italien, pour être ferme; mais je n'ai pas assez de temps pour que cela me puisse être profitable (2). » Manque de fermeté dans la connaissance de l'italien, pas de doute. Il ne manque pas d'audace : il orne volontiers sa correspondance de mots exotiques, et même il écrit à Pauline, admirative, une lettre tout entière en italien. Mais comme il est de ceux qui croient que le français et l'italien se ressemblent parfaitement, et qu'il suffit, pour passer de l'une à l'autre langue, de calquer les mots sur les mots, en ajoutant aux finales des *a*, des *o*, et beaucoup d'*i*, il est puni de sa témérité. Autant de mots, autant de fautes, ou à peu près. La clarinette ne lui réserva pas moins de déboires; il congédia bientôt le maître de musique du 91e régiment d'infanterie, qu'il avait admis à l'honneur de lui enseigner les secrets de l'art. Ce fut ainsi qu'il dut renoncer à ce double idéal : le maniement dégagé de la clarinette, et la ferme connaissance de l'italien.

Peu de chose, en somme; peu de chose, étant donné sa curiosité, son intelligence, ses longues heures de loisir, et la durée de ce premier séjour. De la langue et de la littérature italiennes, il n'emportera qu'une connaissance très superficielle et très banale. Peut-on demander plus, sans risquer de trop exiger? Sans doute : un attrait; une joie; une impression de charme; même dans l'ignorance et dans la présomption, la

(1) A Pauline; de Saluces, 15 frimaire an X.
(2) 10 ventôse an X.

saveur d'un fruit nouveau. Cette délicieuse surprise, qui est souvent à l'origine des amours décisives pour un pays étranger, n'apparaît guère ici. Henri Beyle est trop dédaigneux du présent, trop préoccupé du futur, pour se laisser aller bonnement à ce genre de plaisir, qui veut beaucoup d'ingénuité ou beaucoup de sagesse. La lecture de la rubrique des spectacles, dans les journaux qui lui arrivent de France, l'émeut plus que la littérature italienne, mine inexploitée, et non pas asile de douceur. Ah! s'il travaillait, s'il se guindait assez pour inscrire son nom sur les colonnes du Théâtre-Français, à côté des noms vénérés de Ducis et de La Harpe! Quel bonheur! quel triomphe! Tel il entrevoit l'avenir d'Henri Beyle, qui sera demain le successeur de Voltaire, — à Paris.

III

Un immense cortège, venu des brumes du Nord, descend les Alpes et se déroule à travers l'Italie ensoleillée. Si nombreux sont-ils, les pèlerins et les prêtres, les conquérants et les marchands, les lettrés et les artistes, les oisifs et les aventuriers, qu'à les mettre bout à bout, qui à pied, qui sur sa mule, qui dans son carrosse, ils couvriraient toutes les routes, jusques à Rome. Et séduits qui par les reliques, qui par les marbres, qui par les palais, qui par les ruines, qui par la vigne mariée à l'ormeau, tous ceux qui sont capables de penser et de sentir ont rapporté de leur séjour tant d'impressions diverses, que les derniers venus éprouvent, à les lire, une lassitude et un accablement. Ils ont peur de ne jamais faire un pas sans la compagnie d'ombres trop illustres; il leur semble que tous leurs émois sont catalogués comme les tableaux des musées, et que leurs sensations même, cessant de leur appartenir, leur ont été prêtées par des devanciers impérieux.

Heureux Beyle, brusquement jeté sur le sol d'Italie, ignorant ceux qui l'ont précédé, et partant à la découverte dans l'indépendance de son âme juvénile! Tout lui est nouveau. Il a le droit d'ignorer les spectacles classiques devant lesquels il est d'usage de s'arrêter longuement; il a le droit de parler là où les autres se taisent, et d'admirer là où les autres n'ont rien vu. Il peut, pour peu qu'il le veuille, refaire une Italie à sa manière. Pour le moment, il se contente d'une masse confuse,

où apparaissent, de-ci de-là, quelques images plus vives ou plus familières, sans qu'il se doute lui-même du prix qu'il leur donnera, quand les temps seront révolus.

Et d'abord, l'Italie, ce n'est pas Rome, Florence ou Naples, suivant l'habituelle loi : c'est Milan, c'est la Lombardie, dont les voyageurs ne parlaient jamais qu'avec une sympathie un peu dédaigneuse, comme pour s'excuser de trouver la ville si prosaïquement riche et les plaines si platement fertiles : trop de maïs et trop de riz. Peu avant l'époque où Chateaubriand, ce poète, va conférer à la campagne romaine son caractère de stérile et de lugubre grandeur, Beyle tire parti du sort qui lui a assigné Milan pour royaume. Ses premières impressions, loin d'être celles d'un ange déchu qui reconnaît l'Éden, sont d'un touriste naïf qui flâne le nez au vent. Milan est une grande ville, cinq fois comme Grenoble environ; elle n'est pas mal bâtie. Le dôme est une église de style gothique, c'est-à-dire toute en filigranes, disposés en voûte, et non pas en plein cintre. Elle est étonnante à la seconde réflexion; mais elle ne saisit pas d'abord, comme le sublime du Panthéon. Il y a une galerie circulaire longue de cinquante à soixante pieds, et haute comme quatre clochers de Saint-André, à Grenoble, mis les uns sur les autres. Elle n'est pas terminée : le sera-t-elle jamais? Somme toute, elle n'est pas belle : mais avouons qu'elle est curieuse à voir. Mille statues, peut-être; et de toutes les tailles, depuis quarante pieds jusqu'à six pouces. Il a fallu bien de la patience aux ouvriers qui l'ont construite.

Malgré le gros rhume que lui ont donné les brouillards de la Lombardie, il s'est risqué au spectacle le premier jour du Carnaval. Dieu! quel théâtre que la Scala! quelle musique! quels décors! quels costumes! Et comme la salle elle-même est curieuse! « Imagine-toi, écrit-il à Pauline, la place Grenette couverte, et tous les balcons avec des jalousies de taffetas de toutes couleurs; les plus petites loges sont comme le cabinet dans lequel je couchais à Grenoble. Chacun a, dans la sienne, des bougies allumées, une table, des cartes, et ordinairement l'on fait venir des rafraîchissements pour les dames. » On y donne aussi des fêtes, des bals masqués : lesquels sont presque aussi beaux que ceux de Paris. Mais rien au monde n'est supérieur aux représentations des opéras italiens, tels qu'on les joue à la Scala. Sur le chemin de l'arrivée, à Ivrée ou à

Novare, Henri Beyle a entendu chanter le *Mariage secret* de Cimarosa, et ce lui fut une révélation. Mais la Scala éclipse tout, point brillant de sa vie.

Après Milan, et sans comparaison possible, l'Italie se compose de quelques petites villes, qui sont jugées suivant les commodités qu'elles offrent au passage, ou à la vie de garnison. Par exemple : Brescia est une assez jolie ville, d'une grandeur médiocre, située au pied d'une petite montagne ; elle est abritée du vent du nord par sa forteresse, située sur un mamelon de la montagne ; elle a des portiques : c'est son Palais Royal. — Ou bien : Crémone est une grande villasse, où l'on meurt d'ennui et de chaleur. — Les villes du Piémont existent, à la vérité ; elles ne valent pas la peine d'être décrites ; tout au plus méritent-elles d'être nommées. Qui arrive à Voghera à huit heures et demie du soir, pour en repartir le lendemain avant l'aube, est sûr de ne pas perdre grand chose. « Tout ce que j'ai vu à Voghera, c'est un homme qui jouait très mal de la clarinette. »

Aux paysages notre voyageur n'accorde qu'une attention irrégulière et souvent distraite. Il chevauche le long du lac de Côme, son cœur est conquis. La plaine lombarde ne lui déplaît pas ; Bergame, avec son horizon de montagnes, lui plaît décidément : c'est un pays enchanteur. Mais la vision qui se détache entre toutes, comme la Scala se détache sur Milan, est celle des îles Borromées. Les îles Borromées sont divines ; il se sent incapable de les décrire, tellement il est attendri par ces bords tranquilles et doux, par ce paysage romantique : il rougit de l'enthousiasme qui le transporte et qui le rendrait ridicule aux yeux des âmes froides, si elles le savaient pénétré d'une telle chaleur d'admiration. Au contraire, s'il pousse une pointe jusqu'en Toscane, pays fertile en exclamations enthousiastes poussées par les voyageurs, il ne lui accorde pas l'honneur d'un regard.

Et les habitants ? Rare est l'observateur qui n'apporte pas avec lui une prévention favorable pour son propre pays ; rare à l'époque où il n'était pas de collégien frais émoulu qui ne comparât la Rome antique à l'Italie moderne, pour conclure qu'on ne rencontrait, des Alpes à la mer, qu'un peuple d'ombres ; rare à l'époque où les Français s'appelaient modestement « la grande nation » ; rare à toutes les époques, sans

doute. Chez Beyle, au contraire, aucune idée préconçue; son esprit est libre, prêt à accueillir tous les témoignages que les Italiens produiront, à leur détriment ou à leur avantage; prêt à enregistrer toutes les impressions, même contradictoires, sans se décider à choisir. Que d'injustes chances, souvent, commandent ces impressions premières! Rencontrez pour vos débuts un malappris ou un malhonnête homme; soyez personnellement offensé par quelque détail déplaisant : la couleur de vos jugements risquera d'en être assombrie. Mais rencontrez un esprit aimable, un hôte bienveillant qui vous permette de ne pas limiter vos fréquentations sociales aux valets de chambre ou aux garçons d'hôtel : vous projetterez sur la nation entière le bénéfice de cet accueil. Pour son compte, Henri Beyle ne généralise pas : il oscille.

A Milan, il prend des Italiens une idée très supérieure à celle que les Français se représentent d'ordinaire : ce qui n'est pas difficile. Il s'est lié avec deux ou trois Milanais, qui, vraiment, l'étonnent par leur sagesse et par leur sentiment de l'honneur. Mais, en campagne, il prend du bas peuple italien la pire idée. Il n'a jamais vu, il n'a jamais imaginé hommes aussi abrutis que le bas peuple italien. Ces hommes-là joignent à l'ignorance de nos paysans français un cœur faux et traître, la plus sale lâcheté, et le fanatisme le plus détestable. Rien d'étonnant à ce que l'impiété soit née en Italie : la meilleure religion se ferait détester, avec de pareils prosélytes. Le grand vicaire a lancé contre les Français une instruction d'une violence et d'une stupidité inouïes : que les vaches dont les Français boiraient le lait, mourraient; que les vignes dont on leur donnerait le vin, sécheraient; que les maisons où ils habiteraient, seraient consumées par la foudre. On se consolerait de ces absurdités, si elles demeuraient sans effet : mais dès qu'un soldat s'éloigne dans les terres, les balles pleuvent; les houzards du 10ᵉ ont trouvé le curé du village où ils sont stationnés mettant le feu aux fermes pour les éloigner. Là-dessus Beyle regrette, comme ses camarades et parlant leur langage, la France et la Suisse, où du moins, dit-il, ils auraient affaire à des hommes. Un jour, il est conquis par la charmante amabilité des Milanaises : chose incroyable, il serait au désespoir de retourner à Paris. Mais une autre fois, il n'a plus qu'une idée, qui est de retourner,

non pas même à Paris, mais à Grenoble : ce qui donne la mesure de son dégoût.

Il a des accès d'humeur noire : l'Italie est un maudit pays; et son souhait le plus vif est de le fuir si loin, qu'il n'entende jamais plus prononcer son nom exécré... Mais s'il se lance dans des considérations imprudentes, s'il prend le ton sentencieux des voyageurs vulgaires, et s'apprête à porter un jugement massif, une voix secrète le rappelle à la raison; sa méfiance, qui n'est ici que son instinctive sagesse, lui conseille de se taire. Comment comparerait-il les Italiens aux Français, puisqu'il ne connaît même pas la France? L'évidence de ce propos l'arrête court.

Il est cependant un trait de caractère qu'il ne laisse pas de considérer avec attention : la violence italienne. Que de colères! que de haines! et que de sang versé! Ici, on plante un poignard dans la poitrine ou dans le dos de son voisin avec la plus extrême facilité. Le nombre des meurtres qui se commettent au long d'une année dans une ville comme Brescia est incroyablement élevé. Il fait la statistique et constate que « ce nombre de morts violentes est deux fois moindre proportionnellement dans Paris, centre de toutes les corruptions, que dans une petite ville d'Italie » (1). Et notez bien qu'il ne s'agit ni de suicides, ni de duels, mais d'assassinats beaux et bons, s'il vous plaît. Voilà une constatation qu'il utilisera largement plus tard, et qui ajoutée à beaucoup d'autres, développée, interprétée, lui permettra de fonder une psychologie de l'homme en général, et de l'Italien en particulier. Pour le moment, ce n'est qu'une constatation, qui dormira d'un long sommeil. Beyle la confie à sa mémoire, qui la place dans la réserve obscure des souvenirs.

S'il y avait en lui quelque hérédité italienne, elle fut lente à s'émouvoir : aussi bien l'hérédité de la race ne s'exerce-t-elle avec force que depuis Taine, et spécialement dans les cours de littérature, où l'on voit comment il suffit d'être Bourguignon pour devenir Bossuet, Parisien pour devenir Voltaire, et Breton pour devenir Chateaubriand. Le fait est que sa mère était une Gagnon, de famille avignonnaise. Les Gagnon d'Avignon venaient de Bédarrides, près de là. Et les Gagnons de Bédarrides

(1) A Pauline; de Goito, le 5 ventôse an IX.

venaient de Toscane, lointainement. Voire, ils n'étaient devenus Gagnons qu'avec le cours du temps; lorsqu'ils arrivèrent d'Italie, c'est Gainoni qu'ils s'appelaient. Par la Toscane, par Bédarrides, par Avignon, par Grenoble, du XVe au XIXe siècle, le génie de la race finit-il par choisir ce jeune Français comme un exemple de sa force capricieuse et toujours préservée? S'il en fut ainsi, il prit encore son temps, et délibéra pendant des années pour savoir s'il devait réapparaître ou non chez Henri Beyle. Au premier voyage, aucune attraction secrète, aucune sympathie mystérieuse ne se fit seulement pressentir. Le sous-lieutenant au 6e dragons n'entendit pas la voix du sang, comme on dit dans les mélodrames; il n'eut à aucun degré l'impression d'un retour. Il ne le saisit même pas d'une prise très ferme, ce pays qu'il parcourut en conquérant plutôt qu'en hôte; il ne l'annexe pas à son domaine spirituel; il n'en fait pas une des provinces chères à ses nostalgies. Ni les villes, ni les paysages, ni la masse des habitants ne sont capables de le retenir, ou de le rappeler une fois parti.

Un lien cependant l'attacha; le plus subtil, le plus imaginaire, et par conséquent le plus fort. Le voici.

IV

Si quelqu'un au monde aima jamais les femmes, ce fut Henri Beyle. Et d'abord, il faut bien le dire, par sensualité. Il eut de très bonne heure, non seulement une indulgence infinie, mais une sympathie marquée pour la mauvaise compagnie et pour les mauvaises mœurs. Son *Journal* est farci de propos non point du tout pervers, mais crus, grossiers, cyniques, et parfaitement brutaux. Comme il est toujours sincère avec lui-même, il note avec fidélité ce qu'il ressent : il n'a garde d'oublier les mouvements de la bête. Même il dépasse la sincérité, et va jusqu'à la coquetterie : car il a la coquetterie de son cynisme, et il l'étale volontiers. Les jeunes conquérants de l'armée d'Italie ne nous apparaissent pas comme très difficiles sur la qualité de leur plaisir : propos gaillards, plaisanteries salées, grosses farces de soldats en goguette, voilà qui leur va. Le petit Beyle, qui suit le mouvement, veut avoir l'air d'être de ceux qui le mènent : si bien qu'aux yeux de ses compagnons même, il passe pour un roué. Il feint d'ignorer la

pudeur, et peut-être même il l'ignore ; le mot vertu a quelque chose qui l'agace, qui l'irrite : la vertu l'offense personnellement. Désobligeante, sournoise et d'ailleurs incompréhensible, elle lui paraît n'être qu'une des formes de l'hypocrisie. Sa conviction profonde est qu'on ne saurait être heureux en étant vertueux : loin de garder cette conviction pour lui-même, il la proclame volontiers. — Rébellion rétrospective contre une enfance à laquelle on avait présenté la vertu comme un épouvantail ? Indiscipline et haine de la règle sociale ? On pourrait épiloguer : passons vite ; heureusement, il y a autre chose que l'instinct dans sa façon de comprendre l'amour.

Il y a le besoin de faire diversion à l'ennui. Car il porte en lui les germes du mal du siècle. S'il est romantique à quelque degré, ce n'est assurément point par la qualité de son intelligence, si lucide, si vigoureuse, si libre : c'est par ce trouble de la sensibilité. De la pathologie entre dans son cas. « D'après une conversation que je viens d'avoir avec M. Depretas, que je crois excellent médecin, il paraît que ma maladie habituelle est l'ennui. Beaucoup d'exercice, beaucoup de travaux, et jamais de solitude, me guériront. Je crois que je ferai bien toute ma vie d'agir beaucoup. M. Depretas m'a dit que j'avais quelques symptômes de nostalgie et de mélancolie (1). » Mais l'exercice, le travail, et tous les aspects de l'action, ne constituent jamais qu'un divertissement passager : on s'ennuie dans le moment même où l'on agit, puisqu'on sait à l'avance que toute action sera vaine. L'amour de la femme est un plus doux remède, et qui permet de prolonger l'espoir d'une guérison possible. Aimer, c'est faire le don de soi-même, sortir de son être propre, et cesser de s'affronter toujours ; et c'est encore peupler d'une présence cette solitude affreuse que l'on craint plus que la mort. Aussi tous les grands ennuyés cherchent-ils désespérément l'âme féminine à laquelle ils confieront l'impossible tâche d'apaiser leur tourment.

Mais surtout, Henri Beyle aime la femme par besoin d'idéal. Il l'aime si tendrement, si dévotement, que les passions romantiques les plus effrénées semblent, par comparaison, prosaïques et vulgaires. Qui voudra prendre ce cœur tout plein d'adoration ? Il l'offre avec humilité à tous les anges. Nul n'est plus

(1) *Journal*, p. 42.

dépourvu du sens du mystère que ce gros garçon ; la foi est pour lui lettre morte ; c'est l'esprit le plus sec et le plus positif : aucune religion ; aucune croyance. Mais parlez-lui d'amour, et tout est changé : le voilà qui s'émeut, et qui est près de pleurer. Sa mystique s'est réfugiée là : il devient l'être le plus sensible et le plus éthéré ; il tombe en extase ; il ne se connaît plus. Ce que d'autres donnent au divin, il le donne à l'idée de l'amour idéal ; il ne cherche plus que sacrifice : il s'exalte, il délire. Cette supériorité qu'il voudrait acquérir sur le genre humain, il la désire moins pour se complaire à lui-même que pour l'offrir en hommage à quelque beauté divine. Ces talents dont il voudrait abonder, cet air d'assurance qu'il voudrait prendre, ne doivent servir qu'à parer ou à dissimuler sa timidité invincible. Son rêve de bonheur n'est qu'un rêve d'abandon, et ce roué n'est qu'un pauvre honteux. Il emporte dans ses bagages les *Nouvelles galantes* de Casti, qui n'ont jamais passé pour le bréviaire de l'amoureux transi ; mais il emporte aussi l'Arioste et le Tasse ; et des vers mélodieux surgissent les héroïnes surhumaines qu'il fait revivre pour les aimer ; il ne rêve plus que sacrifices héroïques, dévouements éternels, — poésie... Ramène qui voudra ces sentiments à l'unité, ce n'est pas mon affaire. Tels ils se produisent, inconciliables et inextricablement mêlés, dans un cœur humain.

Plus un souci lui est cher et mieux il le cache : on peut imaginer à quelle profondeur il dissimule cette sensibilité fraîche, ingénue et toujours frémissante. D'être ainsi cachée, elle s'exaspère ; et elle s'échappe, dès que la surveillance se relâche, en visions romanesques et en folles rêveries, que suivent des crises de désespoir. Ne se produira-t-il pas quelque belle aventure comme on en lit dans les livres? Une voiture passera ; les chevaux s'emporteront ; la voiture sera brisée : à point nommé paraîtra Henri Beyle, qui arrachera à la mort une jeune fille très belle, très bonne, et qui ne pourra s'empêcher de chérir son sauveur...

Ah ! si ses camarades devinaient les idées qui passent par moments dans sa tête folle, que de plaisanteries ! que de gorges chaudes ! Tout au fond de lui-même, il leur fait le reproche insensé de ne pas le comprendre, de ne pas venir à son secours. Ne devraient-ils pas, ces jeunes fous, compatir à sa misère? l'aider à trouver quelque créature supérieure, infiniment digne

d'être adorée? A Armide, il révélerait le véritable état de son âme; et tous deux passeraient à se plaire une vie dont chaque jour serait un bonheur nouveau. Aimé, comme il aurait été brillant! La passion aurait multiplié les ressources de son esprit; et pour continuer à mériter l'estime après l'avoir conquise, il aurait montré tant de vivacité, tant de profondeur, qu'il aurait éclipsé tous ses rivaux. Comme il serait devenu bon, si on l'avait aimé! Ses défauts, qu'il connaissait bien, il les aurait combattus; il aurait essayé de se rendre plus digne de la belle âme qui aurait deviné sa belle âme. Être aimé en retour, c'eût été trop demander sans doute; il lui aurait suffi d'être admis à l'honneur d'adorer. Mais rien ne vient; la vie suit son cours ordinaire; ses camarades, inférieurs à lui, sots et égoïstes, continuent à trouver des bonnes fortunes dont ils se vantent, tandis qu'il n'ose rien demander, et s'irrite de ne rien recevoir. Alors il pleure en silence. Les mois passent, et cet étrange état devient une habitude; il a l'habitude de se donner pour un blasé, pour un roué sans scrupule, et l'habitude de nourrir secrètement les songes les plus doux et les plus vains. Il se plaint lui-même, gémissant devant sa propre image. Henri Beyle pense à Henri Beyle « avec un attendrissement extrême »; Henri Beyle éprouve pour Henri Beyle « une tendre pitié ». Il se les rappellera bien, ces tristes temps puérils, lorsqu'il reviendra quelques années plus tard en Lombardie, et qu'il fera lever sur son passage le vol des souvenirs ridicules, touchants, amers; et il marquera lui-même le caractère de son premier séjour : « Les deux années de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie que j'ai passées en Italie... »

Or, parmi tant d'apparitions féminines vainement évoquées, il en était une qui prenait corps. Telle que les autres la voyaient, c'était une agréable personne, plaisante et facile; fille de boutiquiers qui servaient eux-mêmes la clientèle derrière leur comptoir; femme d'un employé que les scrupules n'embarrassaient guère, et que les écus intéressaient fort. Plantureuse. Gaie. Ne dédaignant pas la compagnie des officiers de l'armée d'Italie, bons vivants; et même accordant ses faveurs à l'un d'eux, qui s'appelait Joinville, était commissaire des guerres, et avait l'air d'un paysan rablé. Telle que Beyle la voyait, Angela Pietragrua était une déesse qui voulait bien condescendre à être femme. Une beauté majestueuse. Une âme excep-

tionnellement passionnée, et en conséquence noble et fière. Des cheveux noirs : diadème. Des yeux brillants : indice d'un cœur ardent, capable d'aimer jusqu'à la mort.

Seulement, la difficulté commençait lorsqu'il s'agissait d'adresser des hommages directs à cette créature sublime. Il eût fallu, pour bien faire, qu'elle l'encourageât : or c'était le moindre de ses soucis. Pour Angela Pietragrua, Beyle était un camarade parmi d'autres, et rien de plus. Il ne faisait pas figure de séducteur : trop gauche, trop lourd, trop laid; elle l'appelait, — était-ce à cause de ses pommettes saillantes? de ses yeux bridés? — elle l'appelait le Chinois. Elle le tenait pour un figurant, et non pas pour un grand premier rôle : il y avait Mazoyer, Mazeau, Auguste Petiet, et le Chinois : tous Français un peu bizarres, un peu fous, comme sont les Français en général; au demeurant, assez agréables à vivre. Si le petit Beyle, cessant de plaisanter et de trancher hardiment de toutes choses, la regardait parfois d'un air d'imploration, l'ingrate n'avait même pas l'air de s'en apercevoir, pour cette simple raison qu'elle ne s'en apercevait pas.

Les timides s'éprennent volontiers des conquêtes de leurs voisins, car elles leur sont un objet d'envie : elles leur semblent surtout un objet plus proche, plus accessible ; un exemple, presque une invitation. Beyle voulait absolument s'éprendre de quelqu'un : il s'éprit donc d'Angela Pietragrua. Mais certes, sans aller jusqu'à une déclaration formelle ; sans se risquer à des aveux (y a-t-il chose au monde plus ridicule que des aveux ?) Ce n'était encore qu'un fantôme ; un fantôme assez bien en chair, mais pour lui sans consistance possible. Au moins n'avait-il plus à imaginer une sylphide, une héroïne idéale sortant des débris de sa voiture pour se jeter dans ses bras ; l'opération lui devenait plus facile, puisqu'il n'avait plus qu'à prêter à Angela Pietragrua toutes les qualités qui n'étaient pas en elle, mais dont le désir était en lui. Une femme habitera son rêve, lorsqu'il quittera Milan pour chevaucher aux côtés du général Michaud, d'abord ; et pour gagner ensuite sa petite garnison. Faible image, perdue dans la foule des images qu'apporte chaque heure de chaque jour : douée pourtant d'une vitalité singulière, puisqu'après de longs oublis et des éclipses totales, elle finira par redevenir pour Beyle attente, espoir, raison de vivre. C'est ainsi qu'il faudra, pour le ratta-

cher à l'Italie, une Italienne : ou pour mieux dire, l'ombre de l'amour.

Le premier complémentaire de l'an neuvième de la République, — mais le calendrier révolutionnaire tombait déjà en désuétude, et on disait plus volontiers le dix-huit septembre 1801, — Beyle avait décidément quitté son général et sa sinécure. Il avait traversé Milan, où il s'était attardé pendant quelques jours; Pavie, Voghera, Tortone, le champ de bataille de Marengo; Alexandrie, Asti, toutes villes qui lui semblaient moroses, puisqu'il se contentait de leur jeter au passage des regards désabusés; et il était arrivé, enfin, à Bra, sa garnison. Sa vie nouvelle l'accablait : si vide, si monotone; heurtée par des camarades si différents de lui-même... Il ne faisait plus que végéter. Un changement de garnison, qui le conduisit à Saluces, lui donna un mouvement de joie, de joie réduite aux plus modestes proportions : il espère que les officiers du sixième dragons trouveront à Saluces plus de société qu'à Bra ; et au lieu d'un seul billard disponible, plusieurs billards.

Il y a des moments dans sa vie où il éprouve le besoin d'agir suivant son caprice, en dépit des hommes et des dieux. On le croit retenu par un métier, emprisonné dans une hiérarchie : et tout d'un coup, on le voit qui secoue ses chaînes et qui s'évade au galop. Les plans qu'il avait longuement élaborés, il les bouleverse ; il brise la ligne qu'il suivait. Illogique en apparence ; en réalité, parfaitement logique avec lui-même, et raisonnable. Car seule comptait pour lui la liberté, la liberté sans conditions : et quand il fuyait tont d'un coup, c'était devant la servitude entrevue. Donc, il comprend qu'il risque d'enlizer sa vie, tout doucement; alors il a le courage de se reprendre et de gagner le large. Les autres le regardent avec étonnement : il se sauva, joyeux d'avoir échappé au plus grand danger, celui de n'être plus tout à fait lui-même.

Ce fut à l'époque où nivôse vint blanchir les grandes Alpes ses voisines. Plus de calculs d'intérêt; plus de carrière; plus d'ambition. Plus de manteau vert, plus de casque à crinière noire. Il demande et il obtient un congé qui est une libération. Le redoutable Pierre Daru, son cousin et son protecteur, modèle des fonctionnaires, qui déjà s'est fâché de ses incartades, se refâchera : tant pis : qu'il reste avec sa colère. Henri Beyle plante là sa lieutenance, et Saluces, et le Piémont, et

l'Italie; Henri Beyle s'en va; Henri Beyle est déjà parti

Sur la route de France, il n'est pas le voyageur qui, abandonnant avec désespoir un pays trop aimé, se retourne pour le contempler encore. Il se hâte vers Grenoble, où l'attend sa famille; et de là vers Paris, où il trouvera peut-être une meilleure fortune. Il est désemparé, malade. Depuis des mois, la fièvre le tourmente sans qu'il arrive à la chasser; l'importune réapparaît à la moindre imprudence, réapparaît sans apparente raison. Encore la fièvre ne serait-elle rien, sans une maladie dont il confie le nom à son journal, et qui est devenue la compagne inséparable de sa vie.

D'Italie, il emporte des impressions qui ne font pas corps; et non seulement dispersées, mais heurtées, mais contradictoires, mais submergées dans les remous d'un caractère en formation: quel âge a-t-il donc, toutes expériences faites? Dix-huit ans. L'Italie, c'est une région dont beaucoup de terres lui demeurent inconnues, et qu'en conséquence il s'abstient de juger. Ce sont ses rêves exaspérés et fous, ses appels inutiles et ses désespoirs. C'est sa souffrance. Quelques livres, abandonnés avec un signet au milieu de leurs pages. Quelques caractères, surprenants et mal définis. Le bercement voluptueux d'une musique chantante; la grâce ailée du *Matrimonio segreto* de Cimarosa. Milan, cette oasis. La Scala, ce théâtre sublime. Quelques paysages qui parlent au cœur. Et une figure de femme, si ténue, si légère, qu'elle est à peine un amoureux fantôme, et qu'elle s'estompe au lointain.

PAUL HAZARD.

(*A suivre.*)

REVUE LITTÉRAIRE

LES NOUVEAUX ENFANTS DU SIÈCLE (1)

Il a paru depuis plusieurs semaines un certain nombre d'ouvrages qui nous font connaître le héros de roman, tel que le conçoivent les jeunes écrivains d'aujourd'hui. C'est un personnage qui intéresse à la fois l'histoire littéraire et l'histoire des mœurs. Il n'est pas arbitraire. Il a toujours exprimé, sous une forme excessive ou au contraire sous une forme simplifiée, les coutumes ou les rêves d'une génération. Depuis un siècle, il a été tour à tour éperdument romantique, sombrement réaliste, puis intellectuel et dilettante; il a eu successivement le culte de la passion, le culte de l'énergie, le culte du moi; il a passé de la mélancolie au scepticisme, il est tombé dans le pessimisme pour retourner, au cours des années qui ont précédé la guerre, au sens des disciplines traditionnelles. Qu'est-il devenu en ces derniers temps et quelle est la plus récente image que les hommes se plaisent à nous donner de l'homme?

C'est un très vif plaisir que d'interroger les jeunes. Ils nous font la grâce d'être imparfaits avec assurance. De notre temps, ils veulent bien, sans qu'il soit besoin de les prier, nous parler d'eux. Ils sont directs, pressés, et même un peu brusques. La guerre leur a imposé de telles épreuves quand ils l'ont faite, et une formation si exceptionnelle quand ils n'étaient pas d'âge à la faire, qu'ils se trouvent comme coupés du passé. Ils en ont pris leur parti sans peine. Ils sont tout neufs. Et puis ils savent que, quels qu'ils soient, ils ont cette supériorité incomparable d'être la jeunesse, l'avenir, l'espoir. Même effaré,

(1) J. Kessel : *les Captifs* (Nouvelle revue française). — A. Lamandé : *les Enfants du siècle* (B. Grasset). — Drieu La Rochelle : *l'Homme couvert de femmes* (Nouvelle revue française). — A. Gybal : *Ma femme et son amant* (Editions de France). — H. Gramain : *Fanna la Nomade* (Calmann-Lévy). — Pierre Bost : *Crise de croissance* (Nouvelle revue française).

le cercle de famille applaudit. Cette philosophie indulgente est après tout d'une grande sagesse; car il est bien désarmé, le cercle de famille; son autorité a faibli, son exemple paraît plus curieux qu'agréable à imiter. Chaque génération sans doute a généralement pour principal souci d'être différente de celle qui l'a précédée. A notre époque, les jeunes n'ont même pas eu conscience de cette préoccupation : ils étaient naturellement et spontanément d'autres êtres, que le destin précipitait dans un monde transformé. Au lendemain de la mort d'Anatole France, quelques écrivains jetèrent, sans précautions ni nuances, l'anathème sur celui qui avait été pendant si longtemps le grand artiste de toute une période littéraire. Cette manifestation sembla insolite et brutale. Mais elle était très significative, tant elle paraissait simple à ceux qui s'y livraient. Peut-être même la hâte avec laquelle des écrivains encore très jeunes se sont mis à raconter leur adolescence ou parfois leur enfance et à rédiger des mémoires prématurés, est-elle explicable par le sentiment qu'il leur fallait au plus vite se libérer d'un passé déjà lointain et prochainement incompréhensible. Il n'y a pas eu, pour eux, de querelle des anciens et des modernes : ils ont tout de suite classé à part les anciens; et ils ont été tout de suite résolus à être les modernes, — impérieusement.

Je ne dis pas que leurs aînés, qui avaient d'autres habitudes intellectuelles et un plus grand soin de la continuité, n'ont pas été un peu surpris. Même avec un effort sincère de sympathie, ils ont eu parfois de la peine à comprendre. Ils ont essayé cependant avec bonne volonté et ils ont été aidés par leurs cadets eux-mêmes. La désinvolture juvénile des nouveaux venus est accompagnée d'une franchise complète. Ils s'expliquent vite. C'est là, sans doute, le reste assez méconnaissable de l'héritage qu'ils ont reçu. Il y a vingt-cinq ans, la littérature était très analytique; l'extrême floraison de la psychologie a été l'œuvre de Marcel Proust, qui a eu tant d'influence sur les jeunes. Ils en ont surtout retenu une faculté exceptionnelle d'aveu. La mode du jour, en tout ordre de choses, admet une sorte de nudité. Nous sommes à l'âge des robes-chemises, à l'âge des scènes rapides et nettes du cinéma, à l'âge des danses mathématiques au rythme brutal et dépouillé. Et ces dispositions ne sont nullement particulières à nos compatriotes : même dans les pays où il y avait jadis une réserve conventionnelle, puritaine et parfois hypocrite, un courant, beaucoup plus fort souvent que chez nous, a emporté les voiles dont s'enveloppait la misère humaine : *le Cygne noir* de M. Ernest Pascal en

fait foi. L'univers entier se déshabille. Il n'est donc que de lire les ouvrages de ces derniers temps et, sans mystère ils nous livreront quelques-unes des idées que se forment les jeunes à propos de leur existence.

***

Ce qui frappe le plus dans le héros du roman moderne c'est son individualisme forcené. Si on examine des ouvrages aussi différents que *les Captifs* de M. J. Kessel, *les Enfants du siècle* de M. Lamandé, ou *l'Homme couvert de femmes* de M. Drieu La Rochelle, si l'on se rappelle le *Lewis et Irène* de M. Paul Morand, et *Alberte* de M. Pierre Benoit précédemment parus, on s'aperçoit que les principaux personnages de ces récits ont tous ce caractère commun de songer avant tout à l'exercice libre de leur volonté. Ils ne veulent connaître ni chaîne ni obstacle. Ils ont le culte outrancier de l'indépendance; ils tiennent à ne se sentir entravés par aucune espèce d'obligation. Orgueilleux, froids, égoïstes, ils conçoivent tous que leur premier devoir est de sauvegarder sans cesse la faculté de suivre ce qu'ils jugent être leur intérêt.

Il ne paraît pas que ce soit là chez eux l'effet d'une longue recherche philosophique. Le héros de Stendhal dans *le Rouge et le Noir*, et le héros de M. Paul Bourget dans *le Disciple* avaient une conception raisonnée de l'existence. Quoi qu'on puisse penser de la théorie propre à chacun d'eux, elle était consciente et réfléchie. On ne saisit rien de tel dans la plupart des romans modernes. Il est rare que les personnages commentent leur manière de vivre. Il est encore plus rare qu'ils en fassent l'objet d'une méditation. C'est un élan qui les guide, un élan tout spontané et très fort. Le désir d'indépendance est chez eux profondément instinctif : c'est quelque chose d'élémentaire comme le sentiment de la conservation. Ils pensent au succès de leurs affaires, parce qu'il leur faut de l'argent; ils pensent au plaisir, qui aide à passer le temps ; ils pensent à la nécessité d'affirmer et de commander, pour écarter ce qui les gênerait. Ce qui les domine tous, c'est le souci de laisser à leur personnalité la possibilité de se développer.

Tout le monde sait que ce sentiment est naturel à l'espèce humaine. Il y a longtemps que M. de La Rochefoucauld déclara que l'amour-propre était le mobile de toutes les actions, et il entendait par là non la vanité, mais cet amour de soi qu'on appelle égoïsme. Tout l'effort séculaire de la vie sociale a consisté généralement

à concilier ces préoccupations personnelles avec l'existence d'autrui : la civilisation, la culture morale ont eu pour objet de donner aux hommes le souci de leur prochain, et elles se sont épanouies quand les notions de la justice, de la charité et du sacrifice sont entrées dans les cœurs. Il est entendu que l'intérêt personnel demeure à la source de l'activité depuis que le monde est monde : toute la vie supérieure de l'esprit tend à établir un accord subtil entre l'égoïsme inné et l'intelligence apprise des devoirs envers autrui.

Ce qui est bien curieux dans beaucoup de livres récents, c'est de voir comment le héros du roman traite tout ce qui n'est pas lui : il ne voit partout qu'une vaste matière à pétrir selon ses goûts, des partenaires à utiliser, des accessoires ou des divertissements éphémères de son activité souveraine. Le fait est avoué par M. Lamandé dans *les Enfants du siècle*. Il est particulièrement saisissant dans le roman de M. J. Kessel où il s'agit d'un malade séjournant parmi de plus malades que lui. L'âpre volonté de guérir et de vivre y est étudiée, si l'on peut dire, à l'état pur, et tout le talent de l'auteur n'arrive pas à atténuer ce qu'il y a d'irréductible dans cet instinct qui ne connait pas de loi.

Encore peut-on imaginer qu'une telle volonté de puissance ait un objet extérieur à elle. Il est arrivé qu'elle a fait ici-bas les grands conquérants, les grands capitaines d'industries, les grands artistes, les grands amoureux. Mais c'est son originalité dans les personnages modernes, qu'elle ne tend à rien, ou du moins qu'elle ne tend à rien qui dure. Elle est à la disposition, mais elle ne sert qu'à l'heure qui passe. Le goût passionné de l'indépendance est le désir de se réserver moins pour un dessein, qui remplit la vie ou une part de la vie, que pour l'instant qui vient. Le héros de M. Drieu La Rochelle se livre à une série d'expériences plus ou moins heureuses, et la liberté qu'il garde est destinée à lui permettre de continuer. Le héros de M. Kessel ne semble pas davantage avoir d'intentions. On ne saisit chez ces personnages aucune idée d'ensemble, aucune vie intellectuelle, aucune vie sentimentale. Selon la définition célèbre que donnait jadis un philosophe, ces hommes sont des collections de sensations. Ils sont instantanés. Ils ont un sentiment très fort de la fuite du temps, de l'incertitude de toutes choses, de l'incohérence de l'univers. Ils saisissent sur terre la seule chose dont ils soient sûrs à chaque minute, leur impression. Et ainsi leur vie est faite d'une série discontinue d'images, d'émotions, de désirs, dont l'agrément passager est la seule norme.

Il y a dans *les Captifs* de M. Kessel un passage très curieux où Marc, le personnage principal, regarde un paysage, charmant d'ailleurs, où l'on voit une plaine ocre et bleuâtre, traversée par une rivière, et environnée de fumées légères flottant autour des maisons. Et l'auteur ajoute : « Marc avait toujours fait profession de négliger la nature. La mer de nuages, ses ondes mêlées d'écume et de lumière, pouvait-elle remplacer la joie des villes, du travail, de l'adversaire vaincu, de la femme prise, dans l'intégrité des muscles et le triomphe de la décision?... Il prenait l'air de la montagne et le payait son prix. Le reste, il l'abandonnait aux cœurs moins fortement trempés que le sien. » On n'est pas plus positif. Jean, le héros des *Enfants du siècle*, de M. Lamandé, trouve cependant moyen de l'être davantage. Il est vrai qu'il a été à bonne école. Son père, brasseur d'affaires cynique, lui a donné une leçon décisive dès qu'il est entré dans la vie active : « Avant tout, écoute bien ceci, qui résume ma règle de conduite et le secret de mes succès : les moutons bêlent, les loups hurlent, les lions se servent. » Et Jean, trop bon élève, résume à son tour son expérience par ces paroles que l'auteur a voulues avec intention sans nuances, excessives, et comme schématiques : « Le monde était un champ de bataille. Rien n'y manquait : camps ennemis, alliés douteux, objectifs à atteindre, voies à forcer, et tous les moyens de la guerre, la force ou la ruse, la violence ou la persévérance. » Nous voilà loin d'une éducation sentimentale. On songe à ces mots tendres d'un écrivain qui ne l'était pas beaucoup, mais qui avait du goût et de la philosophie : « Il y a dans l'homme un besoin infini d'aimer qui le divinise. » Quelle maxime antique ! Elle a été écrite cependant il n'y a pas trente ans. Mais il est des périodes où le monde marche très vite...

* * *

Non, ce n'est pas le besoin d'aimer qui tourmente les nouveaux héros de roman, et jamais la femme et l'amour n'ont été moins bien traités que dans les livres de notre temps. L'insensibilité est la condition de ce qu'on croit être l'indépendance. Non seulement les personnages ont soin de se garantir contre les entraînements, mais ils s'enorgueillissent de leur sécheresse. Dans la comédie fantaisiste et spirituelle de M. Jean Pellerin, intitulée *Têtes de rechange*, le neveu Ixe qui représente les nouvelles générations, dit allègrement son fait à l'oncle qui s'avise de lui parler de l'amour. Réplique pleine de désinvolture, qui trouve sa place dans une satire aux allures de

charge, mais réplique symbolique. Ixe parle au nom de tous ses contemporains, parce que tous pensent comme lui.

« Nous ne sommes plus à l'époque des grandes passions amoureuses, dit à son tour le héros de M. Lamandé. En amour comme en affaires, le cœur ne doit avoir aucune place... Je trouvais bon de pouvoir, devant l'amour, rester maître de mes nerfs, le cerveau lucide et le cœur dur. Je me plaçais avec orgueil dans l'élite des jeunes hommes de mon âge, pour qui la guerre a été faite. » Et voici comment, dans *les Captifs*, Marc quitte une femme qui a été tendre et fidèle. « Je m'en vais. Comme tu as toujours été parfaite pour moi, je voulais te dire adieu. — Il se tut, estimant que la séparation était consommée. Mais à voir brusquement fléchir les belles épaules de la jeune femme, il craignit que le lien ne fût pas dénoué aussi aisément qu'il l'avait cru. Il en conçut un ennui profond ». Plus tard, le même Marc, ayant largement usé des bontés d'une charmante Thérèse, rencontrée dans le sanatorium, parle de l'avenir sans y réserver la moindre place à celle qui s'est dévouée à lui. Thérèse est indignée. Mais Marc est encore plus indigné de ces protestations. « Cette véhémence l'exaspéra. Jamais il n'avait été aussi tendre avec une femme, jamais, auprès d'un être qu'il dédaignait, il n'avait autant renoncé à lui-même. Voilà comment il en était récompensé... Il détestait l'équivoque et employait toujours la franchise comme le moyen le plus propre à libérer sa responsabilité. Il prévenait : pour le reste, les femmes n'avaient qu'à se diriger elles-mêmes : — Je ne vis pas, moi, en fonction de l'amour, répondit-il posément. Une liaison dure ce qu'elle dure, je n'y pense jamais. »

On n'est pas plus clair, et on ne saurait mettre moins de formes dans les explications. M. François Mauriac a trouvé pour peindre cette méthode un mot expressif dont il a fait le titre d'une nouvelle significative publiée par la *Revue*. Il a intitulé son récit : *Coups de couteau*. Le peintre dont il raconte l'histoire fait cordialement et en toute intimité des confidences à sa femme Élisabeth à propos des sentiments qu'il éprouve pour une autre. Et comme Élisabeth, très entraînée, semble-t-il, à ce jeu, ne peut réprimer un mouvement douloureux, il lui avoue qu'il trouve tout naturel qu'elle souffre quand il souffre. C'est assurément l'extrême pointe de la sincérité. C'est l'opposé de la maxime pascalienne : « La politesse est : incommodez-vous. » Et c'est l'antipode du paradoxe cher à Anatole France et selon lequel le mensonge est seul capable parfois de rendre la vie supportable. Encore faut-il remarquer que les « coups de couteau » de M. Fran-

çois Mauriac sont pris au sens figuré. Pour être exact, il faut ajouter que dans beaucoup de romans les hommes traitent fort légèrement l'existence des femmes. Déjà dans l'*Alberte* de M. Pierre Benoit un ingénieur se débarrassait subtilement d'une fiancée qui le gênait pour aimer confortablement la mère de celle-ci, et si, au bout de quelques années, il ne se libérait pas aussi aisément de la mère que de la fille, c'est qu'elle se mettait à l'abri en se constituant tardivement prisonnière.

Depuis ce temps, on a vu dans les livres récents beaucoup de femmes disparaître mystérieusement. Le personnage de M. Francis Carco qui, dans *Perversité*, tue sa sœur a du moins l'excuse d'appartenir au monde un peu spécial des apaches, où des règles sévères sur l'honneur n'interdisent pas cependant le meurtre. Mais Jean, qui, dans le livre de M. Lamandé, pousse doucement sa trop jeune belle-mère Florence du haut d'un pont et la précipite dans un ravin, recourt à ce procédé simplement pour sortir d'une situation un peu ennuyeuse. Si Thérèse, dans *les Captifs*, ne meurt pas des mauvais traitements de Marc, c'est que d'heureux hasards lui permettent d'être rapidement soignée. Et il n'est pas jusqu'au roman de M. Lucien Romier, *l'Homme blessé*, qui a cependant analysé avec tant de nuances les incertitudes d'une génération d'après la guerre, où l'héroïne ne soit trouvée inanimée dans la campagne romaine et morte d'un accident problématique. Le bon La Fontaine disait qu'il n'était pas de ceux qui s'écrient : « Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie. » Le fabuliste est très dépassé.

C'est que la femme est l'ennemie et voilà bien un des caractères les plus singuliers de toute une jeune littérature. Ennemie de la volonté masculine, ennemie de la liberté de l'homme, ennemie et rivale jusque dans la vie des affaires financières, ainsi que M. Paul Morand le montra jadis dans *Lewis et Irène*. Mais il n'y a dans cette hostilité rien du romantisme apocalyptique qui faisait s'écrier au personnage de Dumas fils : « Tue-la ! » Cette guerre des sexes se passe sans apostrophe et sans littérature. Elle paraît, à ceux qui la font, toute simple. Entre 1900 et 1914, la femme s'était maintenue, dans les livres qui n'étaient pas tout inspirés par le culte de l'amour, au rang d'associée. Elle a passé au rôle d'adversaire. On pourrait évidemment trouver dans des ouvrages déjà anciens quelques préludes à ce combat. *L'Immoraliste* de M. André Gide fut certainement un précurseur par sa désinvolture et par son mépris de la femme, mais ce n'est guère que de nos jours qu'il a trouvé toute une secte d'imitateurs. « Avec

une froide cruauté, qui m'étonne aujourd'hui, dit le personnage d'un ouvrage récent, j'ai tué ma sensibilité... Non, nous n'étions plus de ceux qui s'abêtissent pour une jolie femme et les aveux devaient laisser intacte la régularité de mon cerveau. » Même désinvolture dans la *Crise de Croissance* de M. Pierre Bost et dans *les Bestiaires*, le remarquable ouvrage de M. Henry de Montherlant, l'un des plus brillants parmi les récents écrivains. C'est assurément là un thème peu fréquent dans l'histoire de notre littérature. Le sentiment qui anime tant de poèmes, de romans et d'ouvrages de toute sorte est devenu à peu près incompréhensible à beaucoup de jeunes. J'ai entendu récemment un aimable garçon, désœuvré parmi des hommes plus âgés dont la conversation l'intéressait peu, s'écrier tout à coup en regardant sur une table une petite cassolette d'argent : « Voilà, certes, un objet fort ancien. » Et comme un interlocuteur bienveillant le félicitait de ses connaissances artistiques, le jeune homme dit avec franchise : « Non, je n'y connais rien, mais je juge de l'ancienneté par cette inscription d'un autre âge qui figure sur la boîte : *Unis à jamais*. Quelle drôle d'époque ! » Parole ingénue et significative : le cœur ne se porte plus.

Je ne me charge pas d'en dire les raisons, mais je les cherche avec bonne volonté. Les rapports entre les femmes et les hommes, tels qu'ils étaient représentés dans notre littérature, étaient le résultat d'une longue tradition sociale. Ni l'égoïsme, ni les orages, ni même la passion et des moments de bonheur n'en étaient exclus. Les formes d'une courtoisie conventionnelle et salutaire adoucissaient les crises et rendaient plausibles jusqu'aux tragédies. Les femmes étaient sûres de leur domination, les hommes se croyaient supérieurs. Ainsi allait le monde. Quand on lit les correspondances anciennes, on est frappé de l'aisance avec laquelle les amants supportaient les pires difficultés. Mlle de Lespinasse, éperdue, a poursuivi M. de Guibert d'un amour débordant et tyrannique. M. de Guibert a souvent éprouvé quelque impatience et quelque ennui. Mais sans manifestation d'impérialisme et sans invoquer sa souveraineté, il a fait tranquillement ce qu'il a jugé devoir faire. Il a trompé Mlle de Lespinasse, il l'a revue, il a revu sa rivale, il s'est même marié, et pas un instant il n'a cessé de travailler à ses études sur l'art militaire, qui étaient peut-être la chose du monde qui l'intéressait le plus. Ce n'était pas un amant exceptionnel, ce n'était pas un génie, ce n'était pas un méchant, ce n'était pas un libertin : c'était un honnête

homme, gracieusement imparfait, qui suivait humainement sa voie, goûtant aux biens de cette terre, et payant, sans se croire héroïque, de quelques tourments les heures douces que lui accordait la destinée.

Mais ce bel équilibre, qui d'ailleurs n'est pas merveilleux, mais qui a sa solidité, est rompu. Pourquoi ? Les héros de roman ont découvert dans la femme un compagnon peu sûr et peu intéressant, qui a pris de l'indépendance et de la force, qui a aussi sa brutalité, et qui ne compte plus que dans la mesure où il est un objet de plaisirs. C'est l'effet d'un immense désir de tranquillité. C'est aussi l'effet d'une certaine fatigue et d'une certaine faiblesse. Toutes ces protestations, dont les livres sont pleins, sur la nécessité de garder son cerveau intact, sur le souci de rester souverain et indépendant supposent de l'inquiétude. On ne parle pas tant de sa liberté quand on est sereinement sûr d'être assez fort pour la protéger. Cette préoccupation d'être à l'abri des passions est un aveu. Le héros de roman ne suppose plus rien, il ne veut pas souffrir; il ne veut même pas être ennuyé; il ne tolère que son agrément, à condition de ne pas l'acheter de trop de difficultés; il fuit les engagements. Cérébral à sa façon, même quand il a peu de penchant pour la culture intellectuelle, incliné vers les affaires qui rapportent, instable et disposé à chercher le divertissement éphémère, il voit en lui-même un être assez artificiel, fragile, et peut-être a-t-il quelque crainte de cet autre être moins faible que lui, nullement logique, plus près de la nature, et détenteur des puissances élémentaires et mystérieuses de la vie. Il n'a pas de respect, mais il a un peu d'effroi. Il maintient les distances; selon le conseil de Nietzsche, quand il va chez les femmes, il prend son fouet, et toute cette assurance fait penser à celle du dompteur qui est le plus fort, mais qui songe tout de même qu'il pourrait être dévoré. Et ce n'est pas ainsi certes que Dante songeait à Béatrice, ni que Ronsard parlait de Marie.

* * *

Du moins ces héros du roman donnent-ils l'impression, tels qu'ils sont, d'être heureux? Hélas! malgré tant de précautions pour aménager leur existence, ils ont l'air très triste, et peut-être sont-ils plus tristes encore qu'ils ne paraissent. Quelle nostalgie chez tous! quelle inaptitude à accepter l'univers! quelle recherche douloureuse des moyens de fuir la douleur! Ce qui inspire l'indulgence pour leurs propos et, si l'on peut ainsi parler, pour leur philosophie, c'est qu'on

les sent si désemparés! Dans *la Steppe rouge* de M. Kessel, un personnage tenait ces propos qui pourraient aussi bien être placés sur les lèvres du héros des *Captifs* et de beaucoup d'autres : « Il ne fallait plus désormais qu'il y eût d'autre maître que lui-même. Il fallait rompre avec les trompeurs qui cherchaient à faire plier les chefs aussi bien que la plèbe sous la même règle de fer. Il devait à cette volonté anonyme opposer la sienne, anarchique, insurgée, dévastatrice. » Or cette volonté anonyme, c'est celle de tous les autres, c'est celle de quiconque est sur la route, c'est celle aussi de la femme. Mais cette volonté personnelle, dont il faut assurer la suprématie, le héros de *la Steppe rouge* la veut dévastatrice, et elle ne l'est pas moins chez d'autres personnages qui ne l'avouent pas ou qui sont moins conscients.

C'est que cette recherche constante de plaisirs éphémères est décevante; c'est que le maintien perpétuel d'une souveraineté qui n'a pas un objet extérieur à soi et plus grand que soi, est un effort dont l'inutilité finit par rendre la vie plus lourde. Quelques-uns parmi ces héros de roman se tirent d'affaire par la constance de leur frivolité : M. Paul Bourget a fait dans *le Danseur mondain* une analyse très perspicace de ceux qui gardent dans leur existence vagabonde une sorte d'équilibre d'animal bien portant et qui se prêtent aux choses juste assez pour en jouir sans en être accablés. Mais les plus faibles ne résistent pas à cette course qui ne les mène nulle part. Le *Chéri* de Mme Colette, après avoir joué à l'être de luxe, capricieux et gâté, n'est pas de force à supporter la vie telle qu'il la voit, le jour où il la voit, et il se tue. *L'Apprenti gigolo* de M. Jean Marèze finit lui aussi comme un romantique par le suicide. D'autres demandent l'oubli aux drogues, et le héros de M. Henri Gramain, dans *Fanna le nomade*, qui, au cours du livre, avait cependant donné quelques preuves d'énergie, termine son récit par cette évocation : O juste, subtil et tout-puissant opium!

Si bien que nous ne sommes pas aussi loin qu'on pourrait croire tout d'abord de quelque réveil de la sensibilité. Tous ces jeunes écrivains, qui sont ingénieux et subtils, et qui ont presque tous du talent, nous mènent par des chemins détournés à une littérature qui ne sera pas aussi sèche qu'elle en a l'air. Il y a un siècle, après les guerres de l'Empire, le mouvement qui a emporté les lettres françaises vers l'imagination et le sentiment a été beaucoup plus rapide. On sortait d'une orgie de gloire. On était fatigué des actions d'éclat et même de l'action. On voulait un poète qui eût pleuré. Alors parut,

comme un jeune dieu, Lamartine, et il eut pour lui en quelques semaines Paris, les femmes, les jeunes gens, et bientôt tous les cœurs. Les historiens nous ont appris en ces dernières années que son succès avait été très adroitement préparé par des amis et par lui-même. Mais ils ne sauraient rien changer à cet événement qu'il y eut tout à coup un merveilleux accord entre la poésie fluide et vibrante du nouveau venu et les besoins d'une époque épuisée qui, après tant de durs et illustres travaux, cherchait à retrouver les grandes lois de la vie, les chants éternels de ceux qui peinent, qui rêvent et qui espèrent.

Il est très curieux qu'à un siècle de distance une période de guerre et de gloire ait eu des effets si différents. Au lieu de l'enthousiasme, de la sensibilité, des aspirations un peu confuses et généreuses de 1820, les plus récents romans nous ont présenté des personnages tristes, volontaires, brusques, pressés de vivre et de saisir comme en passant des plaisirs passagers. On s'explique le désarroi et l'ébranlement d'une génération qui a aujourd'hui quarante ans, qui a subi une terrible épreuve, qui a vu mourir par milliers des jeunes hommes, qui sait la rapidité et l'incertitude de toutes choses. On s'explique aussi la singularité de ceux qui n'ont pas trente ans, qui ont grandi pendant la guerre dans un monde chaotique, qui ont passé des dépôts aux armées dans les derniers mois du conflit, qui ont eu trop tôt une liberté dont ils ne pouvaient pas se passer, et trop tôt des spectacles et des impressions qui les dépassaient. Ils ont subi, selon l'expression que j'ai entendu un jour employer, une empreinte trop forte et qui les a brûlés. Et ces deux groupes d'hommes, ceux de quarante ans qui sont des survivants, ceux de vingt-cinq à trente ans qui ont eu une adolescence traversée et si insolite, sentent qu'ils sont exceptionnels, comme isolés entre leurs aînés qui ont connu dans sa plénitude la vie d'avant guerre, et leurs cadets qui grandissent, qui eux n'auront pas vécu les années 1914 à 1918, et pour qui la guerre ne sera qu'un émouvant, terrible et glorieux chapitre d'histoire, un événement achevé, déjà entré dans le passé et dans la légende. Gardons-nous de trop de sévérité, à leur égard, même quand ils nous déconcertent, parce qu'eux-mêmes sont déconcertés et qu'ils ont souffert, laissons-les accomplir leur destinée brillante et incomplète, et notons les signes par où ils témoignent que chaque jour ils voient et ils comprennent plus de choses et qu'ils gagnent peu à peu la voie où ont passé leurs aînés et où ils marcheront à leur allure selon leur nature propre.

Ce n'est point par hasard qu'à la fin des *Captifs*, ce Marc égoïste et volontaire s'intéresse, tout à fait sans raison apparente, à une petite malade déshéritée : à force de l'environner, la douleur et la mort lui ont donné un haut enseignement, et si, comme le voulait M. Renan, il n'a pas encore pris l'habitude de faire oraison, il accomplit, pour la première fois depuis longtemps, une action qui paraît désintéressée. Ce n'est point par hasard non plus que, dans *les Enfants du siècle* de M. Lamandé, dont la conclusion est si intéressante, Jean a la révélation du mal, l'horreur du mal, crie sa détresse et son angoisse, et appelle, comme dit Rimbaud, les rois de la vie, le cœur, l'âme et l'esprit. Autre signe. Un auteur à qui le roman d'aventures a conquis un immense public, M. Pierre Benoît, qui sait conter, qui a une vitalité prenante, et qui a la tête pleine de récits, consacre une part de son temps à de grands voyages, se passionne pour la politique française en Orient, et écrit des articles de reportage pour fixer l'attention de ses contemporains sur quelques problèmes réels, qui touchent à l'avenir de notre prestige dans le monde. Un autre romancier, M. Henri Béraud, qui a connu lui aussi le succès, écrit un livre sur Moscou et la révolution bolchéviste et un autre sur Berlin et l'état d'esprit de l'Allemagne. Un fantaisiste, un historien des mœurs cosmopolites, M. Paul Morand, qui a réussi avec *Ouvert la nuit* et *Fermé la nuit* des tours de force qui suffiraient à sa réputation d'écrivain, se renouvelle et dans le meilleur ouvrage qu'il ait publié, le plus réfléchi, le plus vaste, *Rien que la Terre*, donne soudain une sorte de philosophie du monde nouveau et nous invite à réfléchir sur la place que notre pays peut y tenir. C'est que tous découvrent peu à peu cette grande loi formulée par Taine et selon laquelle la seule façon de vivre est de s'incorporer à quelque chose de plus grand que soi.

La jeune littérature est comme en fusion. Nul ne peut prédire ce qui sortira du creuset. Mais l'esprit souffle où il veut, et il n'est que d'attendre. Tout refleurit : nous reverrons les écrivains revenir au soin de leur âme, nous reverrons une littérature sentimentale. Un très jeune écrivain m'a confié que son rêve était d'écrire, quand les temps seraient révolus, un petit livre intitulé *Restauration de l'Amour*. Et s'il sait choisir son heure, je lui promets un charmant succès.

ANDRÉ CHAUMEIX.

REVUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise du *Freischütz*.

Nos confrères anglais, — nous l'avons observé souvent, — aiment à distinguer dans la musique la *practical* et la *poetical basis* : autrement dit, les éléments techniques dont une œuvre musicale se compose et les sentiments qu'elle exprime. Musique expressive et pure musique, l'une et l'autre dans le *Freischütz* ont même beauté. Beauté mélodique d'abord, immédiate, jaillissante, qui ne sent jamais l'étude et l'école, encore moins la recherche et l'effort. Messieurs les savants d'aujourd'hui, riez tant qu'il vous plaira des airs qui « se retiennent » vite. On n'en riait pas à Berlin en l'an de grâce 1821 et dès le lendemain de la première représentation du *Freischütz*, la petite ronde nuptiale, le *Jungferkranz*, courait de bouche en bouche à travers la ville. Il y a peu de chances pour que pareille chose arrive à Paris aujourd'hui. Noble ou familière, enjouée ou pathétique, toute mélodie de Weber a d'abord ce mérite, devenu rare, qu'elle sait commencer, et tout de suite. Elle n'hésite, elle n'essaye jamais. Dès les premières notes elle existe. A peine exposée elle s'impose; déjà, plus que le germe ou l'ébauche de son être, elle en possède et nous en communique la plénitude, le sens et le sentiment tout entier. Puis avec quelle ampleur elle se développe! Écoutez le grand air de Max au premier acte, ou encore, au dernier, le chœur final où se déploie sur un accompagnement plus que simple, banal, mais dont il triomphe aisément, le splendide cantique d'actions de grâces et d'universelle allégresse. De quel élan aussi, de quel essor un chant de clarinette ne traverse-t-il pas l'orageuse ouverture! Ailleurs la mélodie, loin de se répandre, se concentre, et ses raccourcis n'ont pas alors moins de caractère et d'efficace que ses effusions. Les couplets bachiques de Gaspard sont fermés et pour ainsi dire bou-

clés à la fin d'une main rude. Au contraire, avant le grand air de la pensive Agathe, trois ou quatre notes semblent se pencher et nous incliner nous-mêmes à la rêverie.

Il n'est pas jusqu'à l'ordre des modulations où Weber ne règne en maître. Il ne se pique pas, comme nos modernes « polytonistes », d'écrire en différents tons à la fois. Mais plutôt, pour aller de l'un à l'autre, il s'ouvre des passages dont la simplicité, non moins que la nouveauté, nous ravit. Au trouble dont Max est agité, que succède le souvenir de la fiancée qui l'attend là-bas ; si plus tard le nom seul de la Gorge aux loups fait trembler la jeune fille, il suffit que la tonalité change, — d'un changement imprévu, — pour que se renouvellent et la figure et la couleur du monde sonore.

Chef-d'œuvre orchestral et symphonique, le *Freischütz* est cela aussi. Tel ou tel instrument seul, ou le concert des instruments, y prend une place, la première quelquefois, mais non pas toute la place. Dès le début de l'ouverture, « *Dieu! que le son du cor*, — de quatre cors, — *est triste au fond des bois!* » Plus loin, au troisième acte, un violoncelle annoncera, puis accompagnera la prière matinale d'Agathe. « *Rein und klar*, » dit le texte allemand, et le timbre de l'instrument fera le chant plus « pur » et plus « clair » encore. De même la sonorité d'un alto mêlera je ne sais quelle poésie de légende au récit que fait Annette, l'aimable cousine, d'une vieille histoire, — une histoire pour rire, — de fantôme ou de revenant.

L'ouverture, écrivait Berlioz, « est couronnée reine aujourd'hui ». Elle a gardé sa couronne. Quant à l'épisode symphonique et fantastique de la Gorge aux loups, il rassemble toutes les puissances et toutes les terreurs des ténèbres. « C'est de la musique à ne pas traverser la nuit, » disait Gounod. Vieilles de plus d'un siècle, toutes les beautés, musicales et dramatiques, en paraissent encore nouvelles. L'orchestre et le chant, ces deux éléments ou principes devenus ennemis aujourd'hui, trouvent ici leur parfait équilibre et leur accord harmonieux. La symphonie seule y constitue un trésor de formes et de forces, de mouvements, de rythmes et de timbres. Chaque page, la fonte de chacune des balles, a son caractère et sa couleur. Rien ne traîne et rien n'est écourté. Avec cela tout se renouvelle sans cesse. Enfin tout est mélodique, tout chante, les instruments et la voix. Et celle-ci, lors même qu'elle ne fait que parler, ajoute à tant d'effets musicaux un effet rien que sonore, mais singulièrement pathétique, de froideur et de nudité.

Le succès du *Freischütz* à son apparition fut immense et peut-être

sans précédent. Henri Heine, après en avoir été témoin, le rapporte et l'explique. Spontini, le très noble et très classique Spontini, le disciple de Gluck, régnait alors à Berlin. Mais il avait ses adversaires. L'opposition l'accusait de trop aimer le faste et le bruit. On lui reprochait plus encore de n'être pas Allemand et de contrarier, d'égarer même par ses œuvres solennelles, le génie plus intime et plus familier de la race. Heine écrit plaisamment de l'opéra d'*Olympie* : « Cela ne manquait ni de timbales ni de trompettes et quelqu'un proposa, pour éprouver la solidité des murs du nouveau théâtre, d'y exécuter cet ouvrage. Un autre, au sortir de cette bruyante *Olympie*, entendit passer la retraite et, reprenant haleine, s'écria : « Enfin, voici de la musique agréable ! » Tout Berlin s'est moqué des innombrables trompettes et des éléphants qui figurent dans le spectacle. Les sourds étaient ravis de tant de splendeur, assurant qu'on pouvait saisir cette musique à pleines mains. Et les fanatiques de hurler : « Hosannah ! Spontini est lui-même un éléphant musical. C'est l'ange de la trompette. »

Sous une forme plaisante, le fond sérieux de la critique apparaît. C'est contre l'excès et l'emphase, contre ce qu'il y avait dans l'opéra de Spontini d'extérieur et d'étranger, que l'Allemagne éprouvait le besoin de réagir. De cette réaction le *Freischütz* fut en même temps le signal et le triomphe. Intime, simple et naturel, il nous paraît aujourd'hui, plus encore que la *Flûte enchantée* ou *Fidelio*, le premier chef-d'œuvre où l'Allemagne, —l'Allemagne d'alors, « qui depuis !... » — s'entendit et se reconnut tout entière.

C'est aussi le premier chef-d'œuvre où la musique ait donné la plus grande place et le principal rôle à la nature. A côté du *Freischütz*, les opéras antérieurs, — et nous pensons aux plus beaux, — ont un peu l'air de se passer, tantôt (ceux de Gluck) dans un temple, tantôt (ceux de Mozart) dans un salon, à moins (comme le *Fidelio* de Beethoven) que ce ne soit dans un caveau. Ceux-là mêmes sans doute, il arrive qu'un souffle du dehors les traverse et les embaume ; mais le *Freischütz* baigne tout entier dans la lumière du jour ou dans l'ombre de la nuit. Autant, sinon plus qu'action, le *Freischütz* est paysage. Ici paysage fantastique et terrible (la Gorge aux loups) ; ailleurs, le plus réel comme le plus riant paysage ; paysage enfin associé toujours aux sentiments des personnages, lesquels ne sont eux-mêmes que des paysans. Chacun des deux airs d'Agathe, l'un nocturne et l'autre matinal, est à sa manière un poème descriptif aussi bien qu'un poème du cœur. Chantés l'un et l'autre par la jeune

fille seule chez elle, ils montrent également sur toute la musique du *Freischütz*, jusque sur les tableaux d'intérieur, l'influence du dehors, et combien dépendent ici de la nature des âmes changeantes avec elle, avec elle tantôt sereines et tantôt troublées !

Opéra pittoresque, opéra familier, on peut enfin appeler le *Freischütz* un opéra symbolique. Il est cela sans y prétendre et très simplement. Que la musique ici dépasse ou déborde constamment le poème, ce serait méconnaître le génie d'un Weber que de n'en pas convenir. Chaque page de l'œuvre l'affirme. Aux premiers accents de Max, ni l'oreille ni le cœur ne se trompe. Ce n'est pas seulement un paysan, un tireur maladroit qui souffre et se lamente ainsi. Ces imprécations, ces chants de douleur et de colère respirent infiniment plus d'âme et d'humanité. Max est déjà l'homme, le héros romantique de l'orgueil, de l'ambition et du désir. Il est celui-là dans le trio du premier acte ; il l'est dans les parties violentes ou sombres de l'air qui suit; il l'est avec encore plus de grandeur et d'âpreté farouche dans le trio du second acte avec les deux jeunes filles et dans la scène de la Gorge aux loups.

Mais cet homme, entre quelles puissances ennemies le voit-on se débattre? Quels adversaires se livrent en lui le combat que figure l'opéra tout entier, que l'ouverture annonce et résume, et dont les tableaux alternés marquent avec symétrie les vicissitudes? Tout simplement les deux principes, celui du bien et celui du mal, l'esprit de lumière et l'esprit de ténèbres, qui se partagent le cœur de l'homme, de tous les hommes : par exemple, et pour ne citer que deux autres héros lyriques, Robert le Diable et Tannhäuser.

Éternel partage, qu'un Weber, un Meyerbeer, un Wagner, ont représenté chacun à sa manière et selon son propre génie. De ces trois représentations *Tannhäuser* est la plus intérieure et spirituelle, toute chrétienne et catholique même ; la moins générale, œuvre d'un art en quelque sorte plus concret, est *Robert le Diable* : le *Freischütz* est la plus ingénue et la plus naturelle. Nous entendons par ce dernier mot que le bien et le mal s'y manifestent surtout dans la nature et par elle, par la bienfaisance des choses et par leurs maléfices, autour de l'homme plutôt qu'au fond de lui. Si coupable que soit Max, il l'est moins que Tannhäuser, d'une faute moins grave et non consommée. Les diableries de la Gorge aux loups l'épouvantent ; il s'y prête cependant, mais il ne s'y abandonne, il ne s'y livre pas corps et âme comme Tannhäuser aux voluptés du Vénusberg. Max appelle l'Enfer au secours de son désir, mais l'objet

de ce désir est l'innocente Agathe, non l'impure déesse. Ainsi le mal n'est qu'un moyen pour le héros de Weber ; pour celui de Wagner, il est le but et la fin. Autant que le mal, sinon davantage, le bien emprunte ici le caractère et l'aspect de la nature. Agathe, la fille du garde-chasse, est une enfant de la forêt. Elle en écoute, en interroge les voix, le chant des oiseaux et le bruit du feuillage. Sensible à la tristesse du soir, à la sérénité de l'aube, les deux airs qui composent presque tout son rôle, sont imprégnés de lumière ou d'ombre. Si vivante qu'elle soit, on la prendrait presque pour une figure du monde extérieur et non de ce monde moral qu'un jour Élisabeth représentera. Gardons-nous au moins de prendre le mot « extérieur » en mauvaise part et pour synonyme de superficiel. Profond est le sens de cette musique. A la fin du *Freischütz*, que le salut s'accomplisse au grand soleil, dans la joie de la vie saine, au milieu de la saine nature, et non, comme au dénouement de *Tannhäuser*, par le miracle d'une sainte mort, c'est tout de même le salut. Idéal primitif par rapport à l'idéal de Wagner, mais idéal aussi. Après avoir entendu *Tannhäuser* écoutez le *Freischütz*, vous aimerez la beauté des choses après celle des âmes, et dans la simplicité de la vie naturelle, vous en qui la vie intérieure et morale aura surabondé, vous goûterez une sensation délicieuse de fraîcheur et de repos.

Je ne répondrais pas que les interprètes actuels du *Freischütz* soupçonnent rien de tout cela. Du moins il n'y parut guère. Il y a plus de choses dans le personnage de Max que n'en peut deviner un jeune débutant, si lauréat qu'il soit du Conservatoire. Et sa partenaire Agathe, qui n'en est plus à ses débuts, ne se montra presque pas moins étrangère à la poésie, — par où j'entends aussi la musique, — de son admirable rôle. Mais « Bien chanter est difficile », dit le juge Claudio dans *les Caprices de Marianne*. Et son valet Tibia de lui répondre : « Difficile pour vous et pour moi, qui n'ayant pas reçu de voix de la nature, ne l'avons jamais cultivée. Mais voyez comme les acteurs de théâtre s'en tirent habilement. » Non pas tous, ni toujours. A l'Opéra, ce ne sont pas les chanteurs, mais les instruments, clarinette, alto, violoncelle, qui chantèrent avec intelligence et sentiment, avec goût, avec style, enfin en musiciens. Bel exemple pour les voix, qui ne l'ont pas suivi. Animé par le chef excellent qu'est M. Ruhlmann, l'orchestre a joué l'ouverture en perfection. Et ce fut le meilleur moment de la soirée.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Ce fut une belle tempête dans un verre d'eau ! Au congrès de Bordeaux, les chefs du parti radical et radical-socialiste ne s'étaient pas fait faute de parler en hommes de parti. Ceux-là même qui font partie comme ministres du cabinet d'union nationale ne s'étaient pas abstenus d'âpres critiques à l'égard d'adversaires auxquels ils seraient bien aise de faire porter leurs propres responsabilités; s'ils avaient consenti, en faveur du ministère Poincaré, la « trève » de l'intérêt national et du salut financier, ils s'étaient complu à l'espoir de temps meilleurs où refleurirait le Cartel et où la France verrait enfin l'application intégrale du programme radical-socialiste. Fort d'un si notoire précédent, le chef de l'un des principaux groupes qui firent opposition à la politique cartelliste, M. Louis Marin, lui aussi ministre dans le cabinet d'union nationale, se permit, au déjeuner par lequel la Fédération républicaine a clos la réunion de son conseil national, le 14 novembre, de tracer à grands traits un tableau peu flatté de la politique radicale-socialiste et de ses résultats. Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner un ouragan.

Que le Président du Conseil soit fondé à se plaindre quand ses collaborateurs, de quelque nuance qu'ils soient, compliquent sa tâche par de telles manifestations, on le comprend. Mais les radicaux-socialistes, s'ils ont le droit de faire la difficile apologie de leurs méthodes de gouvernement, doivent supporter que leurs adversaires rétablissent, à leur point de vue, la réalité des faits. C'est bien le cas de dire que c'est la vérité qui offense. Les radicaux-socialistes se trouvent dans une position fausse où il n'est pas étonnant qu'ils se sentent mal à l'aise. Ils constituent un grand parti, le plus nombreux à la Chambre depuis les élections du 11 mai 1924, et ils ont réussi, en deux ans, à jeter le pays dans une si terrible détresse qu'ils ont été obligés d'avouer leur faillite et d'appeler au gouvernail

l'homme d'État dont ils avaient si vivement combattu la politique et qu'ils se réjouissaient d'avoir terrassé. Les fautes du Cartel, qui fit bon marché de l'esprit national pour n'écouter que l'esprit de parti, le vice fondamental d'une combinaison électorale qui ne peut devenir une combinaison de gouvernement, puisque les socialistes entendent rester un parti révolutionnaire et refusent de participer au pouvoir, les erreurs d'une politique fiscale qui, sous couleur de démocratie, aboutit à la hausse des prix et à la ruine du franc, il faut bien que tout cela soit dit très haut et souvent, car les organisations électorales radicales, dans nos petites villes et nos campagnes, sont si fortement aménagées qu'elles pourraient égarer jusqu'au bon sens de nos paysans.

Tout cela, M. Marin l'a dit sans ménagements. Si les radicaux-socialistes se font un mérite de soutenir le gouvernement d'union nationale, — encore s'en faut-il qu'ils le soutiennent tous, — les groupes modérés montrent autant et davantage d'abnégation, car trop souvent les fonctionnaires de l'administration suivent l'impulsion donnée au temps du cartel et ne se font pas faute de traiter en adversaires des citoyens dont les chefs politiques siègent dans le ministère d'union nationale. Le programme financier que réalise avec tant de succès M. Poincaré a l'approbation complète et sans réserves des groupes modérés, tandis qu'il ne recueille que l'adhésion contrainte et réticente d'une partie des radicaux-socialistes. Ce groupe se trouve dans cette situation étrange que, s'il faisait un geste pour réaliser son programme financier, il verrait le franc dégringoler plus vite encore qu'il ne monte actuellement. M. Poincaré, avec la Chambre telle qu'elle est composée, ne saurait se passer des voix d'une forte partie des groupes de gauche, mais il n'est pas moins vrai que l'appoint des groupes du centre et de droite lui est indispensable. Il est évident que le mieux serait d'éviter toutes polémiqnes; « deux fils ne se battent pas au chevet d'une mère malade, » a dit M. Herriot à Tarbes; mais encore faut-il que les radicaux fassent preuve de quelque tolérance à l'égard de leurs adversaires. Et beaucoup d'entre eux pensent, ou tout au moins disent, comme l'un de leurs plus notoires journalistes, que « l'union nationale est un piège à républicains ». Plus s'affirme par des résultats tangibles le succès de la politique d'union nationale, plus s'avivent la gêne et les appréhensions du parti radical-socialiste. Tout le tapage mené dans la presse et dans les comités, à propos des offenses que le ministre des pensions aurait lancées à la politique cartelliste, fut en réalité une manœuvre de la

minorité radicale, qui vote généralement avec les socialistes, pour ramener à elle la majorité qui soutient le cabinet Poincaré et mettre dans une position intenable les ministres radicaux. Cette intrigue a fait long feu. L'interpellation de M. Hulin, annoncée à grand fracas, a été ajournée *sine die* après une brève et juste déclaration de M. Poincaré : les paroles prononcées hors du Parlement par les ministres qui sont en même temps des chefs de groupe, a-t-il dit en substance, n'engagent qu'eux-mêmes ; seul le Président du Conseil parle au nom du gouvernement. Telle est en effet la règle logique dans un ministère d'union nationale.

Le discours de M. Marin n'a été que l'occasion cherchée par les politiciens de gauche pour soulever une agitation factice en vue des élections pour le renouvellement d'un tiers du Sénat le 9 janvier; c'est à propos de ces élections, qui intéressent notamment la Seine, Seine-et-Oise et le Rhône, que les polémiques s'enveniment. Tandis que les radicaux soutiennent de leurs votes un ministère d'union nationale dont leurs chefs font partie et où les socialistes ne sont pas entrés, ils se préparent à revenir aux formules électorales du Cartel, à l'entente avec les socialistes sur un programme dont l'application, ils le savent, mettrait le franc en déroute et la France en déconfiture. Prenant l'initiative d'une entente, le congrès de l'Alliance démocratique, qui s'est tenu à Strasbourg au commencement de novembre, avait tendu les mains aux autres fractions républicaines et proposé une entente; mais à ses offres il fut répondu par des rebuffades. « Le mot d'ordre reste : à gauche », disait *l'Ère nouvelle*, c'est-à-dire avec les socialistes. Le 17, au comité exécutif du parti radical et radical-socialiste, M. Maurice Sarraut, président, fait à son tour le procès de M. Louis Marin : manœuvre nécessaire pour apaiser ses troupes. Le bureau, pour avoir repoussé les avances de l'Alliance démocratique, est approuvé à l'unanimité moins une voix; le Comité « invite les fédérations départementales à ne tolérer aucune compromission entre ses membres et les candidats appartenant au parti républicain démocratique et social ». Ce parti de pestiférés est celui que préside M. Antony Ratier, sénateur de l'Indre, qui a derrière lui un si long et si honorable passé républicain !

Toute cette phraséologie signifie que les radicaux-socialistes, aux élections sénatoriales, rejetteront l'entente avec les autres partis républicains et feront cause commune, si ce n'est liste commune, avec les socialistes ; ils accepteront ostensiblement les voix socialistes et, sans le dire, les voix communistes, et réciproquement ils

donneront les leurs aux uns et aux autres. Ainsi l'entendent les dirigeants; mais les électeurs sénatoriaux, gens sages et pondérés, qui savent que le salut de nos finances et de notre monnaie dépend de la continuité d'une politique d'entente nationale, seront-ils du même avis? En Seine-et-Oise la bataille est déjà très chaude. M. Franklin-Bouillon préconise avec son talent et son entrain une entente des partis républicains pour préserver le département du communisme; il se heurte à M. Dalimier que soutient le comité de la rue de Valois. « Pour ma part, s'écrie M. Dalimier, je ne discute pas avec les ennemis de la République! » Le différend s'envenime; M. Franklin-Bouillon est classé parmi les traîtres, tandis que *le Quotidien* entonne l'apologie du parti socialiste avec lequel « tous les hommes de progrès ont l'obligation de marcher ». Dans le Nord, où doit avoir lieu, le 13 décembre, une élection législative partielle pour trois sièges, la même scission se révèle. Une assemblée générale de la Fédération républicaine du nord, que préside le sénateur Potié, ayant voté à la majorité une motion tendant à établir avec l'Entente républicaine une liste commune qui irait, comme le ministère, « de Marin à Herriot », on vit M. Loucheur, M. Daniel Vincent quitter la salle. Les électeurs auront donc à choisir entre quatre listes : liste d'union entre l'Entente républicaine et la majorité de la Fédération, liste de la minorité de la Fédération (radicaux-socialistes), liste socialiste unifiée, liste communiste.

Ce qui se passe dans le Nord et en Seine-et-Oise est caractéristique : le parti radical et radical-socialiste apparaît profondément divisé contre lui-même. Ceux que l'expérience éclaire, aperçoivent le rôle dirigeant et bienfaisant que pourrait assumer le parti radical, s'il consentait à devenir un grand parti de gouvernement, noyau solide et cohérent d'une majorité républicaine, sans épithète, et patriote, résolue à faire passer, avant toute considération de groupe, l'intérêt national et le salut du pays. Les autres, au contraire, sont prêts à suivre vers le royaume d'utopie, à travers la ruine et la révolution, leurs alliés socialistes qu'aucun fossé doctrinal ne sépare des communistes, puisque les uns comme les autres se réclament des théories marxistes. Depuis la rentrée des Chambres, le 12 novembre, presque tous les scrutins ont montré le groupe radical-socialiste scindé en deux fractions inégales, dont la plus forte suit M. Poincaré.

Ce commencement de session a offert un spectacte inédit : l'ordre et la discipline introduits dans les débats parlementaires par l'énergie du chef de gouvernement et la docilité d'une majorité fidèle,

le vote du budget progressant sans encombre, les interpellations irritantes ou inutiles écartées d'un mot : méthode nouvelle et, comme l'a dit M. Louis Marin, « esprit nouveau ». Les peuples, comme le bonhomme Chrysale, vivent d'abord de bonne soupe : une catastrophe monétaire et financière renverserait la marmite. Le profond instinct national qui, dans les crises difficiles, éclaire et sauve le peuple français, le guide aujourd'hui sur le chemin du salut et le groupe derrière M. Poincaré. Abandonner la vieille conception politicienne qui, dangereuse dans les temps tranquilles, serait mortelle dans la crise d'après guerre, adopter des méthodes de travail rationnelles, celles-là même qui président à la bonne gestion des affaires privées, faire passer avant tout le bien de la collectivité et le salut de la patrie : ce sont là des idées simples comme le bon sens, éternelles comme la vérité, et c'est parce que M. Poincaré réussit à les faire entrer dans la vie politique que sa popularité va grandissant.

A Tarbes, où il s'est rendu le 21 en compagnie de M. Herriot, ministre de l'Instruction publique, afin d'inaugurer l'école professionnelle due à l'initiative du regretté Jean Dupuy, sénateur et fondateur du *Petit Parisien*, le Président du Conseil a exposé, en un raccourci saisissant, les impératifs catégoriques qui imposent à la France un gouvernement d'union nationale. Il faut citer ces formules précises et définitives : « C'est tout l'avenir de notre nation qui est en jeu, et non pas seulement l'avenir de ses finances et de sa monnaie, non pas seulement la prospérité matérielle de l'État et le sort des fortunes privées les plus modestes, mais, par voie de conséquence, la puissance morale du pays, sa force d'expansion intellectuelle et jusqu'à l'indépendance de son action politique. Nous avons pensé que, devant cette indispensable besogne d'intérêt public, toutes autres considérations devenaient secondaires et devaient s'effacer, non pas pour quelques jours, non pas pour quelques semaines. C'est un travail de longue haleine que nous avons entrepris. Ceux qui nous pressent de l'achever par des mesures prématurées ne sacrifient pas seulement à la légère l'espoir d'obtenir une amélioration stable de notre devise, ils ne réfléchissent pas aux mécomptes qu'entraîneraient fatalement, à plus ou moins longue échéance, des dispositions fragmentaires et des solutions précipitées. Ce n'est pas une courte trêve qui pourrait empêcher la France de tomber le lendemain dans l'abîme où elle a déjà failli glisser... Il sera sans doute loisible de changer les hommes,... mais il faudra maintenir pendant assez longtemps l'idée qui nous a unis et le système

que nous avons adopté ; il faudra persister dans la volonté de concorde et de collaboration qui nous anime ; il faudra, si nécessaire et si respectable que puisse être l'esprit de parti, continuer de le subordonner résolument à l'esprit national. Telle est la leçon vivante que, mes collègues et moi, nous avons essayé de donner. »

Grande et mémorable leçon, en effet, et qui porte plus loin que les difficultés actuelles. La vertu d'un gouvernement national tel que le pratique M. Poincaré, c'est d'être éminemment éducatif. Les générations nouvelles, formées à l'école de la guerre, aux prises avec les difficultés qui sont la suite et la conséquence de la guerre, se plaisent mieux aux solutions rapides et fortes qu'aux discussions parlementaires et aux tâtonnements administratifs. Sous l'empire des mêmes nécessités, le même phénomène se manifeste dans tous les pays d'Europe sous des formes variables. Si le grand parlementaire qu'est M. Poincaré réussit à nous enseigner par la pratique comment il est possible de restaurer l'autorité sans tuer la liberté, il aura rendu à son pays, et sans doute aussi à d'autres pays, le plus éminent des services. Mais il n'en est encore qu'aux premières phases d'une expérience qui contrarie trop d'ambitions et heurte trop de préjugés pour ne pas rencontrer des résistances acharnées.

La solution des difficultés monétaires et financières est en étroite connexion avec la politique générale. De nombreux facteurs agissent sur les changes, mais ils sont avant tout le baromètre de la confiance. A ce point de vue, les mouvements du franc, ces derniers jours, sont significatifs. M. Poincaré, le 13 novembre, a indiqué que son but était « de revaloriser le franc dans toute la mesure du possible et de favoriser ainsi la diminution du prix de la vie ». La stabilisation apparaît toujours comme une opération indispensable, mais dont il n'est encore possible de fixer ni l'heure ni le taux. La revalorisation du franc serait beaucoup plus rapide, favorisée par une spéculation qui maintenant croit à la hausse du franc comme elle jouait à la baisse en juin et juillet, si le Trésor et la Banque ne s'appliquaient à l'enrayer par des achats de devises étrangères. Déjà, en effet, commencent à se faire sentir les inconvénients d'une revalorisation précipitée; le 18 et le 19, sous l'influence d'une vive hausse du franc, qui atteignit un moment le cours de 127, la Bourse s'est affolée; or, une certaine stabilité des principales valeurs de bourse est indispensable au moment où les industriels et les commerçants, gênés dans leurs ventes à l'étranger par la hausse du franc, peuvent avoir besoin de réaliser une partie de leur portefeuille.

La Belgique a procédé à une stabilisation hâtive, l'Italie a cherché à valoriser sa lire à un cours trop élevé : l'une et l'autre ont été amenées à cette faillite partielle qu'est la consolidation forcée de la dette flottante. C'est un expédient que la France a, jusqu'ici, réussi à écarter, mais qui pourrait s'imposer si la revalorisation du franc était trop rapide ou trop accentuée. Enfin, le franc revalorisé rend plus lourd le poids déjà exorbitant des impôts. La masse des bons du Trésor, qui atteint 49 milliards, est trop considérable pour que le Trésor, tant qu'il n'en aura pas amorti une notable partie, se sente à l'abri des fluctuations monétaires. Aussi le ministère des Finances s'applique-t-il à modérer la revalorisation du franc et à canaliser la vague de confiance qui, si elle emportait les digues, pourrait devenir aussi dangereuse que la panique. La stabilisation, comme les mouvements d'un pendule, pour être salutaire, doit résulter d'une diminution progressive de l'amplitude des oscillations jusqu'au point où une immobilité relative sera obtenue.

Depuis plusieurs mois, les exportations de l'industrie française sont favorisées par la crise des mines de houille en Angleterre, mais voici, heureusement pour nos voisins, que la grève touche à sa fin. La Conférence nationale des délégués mineurs a, pour la première fois, le 4 novembre, accepté de reprendre les négociations par l'intermédiaire du Conseil général des trade-unions. C'est alors que le bruit courut que la paix allait être signée après l'entrevue du Premier ministre avec le Conseil exécutif des mineurs, puisque ces derniers acceptaient la reprise du travail par districts, ainsi qu'une revision des salaires et de la durée du travail. Mais c'était compter sans l'intransigeance des chefs de la Fédération, préoccupés de ménager leur propre influence, et soutenus par les subsides de Moscou et les encouragements des politiciens extrémistes. La Conférence des délégués mineurs décida, le 10 novembre, de soumettre les propositions du gouvernement à un nouveau referendum. Mais, par une singulière conception de l'organisation professionnelle, les ouvriers qui ont repris le travail ne sont pas admis à exprimer leur opinion. Or, chaque jour s'accroît le nombre des mineurs qui travaillent ; ils étaient plus de 376 000 le 18 novembre, sans compter les 62 000 ouvriers employés aux travaux d'entretien des puits et galeries. Dans ces conditions, le projet gouvernemental fut rejeté par 460 806 voix contre 312 000, bien que la Conférence des délégués eût recommandé l'adoption. Finalement, le 19, fut adoptée, après de longs débats et d'aigres disputes, une motion invitant les districts à ouvrir immédiatement

des négociations avec les propriétaires en vue d'un accord particulier. Ces accords seront examinés par le Conseil exécutif et aucun district ne devra signer d'accord définitif avant qu'une nouvelle conférence nationale ait statué. Ainsi, plutôt que d'accepter le projet du gouvernement, les mineurs se plient aux exigences des propriétaires. La Fédération se réserve de fixer les principes généraux des accords; mais, comme son autorité va s'effritant, les accords, pratiquement, se feront entre les groupements locaux et les propriétaires.

Ainsi se termine en queue de poisson le plus terrible conflit du capital et du travail dont l'Angleterre ait jamais souffert. Il laisse derrière lui de lamentables ruines : ruines morales, car la désorganisation et la discorde, résultat de longues souffrances, ont détruit l'autorité des vieilles institutions ouvrières britanniques et l'esprit révolutionnaire gagne tout ce que perd l'esprit professionnel; ruines matérielles, tant pour les ouvriers et les caisses syndicales que pour les finances de l'État et la prospérité des entreprises. Le commerce anglais a perdu des débouchés qu'il aura beaucoup de peine à reconquérir. Le nombre des chômeurs dépasse 1 560 000, sans compter les grévistes. Enfin le déficit financier, pour l'année courante, atteint 83 millions de livres sterling. On ne voit pas à qui cette formidable bataille a profité, si ce n'est à la propagande de Moscou et aux concurrents de l'industrie britannique; elle a fait des ruines qu'il ne sera pas possible, même avec le temps, de relever, car l'outillage de l'industrie minière est trop démodé pour qu'un effort de surproduction puisse donner des résultats. Il se heurte à l'individualisme traditionnel des propriétaires comme des ouvriers, qui se montrent, les uns et les autres, opposés à la formation d'un cartel de vente. La grève des houillères touche à sa fin, mais la crise du commerce et de l'industrie anglaise continue; elle paraît sans remède.

Aux États-Unis, où un mineur produit trois fois et demie plus qu'un ouvrier anglais et reçoit un salaire trois fois plus élevé, une telle détresse provoque plus de mépris que de pitié. La *Chicago Tribune* écrivait récemment, dans un article intitulé *le Point de vue de l'oncle Shylock* : « Ce que nous voyons, ce sont des propriétaires de mines qui croient de bonne politique de payer des salaires de famine et qui sont incapables de faire rendre à leurs entreprises de quoi payer des salaires convenables. Ce que nous voyons, ce sont des ouvriers s'unissant en des organisations puissantes pour détruire la prospérité qu'ils réclament, conduits par des doctrinaires qui s'opposent à l'introduction des méthodes perfectionnées et à l'emploi du

machinisme moderne, caressant cette vieille chimère que le problème de l'emploi d'une main-d'œuvre trop nombreuse peut être résolu par la diminution et non par l'augmentation du rendement individuel... Aussi longtemps que l'ouvrier britannique s'imaginera qu'il peut gagner plus en produisant moins, aussi longtemps que les chômeurs refuseront de se rendre aux endroits où il y a du travail et qu'une prime aux chômeurs sera mise à la charge des travailleurs, ils éveilleront peu d'enthousiasme dans le cœur de l'oncle Shylock qui habite un pays où les gens travaillent dur, où les ouvriers savent qu'ils gagneront en proportion de ce qu'ils produisent et dont l'industrie entière sait qu'une prospérité dont ne profitent pas tous ceux qui contribuent à la créer ne peut avoir qu'une durée éphémère. » La leçon que comportent ces lignes n'est pas bonne à méditer seulement pour la Grande-Bretagne.

C'est encore une forme de l'individualisme anglo-saxon qui se manifeste dans l'autonomie de plus en plus complète des Dominions à l'égard de l'Angleterre. La conférence des premiers ministres, qui vient de se terminer à Londres, après deux mois de délibérations ardues, fait ressortir les défiances des Dominions à l'égard de la politique de la métropole ; ils craignent par-dessus tout d'être entraînés dans les complications européennes. Ils auront désormais la complète autonomie de leur politique extérieure. « Les gouvernements, dit le rapport de lord Balfour, constituent des communautés autonomes à l'intérieur de l'Empire britannique avec un statut légal, mais ne sont en aucune façon subordonnés les uns aux autres, en ce qui concerne leurs affaires intérieures ou extérieures, bien qu'ils soient unis par leur allégeance à la couronne et associés librement comme membres du *Commonwealth* des nations britanniques. » Le Roi était jusqu'ici souverain d'un *Royaume-Uni*; cette expression disparaît avec l'état de choses qu'elle exprimait. « Roi de Grande-Bretagne et d'Irlande et des Dominions britanniques d'outre-mer, défenseur de la foi, empereur de l'Inde », tel est le titre que portera désormais George V. Les gouverneurs généraux ne représentent plus que l'autorité du Roi dont ils sont les délégués ; ils n'ont plus d'instructions à recevoir du Premier ministre qui garde seulement le droit de les nommer. La constitution d'un Dominion ne peut être modifiée sans un vote du Parlement de Londres; la section judiciaire du Conseil privé peut encore recevoir les appels des juridictions des Dominions : tels sont les seuls liens administratifs qui subsistent entre l'Angleterre et ses anciennes colonies. Désormais l'Angleterre pourrait être en guerre et

l'Australie ou le Canada en paix; les traités signés avec l'Angleterre n'engagent pas les Dominions, à moins qu'ils n'y adhèrent expressément. Les Dominions ne tarderont pas à avoir, auprès des puissances étrangères, une représentation diplomatique distincte. Il est à peine besoin de souligner l'importance de ces décisions. L'Empire britannique n'est plus qu'une fiction qui garde une valeur morale, mais qui ne se réalise plus que dans la personne d'un Roi dont les pouvoirs effectifs sont étroitement limités. Dans les affaires européennes, l'Angleterre ne représente plus qu'elle-même et ne compte que sur ses propres forces. Elle sera de moins en moins disposée à prendre, sur le continent, des engagements qui entraveraient sa liberté de détermination et d'action; la valeur de son alliance, le poids de son autorité, se trouvent par là singulièrement réduits.

Jamais, cependant, les intérêts et la suprématie de l'Empire britannique n'ont été plus dangereusement menacés. La politique extérieure de l'Union des républiques soviétiques socialistes se résume en un effort pour organiser l'Asie contre l'Angleterre. M. Tchitcherine se regarde comme l'adversaire de l'Angleterre et de la Société des nations qu'il considère comme l'instrument de l'impérialisme britannique. Le nationalisme chinois, qui semble l'emporter, est résolument hostile à l'influence britannique. Le docteur Alfred Tse, qui représenta la Chine à la conférence de Washington, s'est rendu récemment à Angora afin d'exposer à Mustapha Kemal le plan d'une Société des nations asiatiques, déjà esquissé cet été par la conférence de Nagasaki, qui serait en réalité une ligue des peuples asiatiques contre l'Angleterre et la Société des nations de Genève. Dans les troubles sanglants que les Hollandais répriment actuellement à Java se décèle la main des agents soviétiques. Enfin l'entrevue d'Odessa, où, le 12 novembre, viennent de se rencontrer M. Tchitcherine et Tevfik Rouchdy bey, ministre des Affaires étrangères de la République turque, se présente comme une riposte ou une parade contre la politique britannique.

C'est le gouvernement d'Angora qui a pris l'initiative de la rencontre; il souhaitait même que ce fût M. Tchitcherine qui vînt à Constantinople où il aurait rencontré Rouchdy bey, et il est possible que le ministre des Affaires étrangères de l'U. R. S. S. passe par le Bosphore, lorsqu'il reviendra du voyage qu'il entreprend en Europe occidentale; son attitude dépendra sans doute de l'accueil qu'il recevra à Londres et à Paris. M. Tchitcherine se plaît aux manifestations sensationnelles, surtout lorsqu'elles sont désagréables

à l'Angleterre, et il n'était pas fâché de figurer en posture de protecteur et d'ami des Turcs, surtout au moment où les puissances occidentales engagent le gouvernement d'Angora à demander son admission à la Société des nations. Il a donc répondu à l'appel de Mustapha Kemal; mais pourquoi l'initiative est-elle venue d'Angora?

Au premier abord, une entente étroite entre la Turquie et la Russie semble paradoxale. Mustapha Kemal a donné récemment au *New-York American* une interview où il annonce que, dans deux ans, la Turquie comptera 80 millions d'habitants et obligera les puissances européennes à s'incliner devant ses volontés. Mais comment la Turquie, qui n'a pas 10 millions d'habitants, en compterait-elle bientôt 80, si ce n'est par la dislocation de la Russie et l'annexion des populations turco-mongoliques de l'ancien Empire russe? Cette perspective n'est pas faite pour plaire au gouvernement de Moscou. A défaut d'intérêts concordants, la Turquie et l'U. R. S. S. peuvent avoir des inquiétudes ou des haines communes. Ces alarmes, nous les connaissons, elles sont nées des entrevues que sir Austen Chamberlain et M. Mussolini ont eues à Rapallo au printemps et à Livourne en septembre de cette année. Ces entretiens ne sont sans rapports ni avec l'affaire de Tanger, ni avec les discours enflammés par lesquels le *Duce* prophétise les grandes destinées de l'Italie dans le Levant. M. Mussolini ne se comparait-il pas à Sylla qui alla chercher la gloire et la richesse en Asie avant d'exterminer dans Rome la démocratie? L'entrevue d'Odessa serait donc une réponse aux entretiens de Rapallo et de Livourne; en cas d'agression, la Turquie serait soutenue par la Russie, ou du moins elle a intérêt à le laisser croire.

Quoi qu'il en soit, en Asie, la puissance britannique est dangereusement menacée. De même qu'elle a besoin de rénover ses méthodes d'exploitation industrielle, l'Angleterre a besoin de rajeunir ses conceptions politiques; ni l'idéologie humanitaire de lord Robert Cecil, ni les errements désuets de l'Amirauté, ni les vieilles défiances de l'Indian Office et du Colonial Office ne l'aideront à trouver sa voie parmi les écueils de l'heure présente; le seul appui sur lequel elle pourrait compter serait l'alliance d'une France forte.

RENÉ PINON

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

protec-
s occi-
er son
pel de
ngora!
Russie
w-York
Turquie
s euro-
uie, qui
), si ce
lations
e n'est
ntérêts
iétudes
s, elles
ssolini
le cette
Tanger,
lise les
e com-
en Asie
'Odessa
rne; en
a moins

ngereu-
éthodes
nir ses
Robert
éfiances
sa voie
uel elle